FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
559
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX
Palchetto 6
Num.° d' ordine 20 Gh 008

N. 2.

B Pl
VIII
559

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-HUIT.

---

64 1833

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

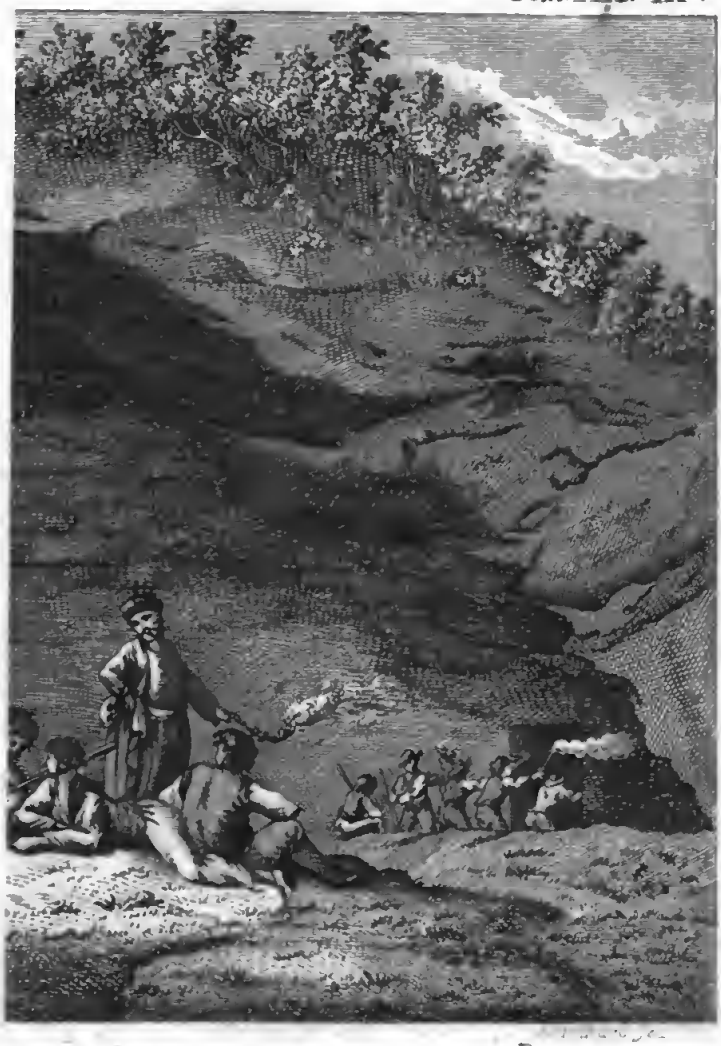
Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

TOME VINGT-HUIT.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, N°. 28.

AN IX. — 1801.



ABRÉGÉ
DES VOYAGES
DANS LES ISLES DE L'ARCHIPEL, &c.

LIVRE PREMIER.
VOYAGES DE L'ARCHIPEL.

CHAPITRE PREMIER.

Précis des Voyages de Tournefort & de Choiseul dans les Isles de l'Archipel.

LA Grèce eſt de tous les pays celui qui a préſenté le ſpectacle le plus impoſant & le plus varié; des campagnes fertiles, des villes floriſſantes, des nations guerrières & éclairées; de tous côtés, des monumens qui rappelaient de grandes actions; des marbres, des bronzes, qui retraçaient la beauté, les héros & les dieux; en un mot, une contrée où l'art & la nature ſemblaient avoir eſſayé tout ce que L'Archipel.

L'Archipel.

leurs efforts réunis pouvaient produire. Voilà l'idée que, pendant des siècles entiers, l'hiſtoire nous offre de la Grèce. Quelques changemens que lui aient fait éprouver le ravage des temps, moins encore que le deſpotiſme des Turcs, on y trouvera des objets intéreſſans par eux-mêmes, & par le ſouvenir de ce qu'ils furent autrefois. Ceux qui chériſſent l'antiquité, s'appercevront que le culte qu'ils rendent à ces belles contrées, n'eſt pas un culte ſuperſtitieux; peut-être même regretteront-ils de n'avoir pas pu ſe tranſporter sur les lieux pour interroger ces ruines précieuſes, & y puiſer les vrais principes des arts.

L'objet principal de ceux qui ont voyagé dans la Grèce, a été d'acquérir la connaiſſance exacte de l'état actuel de ces ruines que l'érudition voit avec orgueil, & de contempler ces lieux habités & honorés par le peuple le plus éclairé de l'ancien monde. Les ſcènes vaſtes, composées de traits moins ſujets à changer, préſentent encore aux yeux l'intérêt des événemens qui s'y sont paſſés, & abondent en tableaux plus frappans & plus ſublimes que ceux que l'on voit ailleurs, ſoit dans la nature, ſoit ſur la toile animée par le pinceau. Les reſtes étonnans de la magnificence des anciens Grecs ont d'autant plus de char-

mes aux yeux, que l'imagination ſe donne plus de carrière en les contemplant, quoiqu'elle ſoit forcée de rabattre enſuite de ſes agréables illuſions, en conſidérant leur triſte deſtin; car la plupart de ces monumens ſont preſque entièrement détruits. On ne voit que peu de colonnes encore debout, & aucun temple n'eſt entier. L'enceinte de beaucoup de villes eſt cachée ſous les ſillons. Un hiſtorien moderne de la Grèce obſerve, avec autant de juſteſſe que d'élégance, que ſon état préſent, comparé avec l'ancien, eſt l'obſcurité ſilencieuſe du tombeau contraſtant avec l'éclat d'une vie brillante & active. L'Archipel.

On ne peut s'étonner d'un tel changement dans un eſpace de temps de plus de deux mille ans; mais on déſire d'en connaître les cauſes, de comparer les événemens, & de voir l'état où ſont encore à préſent les veſtiges de ces grands monumens, qui, ayant échappé aux ravages de la guerre & de la barbarie, vont ſe conſumant par l'action lente du temps. Nous ſommes curieux d'apprendre, par les deſcriptions anciennes, de combien nous ſommes venus trop tard, pour pouvoir comparer l'art moderne avec celui des anciens; & nous nous contentons de reconnaître, autant qu'il nous eſt poſſible, tout ce qui n'eſt pas encore diſ-

paru de la ſurface de la terre, & perdu pour nous ſans retour.

L'Archipel.

C'eſt donc le voyage de la Grèce qui fait l'objet de ce volume, non de la Grèce floriſſante dont Pauſanias nous a donné la deſcription, de la Grèce, lorſqu'elle était le ſéjour des Muſes, le domicile des ſciences, le centre du bon goût, le théâtre d'une infinité de merveilles, enfin le pays le plus renommé de l'univers; mais de la Grèce d'aujourd'hui, ou telle que Spon, Weller, Pokoke, Tournefort, Choiſeul, &c. l'ont décrite, pauvre, miſérable, dépeuplée, gémiſſante dans une eſpèce d'eſclavage, & qui n'offre plus aux yeux du voyageur que des ruines ſuperbes, au milieu deſquelles on la cherche ſans la trouver; en un mot, l'image de la dévaſtation la plus affreuſe, & l'exemple déplorable des viciſſitudes auxquelles toutes les choſes d'ici-bas ſont ſoumiſes.

Mais, pour conſidérer la Grèce dans ſon véritable point de vue, quelle foule de héros, de grands capitaines, de ſages, de philoſophes, d'hommes extraordinaires en tout genre, cette heureuſe contrée n'a-t-elle pas produite? D'un côté, Hercule, Théſée, Ulyſſe, Neſtor, Codrus, Miltiade, Cimon, Ariſtide, Phocion, Aratus, Ariſtomène, Epaminondas,

Philippœmen ; de l'autre, Dracon, Solon, Lycurgue, Pythagore, Socrate, Platon, Ariſtote, Zénon, cent autres non moins eſtimables, quoique peut-être moins célèbres; leurs noms ſeuls ne réveillent-ils pas encore l'idée ou de l'héroïſme ou de la ſageſſe ? Et quels exemples de courage, de grandeur d'ame, d'amour du bien public, de zèle pour la patrie, de modération & de juſtice, ces grands hommes ne nous ont-ils pas laiſſés ! Car il n'y a plus que les barbares qui ignorent que les lettres & les arts apportés de Phénicie, & d'Egypte en Grèce, y trouvèrent, s'il faut ainſi dire, un terroir ſi heureux, qu'en peu de temps ils y firent des progrès qu'on ne pourrait s'imaginer, ſi nous n'en avions des preuves ſubſiſtantes, ſoit dans les écrits des Grecs, ſoit dans les pierres gravées et les médailles, ſoit dans ſes antiques, qui ſervent encore aujourd'hui de modèle aux plus grands maîtres, & qui ſont le plus bel ornement des palais, en même temps que l'admiration des connaiſſeurs. L'éloquence, la poéſie, l'hiſtoire, la muſique, l'architecture, la peinture, la ſculpture, la gravure, tous ces arts, ſemblables à ces plantes qui ne viennent qu'à regret en certains climats, & qui ſe plaiſent en d'autres, fleurirent preſque tout-à-coup dans

L'Archipel.

L'Archipel.

la Grèce, & y jetèrent un vif éclat, qui, ſe communiquant de proche en proche, embellit bientôt l'Italie, & enſuite les autres parties de l'Europe; car, dut notre vanité en murmurer, il eſt certain que nous tenons des Grecs toutes ces belles connaiſſances, comme les Romains leur en avaient été redevables eux-mêmes.

D'ailleurs, penſe-t-on quelle reſſource & quel bonheur c'était pour ces petites républiques, qui partageaient entr'elles un ſi petit pays, de commander à des peuples qui n'étaient ſenſibles qu'à la gloire? Elles n'avaient ni domaines conſidérables, ni gouvernemens, ni grandes charges, ni dignités à faire eſpérer. C'était fait d'elles ſi on les eût ſervies avec un eſprit mercenaire: heureuſement leurs ſujets en étaient bien éloignés. L'état, ſans s'appauvrir, pouvait toujours récompenſer le mérite, quelque part qu'il fût. L'officier, le ſoldat, le magiſtrat, l'homme de lettres, le peintre, le ſculpteur, tout homme qui ſe diſtinguait, était ſûr de ſa récompenſe, & de la ſorte de récompenſe qui flattait le plus ſon inclination & ſon goût. Une ſtatue de marbre ou de bronze, une inſcription, un tombeau, ordonné par un décret public & élevé aux dépens de l'état, en faiſait tous les frais. De-là cette multitude d'excellens ouvriers qui, en travaillant à im-

mortaliſer les autres, s'immortaliſaient eux-mêmes par ces chefs-d'œuvre de leur art, dont quelques reſtes, échappés au ravage des temps, ſont encore aujourd'hui ſi précieux; & de-là en même temps cette noble émulation que ne pouvait manquer d'exciter la vue de tant de monumens publics érigés au mérite & à la vertu. Tout ſtatuaire voulait être un Praxitèle ou un Lyſippe, & tout général d'armée ne ſe propoſait pas moins que d'être un Miltiade ou un Thémiſtocle. L'Archipel.

Il ne nous manque qu'une étincelle de ce beau feu pour rendre l'envie de bien faire plus vive & plus générale qu'elle n'eſt parmi nous. Quand on conſidère qu'une couronne d'olivier remportée aux yeux des Grecs aſſemblés à la barrière d'Olympie, mettait le vainqueur au comble de ſes vœux, & qu'il n'y avait point de peines, de ſueur, de fatigues & de dangers dont il ne ſe crut bien payé par cette marque d'honneur, on ne s'étonne point qu'une nation ſi avide de gloire ſe ſoit rendue ſi célèbre. *A quelles gens avons-nous à faire*, diſait *Tigrane à Mardonius ? Ils ne connaissent ni l'or ni l'argent, & ne cherchent que la gloire & la vertu.* Tigrane avait raiſon; ces gens-là devaient être invincibles; auſſi l'étaient-ils. En vain Xerxès couvrit leur pays de ſes ba-

taillons, & leurs mers de ſes vaiſſeaux; en
L'Archipel. vain deux cent mille Gaulois, comme un torrent qui a rompu ſes digues, inondent la Grèce; l'une & l'autre puiſſance, les plus formidables qu'il y eut alors dans le monde, échouent tour-à-tour contre une poignée de Grecs. Philippe de Macédoine, il eſt vrai, tailla en pièces, les Grecs, à la fameuſe bataille de Cheronée. Alexandre, ſon fils, du fond de l'Aſie & des bords de l'Inde, les contint par la terreur de ſon nom & par le bruit de ſes exploits. Après lui, Antipater & Caſſander portèrent à la Grèce des coups mortels; mais ces princes commandaient des Macédoniens, & les Macédoniens étaient des Grecs: d'où je conclus que les Grecs ne pouvaient être vaincus que par leurs pareils, je veux dire par des Grecs comme eux, ou par les Romains qui, imbus des mêmes maximes, & élevés tous dans les mêmes principes, penſaient auſſi noblement & avaient la même paſſion pour la gloire.

Ils cédaient aux Grecs la ſupériorité dans les arts & dans les ſciences, & ils ſe l'attribuaient eux, dans le grand art de vaincre & de gouverner: c'était ſans doute avec raiſon, puiſqu'après tout ils avaient ſoumis la Grèce à leur empire. Mais ſi les Grecs avaient agi

de concert contre les Romains, comme précédemment contre les Perſes & contre les Gaulois, je doute que Rome fût jamais venue à bout de les ſoumettre. Deux cent mille Perſes défaits par neuf mille Athéniens à Marathon, & cent mille arrêtés tout court aux Thermopyles par trois cents Lacédémoniens, qui n'en auraient pas laiſſé échapper un ſeul, ſi un ſi petit nombre avait pu ſuffire à en exterminer un ſi grand. Ces deux exploits, pour ne rien dire de beaucoup d'autres, montrent bien que les Grecs étaient une nation de héros dont il n'était pas aiſé de triompher. Auſſi Rome employa-t-elle contre eux, non la force, mais la ruſe & l'artifice : ſous prétexte de les concilier & de les pacifier, elle fomenta leurs jalouſies, leurs défiances, leurs diviſions; & lorſqu'elle les vit déſunis, elle leva le maſque, & eut bon marché de ces mêmes Grecs qui avaient humilié le grand roi & rendu tous ſes efforts inutiles. Quoi qu'il en ſoit, voilà de quels pays, de quels hommes & de quels exemples nous allons entretenir nos lecteurs.

L'Archipel.

CHAPITRE II.

Départ de Toulon. — Mouillage dans la rade de Coron. — *Femmes de l'île de l'Argentière. — Séjour à Milo, anciennement Melos. — Isles de Sophanto, — de Sikino, — de Nio, — de Santorin.*

L'Archipel.

Il eſt difficile de préſenter à l'eſprit une idée nette de cette foule d'îles qui compoſent l'Archipel de la Grèce, ſi on ne les claſſe d'une manière qui ſatisfaſſe à-la-fois l'hiſtorien & le géographe. Toutes les diviſions qu'on a données juſqu'ici, étant trop multipliées, ſont inſuffiſantes : il ſemble qu'il n'y en a que deux de néceſſaires. La première claſſe doit renfermer les îles qui entourent l'Aſie mineure, & la ſeconde celles qui, ſituées au couchant de la Grèce, ſemblent tenir davantage à la géographie de l'Europe.

J'entends par l'Achipel de l'Aſie mineure, toutes les îles ſemées dans les différentes mers qui baignent cette vaſte péninſule depuis l'extrémité orientale du Pont-Euxin juſqu'à la partie de la Méditerranée qui borde les côtes de la Syrie & de la Phénicie. Le plus grand

nombre de ces îles ſe trouve entre l'Aſie mineure & le continent de la Grèce. Voilà pourquoi les anciens les nommaient l'Archipel de la mer Egée. L'Archipel,

L'Archipel grec de l'Europe comprend toutes les îles éparſes à l'occident de la Grèce, juſqu'à la Sicile ſeulement; car les autres de la Méditerranée, telles que la Corſe, la Sardaigne, les Baléares, tiennent à l'hiſtoire de Rome & de Carthage. Les principaux groupes de ces îles, ſe rencontrant vis-à-vis la côte occidentale du continent de la Grèce, les firent appeler par les anciens, l'Archipel de la mer Ioniène.

Du haut des montagnes, & même des collines qui bordent ſes côtes, on découvre une quantité ſurprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles ſont ſemées au milieu des flots avec le même beau déſordre que les étoiles le ſont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les rechérche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaiſir dans les détours des canaux qui les ſéparent entr'elles, tantôt il meſure lentement les lacs & les plaines liquides qu'elles embraſſent; car ce n'eſt point ici une de ces mers ſans bornes, où l'imagination n'eſt pas moins accablée que ſurpriſe de la grandeur du ſpectacle; où l'ame inquiète,

L'Archipel.

cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici, le sein des ondes est devenu le séjour des mortels : c'est une ville dispersée sur la surface de la mer; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, & semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraite aux habitans.

Toutes les nations qui, dans l'origine, eurent l'empire de la mer, les conquirent & peuplèrent successivement ces îles; mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissaient. Tous ces peuples se formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, & cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouirent long-temps de ce calme heureux que les nations ne peuvent attendre que de leur obscurité. La multiplicité des petits états que renfermaient toutes ces îles, & les fréquens changemens auxquels ils ont été si souvent exposés, nous mettent dans l'impossibilité d'en donner une description exacte. Cependant pour connaître cette partie célèbre de la terre, il

faut y voyager en détail. Nous indiquerons exactement les villes, les rivières, les montagnes, & jusqu'aux forêts, aux rochers, aux fontaines, &c. qui auront eu quelque célébrité, en rappelant autant qu'il sera possible leurs anciens noms, & citant ceux qu'ils portent maintenant, pour mettre le lecteur à portée de faire la comparaison de la Grèce ancienne avec la Grèce actuelle. Tous les voyageurs anciens & les meilleurs parmi les nôtres, à la tête desquels nous plaçons Tournefort & l'ambassadeur Choiseul, seront nos guides dans cette relation. L'Archipel.

Je m'embarquai à Toulon, dit le voyageur éclairé, dont la relation nous fournit les détails qui vont suivre, & qui sut sacrifier les jouissances de la jeunesse & de la fortune à la passion de voyager & de visiter les plus célèbres contrées de l'antiquité. Nous partîmes les derniers jours de mars de l'année 1776; & après avoir relâché en Sardaigne, à Malthe & en Sicile, nous découvrîmes les côtes de la Grèce. Le vent nous força d'entrer dans le golfe, anciennement appelé *Messeniacus-Sinus*, & nous mouillâmes dans la rade de Coron en face de cette ville.

Tout inspirait l'effroi dans ce malheureux pays, lorsque j'y abordai; tout y gémissait des

L'Archipel.

ſuites d'une guerre cruelle. La ville grecque, ſituée ſous le canon du château, ville aſſez bien bâtie, n'était plus qu'un monceau de ruines ; & ſes environs étaient, ainſi que toute la Grèce, dévaſtés par des hordes d'Albanois que le grand-ſeigneur y avait appelés pendant la dernière guerre pour repouſſer les Ruſſes & ſoumettre les Grecs révoltés. Depuis la paix, ils refuſaient de rentrer dans leurs montagnes, & faiſaient payer cher au grand-ſeigneur les ſecours ruineux qu'il en avait reçus. Les Grecs dénaturés, avilis par un long eſclavage, n'oſaient même ſe défendre contre cette poignée de brigands, & ſe laiſſaient égorger comme des victimes.

Jetons un coup-d'œil rapide ſur cette expédition, dont les détails intéreſſans ſont dignes de la curioſité du guerrier & de l'attention du philoſophe.

La flotte ruſſe ſe montra ſur les côtes voiſines de Coron, le 28 février 1770, & l'effroi ſe répandit bientôt dans la garniſon. Le commandant, conſterné, parlait déja de ſe rendre avant de ſavoir s'il ſerait attaqué : pendant qu'il implorait la médiation du conſul français, les *Maniotes*, ſoulevés par quelques officiers ruſſes, ſortirent de leurs montagnes. & inondèrent les environs de Coron. Le comte Théo-

dore Orlow y vint mouiller, le 10 mars, avec son escade, composée de trois vaisseaux de ligne & de deux frégates : il débarqua des troupes, du canon, établit deux batteries qui tirèrent sur la place, mais lentement & sans aucun succès ; il était difficile en effet qu'elles en eussent, vu le petit nombre & sur-tout le calibre inférieur des pièces débarquées. La place, d'ailleurs, est construite assez solidement : les murs du côté de l'attaque, le seul par où elle tienne à la terre, sont encore meilleurs que les autres, presque par-tout liés à des rochers qui forment un rempart naturel. Ces murs ont fort peu souffert, quoiqu'à demi-portée des batteries, dont il est facile de reconnaître les travaux. L'Archipel.

On ne peut attribuer le peu de vigueur & de succès de cette attaque qu'au trop petit nombre de troupes réglées qui suivaient le comte Orlow, & sur-tout au mécontentement réciproque des Russes & des Grecs, qui s'étaient mutuellement exagéré leurs moyens. Les Maniotes, à l'arrivée de la faible escadre des Russes, trompés dans leur attente, & n'ayant pas reçu tous les secours d'armes & de munitions qui leur étaient nécessaires, ne prirent les armes qu'en petit nombre, & la plupart ne comptant bientôt plus sur le succès de

L'Archipel

l'expédition, découragés d'ailleurs par la crainte de ne point combattre pour leur liberté, ne penſèrent qu'à piller & à rapporter leur butin dans les montagnes.

Le comte Orlow continua cependant le ſiége avec quelques centaines d'eſclavons, de Maniotes & de Grecs : il reçut le renfort d'un vaiſſeau de 74, d'un bâtiment anglais & d'une galiote à bombes, à la vérité bien inutile, puiſqu'elle était ſans mortiers. Elle penſa cependant produire tout l'effet qu'on aurait pu en eſpérer ; car à peine parut-elle, que les Turcs épouvantés parlèrent de ſe rendre ; le bey, qui vit leur effroi, & qui d'ailleurs n'était pas trop ſûr de ſon propre courage, eſt convenu qu'il leur avait ſeulement demandé d'attendre la première bombe pour leur honneur & pour ſa juſtification. Le général ruſſe tâcha de ſuppléer aux moyens qui lui manquaient, par une mine qu'il fit pouſſer ſous le baſtion principal, dont la ruine aurait ouvert entièrement le château ; mais elle fut éventée par quelques Turcs déterminés, qui s'élevèrent pour ce moment au-deſſus d'eux-mêmes.

Le comte Orlow ſe décida enfin à lever le ſiége de Coron, le 26 avril 1770. La garniſon turque ſortit du château auſſi-tôt qu'elle vit l'eſcadre à la voile, & détruiſit entièrement la

ville

ville grecque ; les magaſins des négocians, tous Français, furent brûlés ou pillés. Ces malheureux avaient pris, dès le commencement du ſiége, le parti de s'embarquer ſur un vaiſſeau marchand, amené par le haſard ; &, ayant gardé une exacte neutralité, avaient attendu, ſous la double protection des Ruſſes & des Turcs, que leur ſort fut décidé. Ils perdirent en un jour tout le fruit de leurs travaux. L'Archipel

Patras fut d'abord ſaccagée par les Grecs ſoulevés, auxquels s'étaient joints les habitans de *Zante*, & enſuite par les Albanois & les Turcs, qui y égorgèrent plus de 1500 Grecs.

La ville de *Navarrins* s'était rendue, après ſix jours de ſiége, à un corps de Maniotes, ſous les ordres de quelques Ruſſes. Ceux-ci, en débarquant dans le golfe de Coron, avaient formé deux corps de tous les Grecs révoltés, ſous le nom impoſant de légion orientale & occidentale de Sparte. Pendant que cette dernière parcourait la côte occidentale & quelques lieux de l'intérieur du pays, en s'avançant vers *Arcadia* & Patras, l'autre avait marché au travers des monts *Taygetes* vers *Miſiſtra*. Cette ville venait de ſe rendre ; & la garniſon, réfugiée dans le château, était déja convenue d'en ſortir, avec la liberté de ſe retirer dans l'intérieur du pays, lorſqu'une troupe de mon-

L'Archipel.

tagnards eſcalada le château par le côté oppoſé de la ville, & pourſuivit les Turcs, qui ſe réfugièrent ſous la protection des primats de la ville & des chefs de la légion orientale : ils furent reçus dans le palais épiſcopal, lieu fermé de murailles, où ils demandèrent à reſter, plutôt que de s'expoſer à traverſer la campagne.

Le comte Alexis Orlow, qui devait commander toutes les forces ruſſes, était enfin arrivé ſur la côte. Il avait fixé ſa réſidence à *Navarrins*, en avait changé la principale moſquée en égliſe, & faiſait de nouvelles diſpoſitions pour la conquête de tout le Péloponnèſe. Apprenant que la légion orientale s'était emparée de *Miſiſtra*, il lui envoya ordre de marcher vers *Tripolizza*, pour emporter cette ville. Elle avait déja inveſti le château, lorſqu'une troupe nombreuſe de cavaliers albanois vint tout-à-coup fondre ſur les aſſiégeans, qui, cédant au premier effroi & à la terreur, qui devance toujours ces guerriers, s'enfuirent dans leurs montagnes, & abandonnèrent les Ruſſes qui les conduiſaient. Aucun de ces braves gens ne voulut ſe rendre ; & ils ne ſuccombèrent qu'après des prodiges de valeur incroyables : il n'en échappa pas un ſeul. Les Albanois, irrités de ne pouvoir atteindre les

fuyatds, auxquels une défenſe ſi opiniâtre avait donné le temps de ſe ſauver, entrèrent dans la ville ; &, ſous prétexte que les habitans avaient formé ſecrètement le projet de ſe rendre, ils en tuèrent trois mille en moins de deux heures, & la ville fut pillée, brûlée par ceux qui étaient venus pour la défendre. L'Archipel.

Les libérateurs de *Tripolizza* accoururent alors au ſecours de la ville de *Modon*, aſſiégée par les renforts arrivés au comte Orlow, joints aux Ruſſes & aux eſclavons, qui avaient levé le ſiége de Coron. Le prince d'Olgourouki, à la tête de cinq cents hommes, fit, pour rentrer dans Navarrins, une retraite à laquelle il ne manquait que des témoins en état de l'apprécier. Toute la valeur que les Ruſſes montrèrent dans cette guerre, ne put l'emporter ſur les obſtacles qui ſe multiplièrent par l'inſubordination des Grecs, par le peu de confiance qu'on ſut leur inſpirer, & par l'impoſſibilité où l'on ſe trouva de remplir les promeſſes qui les avaient déterminés à une révolte dont ils ont été ſi cruellement punis.

Ces fiers Albanois, dont je viens de parler, ſeraient encore des héros, s'ils avaient un Scanderberg à leur tête ; mais ils ne ſont plus que des brigands, dont l'extérieur annonce la férocité. Ils ſont tous grands, maigres, leſtes

L'Archipel.

& nerveux. Leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plusieurs rangs de grosses olives d'argent, de plaques & de chaînes : ils portent des brodequins attachés avec des courroies, qui montent quelquefois jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, & les préservent du frottement du cheval : leurs manteaux, galonnés & taillades de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque : ils n'ont d'autre coëffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat. Ce n'est qu'avec bien de l'adresse que j'ai pu obtenir d'en faire un dessin. Ils étaient musulmans; & l'on sait combien ils exagèrent l'article de leur religion qui proscrit les images. Un de ces misérables, qui, pour un sequin, aurait assassiné dix personnes, me fit répondre, *que pour tout l'or du monde, il ne consentirait pas à laisser prendre sa figure, & que je serais bien effrayé quand, au jour du jugement, tous les petits hommes que produirait mon crayon, viendraient me demander leurs ames.*

La ville de Coron est située à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le golfe. La ville a toujours suivi le sort de la Morée, suc-

ceſſivemrnt ſubjuguée par les Gênois, les Vénitiens & les Turcs, á qui elle eſt enfin reſtée. L'Archipel.

Le lendemain de notre départ de *Coron*, nous nous trouvâmes en vue du cap *Matapan*, autrefois le cap *Tenare ;* c'eſt l'extrémité des monts Taygètes qui ſe prolongent dans la mer, & forment ce qu'on appéle actuellement le bras du *Maina*, patrie de ces Mainotes, qui ont tant de fois ravagé la Morée. Ils deſcendent des anciens habitans de la Laconie, & non moins redoutables ; leur unique métier eſt celui de pirates. Ceux qui peuvent ſe procurer un bateau, vont infeſter les mers ; les autres vivent ſur leurs rochers, dans l'eſpérance d'y voir échouer des bâtimens, qui leur offrent une proie auſſi facile qu'aſſurée.

Non loin de là eſt la petite île de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'eſt diſtante que de huit milles : elle était du domaine d'Ulyſſe, auſſi bien que Céphalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avait un palais dont on montre encore quelques reſtes.

Nous continuâmes notre route le long des îles Strophades, où l'on dit que les Harpies, pourſuivies par *Lethés* & *Calais*, fils de Borée, ſe réfugièrent autrefois. J'interrogeai quelques Turcs qui avaient été dans ces îles, pour ſa-

L'Archipel.

voir ce qu'on disait des Harpies; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement: l'un d'eux me dit que je voulais peut-être parler des moines grecs qui en sont les seuls habitans. Je souris de sa bonne foi, & ne pris pas la peine de visiter ces îles.

Le lendemain nous laissâmes à gauche Sphactérie, où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Spartiates, puis le cap de Sapience, & enfin le promontoire de Ténare, où sont plusieurs gouffres que les anciens prenaient pour les portes de l'enfer. C'est par-là qu'ils firent descendre Hercule pour en tirer le chien Cerbère.

Nous passâmes près de Cérigo; & ce que nous en vîmes ne nous donna aucune idée favorable à cette charmante Cithère, dont le caprice des poëtes avait fait la demeure chérie de Vénus. Cependant le nom de Cythère réveilla dans nos esprits des idées riantes: c'est-là, disions-nous, qu'a subsisté avec éclat, pendant un temps immémorial, le plus ancien & le plus respecté des temples consacrés à Vénus; c'est-là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, & que les Amours prirent avec elle possession de cette terre toujours embellie des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès-lors on n'y connut

que les charmes des doux entretiens & du tendre ſourire. Ah ! ſans doute que dans cette région fortunée, les cœurs ne cherchaient qu'à s'unir, & que ſes habitans paſſaient leurs jours dans l'abondance & dans les plaiſirs. L'Archipel.

Un Grec, qui nous écoutait avec la plus grande ſurpriſe, nous dit froidement : ils mangent des figues & des fromages cuits, ils ont auſſi du vin & du miel ; mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la ſueur de leur front ; car c'eſt un ſol aride & hériſſé de rochers ; &, à l'exception de quelques tourterelles, les animaux même y ſont en petit nombre. Je ne ſuis plus ſurpris qu'un ancien ait dit qu'en ſortant de la mer, la déeſſe deſcendit dans cette île, mais qu'elle s'enfuit auſſitôt en Chypre. Nous eſſuyâmes un coup de vent des plus violens ; & après avoir relâché à l'île de *Cervi*, nous arrivâmes à celle de l'Argentière.

Cette île prit le nom de l'Argentière dans le temps que l'on y découvrit des mines d'argent : on y voit encore les reſtes des ateliers & des fourneaux où l'on travaillait ce métal, mais on n'oſerait aujourd'hui reprendre ces ſortes de travaux ſans la permiſſion des Turcs ; & les Turcs, ſous prétexte que les Grecs en retireraient de gros profits, ne manquetaient pas de les accabler d'impôts. Les gens du pays

L'Archipel.

croient que les principales mines ſont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'île de Milo. Ces îles ne ſont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les géographes; mais le trajet eſt bien du double.

Pline aſſure que cette île ſe nommait autrefois l'île aux vipères: il faut que la race en ſoit éteinte; car on [illegible] aſſura qu'on n'y en voyait plus. Cette île a toujours ſuivi la deſtinée de Milo. Dans le renverſement de l'empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo, noble Vénitien, la joignit au duché de Naxie, avec quelques autres îles voisines; elle ſe trouva enſuite enveloppée dans la conquête de l'Archipel par Barberouſſe.

Cette petite île, autrefois nommée *Cimolis*, n'a que ſix lieues de circonférence. Le ſol, extrémement aride, eſt dépourvu de ſources; on n'y trouve que de l'eau de citerne, ou celle que l'on va chercher à Mélos, qui n'en eſt pas éloignée. Les monts, les vallées, & toute la campagne, dépouillés d'arbres, n'offrent pas un ſeul ombrage contre les ardeurs du ſoleil. Les Vénitiens, pendant leurs guerres contre les Turcs, coupérent tous les oliviers, & cauſèrent un dommage irréparable à l'île. Les habitans n'oſeraient y former des plantations nouvelles, parce qu'ils craindraient de

voir doubler leurs impoſitions. C'eſt ainſi que le gouvernement ottoman en agit avec ſes ſujet ; s'ils montrent de l'induſtrie, il la taxe ſur-le-champ, & l'étouffe dès ſa naiſſance. L'Archipel.

L'Argentière ne préſente que des collines hériſſées de rochers & dépouillées de verdure, des vallées où croiſſent de triſtes arbriſſeaux & des buiſſons épineux ; elles ſont la plupart couvertes d'une argile blanche & graſſe, que les anciens appelèrent la *terre cimolée*, & que les habitans emploient au lieu de ſavon pour blanchir leur linge. Ce ſol ſtérile ne paraît guères propre à l'agriculture ; cependant ſes induſtrieux habitans y trouvent leur ſubſiſtance ; ils y ſèment de l'orge & du bled, au commencement de l'automne, qui eſt la ſaiſon des pluies, & les recoltent en mars. Les vignes qu'ils ont plantées ſur les coteaux, ne leur donnent du fruit que pour la table. Ils tirent leur vin de Santorin, de Mile, & des autres îles de l'Archipel. Ils nourriſſent de la volaille, des troupeaux de chèvres & de moutons, dont la chair eſt excellente. Le pays leur fournit encore des cailles, des lièvres & des perdrix en abondance. Les femmes tricotent des bas de coton, & les hommes s'occupent de la pêche & de la navigation. On prend autour de l'île de fort bon poiſſon,

L'Archipel

sur-tout des rougets, dont la chair eſt très-délicate.

La peuplade qui habite le village de l'Argentière, eſt compoſée d'environ cinq cents perſonnes. Elle ne jouit pas d'une grande aiſance; mais, grace à ſon induſtrie, elle ne manque point des premiers beſoins de la vie. A la vérité, cette petite île ne gémit point ſous la verge des officiers de la Porte. On n'y voit ni aga, ni cadi. Les Turcs n'oſeraient l'habiter, parce qu'elle n'a aucun port qui put empêcher les Maltois de les emmener en captivité. Leurs corſaires y viennent de temps en temps dépenſer en feſtins, en fêtes, en plaiſirs de toute eſpèce, l'argent qu'ils ont pillé ſur les mahométans. C'eſt un tribut qu'ils paient aux belles de l'Argentière. En un mot, les Grecs qui habitent ce rocher ſeraient heureux, ſi le capitan-pacha pouvait les oublier dans les contributions annuelles qu'il lève, ſouvent avec barbarie ſur les îles de l'Archipel. Outre la capitation à laquelle tous les Grecs ſont ſoumis, il exige encore des préſens, qui quelquefois égalent le tribut. Ces vexations ont les ſuites les plus funeſtes; elles réduiſent les inſulaires à la dernière miſère.

Les Grecques de l'Argentière ſont chauſſées ridiculement: en France, on fait cas d'une

jambe fine, d'un pied mignon. Les belles de l'Argentière penſent autrement. Elles ſe groſſiſſent les jambes en les couvrant de pluſieurs pairs de bas ; elles paraiſſent plutôt bottées que chauſſées, & regardent cet accoutrement comme une parure : de peur que l'œil en perde quelque choſe, leurs robes ne descendent qu'à deux doigts au-deſſous du genou. Elles ſont faites de manière qu'elles gâtent abſolument leur taille, & que l'on ne peut que ſoupçonner les belles proportions dont la nature les a décorées. J'ignore qui peut leur avoir fait adopter ces vêtemens ridicules. Du reſte, la plupart ſont gaies, vives & jolies. Je me préſentai dans quelques maiſons, où je fus étonné de trouver, ſous des toîts ruſtiques, de jeunes perſonnes de la plus charmante figure. Si on leur reproche qu'elles défigurent, par des ornemens déplacés, une partie de leurs charmes, elles répondent : nos grands'mères étaient vêtues ainſi, & nous ſuivons l'uſage. L'uſage viendra-t-il toujours à la place de la raiſon ? Mais dans une petite île, d'où les femmes ne ſortent point, & où elles ne voient preſque jamais aborder d'étrangers, dont la parure différente pourrait les frapper, les modes, quelques abſurdes qu'elles ſoient, ſont immuables, & perſonne n'oſe en ſecouer le joug. L'Archipel.

L'Archipel.

L'Argentière a devant elle un long écueil ſtérile, que l'on nomme l'île brûlée. Dans le canal qui les ſépare, les vaiſſeaux trouvent un bon mouillage; dans tout le reſte de l'île, les rivages ſont eſcarpés & hériſſés de rochers inabordables.

De l'Argentière, on voit à découvert l'île de Mélos, qui n'en eſt éloignée que d'une demi-lieue : on la nomme actuellement *Milo* ou le *Mile*. Elle avait autrefois une ville du même nom, qui fut bâtie par les Phéniciens. Ce peuple navigateur, attiré par la beauté de ſon port, en fit ſans doute un entrepôt de ſon commerce. Ce port, dont l'ouverture regarde le nord-oueſt, s'avance dans les terres, en formant diverſes ſinuoſités, & s'élargit tout-à-coup dans un ſpacieux baſſin. Les vaiſſeaux de toute grandeur peuvent y mouiller à l'abri de tous vents, & la flotte la plus nombreuſe s'y trouve fort au large.

Cette île fut long-temps riche & peuplée. Dès la plus haute antiquité, elle jouiſſait d'une liberté parfaite. Les Athéniens, qui n'avaient pu déterminer les Miliotes à ſe déclarer en leur faveur dans la guerre du Péloponèſe, deſcendirent ſur leurs rivages & les attaquèrent avec fureur : deux fois ils échouèrent dans leur entrepriſe ; ils revinrent avec des troupes plus

nombreuſes, mirent le ſiége devant Mélos, & ayant obligé les aſſiégés à ſe rendre à diſcrétion, paſſèrent au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes; ils n'épargnèrent que les femmes & les enfans, qu'ils emmenèrent en captivité. Cette atrocité fait rougir l'humanité & déshonore le nom athénien; mais la guerre ſe faiſait alors avec un acharnement dont nous n'avons point d'exemple. Les républiques ne ſavent point pardonner, & portent preſque toujours la vengeance à l'excès. Lyſandre, général des Lacédémoniens, ayant à ſon tour impoſé la loi aux Athéniens, fit rappeler la colonie qu'ils avaient envoyée à Mélos, & y renvoya les malheureux reſtes de ſes habitans. Cette île perdit ſa liberté lorſque Rome, affectant l'empire du monde, conquit tout l'Archipel. Elle tomba dans le partage des empereurs d'orient, & devint enſuite la conquête de Soliman ſecond. Depuis cette époque, elle gémit ſous le deſpotiſme ottoman, & eſt bien déchue de ſa puiſſance. Il n'y a pas plus de ſoixante ans qu'elle poſſédait encore plus de vingt mille habitans. Il n'en reſte aujourd'hui qu'environ ſept cents, ſur une ſurface de dix-huit lieues de circonférence. On gémit de voir les meilleures terres ſans cultures, & les vallées fertiles chan-

L'Archipel

gées en marais. La peſte, que les Turcs propa-
l'Archipel. gent en tous lieux, a détruit une partie de ſes habitans ; la mauvaiſe adminiſtration de la Porte & les vexations du capitan-pacha ont fait le reſte. Aujourd'hui le défaut de bras ne leur permet pas de donner un libre écoulement aux eaux ; elles demeurent ſtagnantes dans les vallées, croupiſſent & infectent l'air d'exhalaiſons putrides. Les marais ſalans, qui ſe ſont multipliés faute de ſoin, produiſent le même effet. Ajoutez à ces inconvéniens les exhalaiſons ſulphureuſes qui s'élèvent de toutes parts, & vous ne ſerez point ſurpris d'apprendre que les Miliotes ſont tourmentés de fièvres violentes les trois quarts de l'année ; peut-être ſeront-ils obligés d'abandonner leur patrie. Tous les viſages y ſont jaunes, plombés, pâles ; & l'on ne voit ſur aucun les ſignes de la ſanté. Le voyageur prudent ne doit s'arrêter que peu de temps dans cette contrée malſaine, s'il ne veut s'expoſer à gagner la fièvre. Souvent il ſuffit de coucher dans l'île pour en être attaqué, quelquefois même d'y paſſer un jour.

Je débarquai dans cette île malheureuſe à la pointe, qui, ſe rapprochant le plus de l'Argentière, ne laiſſe qu'un paſſage très-étroit : au milieu de ce trajet ſe trouvent des écueils

effrayans. Les vagues y ſont reſſerrées par les deux îles : elles viennent s'y briſer avec furie, ſe précipitent, en tournoyant, dans des abymes profonds, en ſortent avec bruit, s'élèvent dans les airs, & blanchiſſent de leur écume tous ces bords dangereux. L'Archipel.

On a vu dans le ſiècle dernier un Miliote, nommé *Capſi*, s'ériger en petit roi de Milo. Il ne manquait ni de courage ni de talent pour gouverner. Mais il fut aſſez mal aviſé pour quitter ſon trône, & rendre une viſite ſans gardes à un Turc, capitaine de vaiſſeau, qui lui avait fait des propoſitions avantageuſes de la part du grand-viſir, que ce nouveau ſouverain ne laiſſait pas d'inquiéter : dès que *Capſi* fut ſur le bord du Turc, on mit à la voile ; & ce malheureux Miliote, qui n'avait régné que trois ans, fut pendu à Conſtantinople, à la porte de la priſon des eſclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle Plutarque, leſquels ayant envoyé une colonie à *Cryaſſa*, ville de Carie, firent cacher des poignards dans le ſein de leurs femmes, & s'en ſervirent fort à propos pour égorger les habitans de la ville, qui les avaient invités à un feſtin, dans le deſſein de les faire mourir.

On ne finirait pas ſi l'on voulait décrire toutes les différentes cavernes de cette île. Il

L'Archipel.

n'y a point de trou dans ces rochers où l'on ne ſente une chaleur conſidérable dès qu'on y enfonce la tête. Avant de quitter Milo, nous montâmes au haut de Saint-Elie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaiſir de conſidérer les îles voiſines : c'eſt un des plus beaux coups-d'œil qu'il y ait dans l'Archipel. Le jour était parfaitement beau, & nous laiſſa voir une infinité d'îles voiſines qui brillent dans la mer, pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace.

Quand on fait le tour de l'île en bateau, on découvre les embouchures de pluſieurs canaux ſouterrains, par où l'eau de la mer s'engouffre, & par le moyen deſquels le ſel marin eſt porté juſques dans les moindres cavités de cette roche ſpongieuſe. Le ſoufre de Milo eſt parfaitement beau, & a un petit œil verdâtre & luiſant, qui le faiſait préférer par les anciens à celui d'Italie. On trouve ce ſoufre par gros morceaux en creuſant la terre, & par groſſes veines dans les carrières d'où l'on tire les meules de moulin. Il eſt bon de remarquer que ce rocher ſpongieux & caverneux, qui ſert de fondement à Milo, eſt comme une eſpèce de poële qui en échauffe doucement la terre, & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues, & les melons les plus délicieux

délicieux de l'Archipel. La ſéve de cette terre eſt admirable & travaille toujours ; les champs ne s'y repoſent jamais. L'Archipel.

Après avoir viſité les eaux minérales, nous allâmes vers les mines d'alun, dont les principales ſont à une demi-lieue de la ville. On n'y travaille plus aujourd'ui. On fit bien des façons pour nous y conduire ; ce ne fut qu'après avoir exigé de nous quelque argent, comme cela ſe pratique dans le levant pour les moindres bagatelles. On entre d'abord dans une caverne aſſez ſimple, d'où l'on paſſe par une eſpèce de boyau dans quelques chambres que l'on a creuſées autrefois, à meſure que l'on en tirait de l'alun. Ce ſont des voûtes, hautes ſeulement de quatre à cinq pieds, ſur neuf ou dix de large, incruſtées d'alun preſque partout. Cet alun vient en pierres plates, de l'épaiſſeur de huit ou neuf lignes, juſqu'à un pouce.

L'alun de plume s'y trouve auſſi, c'eſt une des plus belles choſes que l'hiſtoire naturelle du levant puiſſe préſenter. Cet alun de plume vient par gros paquets, compoſés de filets déliés comme la ſoie la plus fine, argentés, luiſans, longs d'un pied & demi, ou de deux ; de même goût & de même caractère que l'alun en pierre. Les pierres, au travers deſquelles

L'Archipel.

cet alun s'échappe, ſont très-légères & friables. Tous les rochers qui ſont autour, ſont revêtus de ſemblables concrétions. Il y en a beaucoup qui ne ſont que du ſel marin ſublimé, auſſi doux que la fleur de farine. On y voit des trous où l'alun paraît tout pur & comme friable, mais d'une chaleur exceſſive.

Le port de Milo, aſſez vaſte pour recevoir les eſcadres les plus nombreuſes, eſt à l'abri de tous les vents : il n'a d'autre inconvénient que d'être fermé, ou d'être au moins d'une ſortie difficile par les vents du nord. On me conduiſit à quelque diſtance du rivage vers une caverne; elle ſervait de retraite à des pâtres qui y faiſaient bouillir leur laitage. Il paraît aſſez vraiſemblable que c'eſt une ancienne carrière, dont les pierres ont ſervi autrefois à bâtir la ville; elles ſont légères, ſpongieuſes & portent par-tout l'empreinte de la deſtruction. Les rochers, qui entourent l'île extérieurement, ſont dans le même état; des feux ſouterrains en minent ſans ceſſe les fondemens, & il eſt à craindre que l'île ne vienne tout-à-coup à s'engloutir.

Après avoir obſervé tous les phénomènes que l'île de Milo offrait à ma curioſité, je louai un mauvais bateau grec pour aller parcourir une partie des cyclades, le vent de ſud

me conduisit à l'île de Siphanto; j'y vis un tombeau de marbre blanc d'une belle exécution; on le trouve sur le chemin de la mer à la ville; fait pour consacrer peut-être, la mémoire d'un héros; la barbarie des habitans l'a devoué aux usages les plus vils. Tous les monumens de la Grèce éprouvent le même sort; les étables même sont construites avec les débris les plus riches. Ici c'est un entablement, là une frise, une corniche magnifique, souvent des statues sont maçonnées dans les murailles; enfin on ne peut faire un pas dans cette contrée, sans trouver des chefs-d'œuvres, vestiges de ce qu'elle a possédé & témoins de ce qu'elle a perdu. L'Archipel.

La ville de Siphanto est située sur une masse énorme de rochers qui en rendent l'aspect plus imposant, mais l'accès plus difficile. Je trouvai, en y entrant, les principaux habitans assemblés sous une espèce de portique. Je ne pus répondre qu'avec peine aux questions précipitées qu'ils me firent; tous m'interrogeaient, tous me parlaient d'Alger, de l'Espagne, de ses flottes, du tort qu'une guerre faisait à leur commerce. A cette foule de questions succédait un moment de silence: les yeux fixés sur moi, ils attendaient mes reponses; elles étaient agitées, discutées, combattues;

L'Archipel. enfin les plus vieux prononcaient, et leurs décisions politiques paraissaient reçues avec respect. Je me crus transporté aux beaux jours de la Grèce; ces portiques, cette assemblée populaire, ces vieillards, qu'on écoutait avec un silence respectueux, leurs figures, leurs habillemens, leur langage, tout me rappelait Athènes ou Corinthe, & ces places publiques où un peuple avide de nouvelles, environnait les étrangers & les voyageurs.

L'empressement avec lequel on m'offrit l'hospitalité, vint bientôt fortifier cette illusion. Un des plus âgés m'avait déja conduit chez lui, lorsque deux français arrivèrent, réclamant, à titre de compatriotes, le droit de me recevoir chez eux. Ils s'emparèrent de moi, & me comblèrent d'attentions & de soins.

Le climat de Siphanto inspire le regret d'en sortir, le ciel y est toujours pur & serein, & l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitans de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageait à y avoir recours. On compte aujourd'hui environ quatre mille habitans dans l'île de Siphanto. Ils savent à combien leur île est taxée. Ils s'en rendent quelquefois eux-mêmes adjudicataires, & alors ils choisissent des chefs qui lèvent les fonds & les remettent au capi-

tan pacha, lorſqu'il vient faire ſa tournée dans l'Archipel. Son arrivée répand la terreur; les Grecs les plus aiſés affectent alors de paraître dans la miſère, mais il eſt plus ingénieux à découvrir leur opulence, qu'ils ne le ſont à la cacher, & il leur fait payer, en un jour, la tranquillité dont ils jouiſſent tout le reſte de l'année. Un grec ne ſort jamais ſans porter ſa quittance avec lui, encore n'eſt-ce ſouvent qu'une précaution inſuffiſante contre l'induſtrieuſe rapacité des exacteurs. L'Archipel.

L'habillement des femmes de Siphanto eſt beaucoup moins déſagréable que celui des femmes de l'Argentière & de Milo, il ſe rapproche même un peu du véritable habit grec. Le viſage de mon hôteſſe était agréable, mais elle était petite & graſſe, elle différait à cet égard des autres femmes de l'île, qui ſont en général grandes, jolies, & dont la taille eſt légère. Les cheveux des femmes ſont nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux qui ſe relèvent ſur la tête.

En quittant Siphanto, nous paſſâmes devant Policandro, ſans nous y arrêter. Un excès de curioſité fort peu raiſonnée me fit aborder à Sikino. Je ne fus point effrayé de la hauteur des rochers, j'eſſayais déjà d'y grimper, mais mon empreſſement fut un peu rallenti par la

L'Archipel.

manière dont on m'y reçut: quelques habitans de l'île, qui avaient vu approcher mon batteau, s'étaient placés sur la montagne pour nous empêcher d'y pénétrer, vingt fusils dirigés sur nous, & le peu de succès qu'eut l'éloquence de mon pilote, me forcèrent d'abandonner mon projet, & de rentrer dans mon bateau pour me rendre dans l'île de Nio, anciennement Ios.

Elle n'est célèbre que par la mort d'Homère: sept villes prétendaient à la gloire d'avoir vu naître le père de la poésie; mais aucune n'a disputé à l'île d'Ios, le triste honneur de conserver ses cendres. Les habitans lui élevèrent un tombeau sans aucune inscription, & ce ne fut que long-tems après, que l'on crut nécessaire d'attester à la postérité le dépôt précieux que renfermait ce monument. Le temps l'a détruit, & l'ignorance plus destructive encore, a effacé chez les habitans jusqu'au souvenir d'Homère. Étrange fatalité attachée au nom de ce grand poète par-tout si célèbre, & maintenant ignoré dans le lieu même où repose sa cendre.

L'habillement des femmes de Nio est assez agréable. Une simple camisole marque leur taille, sans la contraindre, & leurs jupons fort courts, au lieu d'allarmer la décence, ne font

qu'annoncer la pureté de leurs mœurs ; elles peuvent paraître trop peu vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodeſtement. L'Archipel.

Les uſages conſervés précieuſement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entre eux, leur prévenance pour les étrangers, tout rappèle la ſimplicité des premiers âges. J'en éprouvai tout le charme, maîtres, femmes & enfans, tous s'empreſſaient à me ſervir, à prévenir mes beſoins ; ils regrettaient ce qui pouvait manquer chez eux, courraient le chercher chez leurs voiſins, & ne permettaient à leurs domeſtiques de partager aucuns de ces ſoins. Ce n'était point cet empreſſement mêlé de curioſité, c'était celui de la ſimple bienveillance, de l'humanité ſans mélange d'aucune eſpèce d'intérêt, c'était enfin un portrait fidèle & touchant de l'antique hoſpitalité. Je ne pus leur faire accepter aucun dédommagement des peines que je leur avais cauſées ; ils me demandèrent ſeulement une atteſtation de l'accueil qu'ils m'avaient fait. Ce ſont les ſeuls titres que ces hommes honnêtes aiment à conſerver.

L'île de Thera, aujourd'hui Santorin, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéreſſans. La nature paraît avoir dans cette portion de l'Archipel, réuni ſous les yeux

L'Archipel.

de l'obſervateur, une ſuite d'opérations différentes, qui, s'expliquant mutuellement, ſemblent révéler le ſecret de ſon travail. Les anciens ont écrit que l'île de Thera était ſortie du ſein de la mer, ainſi que Rhodes, Délos, etc. Cette opinion eſt entièrement détruite par l'inſpection des lieux & par la nature des ſubſtances dont ces îles ſont formées. Aucune de ces îles ne paraît devoir ſon origine à des volcans; peut-être ne ſont-elles, ainſi que toutes celles qui compoſent l'Archipel, que le ſommet de hautes montagnes, dont quelques-unes auront d'abord été totalement inondées, lorſque le Pont-Euxin ne fut pas aſſez vaſte pour contenir les eaux que tant de fleuves s'empreſſent de lui apporter. Ces eaux ſe ſeront frayées une route qui leur aura ſans doute été ouverte par un grand tremblement de terre, ſeront entrées par le Bosphore, & auront formé cette partie de la Méditerranée. Depuis, par des événemens dont il eſt facile de concevoir la poſſibilité, les eaux de la mer étant venues à baiſſer, on aura vu paraître à leur ſurface des îles nouvelles. Telle a été vraiſemblablement l'origine de celles que je viens de citer.

Les volcans, loin d'avoir donné naiſſance à l'île de Théra, en ont au contraire détruit une

grande partie, & depuis cette première époque, ces feux ſouterrains toujours allumés, n'ont ceſſé de répandre l'effroi dans ces contrées. Le bourg de San Nicolo eſt ſitué à la pointe de Santorin, & ſur des rochers énormes par-tout déchirés, brûlés & calcinés. L'écueil appelé *Thirafia*, n'en eſt ſéparé que par un canal étroit & peu profond, où les bateaux mouillent en ſûreté; cet écueil eſt une partie de l'île de Santorin, dont les fondemens ſe ſont affaiſſés, & qui s'en eſt détachée ſeulement par la ſurface ſupérieure. Toute la côte du golfe de Santorin montre l'état de deſtruction & de calcination où j'ai déja dit que ſont tous ces rochers. Sur le bord de la mer paraît le château de Scaro dont la ſituation eſt effrayante; un peu en-deçà eſt le bourg de Pyrgos, le ſéjour le plus agréable de toute l'île, & au-deſſous une petite anſe, où les bateaux peuvent aborder; mais pour peu que le vent s'élève, ils ſont obligés d'aller chercher un aſile plus ſûr dans le paſſage de San Nicolo. Le mien y fut forcé; lorsque je voulus repartir, il me fallut aller l'y joindre, & je ne crois jamais avoir navigué d'une façon plus légère & moins raſſurante: nous entrâmes dans une nacelle que l'on avait tirée ſur le ſable, pour la mettre à l'abri des flots. On

L'Archipel.

L'Archipel.

nous fit coucher horizontalement les uns sur les autres, & deux grecs, poussant avec force le petit bâtiment, nous lancèrent à la mer. Les vagues étaient fortes; un seul conducteur dirigeait notre marche avec deux rames grandes comme la main, & nous recommandait de ne pas faire le moindre mouvement. Je ne tardai pas à voir combien son avis était sage, car un de mes compagnons de voyage en essayant de se lever, pensa faire chavirer le navire.

On compte aujourd'hui, dans l'île de Santorin, environ huit mille habitans, parmi lesquels il n'y a guère que sept à huit cents catholiques. On sait que les deux religions grecque & romaine sont plus opposées par leur haine mutuelle que par la diversité de leurs opinions, semblables à deux frères, qui venant à se brouiller, trouvent de nouveaux motifs d'inimitié, dans le souvenir de leur union ancienne. On sait que les Grecs sont plongés dans l'ignorance la plus vile, qu'ils font consister presque tous leurs dogmes dans une abstinence outrée & une antipatie aveugle pour les Latins. Ceux-ci, curieux d'étendre leur domination, disputent à leurs adversaires quelques-unes de ces petites chapelles répandues dans la campagne, & dont le nombre est presque égal à celui des habitans. Cette animo-

fité ne va cependant jamais jusqu'à troubler la tranquillité publique : chaque parti est un frein pour l'autre : il règne parmi eux une émulation de régularité, excitée plutôt par l'amour propre que par le zèle, & soutenue par cette idée générale que, dans les opinions morales & religieuses, la conduite a bien plus d'empire que le raisonnement. A ces motifs, il s'en joint un autre plus puissant encore, c'est la terreur des juges musulmans, qui ne finissent jamais un procès élevé entre des chrétiens, qu'en ruinant les deux parties. L'Archipel

Je fus reçu chez l'évêque catholique par ses deux sœurs. Leur peu d'aisance disparaissait sous le faste & la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques. Elles semblaient vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune : la vanité leur faisait oublier les besoins les plus réels, ou plutôt elles n'en avaient point de plus grand que celui de leur parure.

Je trouvai l'évêque occupé des fonctions de son ministère : élevé depuis peu à l'épiscopat, il n'en connaissait encore que les devoirs. En descendant de l'autel, il vint me prendre, & me conduisit chez lui, dans toute la pompe des ornemens pontificaux. Il avait réservé sa simplicité pour l'intérieur de sa maison ; elle

L'Archipel.

n'avait rien qui ne fût entièrement conforme à la modeſtie de ſon revenu. Le dîner fut apprêté par ſes ſœurs, qui, pour un inſtant, mirent à part leur vanité & leurs beaux habits. Son domeſtique était peu nombreux, mais il y maintenait exactement l'ordre hiérarchique. Le curé ſervait de maître-d'hôtel; & ſon embonpoint le rendait digne de cet emploi : le diacre, une aſſiette ſous le bras, s'était placé derrière ma chaiſe : je reconnus le ſous-diacre, ſervant un de mes compagnons de voyage; & je fus auſſi édifié de leur attention au ſervice de la table, que je l'avais été quelques minutes auparavant de leur dévotion au ſervice de l'autel. Je croyais tous leurs talens épuiſés par la double fonction que je leur avais vu remplir; mais ils ne tardèrent pas à m'en faire connaître un nouveau que je ne leur ſoupçonnais pas. Je déſirai faire une promenade dans l'intérieur de l'île : l'évêque voulut lui-même m'y accompagner; le diacre, toujours officieux, m'amena un petit mulet tout équipé, me tint l'étrier, & ſe chargea lui-même de le preſſer dans ſa marche. J'étais confus d'en recevoir tant de ſervices : l'évêque s'apperçut de mon embarras, & crut me raſſurer en me diſant que cette auſtère ſubordination était un uſage de la primitive égliſe, fort précieux à

conſerver. Je fus convaincu de ſon grand zèle pour l'obſervation de l'ancienne diſcipline, mais bien plus encore de l'extrême pauvreté de cette égliſe. L'Archipel.

Nous traverſâmes une grande partie de l'île. La terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes, qui donnent d'excellent vin. On y recueille auſſi beaucoup d'orge & de coton, mais peu de froment.

En quelques endroits, les habitans ont creuſé les rochers, pour s'y former des logemens, ſans doute dans l'eſpérance d'être plus à l'abri des tremblemens de terre qu'on y éprouve ſouvent.

Il ne me reſtait plus à voir à Santorin que la montagne de Saint-Etienne, ſituée au ſud-eſt de l'île. C'eſt un amas de roches énormes, en parties recouvertes par une immenſe quantité de pierres ponces qui en rendent l'accès difficile. La plaine qui y conduit, offre un coup-d'œil bien différent; elle eſt couverte de vignes, d'oliviers, de grenadiers; enfin, c'eſt l'abondance auprès de la ſtérilité.

La montagne eſt couronnée par des ruines qui atteſtent l'exiſtence & la deſtruction d'une ville magnifique: elle eut pour fondateur Théras, oncle & tuteur de Procès, roi de Lacé-

L'Archipel.

démone. Je ne dirai rien de l'eſpèce de gouvernement que Théras établit chez ſes nouveaux ſujets. Il paraît qu'il ſuivit celui de Sparte; mais je ne puis m'empêcher de rappeler un uſage dont on ne trouve d'exemple que chez ce peuple, & que Euſtache nous a conſervé dans ſon commentaire ſur Denis le géographe. Les Theréens, dit-il, ne pleuraient ni les enfans qui mouraient avant 4 ans, ni les hommes qui mouraient au-delà de 50. Ceux-ci, parce qu'apparemment ils avaient aſſez vécu; & ceux-là, parce qu'on ne penſait pas qu'ils euſſent encore vécu. Triſte jugement porté par tout un peuple ſur le malheur de la condition humaine; mais après tout, moins étrange, moins mélancolique, & ſans doute plus raiſonnable que celui de ces peuples de Thrace qui prenaient, dit-on, le deuil le jour de la naiſſance de leurs enfans, & célébraient des réjouiſſances à leur mort.

Au milieu de toutes ces ruines, on diſtingue facilement celles d'un temple; les colonnes, quelques ſtatues, & les fragmens les plus riches ont été enlevés par les Ruſſes. Un peu au-deſſous de l'emplacement du temple, on trouve la chapelle de Saint-Etienne, conſtruite avec des fragmens antiques. Dans le fond de la chapelle eſt un autel orné de guir-

landes, à côté une très-jolie ſtatue de femme. Rien n'y rappélerait le chriſtianiſme, ſans une petite image enfumée de la vierge, dont les Grecs l'avaient décorée, pour lui faire porter plus facilement la lampe deſtinée à brûler dans ce lieu ſaint. L'Archipel

Au rapport d'Hérodote, l'île de Santorin était autrefois un pays délicieux, & ſe nommait *Calliſte*, à cauſe de ſon extrême beauté. Elle eſt étrangement déchue aujourd'hui de cet état : au lieu d'un terrein gras & fertile, on ne trouve qu'un vaſte rocher qui produit à regret de quoi nourrir ſes habitans : aux riantes prairies, aux payſages agréables, ont ſuccédé des ſables arides & d'affreux précipices. L'entrée de cette île a la forme d'un croiſſant, qui ſerait le plus grand & le plus beau port du monde, ſi les vaiſſeaux pouvaient y trouver ancrage. Entre les deux promontoires, qui ſont les cornes du croiſſant, ſont quatre petites îles formées par des volcans au commencement de ce ſiècle. L'une d'entr'elles naquit d'une éruption ſubite, dans un lieu où la mer était autrefois ſi profonde, qu'on n'en pouvait trouver le fond. Après des mugiſſemens horribles & des agitations violentes qui répandaient au loin la terreur & l'effroi, la mer lança de ſon ſein des tourbillons de flamme

L'Archipel.

& de bitume, qui dérobèrent aux yeux la clarté du jour. On vit enſuite, avec étonnement, ſur la ſurface de l'eau, une montagne ſolide, qui s'accrut inſenſiblement par des éruptions ſemblables. Cette île nouvelle n'était d'abord qu'un amas de pierres ponces, inégal & raboteux : mais le ſoleil l'anima, pour ainſi dire, & le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés dont elle était compoſée, elle devint ſuſceptible de culture. C'eſt ce que nous raconta un viellard qui, en 1707, avait été témoin oculaire de ce que j'écris.

J'allai de-là à Policanda, île preſque auſſi grande & plus agréable que Santorin ; elle eſt, comme celle-ci, formée d'un ſeul rocher, mais ce rocher-là même eſt fertile. En certains endroits, il est couvert de quelques pouces de terre où croiſſent d'abondantes moiſſons ; en d'autres, où il y a moins de terre, les vignes viennent à l'envi & produiſent d'excellens raiſins. On nous parla d'une grotte que les curieux ont coutume de viſiter. Je m'y rendis à travers des précipices & des roches pendantes, toutes prêtes à nous écraſer. Cette caverne eſt tapiſſée de congélations en forme de cryſtaux, les unes de figure pyramidale, les autres cylindrique. La plupart cependant

pendant ſont d'un noir luiſant dont l'aſpect eſt agréable. Quelques-unes ſont couvertes d'une eſpèce de dorure qui éblouit les yeux. L'Archipel.

En remontant vers l'Attique, on apperçoit *Cranaé*, ou l'île d'Hélène : elle n'a aucuns veſtiges qu'elle ait jamais été habitée ; peut-être eſt-ce ce qui la fit choiſir par Pâris, lorſqu'il s'enfuit de la Grèce avec Hélène qu'il avait enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & y jouit pour la première fois du fruit de ſa conquête.

En face de Cranaé eſt l'île appelée par les anciens, *Cythnos*, & par les modernes, *Thermia*, à cauſe de ſes bains chauds. Elle eſt encore auſſi fertile qu'elle l'était autrefois. Les campagnes ſont couvertes de moiſſons, & les coteaux de vignobles, moins eſtimés, à la vérité, que ceux des terreins plus arides : il y vient quantité de muriers dont les habitans tirent un profit conſidérable, par le grand nombre de vers à ſoie qu'ils nourriſſent ; mais le principal commerce ſe fait en miel & en cire. On nous fit voir les ruines d'une ancienne ville qu'on nomme *Hebreo-Caſtro* : elles ſont d'une beauté & d'une magnificence ſingulières. Parmi les marbres dont elle eſt couverte, nous vîmes quantité de bas-reliefs & de tronçons de ſtatues, qui me parurent avoir

été fort précieuſes. Il ſemble que les barbares auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulut rejoindre un jour les parties éparſes de ces ſtatues, aient pris la précaution de les mutiler. *Thermia*, capitale de l'île, eſt paſſablement grande, & preſque toute peuplée de Grecs.

L'Archipel.

CHAPITRE III.

Isle de Naxia, anciennement Naxos. — Ses antiquités, ſon commerce & ſa fertilité. — Dames & bourgeoiſes de l'île de Tine. — Bourg de San Nicolo. — Isles de Syra & de Délos. — Ses anciennes fêtes. — Temple d'Apollon. — Isle de Paros. — Grotte d'Antiparos. — Détails ſur Lemnos.

J'EUS lieu d'être ſatisfait de mon ſéjour à Naxia, qui eſt une des plus grandes des cyclades & des plus riches. En abordant dans cette terre, je m'attendris ſur les malheurs d'Ariadne, abandonnée par le perfide Théſée. Je m'imaginais entendre les plaintes de cette amante déſolée, qui faiſait retentir les rochers & les rivages de Naxia de ſes gémiſſemens, lorſque Bacchus, touché de compaſſion, vint lui offrir ſa main & ſa couronne. La ville, appelée Naxia, eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne. Ses murailles ſont épaiſſes & flanquées de tours. La citadelle eſt ſituée dans la partie la plus éminente, & m'a paru d'une conſtruction régulière. Les égliſes y ſont en grand nombre, & la cathédrale ſur-tout eſt belle & L'Archipel.

L'Archipel.

ſpacieuſe. J'allai voir près du château des reſtes de la plus haute antiquité : ce ſont des ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvrent tout un rocher, qui eſt environné des eaux de la mer. La richeſſe des matériaux prouve la magnificence & la beauté de l'édifice. Les morceaux de jaſpe & de porphire ſont mêlés avec le granit & le marbre le plus riche. Le temple eſt entièrement détruit ; mais le cadre de la porte qui conduiſait dans l'intérieur, eſt encore dans ſon entier. Il eſt de trois pièces de marbre fort uni, chacune de dix-huit pieds de longueur ſur onze d'épaiſſeur. Le poids énorme de ces trois pièces l'a défendue contre les habitans de Naxia, qui ont arraché tous ces marbres précieux pour en conſtruire leurs maiſons.

On voit peu d'autres antiquités dans cette île. Une tour quarrée, ſeul reſte du palais des anciens ducs de l'Archipel, s'élève au milieu de la ville, dont l'aſpect eſt loin d'annoncer la beauté de l'intérieur de l'île ; mais ſi l'on avance dans les terres, on trouve des vallées délicieuſes, arroſées de mille ruiſſeaux : tous les coteaux ſont couverts d'orangers, de limoniers & de vignes ; les plaines ſont ombragées de mûriers, de figuiers, de grenadiers. La terre, par ſa fécondité, ſemble prévenir tous les beſoins

de ſes habitans. L'induſtrie des Naxiens ne ſe borne pas à la culture des terres ; ils font une grande quantité de ſel qu'ils vendent à fort bon compte, & ils s'occupent encore à travailler la ſoie & le coton qu'ils recueillent dans toutes les parties de leur île. Tant d'avantages l'avait fait nommer par les anciens la petite Sicile. Athénée compare ſes vins au nectar des dieux. Il eſt en effet de tous les vins de Grèce celui qui m'a paru mériter le mieux ſa réputation ; mais il eſt ſi délicat qu'on ne peut le tranſporter, même aux îles les plus voiſines. L'île conſacrée à Vénus, Cythère, n'eſt plus qu'un rocher ſtérile ; Gnide n'exiſte plus que ſous les flots qui l'ont renverſée, & la ſuperbe Cyſippe laiſſe à peine quelques traces de ſes ruines : Naxos, plus heureuſe, rappèle encore le ſéjour & les bienfaits de Bacchus. Les dons que la nature y prodiguait à ſes habitans, dûrent ſans doute les diſpoſer à recevoir le culte de cette divinité. L'Archipel.

L'heureuſe ſituation de Naxia lui aſſure encore une eſpèce de liberté au ſein même de l'oppreſſion ; & la nature, prodigue envers ſes habitans, ſemble avoir voulu poſer une barrière entr'eux & la tyrannie. Nul vaiſſeau n'y peut aborder. De ſimples bateaux ſuffiſent

L'Archipel.

pour porter aux îles voiſines le ſuperflu des richeſſes dont abonde celle de Naxia.

On compte dans l'île environ ſix mille habitans, dont un cinquième de catholiques. Il y a pluſieurs couvens de filles; un de capucins; les jéſuites y avaient auſſi un établiſſement: ils y ſont reſtés ſous l'habit ſéculier, & continuent à y être utiles. Chacune des deux religions y a un archevêque, dont la puiſſance ſpirituelle s'étend ſur toutes les cyclades, mais dont le revenu eſt fort borné. L'île entière paie environ dix bourſes au capitan-pacha.

Le grand-ſeigneur n'a aucune révolte à craindre dans cette île: dès qu'un Latin ſe remue, les Grecs en avertiſſent le cadi; & ſi un Grec ouvre la bouche, le cadi ſait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée. Les dames y ſont d'une vanité ridicule: on les voit venir de la campagne, après les vendanges, avec une ſuite de 30 à 40 femmes, moitié à pied, moitié ſur des ânes; l'une porte ſur ſa tête des ſerviettes de toile de coton, ou quelque jupe de ſa maîtreſſe; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grès, ou quelques plats de fayence. On étale ſur le chemin tous les meubles de la maiſon; & la maîtreſſe, montée ſur quelque mauvais cheval, entre dans la ville comme en triomphe

à la tête de cette troupe : les enfans ſont au milieu de la marche ; ordinairement le mari fait l'arrière-garde. L'Archipel.

Naxos ; quoique ſans ports, était une république très-floriſſante, & maîtreſſe de la mer dans le temps que les Perſes paſſèrent dans l'Archipel. Si l'on veut remonter juſqu'à l'antiquité la plus reculée, on trouvera dans Diodore de Sicile l'origine des premiers peuples qui s'y établirent.

Pendant la guerre du Péloponèſe, cette île ſe déclara pour Athènes avec les autres îles de la mer Egée. Enſuite Naxos tomba ſous la puiſſance des Romains : après la bataille de Philippes, Marc-Antoine la donna aux Rhodiens ; mais il la leur ôta quelque temps après, parce que leur gouvernement était trop dur. Elle fut ſoumiſe aux empereurs romains, & enſuite aux Grecs juſqu'à la priſe de Conſtantinople par les Français & par les Vénitiens ; car trois ans après ce grand événement, les Vénitiens, maîtres de la mer, donnèrent la liberté aux ſujets de la république qui voudraient équiper des navires, de s'emparer des îles de l'Archipel & autres places maritimes, à condition que les acquéreurs en feraient hommage à ceux à qui elles appartenaient, à raiſon du partage fait entre les Français & les

L'Archipel.

Vénitiens. Marc Sanudo s'empara pour lors des îles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentière, Siphanto, Policondro, Nanſio, Nio & Santorin. L'empereur Henri érigea Naxie en duché, & donna à Sanudo le titre de duc de l'Archipel, & de prince de l'empire. Cet établiſſement ſubſiſta juſqu'à Jacques Criſpo XXI, & dernier duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs ſous l'empereur Selim ſecond, & mort à Veniſe accablé de chagrin. C'eſt à cette époque que Barberouſſe fit une deſcente dans l'île & la mit au pillage. Ainſi finit la ſouveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de trois cents ans entre les mains des princes latins.

Les descendans des gentilshommes latins, qui s'établirent dans l'île ſous ces princes, occupent encore l'enceinte du château. Les Grecs qui ſont en plus grand nombre, s'étendent depuis le château juſqu'à la mer. La haine de la nobleſſe grecque & de la latine eſt irréconciliable. Les Latins aimeraient mieux s'allier à des payſannes que d'épouſer des demoiſelles grecques. Les Turcs traitent tous ces gentilshommes ſur le même pied. A la venue du moindre bey de Galiote, les Latins & les Grecs n'oſeraient paraître qu'en bonnets rouges comme des forçats de galères, & tremblent

devant le plus petit officier. Dès que les Turcs ſe ſont retirés, la nobleſſe de Naxie reprend ſa première fierté. On ne voit que bonnets de velours, & l'on n'entend parler que d'arbres de généalogie; les uns ſe font deſcendre des Paléologues ou des Comnènes, les autres, des Juſtiniani, des Cornaro, des Spinola. L'Archipel.

Zia, qui eſt la plus haute montagne de l'île, ſignifie le nom de Jupiter, & a reteu le nom de Dia, qui était autrefois celui de l'île. *Corono*, autre montagne de Naxie, conſerve celui de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus, ce qui ſemble autoriſer la prétention des anciens Naxiotes, qui ſoutenaient que l'éducation de ce dieu avait été confiée, dans leur île, aux nymphes *Coronis*, *Philia & Clois*, dont les noms ſe trouvent dans Diodore de Sicile.

Les montagnes de cette île ſont de marbre ou de granit. On nous aſſura qu'on y trouvait du ſerpentin. On nous fit voir auſſi la grotte où l'on prétend que les Bacchantes ont célébré les orgies. Mais faute de flambeaux, nous n'oſâmes pas y deſcendre.

On a ſans doute été étonné de l'habillement des femmes de l'Argentière: elles ont cependant à celles de Naxia l'obligation de ne pas porter le vêtement le plus ridicule de l'Archipel. Celui des Naxiotes en a toute la diſ-

L'Archipel

grace, & de plus deux aîles de velours noir, qui, ajoutées à leur carrure factice, en forment un enſemble monſtrueux. Une ſimple gaze couvre le ſein des grecques de Smyrne; celles-ci plus ſévères, le défendent par un plaſtron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on eſt encore plus choqué de voir tourner ſur les reins une eſpèce de panier, dont le deſſin ſeul pourrait montrer tout le ridicule. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché; elles mettent du rouge, ſe noirciſſent les ſourcils & les paupières: enfin, elles ſe couvrent le viſage de mouches; elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui ſe trouve dans l'île; mais elles ne les aſſujetiſſent pas à la forme conſtante qu'elles ont dans nos climats. Le goût ſeul décide de leurs figures toujours variées; tantôt c'eſt un triangle, tantôt une étoile. Un croiſſant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paraît ſur-tout ce qu'il y a de plus ſéduiſant.

De Naxos à Tine le trajet ne fut pas long. Cette île fut anciennement nommée *Tenos*, ſuivant Étienne le géographe, qui la peupla le premier. Hérodote nous apprend qu'elle fit partie de l'empire des Cyclades que les Na-

xiotes poſſédèrent dans les premiers temps. Il eſt parlé des Teniens parmi les peuples de la Grèce, qui avaient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mandonius général des Perſes fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravés ſur la droite de la bâſe d'une ſtatue de Jupiter regardant l'orient. L'Archipel.

C'eſt la ſeule conquête qui fut reſtée aux Vénitiens, de toutes celles qu'ils firent ſous les empereurs latins de Conſtantinople. Peu s'en fallut que ce fameux Barberouſſe, capitan pacha, qui ſoumit en 1437 preſque tout l'Archipel, à Soliman ſecond, ne s'emparât auſſi de Tine. André Moroſini aſſure que cette île ſe rendit ſans reſiſtance, mais que peu de temps après, honteuſe d'une pareille lâcheté, elle députa vers le provéditeur de Candie, dont elle reçut aſſez de ſecours pour ſe remettre ſous la puiſſance de ſes premiers maîtres.

Depuis cette époque, pour reprocher aux habitans le peu de courage qu'ils montrèrent en cette occaſion, le provéditeur accompagné des Contadins & des feudataires de la république, ſuivi de la milice avec l'étendart de St.-Marc, allait tous les ans le premier jour de mai à cheval, à l'égliſe de Ste.-Vénérande, ſur la montagne de Cecro. On y faiſait une grande décharge de mouſqueterie ; après avoir

L'Archipel.

crié trois fois, *vive* St. Marc, on danſait enſuite & la fête finiſſait par un repas. Les feudataires qui manquaient de ſe trouver à cette cérémonie payaient un écu pour la première fois, & ils perdaient leur fief, s'ils y manquaient juſqu'à trois fois. Le court ſéjour que nous y fîmes ne nous permit pas d'aller voir les raretés dont on parle dans l'île, comme la caverne d'Éole, la tour de la Donſele, les reſtes du temple de Neptune, la Madona Cardiani.

Les femmes de l'île de Tine ont toutes les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits & une phiſionomie piquante qui ſupplée ſouvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux, couvre leurs charmes ſans les cacher.

Le commerce et l'induſtrie répandent dans cette île une aiſance générale, & une ſorte d'égalité qui, ſans confondre les claſſes des citoyens, empêchent les uns de ſe corrompre & les autres de s'avilir. Les femmes, que dans d'autres climats, leur richeſſe ou leur naiſſance ſemblerait autoriſer à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails intéreſſans de leurs ménages, & travaillent avec plaiſir aux vêtemens que leurs enfans doivent porter. Dès que la chaleur tombe, & que le

soleil, sur son déclin, peut encore éclairer leurs travaux sans pouvoir nuire à leurs charmes, elles sortent de leurs maisons, s'asseyent devant leurs portes, filent la soie ou la dévident; d'autres la tricotent, ou préparent les feuilles de mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes, souvent interrompus par les chansons des jeunes filles. Je crus alors pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les auteurs Grecs, étaient moins l'ouvrage de leur imagination qu'une fidèle imitation de la nature. L'Archipel.

Le travail facile & pénible auquel sont ememployées les servantes de Tine, leur permet de conserver tous leurs agrémens; elles n'ont d'autre occupation que de filer la soie, & de nourrir les insectes qui la produisent: aussi voit-on régner par-tout cette propreté qui fait tant de plaisir au voyageur, parce qu'elle est un gage certain du bonheur du peuple, & qu'elle suppose toujours la facilité de se procurer les premiers besoins,

L'amour de la patrie, conservé chez tous les Grecs insulaires, a encore plus de force chez les habitans de l'île de Tine; les servantes qui en sortent en grand nombre, & qui sont connues dans tout le levant, par leur habillement, leur fidélité & leur intelligence,

ne perdent jamais le désir de revoir leur pa-
L'Archipel. trie, & de venir y jouir d'une aisance qu'elles doivent à leur industrie.

Cette île est une des plus riches & des plus agréables de toute la Grèce, & son peu d'étendue est réparé par sa fertilité. Elle n'a que douze lieues de circuit, & près de vingt mille habitans y sont répandus dans soixante villages ou hameaux. Quoique l'île produise une grande quantité de soie, elle ne suffit pas cependant à leur industrie, ils en tirent encore de celle d'Andros, & en fabriquent des bas, dont ils fourniſſent tout le levant.

A une lieue & demie de San Nicolo, est l'ancienne citadelle construite par les Vénitiens; elle est située sur une haute montagne, d'où l'on découvre presque toute l'île. C'est un tableau délicieux, où tout annonce l'industrie des habitans, & où tout paraît assurer leur bonheur. Aucun officier turc ne leur rappèle l'idée d'un maître, & gouvernés par des magistrats de leur choix, ils semblent n'obéir qu'à eux-mêmes. La vieillesse n'a point perdu tous ses droits dans la Grèce. Ces magistrats portent le nom de vieillards, quoiqu'ils ne le soient pas toujours, & le jeune homme est flatté de voir ajouter à la considération que donnent ces dignités, la déférence que la na-

ture réclame pour la vieilleſſe. Ces inſulaires m'ont paru heureux; éloignés du deſpote, & ne s'appercevant de leur ſervitude qu'un ſeul jour dans l'année, il leur eſt preſque permis de ſe croire libres. L'Archipel.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le ſéjour de Tine, je ne fus point maître de ma ſurpriſe en approchant d'Andros. Cette île préſente l'aſpect le plus enchanteur: qu'on ſe figure une vaſte & large baie ſéparée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce promontoire, qui fait partie de la ville, eſt couvert de bâtimens & de jardins, dont le coup-d'œil champêtre & riant invite les paſſagers à s'arrêter. De l'autre côté de la ville eſt une vallée délicieuſe & fertile. Tout le terrein de l'île, en général, abonde en fruits de toute eſpèce; les grenadiers, entr'autres, & les limoniers y croiſſent en abondance. Ce ne ſont par-tout que des jardins & des vergers que des petits ruiſſeaux fertiliſent. Le plus bel endroit eſt derrière une haute montagne, au village d'*Arne*. Pluſieurs hameaux environnés de palmiers, le compoſent & ſemblent autant de ſolitudes enchantées. La ſoie qu'on y travaille eſt des plus eſtimées & des plus fines. Andros n'eſt pas moins remarquable par ſes antiquités, que par la beauté de ſon territoire.

L'Archipel. Les plus curieuſes ſont celles de *Baléopolis*, ville grande & magnifique autrefois. La quantité de colonnes, de bâſes, de chapiteaux qu'on trouve à l'endroit où était la citadelle, jointe à la tradition des habitans, nous fit croire que ce pouvaient être les veſtiges d'un temple de Bacchus. On nous montra près de là une ſource dont on dit que l'eau a le goût du vin pendant le mois de janvier. Cette fable retrace à la mémoire les anciennes fêtes de Bacchus. Une ſource d'eau auprès d'un temple du dieu du vin ne flattait pas ſes adorateurs. Les peuples accouraient de tous côtés, ils ſe preſſaient autour du temple, lèvaient les mains au ciel, ſe proſternaient à terre & s'abandonnaient à l'impétuoſité d'une joie effrénée. Pluſieurs voix confuſes s'écriaient : « Venez, voyez, goûtez » ces flots de vin qui s'élancent à gros bouil- » lons du temple de Bacchus, n'étaient hier, » cette nuit, ce matin, qu'une ſource d'eau » pure ; Bacchus eſt l'auteur de ce prodige, » il l'opère tous les ans, le même jour, à la » même heure. Il l'opérera demain ; après de- » main, pendant ſept jours de ſuite. L'Ache- » loüs, diſait-on, eſt célèbre par ſes roſeaux, » le Penée tire toute ſa gloire de la vallée » qu'il arroſe, & le Pactole, des fleurs dont » ſes rives ſont couvertes : mais la fontaine

» que

» que nous chantons, rend les hommes forts » & éloquens, & c'eſt Bacchus lui-même qui » la fait couler ». L'Archipel.

Tandis que les miniſtres du temple, maîtres des ſouterrains d'où s'échappait le ruiſſeau, ſe jouaient ainſi de la crédulité du peuple, le philoſophe était tenté de les féliciter du ſuccès de leur artifice. Ils trompaient ce peuple, mais ils le rendaient heureux.

A une diſtance preſque égale d'Andros & de Ecos, on trouve la petite île de Gyaros, région ſauvage & hériſſée de rochers. La nature lui a tout refuſé, comme elle ſemble avoir tout accordé à l'île de Ecos, aujourd'hui Zia.

De quatre villes qu'elle contenait autrefois, on ne voit plus que les ruines de Certhea, ſur laquelle eſt bâtie Zia capitale de l'île. A juger de Certhea par l'étendue de ſes veſtiges, elle devait être conſidérable, car, outre les colonnes de marbre & pluſieurs morceaux d'architecture qui ſe voient dans les maiſons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement ſur une montagne éloignée d'une lieue du port; en avançant du côté de la mer, j'en vis un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles demi-ruinées, qui

L'Archipel.

appartiennent à quelqu'ancienne citadelle. Les habitans nous montrèrent le tronc d'une ſtatue pour laquelle ils ont une frayeur reſpectueuſe, parce qu'ils croient que c'eſt celle de *Nemeſis* déeſſe de la vengeance. L'île peut avoir trente lieues de circuit; elle eſt fort renommée pour ſes ſoies; elle abonde en fruits & en pâturages; les corps y ſont robuſtes, les ames naturellement vigoureuſes.

Des courages ſi mâles ſeraient capables de tout oſer pour recouvrer leur indépendance. Mais ce qui donne le plus d'éclat à cette île, c'eſt d'avoir produit Simonide; il mérita l'eſtime des rois, des ſages & des grands hommes de ſon temps. Simonide était poète & philoſophe; l'heureuſe réunion de ces qualités rendit ſes talens plus utiles & ſa ſageſſe plus aimable; ſon ſtyle plein de douceur était ſimple, harmonieux; il s'exerça dans preſque tous les genres de poéſie, & réuſſit principalement dans les élégies & les chants plaintifs. Perſonne n'a mieux connu l'art ſublime & délicieux d'intéreſſer & d'attendrir, perſonne n'a peint avec plus de vérité les ſituations & les infortunes qui excitent la pitié. Ces tableaux, que Simonide a remplis de paſſion & de mouvement, ſont autant de bienfaits pour les hommes; car c'eſt leur rendre un grand ſer-

vice que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuſes qu'ils verſent avec tant de plaiſir, & de nourrir dans leur cœur ces ſentimens de compaſſion deſtinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, & les ſeuls en effet qui puiſſent unir des malheureux. Simonide mourut âgé de 90 ans. On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Ecos, l'éclat des fêtes religieuſes, ajouté une huitième corde à la lyre; mais ce qui lui aſſure une gloire immortelle, c'eſt d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'eſt d'avoir fait le bonheur de la Sicile en retirant Hiéron de ſes égaremens, & le forçant de vivre en paix avec ſes voiſins, ſes ſujets & lui-même. L'Archipel.

Le voyageur qui parcourt l'Archipel, éprouve à chaque pas les émotions les plus douces & les plus variées; c'eſt un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands hommes, ou qui conſervent leurs cendres. Il arrive à Paros, c'eſt-là que naquit le poète Archiloque, qui partagea avec Homère l'honneur d'avoir étendu les limites de l'art. A Céos, il ſe rappèle Bacchylide qui eut Pindare pour rival, & ce Prodicus célèbre par ſes ſophiſmes & ſon éloquence. Cos fut le berceau d'Hippocrate; Samos, de Pythagore; Leſbos, d'Alcée & de Sapho. Syros

L'Archipel.

contribua auſſi à l'honneur de la Grèce : elle ne fut point célèbre par ſa puiſſance, ou par le commerce de ſes habitans ; mais c'eſt dans cette île que reçut le jour, un des premiers philoſophes de l'antiquité, Phérecide ; un ſeul mot fera ſon éloge, il fut le maître de Pythagore.

Syra, n'eſt aujourd'hui qu'une petite ville ſituée ſur la pointe d'une montagne ; tous les habitans de l'île y ſont raſſemblés au nombre de quatre mille, & l'on ne retrouve dans l'intérieur que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés. Cette île, autrefois partagée entre les égliſes grecque & latine, n'eſt ajourd'hui habitée que par des catholiques. C'eſt de tous les états du Grand-Seigneur, le ſeul, où un même culte ſoit excluſivement adopté ; mais elle n'en eſt pas plus paiſible, & les prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des diſſenſions religieuſes ; en effet le muſulman, le juif, l'arménien, le cophte, le grec, le latin, ſemés & réunis dans l'empire turc, jouiſſent, pour l'ordinaire, d'une tranquillité & d'une concorde que l'unité de religion ſemble avoir bannie de Syra. Fatigué de ces déſordres, le gouvernement turc s'eſt vu forcé de ſévir, pour y rétablir la paix évangélique, & l'on n'accuſera pas en cette occaſion la juſ-

tice muſulmane de trop de rigueur, puiſqu'elle avait des meurtriers à punir.

L'Archipel.

Après avoir long-temps tourné autour de Delos qui eſt le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette île où l'on dit que Latone, pourſuivie par la jalouſie de Junon, mit au monde Apollon & Diane qu'elle avait eus de Jupiter. Quoique tout cela ne ſoit qu'une fable, elle ne laiſſe pas de rappeler encore à l'imagination cette île flottante que Neptune rendit ſtable en faveur de Latone. On eut depuis un ſi grand reſpect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulût plus qu'aucun mortel y naquit ou y fût enterré. Les femmes groſſes ou les morts étaient tranſportés dans une île voiſine. Auſſi les villes de la Grèce & les princes de l'Aſie ne mirent aucunes bornes à leurs largeſſes; les uns l'embellirent à l'envi, des plus beaux édifices, les autres l'enrichirent par de magnifiques préſens. On donnait le nom de ſacré au vaiſſeau qui portait ces offrandes. Le concours des peuples y était auſſi conſidérable qu'à Delphes, parce qu'Apollon y rendait pareillement ſes oracles. En approchant de l'endroit où était ſituée l'ancienne ville de Délos, nous vîmes quantité de morceaux de marbre & de colonnes,

L'Archipel.

les uns enfoncés en terre, les autres étendus sur la plaine.

Au-delà de ces colonnes, nous apperçûmes une colline couverte d'architraves, de corniches, de piedeſtaux de marbre, qui faiſaient autrefois partie d'un bâtiment magnifique. La grandeur & la beauté des pièces de marbre qui s'y voyent encore, était digne de la majeſté du dieu qu'on y adorait. Tant de magnificence & de richeſſes qui rendaient Délos un des plus beaux endroits du monde, n'ont pu la garantir des injures du temps. Cette île n'eſt plus qu'un rocher déſert, ſtérile, inculte & abandonné.

Les ruines dont Délos eſt couverte, prouvent la vénération des anciens pour cette île, bien mieux encore que les odes de Callimaque & de Pindare. Si tous les poètes s'empreſſèrent de la chanter, tous les peuples ſe firent un devoir de l'enrichir. La piété des Grecs, toujours avides de merveilles, ſembla trouver de nouveaux motifs dans les fables dont on ennoblit l'origine de Délos. D'abord flottante au gré des vents, elle n'eſt fixée que pour offrir à la malheureuſe Latone, un azile que le reſte de la terre lui refuſe. Diane & Appollon y reçoivent le jour, on y élève des

temples, & la voilà consacrée à jamais par le culte le plus universel.

L'Archipel.

Je n'entrerai ici dans aucuns détails historiques sur Délos. On les trouvera avec bien plus de plaisir dans une description des fêtes qu'on y célébrait, & dont l'auteur si connu a le mérite rare de réunir à une vaste érudition toutes les graces du style. Il suppose qu'un étranger qui se trouvait à Athènes vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, se rendit à Délos avec un de ses amis. Après avoir décrit les beautés du printemps dont on jouit dans la Grèce, il ajoute :

« Cette saison charmante ramenait des fêtes » plus charmantes encore, celles qu'on célè» bre de cinq en cinq ans à Délos, pour ho» norer la naissance de Diane & d'Apollon. » Le culte de ces divinités subsiste dans l'île » depuis une longue suite de siècles. Mais » comme il commençait à s'affaiblir, les Athé» niens instituèrent pendant la guerre du Pé» loponèse, des jeux qui attirent cent peuples » divers. La jeunesse d'Athènes brûlait de s'y » distinguer; toute la ville était en mouve» ment. On y préparait aussi la pompe solem» nelle, qui va tous les ans offrir au temple » de Délos un tribut de reconnoissance, pour » la victoire que Thésée remporta sur le Mi-

L'Archipel.

» notaure. Elle eſt conduite ſur le même vaiſ-
» ſeau qui tranſporta ce héros en Crête, &
» déja le prêtre d'Apollon en avait couronné
» la pouppe de ſes mains ſacrées. Je deſcen-
» dis au Pyrée avec Philotas. La mer était
» couverte de bâtimens légers qui faiſaient
» voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la li-
» berté du choix. Nous nous ſentîmes enlever
» par des matelots, dont la joie tumultueuſe
» & vive, ſe confondait avec celle d'un peu-
» ple immenſe qui courait au rivage. Ils ap-
» pareillèrent à l'inſtant, nous ſortîmes du
» port & nous abordâmes le ſoir à l'île de
» Céos.

» Le lendemain nous raſâmes Syros, &
» ayant laiſſé Tenos à gauche, nous entrâmes
» dans le canal qui ſépare Délos de Rhénée.
» Nous vîmes auſſi-tôt le temple d'Apollon,
» & nous le ſaluâmes par de nouveaux tranſ-
» ports de joie. La ville ſe développait preſ-
» que toute entière à nos regards; nous par-
» courions d'un œil avide ces édifices ſuper-
» bes, ces portiques élégans, ces forêts de
» colonnes dont elle eſt ornée; & ce ſpecta-
» cle qui ſe variait à meſure que nous appro-
» chions, ſuſpendait en nous le déſir d'ar-
» river.

» Parvenus au rivage, nous courûmes au

» temple qui n'en eſt éloigné que d'environ
» cent pas. Il y a plus de mille ans qu'Éri- L'Archipel.
» ſichton, fils de Cénops, en jeta les premiers
» fondemens, & depuis, les divers états de
» la Grèce n'ont ceſſé de l'embellir. Il était
» couvert de feſtons & de guirlandes, qui
» par l'oppoſition de leurs couleurs, donnaient
» un nouvel éclat au marbre de Panos dont
» il eſt conſtruit.

« Nous nous proſternâmes devant la ſtatue
» d'Apollon; elle eſt plus célèbre par ſon an-
» cienneté que par la délicateſſe du travail.
» Le dieu tient ſon arc d'une main; &, pour
» montrer que la muſique lui doit ſon origine
» & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche
» les trois graces, repréſentées la première
» avec une lyre, la ſeconde avec des flûtes,
» & la troiſième avec un chalumeau. Auprès
» de la ſtatue, eſt cet autel qui paſſe pour une
» des merveilles du monde; ce n'eſt point
» l'or, ce n'eſt point le marbre qu'on y ad-
» mire: des cornes d'animaux pliées avec ef-
» fort, entrelacées avec art & ſans aucun
» ciment, forment un tout auſſi ſolide que
» régulier: des prêtres, occupés à l'orner de
» fleurs & de rameaux, nous faiſaient remar-
» quer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt
» le dieu lui-même, s'écriait un jeune mi-

L'Archipel.

» niſtre, qui dès ſon enfance a pris ſoin de
» les unir entr'elles. Ces cornes menaçantes
» que vous voyez ſuſpendues à ces murs,
» celles dont l'autel eſt conſtruit, ſont les dé-
» pouilles des chévres ſauvages qui paiſſaient
» ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tom-
» ber ſous ſes coups. Ici les regards ne s'ar-
» rêtent que ſur des prodiges. Ce palmier,
» qui déploie ſes branches ſur nos têtes, eſt
» cet arbre ſacré qui ſervit d'appui à Latone,
» lorſqu'elle mit au monde les divinités que
» nous adorons.

» En ſortant du temple, nous jetâmes les
» yeux ſur cette foule de monumens dont il
» eſt entouré. Là s'élève une figure d'Apollon
» dont la hauteur eſt de 24 pieds ; de longues
» treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules,
» & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras
» gauche, ſemble obéir au ſouffle du zéphir.
» Près de ce coloſſe, Nicias, général des
» Athéniens, fit élever un palmier de bronze,
» dont le travail n'eſt pas moins précieux que
» la matière.

» C'était le jour ſuivant que les fêtes de-
» vaient commencer; c'était le jour ſuivant
» qu'on honorait à Délos la naiſſance de Diane.
» L'île ſe rempliſſait inſenſiblement d'étran-
» gers, attirés par la piété, l'intérêt & le

» plaiſir. Ils ne trouvaient déja plus d'aſyle
» dans les maiſons ; on dreſſait des tentes dans L'Archipel.
» les places publiques, on en dreſſait dans la
» campagne. On ſe revoyait après une longue
» abſence, & l'on ſe précipitait dans les bras
» les uns des autres. Pendant que ces ſcènes
» touchantes dirigeaient nos pas en différens
» endroits de l'île, nous avions ſoin de re-
» cueillir tout ce qu'on racontait d'un pays ſi
» fameux dans la Grèce.

» Enfin il arriva ce jour qu'on attendait
» avec tant d'impatience. L'aurore traçait fai-
» blement à l'horiſon la route du ſoleil, lorſ-
» que Philoclès, un des principaux habitans
» de Délos, nous conduiſit ſur le mont Cyn-
» thus. Ce mont n'eſt que d'une médiocre
» élévation : c'eſt un bloc de granit, où bril-
» lent différentes couleurs, & ſur-tout des
» parcelles de talc, noirâtres & luiſantes. Du
» haut de cette montagne, & même des col-
» lines qui l'environnent, nous apperçûmes
» ces groupes fameux d'îles de toutes gran-
» deurs que les Grecs nomment l'Archipel de
» la mer Egée. Le beau déſordre avec lequel
» elles ſont diſperſées au milieu des flots,
» eſt l'image de celui qu'offrent les étoiles
» ſemées dans le ciel. La ſcène changeait à
» chaque inſtant & s'embéliſſait de plus en

L'Archipel.

» plus ; des flottes ſe faiſaient appercevoir » dans le lointain ; un nombre infini de bâti- » mens de toute eſpèce volaient ſur la ſurface » de la mer ; on les voyait s'échapper des ca- » naux qui ſéparent les îles. Notre ame, for- » tement émue de ce ſpectacle, ne pouvait s'en » raſſaſier.

» La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, » ſe nomment cyclades, parce qu'elles for- » ment une enceinte autour de Délos.. Toutes » les nations qui ont eu l'empire de la mer, » les ont ſucceſſivement conquiſes ou peu- » plées. Mais les colonies des Grecs ont fait » diſparaître les traces des colonies étrangè- » res, & des intérêts puiſſans ont pour jamais » attaché le ſort des cyclades à celui d'Athè- » nes. A l'ombre de ſa puiſſance, elle voient » fleurir dans leur ſein le commerce, l'agri- » culture, les arts ; & elles ſeraient heureuſes » ſi elles pouvaient oublier qu'elles ont été » libres.

» La mer ſépare ces peuples, & le plaiſir » les réunit. Ils ont des fêtes qui leur ſont » communes & qui les raſſemblent, tantôt » dans un endroit, tantôt dans un autre ; mais » elles diſparaiſſent dès que nos ſolemnités » commencent. Les divinités qu'on y adore, » permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on

» leur deſtine. Des députations ſolemnelles, » connues ſous le nom de théories, ſont char- » gées d'un ſi glorieux emploi; elles amè- » nent avec elles des chœurs de jeunes gar- » çons & de jeunes filles. Ces chœurs ſont le » triomphe de la beauté & le principal orne- » ment de nos fêtes. Il en vient de toutes les » îles; il en vient du continent de la Grèce; » il en vient des régions les plus éloignées. » Ils arrivent au ſon des inſtrumens, à la voix » des plaiſirs, avec tout l'appareil du goût & » de la magnificence. L'Archipel

» Dans le temps que Philoclès terminait » ſon récit, la ſcène changeait à tout inſtant » & s'embéliſſait de plus en plus. Déja étaient » ſorties des ports de Micone & de Rhénée » les petites flottes qui conduiſaient les of- » frandes à Délos. D'autres flottes ſemblables » ſe faiſaient appercevoir dans le lointain. Un » nombre infini de bâtimens de toute eſpèce » volaient ſur la ſurface de la mer; ils bril- » laient de mille couleurs différentes: on les » voyait s'échapper des canaux qui ſéparent » les îles, ſe croiſer, ſe pourſuivre & ſe réu- » nir. Un vent frais ſe jouait dans leurs voiles » de pourpre ou de lin; & ſous leurs rames » dorées, les flots ſe couvraient d'une écume

L'Archipel.

» que les rayons naiſſans du ſoleil pénétraient » de leurs feux.

» Plus bas, au pied de la montagne, une » multitude immenſe inondait la plaine. Ses » rangs preſſés ondoyaient & ſe repliaient ſur » eux-mêmes, comme une moiſſon que les » vents agitent ; & des tranſports qui l'ani- » maient, il ſe formait un bruit vague & » confus qui ſurnageait, pour ainſi dire, ſur » ce vaſte corps.

» Notre ame, fortement émue de ce ſpec- » tacle, ne pouvait s'en raſſaſier, lorſque des » tourbillons de fumée couvrirent le faite du » temple & s'élevèrent dans les airs. La fête » commence, nous dit Philoclès, l'encens » brûle ſur l'autel. Auſſitôt dans la ville, dans » la campagne, ſur le rivage, tout s'écria : la » fête commence, allons au temple.

» Nous y trouvâmes le chœur des jeunes » Déliens que nous prîmes pour les enfans » de l'aurore ; ils en avaient la fraîcheur & » l'éclat. Pendant qu'ils chantaient un hymne » en l'honneur de Diane, les filles de Délos, » parées de tous les attraits de la jeuneſſe & » de la beauté, exécutèrent des danſes vives » & légères. Les ſons, qui réglaient leurs pas, » rempliſſaient leur ame d'une douce yvreſſe ; » elles tenaient des guirlandes de fleurs qu'elles

» venaient de cueillir; elles les attachaient, » d'une main tremblante, à une ancienne » ſtatue de Vénus qu'Ariadne avait apportée » de Crète, & que Théſée conſacra dans ce » temple. L'Archipel.

» D'autres concerts vinrent frapper nos » oreilles, c'étaient les théories des îles de » Rhénées & de Mycone. Elles attendaient » ſous le portique le moment où l'on pourrait » les introduire dans le lieu ſaint. Nous les » vîmes, & nous crûmes voir les heures & » les ſaiſons à la porte du palais du ſoleil.

» Nous vîmes deſcendre ſur le rivage les » théories de Céos & d'Andros. On eût dit » à leur aſpect que les graces & les amours » venaient établir leur empire dans une des » îles fortunées.

» De tous côtés arrivaient des pompes ſo- » lemnelles; de tous côtés elles faiſaient re- » tentir les airs de cantiques ſacrés. Elles ré- » glaient ſur le rivage même l'ordre de leur » marche, & s'avançaient lentement vers le » temple, aux acclamations du peuple qui » bouillonnait autour d'elles. Avec leurs hom- » mages, elles préſentaient au dieu les pré- » mices des fruits de la terre. Ces cérémonies, » comme toutes celles qui ſe pratiquent à » Délos, étaient accompagnées de danſes, de

» chants & de ſymphonie. Au ſortir du tem-
» ple, elles étaient conduites dans des mai-
» ſons entretenues aux dépens des villes dont
» elles apportaient les offrandes.

» Les poëtes les plus diſtingués de notre
» temps avaient compoſé des hymnes pour la
» fête; mais leurs ſuccès n'effaçaient point la
» gloire des grands hommes qui l'avaient cé-
» lébrée avant eux. On croyait être en pré-
» ſence de leurs génies. Ici on entendait les
» chants harmonieux de cet Olen de Lycie,
» un des premiers qui ait conſacré la poéſie
» au culte des dieux; là on était frappé des
» ſons touchans de Simonide; plus loin c'é-
» taient les accords ſéduiſans de Bacchylide,
» ou les tranſports fougueux de Pindare; &
» au milieu de ces ſublimes accens, la voix
» d'Homère éclatait & ſe faiſait écouter avec
» reſpect.

» Cependant on appercevait dans l'éloigne-
» ment la pompe ſolemnelle des Athéniens.
» Tels que les filles de Nérée, lorſqu'elles
» ſuivent ſur les flots le char de la ſouve-
» raine des mers, une foule de bâtimens lé-
» gers ſe jouaient autour de la galère ſacrée.
» Leurs voiles, plus éclatantes que la neige,
» brillaient comme les cygnes qui agitent leurs
» aîles ſur les eaux du Méandre. A cet aſ-
» pect,

» pect, des vieillards qui s'étaient traînés sur
» le rivage, regrettaient le temps de leur plus
» tendre enfance, ce temps où Nicias, général
» des Athéniens, fut chargé du soin de la
» théorie : il ne la mena point à Délos, nous
» disaient-ils, il la conduisit secrètement dans
» l'île de Rhénée qui s'offre à vos regards.
» Toute la nuit fut employée à construire sur
» ce canal un pont, dont les matériaux pré-
» parés de longue main, & enrichis de do-
» rures & de couleurs, n'avaient besoin que
» d'être réunis. On le couvrit de tapis super-
» bes, on le para de guirlandes, & le jour
» suivant, au lever de l'aurore, la théorie tra-
» versa la mer; mais ce ne fut pas, comme
» l'armée de Xerxès, pour détruire les na-
» tions; elle leur amenait les plaisirs, & pour
» leur en faire goûter les prémices, elle resta
» long-temps suspendue sur les flots, chan-
» tant des cantiques & frappant tous les yeux
» d'un spectacle que le soleil n'éclairera point
» une seconde fois.

L'Archipel

» La députation que nous vîmes arriver,
» était presque toute choisie parmi les plus
» anciennes familles de la république. Cette
» théorie parut avec tout l'éclat qu'on devait
» attendre d'une ville où le luxe est porté à
» l'excès. En se présentant devant le dieu, elle

L'Archipel.

» lui offrit une couronne d'or, & bientôt on » entendit les mugiſſemens des victimes qui » tombaient ſous le couteau des prêtres. Ce » ſacrifice fut ſuivi d'un ballet, où les jeunes » Athéniens repréſentèrent les courſes & les » mouvemens de l'île de Délos, pendant » qu'elle roulait au gré des vents ſur les » plaines de la mer. A peine fut-il fini, que » les jeunes Déliens ſe mêlèrent avec eux » pour figurer les ſinuoſités du labyrinthe de » Crète, à l'exemple de Théſée, qui, après » ſa victoire ſur le Minotaure, avait exécuté » cette danſe auprès de l'autel.

» Ceux qui s'étaient le plus diſtingués, » reçurent pour récompenſe des trépieds » qu'ils conſacrèrent aux dieux, & leurs noms » furent proclamés par deux hérauts, venus à » la ſuite de la théorie.

» Quand elle eut achevé les cérémonies qui » l'attiraient aux pieds des autels, nous fûmes » conduits à un repas que le ſénat de Délos » donnait aux citoyens de cette île. Ils étaient » confuſément aſſis ſur les bords de l'Inopus, » & ſous des arbres qui formaient des ber- » ceaux. Toutes les ames, avidement atta- » chées au plaiſir, cherchaient à s'échapper, » & nous communiquaient les impreſſions qui » les rendaient heureuſes. Une joie pure &

» bruyante régnait ſous ces feuillages épais;
» & lorque le vin de Naxos y pétillait dans les L'Archipel.
» coupes, tout célébrait à grands cris le nom
» de Nicias, qui avait le premier aſſemblé le
» peuple dans ces lieux charmans, & qui
» avait aſſigné des fonds pour éterniſer un
» pareil bienfait.

» Le reſte de la journée fut deſtiné à des
» ſpectacles d'un autre genre. Des voix admi-
» rables ſe diſputèrent le prix de la muſique;
» & des bras armés du ceſte, celui de la lutte.
» Le pugilat, le ſaut & la courſe à pied, fixè-
» rent ſucceſſivement notre attention.

» On célébra, le jour ſuivant, la naiſſance
» d'Apollon. Parmi les ballets qui furent exé-
» cutés, nous vîmes des nautoniers danſer au-
» tour de l'autel & le frapper à grands coups
» de fouet. Après cette cérémonie biſare,
» dont nous ne pûmes pas pénétrer le ſens myſ-
» térieux, ils voulurent figurer les jeux inno-
» cens qui amuſaient le dieu dans ſa plus tendre
» enfance. Il fallait, en danſant les mains liées
» derrière le dos, mordre l'écorce d'un oli-
» vier que la religion a conſacré. Leurs chutes
» fréquentes & leurs pas irréguliers excitaient
» parmi les ſpectateurs les tranſports éclatans
» d'une joie qui paraiſſait indécente, mais
» dont ils diſaient que la majeſté des lieux

L'Archipel. » ſaints n'était point bleſſée ; en effet, les » Grecs ſont perſuadés que l'on ne ſaurait » trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, » la triſteſſe & les pleurs ; & de-là vient que » dans certains endroits il eſt permis aux hom- » mes & aux femmes de s'attaquer en pré- » ſence des autels, par des traits de plaiſan- » terie dont rien ne corrige la licence & la » groſſièreté.

» Ces nautoniers étaient du nombre de ces » marchands étrangers que la ſituation de » l'île, les franchiſes dont elle jouit, l'atten- » tion vigilante des Athéniens, & la célébrité » des fêtes attirent en foule à Délos. Ils y ve- » naient échanger les productions de leur » pays, avec le blé, le vin & les denrées des » îles voiſines. Délos était devenue comme » l'entrepôt des tréſors des nations.

» J'étudiais avec plaiſir les diverſes paſſions » que l'opulence & le beſoin excitaient dans » des lieux ſi voiſins, lorſque des cris ſoudains » annoncèrent l'arrivée de la théorie des Té- » niens, qui, outre ſes offrandes particuliè- » res, apportait encore celles des Hyper- » boréens.

» Ce dernier peuple habite vers le nord de » la Grèce. Il honore ſpécialement Apollon, » & l'on voit encore à Délos le tombeau de

» deux de ſes prêtreſſes, qui s'y rendirent
» autrefois pour ajouter de nouveaux rites au
» culte de ce dieu. On y conſerve auſſi, dans
» un édifice conſacré à Diane, les cendres
» des derniers théores que les Hyperboréens
» avaient envoyés dans cette île. Ils y péri-
» rent malheureuſement ; &, depuis cette
» époque, ce peuple ſe contente d'y faire
» parvenir par des voies étrangères les pré-
» mices de ſes moiſſons. Une tribu voiſine
à des Scythes les reçoit de ſes mains & les
» tranſmet à d'autres nations qui les portent
» ſur les bords de la mer Adriatique; de-là
» elles deſcendent en Epire, traverſent la
» Grèce, arrivent dans l'Eubée, & ſont con-
» duites à Ténos.

L'Archipel.

» A l'aſpect de ces offrande ſacrées, on s'en-
» tretenoit des merveilles qu'on raconte du
» pays des Hyperboréens. C'eſt là que règne
» un printemps éternel ; c'eſt là qu'on jouit
» ſans ceſſe de la jeuneſſe & de la ſanté; c'eſt
» là que pendant dix ſiècles entiers, on coule
» des jours ſereins dans les fêtes & dans les
» plaiſirs. Mais cette heureuſe région eſt ſi-
» tuée à une des extrémités de la terre, com-
» me le jardin des Heſpérides en occupe une
» autre extrémité; & c'eſt ainſi que les hom-

L'Archipel.

» mes n'ont jamais ſu placer le bonheur que » dans des lieux inacceſſibles ».

Ce fragment précieux ne laiſſe rien à déſirer ſur l'hiſtorique de Délos. Les anciens ont prétendu que cette île avait long-temps flotté ſur les eaux : les poëtes ont chanté cette merveille, c'eſt la marche ordinaire de la crédulité. C'était un miracle pour les Grecs, & il n'eſt point d'objection ſi réelle qui puiſſe réſiſter à la voix des dieux, la raiſon même dut ſe taire auſſi-tôt qu'elle ſe fit entendre ; mais, ſuivant toutes les lois de la physique, cet événement eſt hors de toute vraiſemblance : ſi Callimaque, Pindare, Virgile, dépoſent pour lui, le bon ſens doit ſuffire pour ſavoir qu'un rocher de deux mille toiſes de longueur ne nage point ſur les eaux, comme *une fleur dont ſe jouent les zéphirs.*

Il ſerait difficile de décider ſi Délos eſt le produit d'un volcan, comme quelques hiſtoriens ont paru le croire ; le ſol actuel de l'île ne m'a point paru en offrir de preuves manifeſtes, & en admettant la vérité de cet événement, il remonterait à des temps ſi reculés, qu'il eſt impoſſible d'en percer les ténèbres. On trouve bien quelques pierres ponces répandues ſur la ſurface de l'île, mais point de torrens de laves, point de cratère.

En arrivant à Délos, je paſſai près de l'île de Rhénée, aujourd'hui déſerte, ainſi que cette première. La côte eſt encore couverte de ces tombeaux que les Athéniens y firent tranſporter, lorſqu'ils purifièrent ſolemnellement l'île de Délos, & défendirent d'y enſevelir perſonne à l'avenir. L'Archipel.

J'abordai dans un petit port où les bateaux ſont en ſûreté. On trouve ſur le bord de la mer des colonnes & quelques piliers de granit; des ruines ſe préſentent enſuite : c'étaient de vaſtes portiques que Philippe, roi de Macédoine, avait fait élever. Un peu ſur la gauche, était le fameux temple d'Apollon; il eſt tellement détruit, ſes fragmens même ſont ſi défigurés, qu'il ſerait impoſſible de rien déterminer ſur le genre de ſon architecture, ſi Pauſanias & Vitruve ne nous apprenaient qu'il était d'orde dorique. Parmi tant de débris, on trouve encore les reſtes d'une ſtatue d'Apollon : ce coloſſe, d'un ſeul bloc de marbre, avait vingt-quatre pieds de hauteur, à en juger par les proportions des parties qui exiſtent encore.

Plus au nord & vers la mer ſont les reſtes d'un vaſte édifice, la tradition veut que ce ſoit un gymnaſe, & les Grecs voiſins lui donnent encore le nom d'école. En tournant au

L'Archipel.

nord-eſt, on trouve les fondemens d'une enceinte immenſe; on ne ſait ſi c'étaient des portiques, ou ſi cet eſpace renfermait un des temples dont Adrien enrichit ſa nouvelle ville. Cet empereur, après avoir rendu à la ville d'Athènes ſes temples, ſes lois, ſa liberté, voulut encore étendre ſes bienfaits ſur toute la Grèce: il fit élever à Délos une ville qui s'appela la nouvelle Athènes; on y voyait un temple d'Hercule, un autre conſacré à Neptune; & ils étaient ſans doute magnifiques, puiſqu'Adrien n'employa pour ſes travaux que les ſeuls Athéniens, toujours en poſſeſſion, même dans ces ſiècles de décadence, d'être les législateurs des beaux arts.

Un peu au midi & près de l'embouchure d'un ruiſſeau eſt une élévation ſur laquelle était un édifice ſuperbe; ſes débris, entaſſés dans un ravin, ſemblent y avoir été jetés par la ſecouſſe violente d'un tremblement de terre. La partie méridionale de l'île eſt couverte de brouſſailles fort épaiſſes, parmi leſquelles on ne voit que très-peu de veſtiges de conſtruction. Je remontai alors au nord pour examiner le théâtre: il eſt de marbre blanc, & a 250 pieds de diamètre; on a profité de la pente naturelle du terrein pour aſſeoir ce théâtre. En continuant à monter, on arrive

ſur le mont Cynthus par un chemin taillé dans le granit : d'anciens degrés de marbre aident à monter ſur le ſommet ; il était occupé par une citadelle dont la porte exiſte encore, & cet eſpace eſt rempli de débris, de quartiers de marbre & de granit ; on y trouve auſſi des traces de moſaïques, des colonnes. Ce mont Cynthus, ſi célèbre, dans l'antiquité, n'eſt qu'un rocher eſcarpé, dont la hauteur eſt très-médiocre. L'île eſt encore remplie de lapins : la protection d'Apollon s'étendait autrefois juſques ſur eux ; ils étaient ſacrés. L'Archipel.

L'île de Paros eſt une des cyclades les plus célèbres ; ſes richeſſes & ſa population lui donnèrent toujours une grande influence ſur le ſort des îles voiſines, & le courage de ſes habitans aſſura long-temps ſa liberté & ſon bonheur. Miltiade les attaqua inutilement : Thémiſtocle, plus heureux, ſoumit cette île au pouvoir des Athéniens. Mithridate la compta parmi ſes nombreuſes poſſeſſions, juſqu'à l'inſtant où il fut forcé de céder aux armes de Sylla & de Lucullus, toutes les îles de la mer Egée, qui ne furent plus alors que la faible partie d'une province romaine. L'hiſtoire de l'empire grec parle rarement de Paros ; enfin elle fut envahie, avec la moitié du monde, par les ſucceſſeurs de Mahomet.

L'Archipel.

La population de Paros eſt aujourd'hui peu nombreuſe : l'île eſt couverte des débris les plus riches ; ces reſtes de la magnificence des anciens n'ont ſervi depuis long-temps qu'à conſtruire des chaumières, & ces chaumières mêmes ſont aujourd'hui abandonnées. *Paréchia*, bâtie ſur les ruines de l'ancienne Paros, eſt encore le lieu le plus conſidérable de l'île : on y voit un vieux château entièrement conſtruit aux dépens des plus ſuperbes édifices qu'ait jamais élevés l'antiquité ; les murailles ne ſont formées que de colonnes & de chapiteaux entaſſés ; ſouvent une ſtatue y eſt preſſée entre deux corniches parfaitement ſculptées : ce ſont ſans doute les reſtes de ce temple fameux conſacré à Cérès, dont parlent les hiſtoriens. Une partie de ces débris a ſervi à conſtruire une égliſe de la vierge, très-vaſte, & qui ſerait belle, ſi les marbres & les fragmens antiques dont elle eſt conſtruite avaient été employés avec moins d'ignorance & de mauvais goût.

L'île de Paros offre de tous côtés des abris ſûrs aux bâtimens. On mouille ſur toute la côte, & pluſieurs ports ſont ſuſceptibles de recevoir les eſcadres les plus nombreuſes. L'intérieur de l'île eſt rempli de montagnes ; on n'y peut faire un pas ſans trouver un couvent,

une égliſe, ou au moins une chapelle. La fainéantiſe & la ſuperſtition dépeuplent le pays, pour remplir des mohaſtères qui ſeront eux-mêmes bientôt abandonnés. Je ne crois pas que l'île entière ait actuellement deux mille habitans. L'Archipel.

Archiloque naquit à Paros. Il proſtitua à la ſatyre des talens dont, ſans le témoignage des anciens, il ſerait permis de douter, d'après l'emploi qu'il en a fait : ſes ouvrages ſont remplis d'obſcénités & de diffamations, reſſources ordinaires & malheureuſement trop aſſurées de la médiocrité. Le ſort d'Archiloque aurait dû effrayer les poëtes qui n'ont pas rougi de le prendre pour modèle. La ſupériorité de ſes talens ne put faire pardonner les vices de ſon cœur. Les Grecs, encore vertueux, par une proſcription générale, le livrèrent à l'infamie. Après avoir traîné long-temps une vie errante & malheureuſe, il mourut, comme devait le craindre un poëte ſatyrique; il fut aſſommé par un habitant de Naxos.

On ne doit pas oublier de parler ici d'un ouvrage dont nous ignorons l'auteur, de cette ancienne chronique, trouvée dans le ſiècle dernier à Paros, éclaircie depuis par les travaux de Selden, de Lydiat, de Marsham, de Prideaux & de pluſieurs autres ſavans. Ce

L'Archipel.

monument, qui a fourni de nouvelles lumières à la chronologie, contient les principales époques de l'hiſtoire grecque, à commencer depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, juſqu'au temps d'Alexandre : elle embraſſait un intervalle de 1318 ans, & ſe prolongeait juſqu'à l'an 263 avant Jéſus-Chriſt ; mais le temps a détruit les dernières époques, & occaſionné dans le corps de l'inſcription, des lacunes qui ont fait le tourment des critiques.

On la conſerve aujourd'hui à Oxford. M. le comte Arundel l'avait tirée de Smyrne avec pluſieurs autres inſcriptions récemment trouvées dans le levant. Mais s'il eut le bonheur d'en faire l'acquiſition, M. de Peireſc, conſeiller au parlement d'Aix, mérita la gloire d'en avoir procuré la découverte. Cet homme extraordinaire, qui fut en relation avec les ſavans & les artiſtes les plus diſtingués, qui les aida preſque tous, ou par ſes bienfaits, ou par ſes lumières, faiſait voyager des gens inſtruits pour enrichir ſa patrie des monumens échappés aux outrages du temps : il avait ordonné des fouilles, d'où l'on tira la chronique de Paros & pluſieurs inſcriptions précieuſes. Le commiſſionnaire de Peireſc était ſur le point de faire embarquer cette collection dans le port de Smyrne, lorſque ſes ennemis ou

ſes créanciers le firent mettre en priſon. Les marbres paſſèrent en Angleterre à l'inſu de Peireſc. L'Archipel.

Perſonne n'ignore combien le marbre de Paros était eſtimé des anciens; on le tranſportait dans toute la Grèce, pour en conſtruire les temples & les monumens les plus riches. Tous les auteurs ont celébré ſa beauté; cependant, malgré leurs éloges, le marbre de Paros n'eſt pas, à beaucoup près, le plus parfait que poſſèdent ces contrées: il a un éclat & un brillant qui peut ajouter à la beauté d'un édifice, mais qui le rend peu ſuſceptible de ſoutenir les détails d'un ciſeau délicat; ſa facilité à s'écailler tromperait l'intention de l'artiſte. Le marbre du mont Pentheli, près d'Athènes, moins ſalin & plus compacte, était avec raiſon préféré par les ſtatuaires.

Cette île, quoiqu'elle n'ait qu'environ cinquante mille de circuit, était autrefois une des plus conſidérables des cyclades: elle était l'alliée des Perſes contre les Grecs; le fameux Miltiade ayant reçu ordre des Athéniens de s'en emparer, ne put en venir à bout. Les rares antiquités dont elle eſt encore remplie, la rendent très-curieuſe. Les murs du château de *Parecchia*, qui eſt le nom actuel de la ville, les rues, les édifices publics &

L'Archipel.

particuliers, ont été conſtruits avec les ruines de l'ancienne ville. On trouve à chaque pas, incruſtés dans les murailles, des corniches, des friſes, des chapiteaux de colonne, & des colonnes même toute entières couchées horiſontalement, faiſant partie d'un rang de pierres. Ici, les plus beaux bas-reliefs, mêlés avec des corps de ſtatues, ſoutiennent l'entrée d'une maiſon: là, une belle colonne cannelée compoſe le linteau d'une porte. C'eſt un ſpectacle digne de compaſſion & de larmes, de voir des ouvrages qui ont coûté autrefois tant de ſoins & de travaux, confondus avec les pierres & le ciment. Paros n'eſt, à proprement parler, qu'un ſeul rocher de marbre, couvert de quelques pieds de terre. J'allai voir ces carrières ſi vantées, qui fourniſſaient à preſque toute l'Aſie de quoi décorer les temples des dieux & honorer la mémoire des grands hommes: je vis dans la plus ancienne de toutes, un bas-relief ſuperbe, taillé dans le rocher, dont il n'a pas été ſéparé. Les ſculpteurs de Paros, ou ceux qui y venaient de toute part, avaient de quoi exercer leur génie & leur goût dans ces ſouterrains précieux. Lorſque l'ouvrage était achevé, on coupait le bloc à une profondeur convenable, & l'on voyait paraître à la-fois les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art

& de la nature. Celui dont je parle, repréſente une fête de Bacchus : on voit ce dieu, ſous la figure d'un jeune garçon, environné de gens qui danſent & ſe réjouiſſent. L'Archipel.

L'île d'Antiparos n'eſt ſéparée de cette dernière que d'un mille & demi : c'eſt auſſi un rocher continuel, couvert de quelques pouces de terres, avec cette différence que ce n'eſt pas un rocher de marbre, comme Paros.

Il paraît qu'Antiparos eſt l'ancienne île d'Oliàrios. Sa ſtérilité, ſon peu d'étendue, & le petit nombre de ſes habitans, ſemblent la condamner à l'obſcurité ; car les anciens ne connaiſſaient pas encore cette grotte fameuſe, qui lui aſſigne aujourd'hui une place diſtinguée dans les faſtes de la nature.

L'antre, par lequel on y pénètre, eſt une voûte de rochers, aſſez baſſe, & qui n'a d'abord rien d'impoſant ; au milieu eſt une colonne naturelle, à laquelle nous attachâmes la corde qui devait faciliter notre deſcente & aſſurer notre retour. Paſſant enſuite ſur la droite, on trouve en ſuivant une pente aſſez douce qui ramène au-deſſous de la colonne : on trouve alors une cavité dans laquelle on s'introduit ; puis tenant la corde, on ſe laiſſe gliſſer perpendiculairement à ſix ou ſept pieds de profondeur ſur une petite platte-forme.

L'Archipel.

Un accident irréparable dans un voyage de cette nature, m'a privé du plaiſir de conſtater la profondeur de cette grotte merveilleuſe. Mes baromètres furent caſſés, & au lieu d'un travail certain, je ne pus avoir que des approximations toujours peu ſatisfaiſantes.

En fixant à 250 pieds la profondeur perpendiculaire de la grotte d'Antiparos, j'ai peut-être à me reprocher trop de condeſcendance pour les voyageurs qui l'ont vûe avant moi. Ils ont groſſi les dangers qu'ils avaient courus dans cette grotte, ils en ont multiplié les merveilles, & par cette double exagération, ils ont voulu en même temps exciter l'intérêt & l'envie.

Tous ceux qui deſcendirent avec moi partagèrent mon opinion à cet égard; perſonne ne fut effrayé, perſonne même ne fut découragé. Arrivés ſur la petite platte-forme, dont j'ai déja parlé, nous commençâmes à deſcendre; nous fûmes bientôt tous ſuſpendus ſur une même corde; nous compoſions une troupe de près de trente perſonnes. Nos matelots partirent les premiers, ayant ſoin de reſter d'eſpace en eſpace avec des torches allumées. Nous deſcendîmes ainſi par un talus fort roide, environ à douze toiſes de profondeur perpendiculaire; c'eſt là que ſe trouve l'endroit le plus

plus difficile & le ſeul qui puiſſe paraître dangereux. On arrive ſur un rocher, dont la partie ſupérieure eſt arrondie en forme de cul de four. L'eau qui tombe de toutes parts le rend très-gliſſant. Sur la droite, ſont des précipices dont l'obſcurité ne permet pas de voir la profondeur; & l'inclinaiſon du rocher vers ces abymes y jeterait ceux qui ne ſe tiendraient pas fortement de l'autre côté. On ſe laiſſe enſuite couler environ douze ou quinze pieds à pic, en tenant fortement le cable; on peut ſe ſervir d'une échelle de cordes. L'Archipel.

Lorſqu'on a franchi cet endroit, on continue à deſcendre par une pente extrêmement roide; mais le paſſage eſt alors plus large; on peut ſe rejeter ſur la gauche & s'éloigner des précipices qui règnent toujours ſur la droite. La deſcente continue à devenir moins rapide, & arrivés à la moitié de la profondeur totale, la corde nous parut un ſecours ſuperflu. La voûte eſt beaucoup plus exhauſſée dans cette partie: mais il ſerait difficile d'en eſtimer la hauteur préciſe; les flambeaux ne donnant qu'une lumière pâle & reſtreinte, par l'eſpèce de brouillard qui règne toujours dans ces lieux ſouterrains, & qu'accroît encore la fumée de ces mêmes flambeaux.

Après avoir tourné un gros rocher qui ſem-

L'Archipel.

ble d'abord fermer le paſſage, nous entrâmes dans la ſalle qui termine ce ſouterrain. Quoique de toutes les grottes connues, celle d'Antipanos ſoit la plus vaſte & la plus riche, elle eſt cependant loin de répondre aux deſcriptions pompeuſes qu'en ont faites quelques voyageurs. Ils ſemblent ouvrir les portes du ſoleil; & l'imagination exaltée ſe peint une architecture de chriſtal, dont les faces liſſes & brillantes varient, renvoient & multiplient la clarté des flambeaux.

Si les productions qui ſe trouvent dans la grotte d'Antipanos, n'ont pas tout l'éclat qu'on leur ſuppoſe, elles n'en ſont pas moins intéreſſantes par les formes variées & les contraſtes piquans que leur prête une formation toujours incertaine, toujours diverſifiée par le hasard. Ces maſſes d'une chriſtalliſation imparfaite, varient ſuivant la forme plus ou moins reſſerrée des ouvertures par leſquelles les eaux ont filtré. Semblables à ces glaçons qui pendent, durant l'hiver, des rochers qu'inondait un torrent, les ſtalactites s'augmentent, s'accroiſſent & prolongent ſans ceſſe la figure conique qu'elles tiennent toujours du mécaniſme de leur formation. Ces corps appelés ſtalagmites, croiſſent & s'élèvent en même temps que les premiers s'abaiſſent, ils ſe joi-

gnent enfin, & leur réunion compoſe une colonne d'abord imparfaite, mais qui s'achève & ſe perfectionne par les mêmes cauſes qui l'ont produite. L'Archipel.

On voit dans la grotte d'Antipanos pluſieurs colonnes ſemblables à celles dont on vient de parler, mais la plupart ont été briſées par les voyageurs curieux de ſavoir leur organiſation, ou jaloux d'en enrichir leurs cabinets. De nouvelles colonnes achèveront de ſe former, ſi on laiſſe les ſtalactites & les ſtalagmites, déjà rapprochées, s'accroître & ſe joindre par un travail réciproque. Ces concrétions ont formé la ſuperbe ſtalagmite qui occupe la ſalle d'Antipanos, & que l'on nomme l'*autel*, depuis que M. de Nointel y fit célébrer la meſſe, comme on l'apprend par l'inſcription qui s'y lit encore. Cette ſtalagmite a 24 pieds de hauteur, ſa bâſe a environ vingt pieds de diamètre : toute cette partie du ſouterrain eſt remplie de congélations, dont les formes variées préſentent une eſpèce de décoration, & peuvent avoir ſervi de prétexte aux peintures exagérées des voyageurs.

Pluſieurs maſſes de cette même ſubſtance, étendues en longs rideaux, tiennent de leur peu d'épaiſſeur, une tranſparence dont on peut jouir à l'aide de quelques torches adroi-

L'Archipel.

tement diſpoſées ; mais cette lumière, ou plutôt cette lueur, n'a jamais aucun éclat. Ces concrétions, quelques formes qu'elles aient affecté, ſont toutes ternes & opaques. Leur ſurface extérieure, ſouvent mamelonée, toujours raboteuſe, uſée par le contact de l'air, & corrodée par l'acide qu'il contient, ne peut jamais prêter à un ſpectacle, que la féerie réclame comme un de ſes domaines, dans lequel les voyageurs égarent trop ſouvent ceux qui ont la patience de les lire & la bonne foi de les croire.

J'avais entendu dire que l'endroit où nous étions, n'eſt pas l'extrémité la plus reculée de ce vaſte ſouterrain, qu'il s'étend ſous les eaux juſqu'aux îles voiſines. Les habitans prétendent même qu'une chèvre égarée dans la grotte, alla reſſortir dans l'île de Nio. Quelque invraiſemblable que ſoit cette anecdote, il était poſſible qu'elle eût quelque fondement léger. Je preſſai le grec qui nous ſervait de guide, de me conduire plus avant, & de me découvrir une nouvelle entrée à de nouveaux abîmes ; mais il me nia toujours formellement qu'il en exiſtât aucun, & ſourd à mes promeſſes, comme à mes menaces, il réſiſta également à l'appât d'une poignée de piaſtres que je lui offrais d'une main, & à la crainte

d'un bâton que je tenais de l'autre. Tant de moyens de perſuaſion inutilement employés, ne me laiſſèrent plus aucun doute ſur la bonne foi du grec. Nous cherchâmes tous inutilement à en apprendre plus que lui, & après des tentatives toujours infructueuſes, nous reſſortîmes de la grotte. L'Archipel.

Le port de Skiros, qu'on nomme aujourd'hui *la grande plage*, n'eſt plus d'aucune utilité aux inſulaires d'Antipanos. Le village de St.-George, bâti ſur un pic très-élevé, leur offre un azile. Ils ne cultivent que les denrées de première néceſſité, & cette culture eſt toujours proportionnée à leurs beſoins. Leur ſuperſtition eſt encore plus outrée que celle de autres Grecs de l'Archipel; & les moines du couvent de St.-George ſont bien éloignés de la laiſſer affaiblir. Ce couvent eſt une colonie de la république religieuſe du mont-Athos, dont il reçoit un ſupérieur: fidèle aux principes invariables de ſon état, ce moine commande deſpotiquement dans cette île, dont tous les habitans ne travaillent que pour lui. il leur ménage en revanche les faveurs de St.-George, dont l'image miraculeuſe ne manque jamais d'aſſommer ceux qui mettent quelques reſtrictions dans leurs offrandes. L'exemple terrible d'Ananias, eſt à Skiros le texte de tous

L'Archipel. les ſermons. 365 chapelles ſont répandues autour du grand couvent, & les habitans ne ſont diſpenſés d'en fêter tous les ſaints qu'en faveur d'un travail dont le produit, beaucoup plus aſſuré que celui de leurs prières, intéreſſe davantage les maîtres qui en doivent profiter. Les habitans de Skiros n'ont rien de particulier dans leurs mœurs, ni dans leurs habillemens. Ils ont cependant un genre de luxe qui leur eſt propre; il conſiſte à tapiſſer leurs maisons d'un grand nombre de pots ſuspendus par leurs anses à des fiches de bois, de manière que les murs en ſont entièrement couverts.

Après avoir quitté Antipanos, on nous mena à Sténoſa, qui mérite plutôt le nom de rocher que celui d'île; l'aſpect en eſt déſagréable & n'offre que des ſables & des creux à travers deſquels on voit gravir quantité de chèvres ſauvages. Nicoméria eſt un autre rocher à-peu-près ſemblable, mais plus petit, n'ayant guères plus de trois milles de circuit. Nous y vîmes auſſi des chèvres, & je ne ſais pas trop comment elles peuvent y ſubſiſter. Il y a dans toutes ces îles déſertes des chapelles erigées en l'honneur de la Ste. Vierge.

L'île d'Amoryos eſt plus conſidérable que les précédentes. Ses habitans paſſaient autrefois pour les meilleurs aſtronomes & géographes

de leur temps ; ils n'ont à préſent d'autre mérite que d'être bons laboureurs. Ils ſavent tirer parti du plus petit coin de terre. Les oliviers croiſſent très-bien dans leur pays : les moiſſons & les vendanges y ſont abondantes. La principale ville eſt ſituée ſur une hauteur au pied d'un rocher qui préſente de loin, avec la ville, la forme d'un amphithéâtre. Il y a dans l'endroit de l'île le plus eſcarpé & le plus inacceſſible, un monaſtère de la Ste.-Vierge & une égliſe qui eſt en grande vénération dans le pays. Il faut monter la pente la plus rude qu'il y ait au monde, pour y arriver, & le danger de la route ſuppoſe beaucoup de dévotion dans les pélerins. Une des choſes remarquables dans cette île, eſt l'habillement des femmes. Elles ſont, en général, aſſez jolies, mais elles portent de longues robes à manches pendantes, qui les empêchent de paraître auſſi agréables qu'elles le ſont naturellement. L'Archipel.

Je paſſe ſous ſilence *Calaicro*, *Chicro* Skinoſa, tous rochers déſerts, qui ne méritent pas ſeulement qu'on y aborde : nous eûmes la conſtance de les viſiter, perſuadés qu'on trouve quelquefois dans les lieux les plus ſolitaires des choſes rares & curieuſes. Au reſte, ces îles produiſent quantité de végétaux, & entr'autres cette plante appelée *férule*, dont le

L'Archipel.

dieu du vin permettait à ſes ſectateurs de ſe frapper dans leurs fêtes. Raclia eſt un peu plus habitée, quoiqu'elle ſoit preſqu'auſſi aride que ces îles. Nous y trouvâmes deux frères laïcs du couvent d'Amoryos, qui menaient paître à travers les cailloux & les pierres, les brebis & les chèvres du monaſtère.

Je m'empreſſai d'arriver à Ino, & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que repoſent les cendres d'Homère. Ce grand poète paſſant de Samos à Athènes, tomba malade dans le vaiſſeau, & s'étant fait deſcendre à Ino, il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à ſa mémoire, je promenai long-temps mes regards ſur une terre qui renferme les reſtes précieux de ce grand homme: en parcourant la côte, pour découvrir quelque indice de ce que je cherchais, j'apperçus neuf blocs de marbre que je crois avoir été poſés en ce lieu à l'honneur des neuf muſes qui avaient préſidé à ſes écrits. Je m'avançai enſuite dans l'île, que je trouvai aſſez bien cultivée. La ville paraît avoir été bâtie ſur les ruines de l'ancienne Ios, célèbre, ſans doute autrefois par quelqu'une des avantures d'Io, fille d'Inachus, qui, ſous la forme d'une géniſſe, traverſa, depuis Argos ſa patrie, juſqu'à l'embouchure du Nil, cette partie de la Méditerranée appelée *Ionienne*.

L'île de Lemnos, aujourd'hui Stalimène, n'eſt connue dans les premiers temps que par les crimes ſinguliers dont elle a été le théâtre. Il eſt ſouvent queſtion dans les anciens de l'ardente, de la brûlante Lemnos. Je ne pus aller examiner moi-même les traces de ce volcan. Deux de mes compagnons de voyage, que j'y envoyai, furent au moment de périr en y abordant, & ſe trouvèrent dans l'impoſſibilité de parcourir l'intérieur de l'île, où les poètes feignent que Vulcain précipité du haut des cieux par Jupiter, établit une de ſes principales forges. Le ſouffre & l'alun dont elle eſt remplie, pourraient bien avoir donné lieu à cette fable. L'Archipel.

Lemnos était célèbre par ſon labyrinthe, malheureuſement il n'en reſte aucuns veſtiges, & ce qu'en diſent les hiſtoriens, ne fait qu'exciter la curioſité ſans la ſatisfaire. Le temps détruit les monumens & conſacre les préjugés. Cette terre de Lemnos qui guérit Philoctète, & que Galien alla examiner, conſerve encore les mêmes propriétés, aux yeux des Grecs également crédules. On ne la recueille qu'un ſeul jour dans l'année, & avec les plus grandes cérémonies : cette terre réduite en petits pains, marqués du cachet du Grand-Seigneur, eſt enſuite répandue dans toute l'Europe. On lui

L'Archipel. attribue de grandes vertus ; il ſe trouve même encore des médecins qui en font uſage : & cependant le chimiſte eclairé n'y voit qu'une ſimple terre argileuſe, incapable de produire aucun des effets qu'on lui ſuppoſe.

Le port St.-Antoine eſt ſpacieux & pourrait être utile à une eſcâdre, qui occupant l'Archipel, voudrait inquietter les Dardanelles, & intercepter la communication de Conſtantinople. Celui de Ténédos ſerait cependant de beaucoup préférable.

CHAPITRE IV.

Iſle de Château-Rouge. — Ruines d'une ancienne ville de la Lycie ſur la côte de l'Aſie mineure. — État ancien de cette république. — Navigation vers l'île de Rhodes. — avantages de ſa ſituation. — Abrégé de ſon hiſtoire. — Son état actuel.

NOUS mettons à la voile avant le lever du ſoleil, inſenſiblement les objets s'éclairent davantage. Nous diſtinguons les montagnes, les collines & un promontoire qui s'avance dans la mer; il préſente un front nu, couvert de rochers énormes; nos marins l'ont reconnu. Ils diſent que la terre élevée qui paraît dans l'enfoncement, eſt l'île de Château-Rouge, & nous allons jeter l'ancre au pied du rocher ſur lequel cette bourgade eſt bâtie. L'Archipel.

Cette île eſt ſituée dans la partie occidentale d'un golfe demi-circulaire formé par la côte de la Caramanie, aujourd'hui la Lycie; elle n'a pas une demi-lieue de circuit & n'eſt ſéparée du continent que par un canal étroit; ſes rivages ſont inabordables, excepté du côté du port, où ſe trouve la bourgade compoſée

L'Archipel.

d'une centaine de maiſons. Elle eſt bâtie ſur un rocher, à la pointe duquel on voit un petit fort qui ſert d'épouventail aux corſaires; l'eſpace qu'elle occupe eſt extrêmement reſſerré, & par la mer & par une montagne fort rude qui s'élève à plus de 300 pieds. Ce mont, taillé à pic, preſente comme une muraille, dont les quartiers de rocher ſemblent prêts à fondre ſur les maiſons & à les abimer dans les flots. Je l'ai gravi avec peine, & j'ai vu ſur le ſommet une plaine d'un demi-quart de lieue de tour, ſans culture & ſimplement couverte d'herbes à moitié brûlées. Au milieu eſt une petite chapelle bien pauvre & bien ſolitaire.

De cette hauteur, on découvre la Méditerranée au nord & au midi, les hauts ſommets du Taurus bornent le reſte de l'horizon: lorſqu'on eſt deſcendu dans le bourg, on ſe trouve comme au fond d'un entonnoir. On eſt environné de côtes eſcarpées qui ſe perdent dans les nues & dérobent la vue du ciel; elles forment une ceinture de rochers taillés à pic & ſuſpendus ſur des abîmes. Ces pierres échauffées par le ſoleil, réfléchiſſent une lumière vive qui bleſſe les yeux. Jamais la verdure n'embellit ces triſtes rivages: on y diſtingue ſeulement quelques plantes bulbeuſes

& des arbriſſeaux épineux qui ſe plaiſent ſur le bord des précipices. Tel eſt le ſpectacle que les habitans de Château-Rouge ont ſans ceſſe devant les yeux ; il préſente l'image d'une éternelle ſtérilité. Je crois que dans le monde entier, on ne trouverait pas un ſéjour plus affreux. L'Archipel.

On juge combien les Grecs qui l'habitent doivent être miſérables ; ils ne peuvent ni ſemer, ni moiſſonner. L'île ne produit point de légumes, point de fruits, point de grains ; leurs plantations ſe bornent à environ cinquante pieds d'olivier. Ils ont pour tout bétail des chèvres qui, grimpant ſur la cîme des rochers, y cherchent leur nourriture. Pour comble de miſère, l'île n'a qu'une ſeule ſource, ſituée preſqu'au ſommet de la colline. Ce ſont les femmes qui vont puiſer l'eau à la fontaine ; je les ai vu gravir avec peine un ſentier eſcarpé, porter ſur leurs épaules de groſſes cruches, & revenir chargées, au riſque de ſe précipiter avec leur fardeau. Lorſque le temps des récoltes eſt venu, les habitans de Château-Rouge paſſent en Caramanie & font la moiſſon pour les Turcs ; ils en rapportent du bled, du vin & diverſes proviſions. Leur poſition les rend marins ; ils naviguent les trois quarts de l'année, & reviennent l'hiver conſommer

L'Archipel.

dans le ſein de leurs familles, le fruit de leurs épargnes.

En partant du port de Château-Rouge, & en voguant pendant une demi-heure vers l'orient, on arrive dans une anſe que la côte d'Aſie forme en ſe retirant. C'eſt la partie la plus large du golfe; elle a près d'une lieue d'étendue; on y trouve un port commode où les vaiſſeaux ſont à l'abri de la tempête. Le premier objet qui frappe les regards, en approchant de terre, eſt un vaſte amphithéâtre conſtruit de belles pierres & de forme circulaire; il a environ ſoixante-dix pieds de hauteur, & quatre-vingt gradins élevés les uns au-deſſus des autres. Au cinquième rang, en commençant à compter d'enhaut, on remarque à chacune des extrémités du demi-cercle une place entourée d'une baluſtrade. Cet immenſe amphithéâtre pouvait contenir les habitans d'une grande ville; ſa conſtruction eſt d'une ſolidité à l'épreuve du temps, du moins juſqu'à préſent il n'a point ſouffert de ſes injures; l'arêne ſeule a été dégradée par la mer qui paraît avoir gagné ſur le terrein. Au-delà de ce grand monument la terre eſt couverte de ruines; les plus remarquables ſont diſpoſées autour d'une vaſte place: on y diſtingue ſur-tout les ſuperbes reſtes d'un bâtiment ſpa-

cieux, de groſſes colonnes renverſées, d'autres debout, des murs épais à moitié démolis, des chapitaux bien ſculptés, des morceaux de corniches, annonceint les débris d'un temple. Au pied des rochers qui entouraient la ville, on admire des tombeaux parfaitement conſervés; quelques-uns ſont entourés de colonnes qui ſoutiennent un dôme ſolidement conſtruit; d'autres ne préſentent que de ſimples ſarcophages creuſés dans la pierre. La cupidité qui foule aux pieds les lois les plus ſacrées, a violé ces aziles reſpectables des morts, en arrachant la pierre qui en fermait l'entrée. L'Archipel

Tel eſt l'état déplorable de cette antique cité autrefois floriſſante. Son port dépourvu de vaiſſeaux, ce magnifique amphithéâtre sans ſpectateurs, ces ruines amoncelées, ces tombeaux mêmes dépouillés des corps qu'ils conſervaient, inſpirent de triſtes réflexions aux curieux qui les contemplent. Eſt-ce la fureur d'un conquérant qui a renverſé cette ville? A-t-elle ſuccombé ſous les ravages du temps? L'homme & les élémens ont-ils conjuré ſa ruine? On déſire en vain de connaître ſon ancien nom & ce qu'elle fut autrefois; on ſait ſeulement que c'était une des 33 villes de la Lycie qui formaient une république ſi flo-

L'Archipel.

riſſante, & qui toutes avaient droit de vôter dans les aſſemblées nationales; les plus grandes donnaient trois ſuffrages, les médiocres deux, & les plus petites un. C'était là que le peuple aſſemblé, éliſait ſes magiſtrats. L'équité y réglait les impoſitions & diſtribuait avec égalité les charges publiques. Ce gouvernement ſage entretint les mœurs parmi les Lyciens. Malgré l'exemple de leurs voiſins, ils ne ſe livrèrent pas à la piraterie. La victoire ne put les corrompre. Après d'heureux ſuccès qui les rendirent maîtres des mers depuis l'Aſie mineure juſqu'en Italie, ils conſervèrent la modération & la ſimplicité de leurs uſages antiques. Lorſque les Romains, aux armes desquels rien ne pouvait réſiſter, eurent conquis ces contrées, ils furent frappés de la ſageſſe de cette république, & la laiſſèrent jouir de ſa liberté & de ſes lois.

Que ne peuvent point la liberté, les mœurs & un bon gouvernement pour le bonheur des hommes. La Lycie qui poſſéda autrefois ces avantages précieux, devint heureuſe & puiſſante; ſa marine domina ſur une grande partie de la Méditerranée. Trente-trois villes dans une petite province, annoncent qu'elle fut ſa population: aujourd'hui quelle différence! le deſpotiſme ſemblable à un feu dévorant, a

paſſé

passé sur cette riche contrée, & les villes se sont changées en misérables bourgades; les habitans ont disparu & la terre a fermé son sein fécond. Les Grecs qui auraient pu s'y multiplier, & y entretenir l'abondance, en se livrant à l'agriculture, aiment mieux se réfugier sur des rochers inhabitables, que d'être soumis à la rapacité des tyrans que la Porte envoie pour les gouverner. Si les chefs des nations, frappés de ces grands exemples que leur présente l'histoire, daignaient réfléchir sur les effets miraculeux d'une bonne administration, & s'occuper à l'établir dans leurs états, de quelle sûreté, de quelle puissance, de quelle gloire, de quelle félicité ils environneraient les peuples confiés à leurs soins? L'Archipel

J'avoue que nous quittâmes Château-Rouge sans regret. L'humiliation où vivent les Grecs dans l'Empire Ottoman, les vexations qu'ils éprouvent, peuvent seuls les forcer à habiter un rocher sauvage, où l'on ne trouve aucune des choses nécessaires à la vie, où l'horizon est borné de toutes parts par des côtes effroyables, & d'où l'on n'apperçoit le ciel que perpendiculairement sur sa tête. Hé bien! ces infortunés, attachés à leur prison, y traînent une vie misérable sans songer à chercher ailleurs

L'Archipel.

une habitation plus heureuſe, tant l'amour de la patrie eſt profondément gravé dans le cœur de l'homme.

Nous avons débouqué le canal étroit qui ſépare l'île du continent. Nous cotoyons le rivage à la diſtance de deux lieues ; cette navigation ſerait plus amuſante, ſi la côte nous offrait des habitations, des forêts, des rians payſages : Mais elle eſt déſerte, on n'y découvre pas une ſeule bourgade, le ſoleil a brûlé le peu de verdure qu'elle produit au printemps, & l'œil n'apperçoit que des rocs entaſſés, contre leſquels les flots vont ſe briſer avec fraças. N'en ſoyons point étonnés les turcs abattent ſans ceſſe les bois de ces contrées pour les vendre aux étrangers ou pour leurs uſages, & n'y plantent jamais un ſeul arbre.

Mais la vue de Rhodes, dont nous découvrons les montagnes, nous conſole & un nouveau ſpectacle s'offre à nos regards : une multitude innombrable de cignes & de grues naviguent ſur les eaux ; ils ſont rangés par files comme des ſoldats en ordre de bataille. Chacune de ces files a plus d'un quart de lieue de long, & nous en avons compté trente voguant parallèlement ; la tête de cette armée ſe termine en pointe & forme comme la proue

d'un vaiſſeau. Tous gardent leur poſte, malgré le mouvement des vagues qui les élèvent & les abaiſſent tour-à-tour; ils en ſuivent l'impulſion & paraiſſent balancés ſur le dos de la plaine liquide. Leur plumage, d'une blancheur éblouiſſante, contraſte admirablement avec le vert tranſparent des eaux. Plus loin eſt encore une nouvelle troupe ſemblablement diſpoſée. Tous ont la tê e tournée vers l'Afrique où ils voguent de concert. L'Archipel.

Ces oiſeaux, chaſſés par les neiges & les glaces du nord, deſcendent aux aproches de l'hiver; ils gagnent d'abord la mer Noire où ils trouvent de la nourriture. Lorſque le froid commence à s'y faire ſentir, ils partent avec le vent de nord, traverſent l'Aſie mineure & viennent ſe repoſer ſur les bords de la Méditerranée; ils la paſſent enſuite, tantôt en nageant, tantôt en volant. C'eſt ainſi qu'ils gagnent les rivages d'Afrique, & ſur-tout de l'Égypte. Ils y demeurent tout l'hiver: mais les cicognes, qui apparemment aiment une température plus chaude, remontent vers le Said au mois de novembre. Elles purgent cette contrée des grenouilles innombrables, des inſectes & des reptiles qui vivent dans les marais; telle eſt la marche que ſuivent ces oiſeaux. Tout-à-coup nous entendons des cris

L'Archipel.

multipliés. Les chefs ont donné le ſignal; voilà ces navigateurs aîlés qui s'élèvent dans les airs, & qui volent enſemble du côté du midi. Pour fendre avec plus de facilité cet autre élément, ils s'ordonnent en triangle, & l'angle le plus aigu forme la tête de l'armée.

L'île de Rhodes ſe découvre à plein devant nous; elle préſente des collines formées en amphithéâtre & terminées par une haute montagne. Enfin nous avons jeté l'ancre à une lieue au midi de la ville, dans un petit enfoncement que forme la côte.

Rhodes eſt la plus orientale, la plus belle des cyclades. Pluſieurs auteurs anciens aſſurent qu'elle fut autrefois couverte par la mer; ils n'en marquent pas l'époque, qui ſe perd dans la nuit des ſiècles, mais la tradition en a conſervé le ſouvenir, & les plus grands écrivains de l'antiquité l'ont admiſe comme certaine.

Ses premiers habitans étaient ſortis de Crète, & raſſemblés par l'intérêt commun, ils ne formèrent bientôt qu'un corps de nation, & fondèrent une ville qu'ils appelèrent Rhodes du nom de l'île. Elle était placée à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'orient, au même endroit où ſe trouve la ville moderne.

Le terrein étant en pente, l'architecte y conforma son plan, & perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. « Rhodes, dit Diodore de Sicile, s'élevant » en amphithéâtre, tous les yeux étaient frap- » pés par la vue des vaisseaux, par l'éclat des » armes, & l'on concevait une haute idée de » sa puissance ». Strabon qui avait beaucoup voyagé & qui connaissait Rome, Alexandrie, Memphis & les cités les plus fameuses de l'Asie, ne peut s'empêcher de leur préférer Rhodes ; la beauté de ses ports, dit-il, de ses rues, de ses murs, la magnificence de ses monumens l'élèvent si fort au-dessus des autres villes, qu'il n'en est aucune qu'on puisse lui comparer. L'Archipel.

Ajoutez à cette description des temples superbes dont les portiques étaient enrichis des tableaux des plus grands peintres, une foule de colosses & de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venaient de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses ; ajoutez y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, & vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. Pline, après avoir fait l'énumération des colosses les plus fameux,

L'Archipel.

ajoute : « Mais aucun d'eux n'approche de celui que les Rhodiens consacrèrent au soleil. » Ce colosse avait soixante-dix coudées de » haut, environ cent cinq pieds, un tremble- » ment de terre le renversa 56 ans après son » érection. Dans cet état il paraît encore une » merveille. Peu d'hommes peuvent embras- » ser son pouce : ses doigts sont plus grands » que la plupart des statues ; ses membres fra- » cassés, laissent appercevoir dans son inté- » rieur des profondes cavités remplies d'énor- » mes pierres que l'artiste y avait fait entrer » pour l'affermir sur sa bâse. On dit qu'il em- » ploya douze années à l'achever, qu'il coûta » 300 talens, somme que les Rhodiens reti- » rèrent des machines de guerre que Démé- » trius avait laissées devant leurs murs, lors- » qu'il en leva le siége. On voit dans cette » ville cent autres colosses, moins grands à » la vérité, mais assez superbes pour que » chacun d'eux illustrât la place où il serait » érigé ».

Quelques historiens modernes, voulant ajouter du merveilleux à l'histoire du colosse, ont prétendu qu'il avait les pieds posés sur deux rochers situés à l'entrée du port, & que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre les jambes ; cette fable ne mérité aucune croyance,

elle eſt démentie par le ſilence de l'antiquité, qui certainement n'aurait pas oublié un fait auſſi remarquable. Au contraire, les hiſtoriens qui parlent de la chûte du coloſſe, ceux qui l'ont vu atteſtent qu'il était couché par terre. S'il avait été placé à l'entrée du port, il ſerait tombé dans la mer, & ils n'auraient pas manqué de nous l'apprendre. Il était encore renverſé du temps de Pline. Il le fut juſqu'à la douzième année du règne de l'empereur Conſtans. A cette époque, Mauhias, lieutenant d'Othman, s'étant emparé de Rhodes, détruiſit cette ſtatue coloſſale qui avait mérité d'être miſe au nombre des ſept merveilles du monde; il la vendit a un juif, qui en emporta les débris à Emeſe ſur 900 chameaux, 932 ans après ſon érection. L'Archipel.

Les ſciences & les lettres marchent toujours de pair avec les beaux arts, dont elles ſont le guide & le flambeau. Les Rhodiens s'y diſtinguèrent. Leurs écoles parvinrent à un ſi haut point de célébrité, que les premiers perſonnages de la république romaine en devinrent les diſciples. De ce nombre furent Caton, Cicéron, Céſar, Pompée, &c. Ces hommes nés pour commander, ne bornèrent pas leur éducation à des connaiſſances frivoles: ils apprenaient tous le Grec, qui était alors la lan-

L'Archipel.

gue univerſelle, étudiaient avec ſoin leurs lois & celles des autres nations. Ils s'efforçaient ſur-tout de ſe rendre recommandables dans l'art de la parole.

A quoi doit-on attribuer cet état floriſſant de la république rhodienne ? eſt-ce à la fertilité de ſon terroir, à la beauté de ſon climat, à la bonté de ſa poſition ? Ces avantages y contribuèrent ſans doute ; mais ils ne furent point la ſource de ſes richeſſes & de ſa puiſſance ; elles les dut à la bonté de ſes lois, à la ſageſſe de ſon gouvernement, ſeules bâſes ſolides ſur leſquelles eſt fondée la gloire des empires. Alexandre qui regardait la ville de Rhodes comme la première de l'Univers, la choiſit pour y dépoſer ſon teſtament.

Les Rhodiens méritaient de l'habiter. Leurs mœurs étaient douces & aimables ; cependant les anciens leur reprochent les défauts qu'amènent les grandes richeſſes, le luxe & la volupté. Ils bâtiſſent, dit Stratonique, comme s'ils étaient immortels, & ils ſervent leurs tables avec autant de profuſion que s'ils n'avaient que quelques jours à vivre. Anacréon faiſant le dénombrement de ſes maîtreſſes, dit : au nom de Rhodes écrivez deux mille amantes ; auſſi les anciens l'appelaient la ville galante.

Cette république jouiſſait des fruits heureux de ſa ſageſſe, lorſqu'Antigone, jaloux de n'avoir pu la détacher de l'alliance de Ptolémée, roi d'Égypte, lui déclara la guerre. Il fit contre elle des préparatifs immenſes, & envoya Démétrius ſon fils pour la ſoumettre; mais le courage d'un peuple libre triompha des forces de Démétrius, d'une armée nombreuſe qu'il avait à ſa ſolde, & des talens guerriers que ce grand capitaine déploya pendant une année d'attaques. L'Archipel.

Mitridate, qui balança long-temps la fortune des Romains, qui ſoumit à ſon empire la Grèce & les îles de l'Archipel, vint échouer devant Rhodes. Enfin, fidèle aux lois qui la gouvernaient, & au commerce qui entretenait ſa puiſſance, elle demeura libre juſques ſous l'empire de Veſpaſien, qui le premier la réduiſit en province romaine. Depuis ce moment Rhodes n'a été qu'une des belles îles de l'Archipel: ſa fortune & ſes richeſſes ſe ſont évanouies.

Sous Conſtantin elle demeura dans le partage de l'orient; cette diviſion affaiblit l'empire. La lâcheté & les vices des princes qui lui ſuccédèrent l'ébranlèrent juſques dans ſes fondemens. Les Arabes, conduits par l'enthouſiaſme que Mahomet leur avait inſpiré, mar-

L'Archipel.

chant & combattant au nom de l'éternel, conquirent les plus belles provinces. Dans la ſuite les braves guerriers, connus alors ſous le nom de chevaliers de St.-Jean, conduits par leur grand-maître, Foulques de Villaret, attaquèrent Rhodes & la prirent après un ſanglant combat, où l'héroïſme triompha du nombre & de la valeur. Mahomet ſecond, qui ſemblait avoir enchaîné la victoire à ſon char, & qui fit trembler la chrétienneté, vint ternir ſes lauriers devant cette place défendue par un petit nombre de héros. En 1522, Soliman vit perir une armée nombreuſe ſous ſes murailles. Si ce redoutable conquérant de la Perſe & de la Hongrie ſoumit Rhodes attaquée par toutes les forces des Othomans, c'eſt à la honte des princes chrétiens qui n'envoyèrent pas un ſeul vaiſſeau au ſecours de ſes intrépides défenſeurs : plutôt détruits que vaincus, preſque tous furent enſevelis ſous les débris de leurs forts. Soliman n'entra dans la ville qu'à travers des ruiſſeaux du ſang de ſes ſujets ; il n'y trouva que des monceaux de ruines & un petit nombre de chevaliers couverts de bleſſures. A leur tête paraiſſait Villiers de l'île Adam, vieillard célèbre, qui réuniſſait au ſang froid de ſon âge, le courage d'un héros & la grandeur d'ame d'un ſage.

Je n'ai plus à offrir la deſcription d'une ville magnifique, le tableau d'un ſage gouvernement, la gloire d'une nation libre. L'ambition des Romains, la corruption des monarques du bas empire, le fanatiſme des Arabes, les tremblemens de terre, ont tour-à-tour dévaſté l'île de Rhodes. Le deſpotiſme des Turcs, ſuccédant à ces fléaux, y a cauſé des maux non moins funeſtes: monumens, ſciences, arts, il a achevé de tout détruire. L'Archipel.

La ville moderne, bâtie ſur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de ſon étendue; elle ne poſſède aucun monument remarquable; on ny retrouve pas même les veſtiges du théâtre, des temples, des portiques: ſtatues, coloſſes, tableaux, tout a été enlevé ou détruit. A ces rues larges & percées avec art, à ces édifices parfaitement alignés, & dont les façades préſentaient le même ordre d'architecture, ont ſuccédé des rues étroites & tortueuſes, des maiſons ſans goût, ſans ordre, ſans décoration.

Les chevaliers de Rhodes y ont laiſſé des traces de leur ſéjour. Leurs armoiries & quelques buſtes des grands maîtres, ſculptés en relief ſur le marbre, décorent les façades de pluſieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils élevèrent, ſubſiſtent encore, & portent les

L'Archipel.

marques glorieuſes de leur défenſe opiniâtre. L'égliſe de Saint-Jean a été convertie en moſquée. Le vaſte hôpital où la charité chrétienne recevait les fidèles de toutes les parties du monde, & leur fourniſſait des ſecours, ſert actuellement de grenier aux Turcs. Ces barbares le laiſſent dépérir, ainſi que la maiſon du gouvernement, où l'on voit des marbres & des colonnes antiques.

Rhodes n'a plus que deux ports : le plus petit regarde l'orient ; des rochers, que la nature a placés en avant à peu de diſtance l'un de l'autre, en défendent l'entrée, & n'y laiſſent que le paſſage d'un vaiſſeau ; des môles, élevés ſur les côtés, le mettent à l'abri de tous les vents. Les Turcs, qui, depuis la conquête de l'île, n'en ont pas ôté un grain de ſable, le laiſſent combler peu-à-peu. C'eſt là que les navires vont carener, & que l'on conſtruit des caravelles pour le grand-ſeigneur.

L'autre port eſt plus grand, il porte le nom de Rhodes ; les frégates de trente canons peuvent y mouiller. Quoique Rhodes n'ait rien conſervé de ſon antique ſplendeur, l'avantage de ſa ſituation à la pointe d'un promontoire, ſes maiſons diſpoſées en amphithéâtre, ſes murailles ſolidement conſtruites, ſes tours placées

en avant ſur des écueils, lui donnent un air de force & de puiſſance qui, de loin, en impoſent aux yeux des navigateurs. L'Archipel.

Le pacha eſt le gouverneur général de l'île : il jouit d'un pouvoir abſolu ; il préſide à la juſtice civile & à la diſcipline militaire, il nomme aux emplois qui viennent à vaquer, prononce la peine de mort, & eſt chargé d'entretenir le bon ordre dans toute l'étendue de ſon gouvernement. Ce premier officier, ne trouvant perſonne qui oſe réſiſter à ſes volontés, peut s'abandonner ſans crainte à tous les excès de la tyrannie.

Toutes les affaires contentieuſes reſſortent au tribunal d'un juge qu'on appèle cadi. Ses déciſions ſont des arrêts irrévocables. Il partage auſſi la juſtice eccléſiaſtique avec le muphti. Ce dernier eſt l'interprête du coran. Il préſide à la religion, explique la loi divine ; & le pacha ne peut faire mourir un homme, ſans qu'il ait prononcé ſur la juſtice de la peine.

Les Grecs & les Juifs ont un chef qu'on nomme *mouteoeli* : c'eſt leur intendant-général. Il a inſpection ſur le droit de *carrach* (capitation impoſée par le grand-ſeigneur ſur ſes ſujets qui ne ſont pas muſulmans, & que les hommes ſeuls paient). Il juge les diffé-

L'Archipel.

rends nés parmi eux, ſans avoir beſoin de recourir aux autres puiſſances. Lorſque le cadi a condamné au paiement un débiteur grec ou juif, il envoie ſa ſentence au *mouteoeli*, qui la fait exécuter s'il le juge à propos. Tels ſont les principaux officiers de l'île. Ils ſemblent tous conſpirer ſa ruine.

Le ſol de Rhodes eſt ſec & ſabloneux; mais les ſources nombreuſes qui l'arroſent, fertiliſent la terre & la rendent abondante. Le blé y croît à merveille : ſon grain jaune, peſant, & rempli d'une farine blanche comme la neige, fait d'excellent pain. Si l'on cultivait les campagnes qui peuvent en produire, les Rhodiens en auraient beaucoup au-delà de leur conſommation, & en porteraient à l'étranger : mais les Turcs ne ſont point cultivateurs; & les Grecs, accablés par les corvées que le mouteoeli leur impoſe à ſon profit, découragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jouir du fruit de leurs peines, laiſſent en friche des plaines ſuperbes. Le pacha pourrait d'un mot couvrir la terre des tréſors de l'agriculture, il lui ſuffirait de commander, & d'aſſurer ſa protection au laboureur; mais il ignore ſi demain il ſera en place, & craindrait de travailler pour ſon ſucceſſeur. Une raiſon plus puiſſante le détermine à n'en rien faire. La

misère du pays fait sa richesse. Rhodes ne fournissant pas à la nourriture de ses habitans, il envoie acheter à bon compte les blés de la Caramanie, qui sont d'une qualité inférieure, il les fait transporter au marché en petite quantité, afin d'en hausser le prix. Ce qui revolte davantage, c'est que le taux mis au premier boisseau de la nouvelle récolte, sert de règle à tous ceux qui seront vendus pendant le reste de l'année. Cette loi est immuable, dut-elle faire périr une partie du peuple. Cet infame monopole, qui enrichit promptement ceux qui l'exercent, a les suites les plus funestes; il tarit les sources du commerce & de l'agriculture, il étouffe l'industrie des habitans; aussi le malheur public & une dépopulation effrayante accusent cette administration coupable. L'île a plus de quarante lieues de circuit, & elle ne contient qu'environ trente-sept mille habitans. Voilà donc une surface immense occupée par moins de monde que n'en renferme une ville médiocre de France. L'Archipel.

Des trois villes fondées, suivant la fable, par les enfans du soleil, Linde seule a laissé des vestiges remarquables du temple fameux de Minerve. Les ruines de ce grand édifice se voient encore sur une colline élevée qui do-

L'Archipel.

mine la mer. Les débris de ſes murs, compoſés d'énormes pierres, y décèlent le goût égyptien. Les colonnes & les autres ornemens ont été enlevés. Sur la cime la plus élevée du rocher, on remarque les ruines du château qui ſervit de fortereſſe à la ville. Son enceinte eſt vaſte & remplie de décombres.

La nouvelle Linde eſt fondée au pied de ce mont : une baie profonde, qui s'avance dans les terres, lui ſert de port ; les vaiſſeaux y trouvent un bon mouillage par huit ou dix braſſes. Avant la conſtruction de Rhodes, Linde recevait les flottes d'Egypte & de Tyr. Son commerce l'avait enrichie. Un gouvernement éclairé, profitant de ſon port & de ſa ſituation, pourrait encore la rendre floriſſante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une haute montagne qui ſe nomme *Artemira*. On y avait conſacré un temple à Jupiter. Cet ancien monument ne ſubſiſte plus; il a été remplacé par une petite chapelle où les Grecs vont en pélerinage. *Artemira* eſt fort eſcarpée : on ne peut y monter à cheval; il faut la gravir à pied pendant quatre heures de marche pour arriver à ſa cime ; lorſqu'on y eſt parvenu, on jouit d'un coup-d'œil magnifique. On découvre au nord la côte élevée de Caramanie ; au nord-oueſt,

nord-oueſt, de petites îles ſemées dans l'Archipel, qui paraiſſent comme des points lumineux; au ſud-oueſt, la tête du mont Ida, couronnée de nuages; au midi & au ſud, eſt la vaſte étendue des eaux qui baignent les côtes de l'Afrique. Cette perſpective éloignée varie à chaque inſtant, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins éclairée par les rayons du ſoleil, & produit des ſcènes mobiles qui captivent les regards. L'Archipel.

L'obſervateur, après avoir joui de ce grand tableau, les rabaiſſe avec plaiſir ſur l'île qu'il voit s'arrondir à ſes pieds; il apperçoit çà & là ſur les monts les plus élevés, des pins antiques que la nature y a placés. Au-delà de ces premières hauteurs, le terrein s'abaiſſe, & forme divers amphithéâtres de collines qui deſcendent juſqu'à la mer. Dans la plus grande partie de l'île, la côte s'incline inſenſiblement & ſe prolonge en pente douce juſques ſous les eaux. Quelques-uns de ces coteaux offrent des vignobles qui produiſent encore ce vin parfumé que recherchaient les anciens; il eſt d'un goût fort agréable, & laiſſe dans la bouche un bouquet exquis. Les Rhodiens y ajoutaient le plaiſir de le boire dans des coupes voluptueuſes. Il ſerait aiſé de le multiplier

L'Archipel.

& d'en couvrir des collines d'une grande étendue qui reſtent ſans culture.

Des ſommets ombragés du mont *Artemira* découlent un grand nombre de ſources qui fertiliſent les plaines & les vallées. On voit à l'entour des villages, quelquelques champs cultivés, & des vergers où les figuiers, les grenadiers, les orangers, quoique plantés ſans ordre & ſans goût, n'en forment pas moins de rians ombrages. En parcourant l'île, on traverſe à regret de jolies vallées où l'on ne trouve point de hameaux, point de cabanes, pas même des traces de culture.

N'accuſons point les Grecs de cette coupable indolence; ils ſont dans l'impuiſſance de rien tenter pour leur avantage & pour le bien public. Le monopole deſtructeur du pacha leur lie les mains; les corvées continuelles que leur impoſe le nazir, les accablent de travaux. Cet intendant de la marine les emploie la plus grande partie de l'année à couper les bois dont il ſe ſert pour conſtruire les caravelles. Ils ſont obligés de les amener avec des peines infinies juſqu'à Rhodes.

Quant au caractère national des Rhodiens, il eſt, ainſi que celui des autres nations, modifié par le gouvernement & la religion. L'île jouit d'une température délicieuſe. L'air y eſt

pur & ſalubre. On n'y voit point d'épidémies, à moins qu'elles ne ſoient apportées du dehors. L'Archipel. Les vents d'oueſt, qui règnent pendant neuf mois, y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver ne parait jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le ſoleil diſſipe les nuages & s'y montre au moins quelques heures. Le reſte de l'année, il l'éclaire de ſes rayons bienfaiſans, il féconde la terre, & purifie l'air naturellement humide. Ce beau ciel, cette charmante température ont une influence marquée ſur les habitans. Les Turcs, nés dans l'île, ont plus de douceur, plus de politeſſe, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'empire. Moins expoſés que les Grecs à la rapacité des grands, jouiſſant paiſiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuſe au ſein de leurs familles. Auſſi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la ſociabilité. Les Grecs vivent ſous le même ciel; mais, accoutumés à plier ſans ceſſe ſous le ſceptre de fer qui les écraſe, ils deviennent faux, fourbes, menteurs; les plus ſuperbes des hommes dans la proſpérité, ils ſont vils & rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naiſſent de la ſervitude : cependant forcés, pour ainſi dire, par la nature

L'Archipel.

du climat, ils ſe livrent par excès à la joie; mais ce n'eſt point cette joie pure & tranquille des Turcs, c'eſt une yvreſſe bruyante; ce ſont des eſclaves, qui, oubliant un moment leur condition, danſent au milieu de leurs fers.

CHAPITRE V.

Départ de Rhodes — Iſle de Syrné. — Mouillage dans celle de Caſos. — Portrait, beauté & danſe des femmes Caſotes. — Arrivée à Candie. — Hiſtoire ancienne de cette île.

NOUS quittâmes avec regret l'île de Rhodes, où tant de faits mémorables ſe retraçaient à notre mémoire. Tandis que notre vaiſſeau nous emportait loin de ſes bords, nos regards s'attachaient encore ſur cette ancienne patrie des arts. Nous avancions lentement. La mer était parfaitement tranquille, elle reſſemblait à une glace polie. Le vaiſſeau immobile paraiſſait cloué à ſa ſurface. La première fois qu'on navigue dans ces parages, on ſe croit au milieu d'un grand lac; on eſt toujours environné par des îles ou par le continent; la terre ſe découvre vers tous les points de l'horiſon; par-tout des rochers taillés à pic, ou des écueils menaçans s'offrent à nos regards, mais cette vue n'a rien d'effrayant, ils ſavent que des ports nombreux leur fourniront des aziles contre la tempête. L'Archipel.

Le calme dont nous jouiſſions était trom-

peur. L'occident ſe couvrit de nuages ſombres,
L'Archipel. & le vent ne tarda pas à ſouffler de ce point du ciel, par raffales violentes. Le capitaine tourna ſur-le-champ la proue du navire & alla ſe réfugier dans une anſe profonde de l'île de *Syrné ;* cette île eſt dans la dépendance de Rhodes, ce n'eſt qu'un rocher de peu d'étendue : le ſol extrêmement pierreux & brûlé par l'ardeur du ſoleil, ne produit ni grains ni fruits. Quelques vignobles plantés parmi les rochers, y donnent de bon vin ; le reſte du terrein eſt ſtérile. Les éponges qui croiſſent en abondance autour de l'île, ſont l'unique reſſource des habitans. Hommes, femmes, enfans tous ſavent plonger ; tous vont ſous les eaux chercher le ſeul patrimoine que la nature leur ait laiſſé. Les hommes ſur-tout excellent dans cet art dangereux ; ils ſe précipitent dans la mer & deſcendent à une très-grande profondeur. Souvent ils ſe font violence pour retenir longtemps leur haleine, & au ſortir de l'eau, ils vomiſſent le ſang à pleine bouche. D'autres fois ils courent riſque d'être dévorés par des monſtres marins. Le couteau qu'il portent à la main ſerait une arme inſuffiſante pour leur défenſe : diſtinguant parfaitement les objets à travers cet élément diaphane, auſſitôt qu'ils apperçoivent des poiſſons voraces, ils s'élan-

cent avec rapidité du fond de l'abîme, et dans un inſtant ils ſont dans leur nacelle. L'Archipel

Le mauvais temps nous ayant retenu quelques jours dans le port de ſyrné, je parcourus l'île; tout y annonce la pauvreté & la miſère; les maiſons reſſemblent à de miſérables cabanes où la lumière du jour entre à peine. Le peuple, l'air triſte & ſilencieux, paraît abſorbé dans le malheur; il ne montre point cette curioſité vive qu'inſpirent ordinairement les étrangers. Les hommes & les femmes y ſont vêtus de la même manière; tous portent également la longue robe, la ceinture & le ſchale autour de la tête. La lèpre, le plus hideux des fléaux qui affligent l'humanité, eſt très-commune à *Syrné*. Affligé du ſpectacle que j'avais ſous les yeux, je ſongeais à retourner au vaiſſeau, lorſqu'un prêtre grec m'a forcé par ſes inſtances d'entrer chez lui; il m'a fait aſſeoir ſur un petit ſiége de bois, le ſeul qu'il eût dans ſa maiſon, & s'eſt accroupi ſur une mauvaiſe natte. Il m'a conté comme il était allé à Rome, comme il avait fait ſes études au ſéminaire de la Propagande, comme on l'avait choiſi pour être le paſteur de Syrné, & comme il préférait ſa patrie à tous les charmes de l'Italie. Je l'ai félicité ſur ſon goût & ſes voyages, & je me demandais intérieure-

L'Archipel.

ment comment il était poſſible qu'on aimât un pareil ſéjour.

Ce bon papa était très-âgé ; une longue barbe blanche lui deſcendait ſur la poitrine ; ſon air était vénérable, & ſoit qu'il ſe crût heureux à la place où le ciel l'avait mis, ſoit qu'il trouvât quelque ſatisfaction à parler avec un Européen, la langue italienne qu'il avait preſque oublié depuis quarante ans d'abſence de Rome, le plaiſir étincelait dans ſes yeux, & il m'accablait de complimens. Il m'a quitté un inſtant, s'eſt enfoncé dans un réduit obſcur, en eſt revenu avec une groſſe cruche de vin ; il en a verſé plein une petite écuelle de bois, y a trempé les lèvres & m'a prié de boire. La vue du vaſe me cauſait beaucoup de répugnance ; j'aurais voulu refuſer, les droits de l'hoſpitalité me le défendoient ; il ne fallait pas mécontenter mon hote ; j'ai pris la coupe de ſa main ; j'ai bu à ſa ſanté, il a bu à la mienne, & m'a offert de recommencer ; je l'ai remercié. Je me rappelais que Philémon & Baucis n'occupaient qu'une étroite chaumière, que leur table n'avait que trois pieds : mais leurs vaſes, dans leur ſimplicité, étaient nets & luiſans, & par-tout la propreté ſervait de voile à l'indigence. Mon bon vieillard était auſſi pauvre que ce couple vertueux. Il

recevait ſes hôtes avec autant de plaiſir ; mais ſa natte en lambeaux, ſon toît enfumé, ſa coupe couleur de ſuie, n'avaient rien qui récréât l'odorat & les yeux. Je l'ai quitté en le remerciant de ſa politeſſe. Il a fait des vœux pour mon heureux voyage, & nous nous ſommes ſéparés bons amis. L'Archipel.

Après trois jours de ſtation dans le port de Syrné, nous avons mis à la voile, pour remonter le golfe de Cos, & de-là voguer à Candie. Au point du jour nous avons découvert l'île de *Dia*, vulgairement appelée Standié. C'eſt là qu'abordent les vaiſſeaux deſtinés pour Candie ; ils ſont obligés d'y décharger une partie de leurs marchandiſes, parce que le port de la capitale, preſque comblé depuis la conquête des Ottomans, ne peut pas recevoir des bâtimens de deux cents tonneaux en pleine charge. Nous voguions avec vîteſſe, & nous eſpérions enfin arriver au terme de nos déſirs. Tout le monde était dans la joie & l'on ſe félicitait d'avance. Nous n'avions pas une heure de route, lorſque tout-à-coup le vent a paſſé à l'oueſt & eſt devenu très-violent. Le navire à commencé à dériver, & au doux eſpoir a ſuccédé la triſteſſe. Le capitaine cédant à la fortune, a tourné vent arrière & a dirigé vers l'île de Caſos ; alors nous avons

L'Archipel.

marché avec beaucoup de vîteſſe, & dans peu d'heures les rochers qui forment la rade ſe ſont découverts à nos regards. La mer y briſait avec un bruit horrible, à meſure que nous avancions, le ſpectacle paraiſſait plus effrayant. Aucun des gens de l'équipage ne connaiſſait cette rade, de manière qu'en entrant ils ne ſavaient où mouiller. Nous nous ſommes trouvés en un inſtant au milieu de briſans preſqu'à fleur d'eau. Tout l'équipage a pâli. Sur-le-champ on a changé la barre du gouvernail, & nous n'avons évité le naufrage que de la longueur du navire ; s'il n'eût pas obéi à la manœuvre, il ſe précipitait ſur des rocs aigus qui l'auraient briſé en mille pièces.

La ſuperſtition de ces grecs égale leur ignorance. Réellement ils croient leur navire enchanté, & ils ſont allés chercher en bateau, un papa grec pour détruire l'enchantement. Il vient d'aborder en habit de cérémonie ; il tient d'une main un encenſoir & de l'autre un goupillon ; une longue étole pend ſur ſa robe noire ; ſa longue barbe, ſes ſourcils froncés, ſon bonnet qui s'élève en pointe, lui donnent l'air un peu magicien. Un jeune enfant marche devant lui avec un baſſin rempli d'eau bénite. Le grave papa a commencé par aſperger notre chambre ſans épargner aucun des

assistans : il a béni, nous, les ponts, les mats, les cordages ; il a récité force oraisons où il conjure Satan : ensuite il a parcouru tout le navire l'encensoir à la main & en brûlant des parfums ; chacun de nous en a eu sa part, car il a fallu se laisser encenser. Après que la cérémonie a été faite, le prêtre nous a présenté un petit bassin où l'on a mis quelques pièces de monnaie : il s'en est retourné en nous promettant un voyage heureux & beaucoup de prospérité. Les matelots se croyant désensorcelés paraissent satisfaits. Ils ne voyent pas que leur inexpérience dans l'art de la navigation est le seul charme qui les empêche d'avancer. Notre relâche dans la rade de Casos me parut une infortune ; mais je changeai bien de langage quand j'eus fait connaissance avec les habitans. L'Archipel.

Casos est une des cyclades & a subi le sort de l'Archipel. Elle est sous la domination de l'Empire Ottoman ; mais les Turcs n'osent l'habiter parce qu'elle n'a point de fort. Ils craindraient d'être enlevés par les corsaires maltais. Cette crainte fait le bonheur des habitans ; ils lui doivent la tranquillité, l'aisance & la liberté dont ils jouissent.

Le lendemain de notre mouillage j'étais impatient de visiter l'île, on mit la chaloupe

L'Archipel.

à la mer & nous voguâmes vers les rochers qui l'entourent. Tout le circuit était hériſſé de pointes menaçantes que les flots mugiſſans blanchiſſaient de leur écume. De quelque côté que nous portaſſions nos regards, Caſos paraiſſait inabordable : un habitant apperçut notre embarras ; il deſcendit du village, en nous indiquant avec un mouchoir, le lieu vers lequel nous devions diriger notre courſe.

Le caſote qui nous avait enſeigné le port, nous invita poliment à monter au village. Nous le ſuivîmes avec plaiſir : j'étais habillé à la françaiſe, portant épée, chapeau & tout l'habillement national. La nouvelle ſe répandit bientôt qu'il arrivait des étrangers. Les femmes, les enfans ſortirent de leur maiſon, & vinrent nous attendre au haut de la colline ; elles montraient beaucoup de curioſité & nous examinaient avec attention. Lorſque nous paſſâmes devant elles, toutes baiſſèrent modeſtement les yeux. Parmi la foule il s'en trouvait de très-jolies ; quelques-unes nous ſaluèrent en nous ſouhaitant le bonjour, & en nous diſant ſoyez les bien arrivés. Nous leur répondîmes à l'orientale, que ce jour ſoit heureux pour vous & pour vos hôtes !

Le guide, qui nous avait amenés, était un des principaux habitans de l'île. Il me preſſa

d'entrer chez lui & m'introduisit dans une salle, qui sans être magnifiquement meublée, annonçait par-tout la propreté & l'aisance. Un sopha régnait a l'entour, il me fit asseoir sur une estrade élevée, & se plaça au bas, tandis qu'on préparait à déjeûner. Bientôt son épouse & sa fille parurent, portant à la main des œufs frais, des figues & du raisin. La jeune casote rougissait devant un étranger qui, sans doute, lui paroissait vêtu d'une manière extraordinaire. Tandis que nous déjeûnions de bon appétit, & que mon hôte me versait d'excellent vin dans un large verre, la plupart des femmes vinrent lui faire visite, nous saluèrent & s'assirent sans façon autour de l'appartement. La curiosité les conduisait; elles commencèrent bientôt à chuchoter ensemble, & à détailler toutes les parties du vêtement français. Rarement il aborde des Européens dans cette île solitaire. Des yeux accoutumés à voir des têtes rases, entourées d'un schal, de longues robes relevées d'une ceinture, des mentons barbus, regardaient avec étonnement de longs cheveux tressés, un visage sans moustache, un chapeau cornu, & des habits courts qui ne descendaient qu'au genou. Ce contraste paraissait les frapper beaucoup. Le sourire qui échappait quelquefois de leurs lèvres, annon-

L'Archipel.

L'Archipel.

çait vraiſemblablement des remarques plaiſantes. De mon côté, je ne les obſervais pas avec moins de plaiſir. Je diſtinguai ſur-tout deux jeunes perſonnes qui auraient été belles même à Paris.

La moins grande avait des yeux pleins de feu, couronnés de ſourcils noirs également arqués : ſon teint était un peu brun, mais très-animé ; ſes joues, gracieuſement arrondies, ſe couvraient à chaque inſtant de roſes nouvelles ; ſa bouche mignone ſemblait faite pour dire des choſes charmantes ; elle paraiſſait pétiller d'eſprit ; quand elle ſouriait, des dents blanches comme la neige contraſtaient agréablement avec le vermillon de ſes lèvres. Des cheveux d'ébène, attachés au ſommet de ſa tête, retombaient négligemment ſur un col qui uniſſait l'éclat & le poli de l'ivoire ; un corſet ſans manches, s'entrouvrant vers le haut, laiſſait entrevoir une gorge ſuperbe ; une robe d'un coton fin, & d'une blancheur éclatante, deſcendait juſqu'à ſes talons ; une ceinture la ſerrait mollement & flottait à l'entour : telle était cette jeune Grecque qui fixait mon attention.

La ſeconde lui diſputait la palme. Sa taille avait plus d'élégance, ſon port plus de nobleſſe ; ſes yeux brillaient d'une douce lan-

gueur, & reſpiraient la volupté. De longues paupières, modeſtement baiſſées, en voilaient l'éclat, comme si elle eût craint de trahir les ſecrets de ſon ame. Son teint avait plus de blancheur; ſes traits, ſans être auſſi ſaillans, offraient plus de régularité : c'était un aſſemblage de proportions merveilleuſes. La vue de la première inſpirait la gaîté, on ne pouvait la regarder ſans plaiſir. Celle-ci frappait moins d'abord; mais quand on l'avait fixée, un attrait irréſiſtible attachait à ſa perſonne, & le cœur recevait des impreſſions profondes. L'Archipel.

Toutes les femmes qui nous honoraient de leur préſence, étaient ſemblablement vêtues. Lorſque le déjeûner a été fini, elles ſe ſont retirées. Mon hôte m'a conduit dans un autre appartement; &, pour me donner de la confiance dans les Caſotes, & ſur-tout dans ſa perſonne, il a tiré d'un coffre un certificat ſigné par deux capitaines provençaux, & m'a prié de le lire.

Déſirant connaître l'île, je partis du village & dirigeai ma courſe vers la plus haute montagne. J'y parvins après une heure de marche. Au-deſſous de la hauteur où j'obſervais, eſt une petite chapelle entourée de quelques figures. De cet endroit part une chaîne de collines, qui, ſe recourbant en demi-cercle,

L'Archipel.

laiſſent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans avec une peine infinie. La pente des coteaux eſt couverte de vignobles qui donnent un vin fort agréable. Les vents de mer y tempèrent les chaleurs ; &, ſous un ſi beau ciel, on jouit d'une température délicieuſe, & d'une ſanté preſque inaltérable.

Lorſque j'eus ſatisfait ma curioſité, je revins à mon hôtel ; on m'attendait pour dîner. Une poule au riz, des œufs frais, des pigeons excellens, du fromage & du bon vin, me dédommagèrent des mauvais repas que j'avais fait à bord. Les hommes dînèrent enſemble, aſſis en rond ſur le tapis ; les femmes étaient dans un appartement ſéparé : c'eſt l'uſage. Vers la fin du repas, on fit paſſer la coupe de main en main. La gaîté s'empara des convives, lorſqu'un bruit d'inſtrumens nous fit lever de table.

Une vingtaine de jeunes filles, toutes vêtues en blanc, la robe flottante, les cheveux treſſés, entrèrent dans l'appartement : elles conduiſaient un jeune homme qui jouait de la lyre & s'accompagnait de la voix. Pluſieurs avaient des graces, toutes de la fraîcheur. Elles commencèrent à ſe ranger en rond, & m'invitèrent à danſer. Je ne me fis point prier ; le

le cercle que nous formâmes eſt ſingulier par la manière dont il eſt entrelacé. Le danſeur ne donne point la main aux deux perſonnes qui ſont le plus près de ſoi, mais aux deux ſuivantes, de ſorte que l'on a les bras croiſés devant & derrière ſes voiſines, qui ſe trouvent enlacées dans les anneaux d'une double chaîne. Cet entrelacement n'eſt pas ſans plaiſir, & l'on doit ſentir pourquoi. Au milieu du rond ſe tenait le muſicien; il jouait & chantait en même temps. Tout le monde ſuivait exactement la meſure, ſoit en avançant, ſoit en reculant, ou en tournant autour de lui. L'Archipel.

Le lendemain je parcourus le village. Il eſt compoſé d'une centaine de maiſons habitées chacune par une famille: toutes ſont conſtruites en pierres & ſolidement bâties; elles contiennent ordinairement deux ou trois ſalles baſſes, avec une couple de chambres au-deſſus. Chacune a ſon four & ſa citerne taillés dans le roc à la pointe du ciſeau. On la remplit pendant la ſaiſon pluvieuſe, & l'eau s'y conſerve pure & limpide.

J'entrai dans pluſieurs maiſons où je trouvai des femmes occupées à filer, à broder, & d'autres à faire ces belles toiles dont elles ſe vêtiſſent. Par-tout je vis l'activité, l'induſtrie, & une propreté charmante. Pendant mes viſi-

L'Archipel.

tes, j'admirais l'ordre & la ſageſſe de cette petite république, la paix & l'union qui règnent entre ſes membres, & ſur-tout cette joie douce, ce contentement qui paraiſſaient ſur leurs viſages. Heureux peuple, me diſais-je, l'ambition & l'intrigue ne troublent point ta tranquillité, la ſoif de l'or n'a point corrompu tes mœurs ! Les querelles, les diſſenſions, les crimes dont elle remplit la terre, te ſont inconnus ! Les plaiſirs purs que la nature offre à tous les mortels, ſont tes jouiſſances ! La médiocrité & l'égalité forment les bâſes durables de ton bonheur !

Pendant mon ſéjour à Caſos, il arriva une barque chargée de riz, de melons, de grenades, de vins & de fruits divers : preſque toutes les femmes deſcendirent de la montagne ; elles vinrent avec empreſſement recevoir les unes un époux, les autres un père, celles-là un frère, un ami. Je n'ai jamais vu mieux exprimer le plaiſir, la tendreſſe. Elles les embraſſaient avec tranſport, les ſerraient dans leurs bras, & béniſſaient le ciel qui les rendait à leurs vœux. Tous les ſignes de la joie, toutes les expreſſions de l'amour étaient prodigués de part & d'autre. Ce ſpectacle était vraiment attendriſſant. Voilà, dis-je en moi-même, les anciens Grecs ; voilà leur ima-

gination toujours prête à s'enflammer; voilà cette ſenſibilité exquiſe qui les diſtingua de tous les peuples de la terre ! Ce rocher les a ſauvés du joug des Turcs, & ils ont conſervé leur antique caractère. L'Archipel.

Les vents d'oueſt nous retinrent pendant huit jours dans la rade de Caſos. Je les employai à parcourir un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'oſe aborder, & où vit une peuplade fortunée. Là, chaque père de famille eſt ſouverain dans ſa maiſon, il juge les différends qui y naiſſent, & ſes arrêts ſont des lois : ils ne ſauraient être injuſtes, c'eſt la tendreſſe paternelle qui les prononce. Lorſqu'il s'élève quelques débats entre les hommes, les papas & les vieillards s'aſſemblent & les terminent. Ils ſont très-rares parmi des citoyens qui ſont tous égaux, & qui ne connaiſſent ni la pauvreté ni les richeſſes. Tous les membres de cette petite ſociété ſont occupés. Ce n'eſt que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre, qu'il rougit d'employer les ſiens.

Les voyageurs qui ont obſervé les Grecs ſoumis aux Ottomans, leur reprochent avec raiſon la fourberie, la perfidie & la baſſeſſe. Ces vices ne ſont point inhérens à leur nature, ils les doivent à la ſervitude où ils vi-

L'Archipel.

vent. Les habitans de Caſos ſont Grecs, un rayon de liberté les éclaire; ils ont de l'induſtrie, de la bonne foi, de la ſenſibilité & des mœurs. Envoyez-leur un cadi, un pacha, ils deviendront auſſi corrompus que le reſte de leur nation. De cette obſervation réſulte une vérité conſtante qui devrait ſervir de bâſe à toute adminiſtration. En général, l'homme eſt bon en proportion de ce qu'il conſerve de ſes droits naturels la liberté, la propriété: à meſure qu'on les lui ravit, il ſe détériore.

Notre relâche dans la rade de Caſos étant fini, nous mîmes à la voile, & dans moins d'un jour nous avons dépaſſé la pointe de Standié, & ſommes venus mouiller dans le port.

Dia, aujourd'hui Standié, eſt éloignée de quatre lieues de Candie. Elle eſt abſolument ſtérile; on n'y trouve ni village, ni habitans; les ronces, les buiſſons, les brouſſailles qui tapiſſent les rochers, ſervent de pâture aux chèvres ſauvages qui y ſont en grand nombre: elles courent avec tant de vîteſſe à travers les précipices, qu'il eſt preſque impoſſible de les approcher.

Standié a trois ports où abordent les vaiſſeaux chargés pour Candie. Du ſommet de la montagne nous découvrions la ville; mais la

mer était si mauvaise, qu'aucun bateau n'osait sortir pour nous tirer de cette prison. Enfin le quatrième jour une barque est venue nous prendre & nous a conduits à la capitale. L'Archipel.

Avant que nous parcourions l'île de Candie, visitons un moment l'ancienne Crète. Ce n'est qu'en rapprochant le passé du présent que nous pourrons concevoir une idée juste de cette contrée fameuse. Il existe une foule d'opinions diverses sur les premiers habitans de Crète. Strabon, qui les a savamment discutées, dit, après plusieurs pages : « Je n'aime point les fables ; cependant j'ai » donné de longs détails sur celles-ci, parce » qu'elles tiennent à la théologie : toute dis- » sertation sur les dieux doit peser les opi- » nions antiques & les distinguer de la fable. » Les anciens se plûrent à couvrir d'un voile » leurs connaissances sur la nature. Il n'est » pas possible d'expliquer toutes leurs énig- » mes ; mais en exposant au grand jour les » allégories nombreuses qu'ils nous ont laiss- » sées, en examinant avec attention leurs rap- » ports, leurs différences, l'esprit peut, à » l'aide de la comparaison, découvrir la vé- » rité ».

Cette île célèbre reçut son nom de *Crès*, le premier de ses rois. Il était l'auteur de plu-

L'Archipel.

sieurs découvertes utiles qui avaient contribué au bonheur de ses peuples. Animés par la reconnaissance, ils voulurent conserver le souvenir de ses bienfaits & immortaliser son nom en le donnant à l'île. Ce ne fut pas le seul monarque qui gouverna l'île de Crète: il eut des successeurs. Parmi ces souverains, on distingue Minos, que l'antiquité a jugé le plus sage des législateurs. La place qu'elle lui a assigné dans les enfers, est un témoignage non équivoque de la réputation glorieuse qu'il s'était acquise par sa justice. Le dernier de ces rois fut Idomenée, qui, en revenant du siége de Troies, chargé de lauriers, ne put jamais aborder sur la côte de Crète. On voit à cette époque la monarchie éteinte & l'état devenir républicain.

Strabon a jugé cette république digne de son pinceau, & a consacré dans son immortel ouvrage les traits principaux qui la caractérisent. Leur singularité frappera sans doute. On trouve une différence prodigieuse entre les principes de cette ancienne république & ceux de la plupart des gouvernemens actuels. Mais on voit avec plaisir une législation dont l'unique but fut de faire éclorre dans le cœur de l'enfance le germe des vertus, de le développer dans l'adolescence, d'inspirer à l'hom-

me fait l'amour de la patrie, de la gloire, de la liberté, & de conſoler la vieilleſſe par la conſidération & l'eſtime attachées à la ſageſſe de ſes conſeils. On la voit occupée à former des amis tendres, des citoyens zélés & d'excellens adminiſtrateurs; elle n'employait pas beaucoup d'ordonnances pour produire ces avantages ineſtimables : ils découlèrent naturellement d'une ſeule ſource, l'éducation publique ſagement adminiſtrée. Les exemples qu'y recevait la jeuneſſe, les vertus dont elle était témoin, les faits mémorables dont elle entendait le récit, les applaudiſſemens qui les ſuivaient, les diſtinctions accordées au courage, aux belles actions, l'opprobre imprimé au vice; voilà les ſeuls reſſorts qu'employa le légiſlateur crétois pour former une nation ſenſible, guèrrière & vertueuſe. J'oſe dire que ces reſſorts, puiſés dans la connaiſſance du cœur humain, ſuffiraient pour faire fleurir les mœurs dans tout eſpèce d'état; mais les mœurs ſont la choſe dont les gouvernemens s'occupent le moins. La froide politique les regarde en pitié; elle condamne la plume hardie qui oſe en proclamer l'empire; elle aſſeoit des ſubſides ſur leur dépravation, &, au lieu de s'occuper de la proſpérité des peu-

L'Archipel.

L'Archipel.

ples, elle calcule les intérêts des rois, leur or & leur puiſſance.

La forme du gouvernement crétois était compoſée de la volonté du peuple & de celle des chefs. Chaque année, dans une aſſemblée nationale, dix magiſtrats étaient élus à la pluralité des voix : on les nommait *coſmes*, & ils rempliſſaient les mêmes fonctions que les éphores à Sparte. Ils préſidaient à la guerre & réglaient les affaires les plus importantes. Ils avaient le droit de choiſir des vieillards pour conſeillers. Ces vieillards, au nombre de vingt-huit, compoſaient le ſénat de Crète. On les prenait parmi ceux qui avaient exercé la charge de *coſmes*, ou qui ſe diſtinguaient par un mérite éminent & une probité ſans tache. Ces ſénateurs étant perpétuels, jouiſſaient d'une haute conſidération, & l'on ne décidait rien ſans les avoir conſultés. C'était une barrière que la ſageſſe du légiſlateur oppoſait à l'ambition de ces dix chefs. Il avait encore borné leur puiſſance, en fixant à une année la durée de leur adminiſtration. Sa prévoyance s'était étendue plus loin. Il eſt poſſible que la ſéduction détermine les ſuffrages du peuple ; ainſi ſon choix pouvait quelquefois tomber ſur un ſujet indigne d'un poſte honorable. Si cet événement arrivait, celui qui déshonorait

la dignité de *cosme* était destitué dans une as- L'Archipel.
semblée de la nation, ou simplement de ses collègues. Voilà ce qui sans doute fait dire à Platon : « La république qui s'approche trop » de l'état monarchique, & celle qui affecte » une liberté trop étendue, n'ont point pour » bâse une juste modération. O Crétois ! ô » Lacédémoniens ! vous avez évité ces deux » écueils, en établissant vos lois sur des fon- » demens plus solides ! »

Voyez combien cette administration est simple. Un peuple libre, mais trop peu éclairé pour se conduire lui-même, nomme des magistrats auxquels il remet son autorité. Ces chefs, revêtus de la puissance exécutive, élisent des sénateurs pour les éclairer de leurs conseils. Ces conseillers ne peuvent rien décider par eux-mêmes ; mais ils sont perpétuels, & cette stabilité assure leur crédit & étend leurs lumières. Un intérêt puissant engage les chefs de la république à parcourir glorieusement leur carrière. D'un côté, la crainte du déshonneur les arrête ; de l'autre, l'espoir de devenir un jour membres du conseil national les excite.

Examinons maintenant les moyens employés par le législateur pour former des citoyens. Tous les Crétois étaient soumis à leurs magis-

L'Archipel.

trats & diviſés en deux claſſes; celle de l'âge viril & celle de la jeuneſſe. Les hommes faits entraient dans la première; les jeunes gens parvenus à leur dix-ſeptième année compoſaient la ſeconde. La ſociété des hommes, dans des édifices publics, prenait ſes repas en commun. Là, le chef, le magiſtrat, le pauvre, le riche, aſſis enſemble, avaient le même breuvage, la même nourriture. Un vase rempli de vin mêlé d'eau, que l'on paſſait à la ronde, était l'unique boiſſon des convives : les vieillards ſeuls avaient le droit de demander un ſurcroît de vin. Ce peuple ſi ſage connaiſſait ſans doute l'empire de la beauté, puiſqu'il avait établi une femme pour préſider à chaque table. Elle prenait publiquement les mets les meilleurs, & les préſentait à ceux qui s'étaient illustrés par leur valeur dans les combats, ou leur ſageſſe dans les conſeils. Cette diſtinction, loin de faire des jaloux, excitait tout le monde à s'en rendre digne. Près du lieu où les citoyens étaient aſſemblés, on dreſſoit deux tables, appelées hoſpitalières : tous les voyageurs & tous les étrangers qui ſe préſentaient, y étaient admis. Ils avaient auſſi une maiſon particulière où ils pouvaient paſſer la nuit.

Après le dîner, les chefs avaient coutume de s'entretenir enſemble, & de conſulter ſur

les affaires de la république. Ils racontaient ensuite les belles actions faites dans les combats; ils exaltaient le courage des plus illustres guerriers, & exhortaient les jeunes gens à la vaillance. Ces assemblées étaient la première école de l'enfance. A sept ans, on mettait l'arc à la main du Crétois; dès-lors il était reçu dans la société des hommes. Là, assis par terre, & vêtu d'un habit simple qu'il gardait toute l'année, il servait les vieillards & écoutait en silence leurs avis. Son jeune cœur s'enflammait au récit des hauts faits d'armes, & il brûlait de les imiter. Il se faisait une habitude de la sobriété & de la tempérance; ayant sans cesse devant les yeux des exemples de modération, de sagesse, de patriotisme, il recevait les germes des vertus, avant même d'avoir l'usage de raison. L'Archipel.

On l'accoutumait de bonne heure aux armes & à la fatigue, afin qu'il pût endurer la chaleur, le froid, franchir les monts & leurs précipices, & supporter courageusement les coups qu'il recevait dans les gymnases & les combats. Son éducation ne se bornait pas aux exercices gymnastiques; on l'instruisait à chanter avec une sorte de mélodie les lois écrites en vers, afin que le plaisir de la musique les lui gravât plus facilement dans l'esprit, & que s'il péchait

L'Archipel.

contre elles, il ne pût s'excuſer ſur ſon ignorance. Il apprenait enſuite des hymnes en l'honneur des Dieux & des poëmes faits à la louange des héros. Parvenu à ſa dix-ſeptième année, il quittait la ſociété des hommes & entrait dans celle de la jeuneſſe.

Là continuait ſon éducation. Il s'exerçait à la chaſſe, à la lutte, & à combattre avec ſes compagnons. Ces jeux n'étaient pas toujours ſans danger, puiſqu'on s'y ſervait quelquefois d'armes de fer. Lorſque les jeunes gens avaient fini leurs exercices & atteint l'âge fixé par la loi, ils entroient dans la claſſe des hommes faits: alors, devenus membres de la ſociété, ils avaient leurs voix dans les aſſemblées nationales & pouvaient parvenir à toutes les charges de la république. Dès-lors ils étaient forcés de ſe marier; mais ils attendaient pour conduire chez eux leurs épouſes, qu'elles ſe fuſſent rendues capables de l'adminiſtration domeſtique. Tels ſont les principaux caractères du gouvernement crétois. « Le légiſlateur, dit Strabon, avait » conſidéré la liberté comme le plus grand » bien dont les villes puiſſent jouir. En effet, » elle ſeule aſſure la propriété des citoyens: » la ſervitude au contraire la détruit. L'eſ- » clave n'a rien en propre, pas même ſa per- » ſonne. Il importe donc aux hommes de con-

» ſerver leur liberté. La concorde cimente ſon
» empire, & on la voit fleurir par-tout où on
» a étouffé le germe des diſſenſions. Preſque
» toutes ont leur ſource dans la ſoif des ri-
» cheſſes & dans l'amour du luxe. Oppoſez à
» ces paſſions la frugalité, la modération,
» l'égalité, & vous détruirez l'envie, la haine,
» l'injuſtice & les mépris qui affligent le genre
» humain ». Voilà préciſément ce que le lé-
giſlateur de Crète exécuta. Auſſi la république,
riche, puiſſante & fortunée, mérita les éloges
des plus célèbres philoſophes de la Grèce.
Mais le plus bel hommage qu'elle reçut, fut
d'avoir fourni à Lycurgue le modèle de celle
qu'il établit à Lacédémone.

L'Archipel.

La république de Crète, dont l'antiquité
remonte au ſiége de Troies, fleurit juſqu'au
règne de Jules Céſar : aucune autre n'a joui
d'un règne auſſi long. Le légiſlateur en fon-
dant le bonheur des Crétois ſur la liberté,
avait établi des lois propres à former des hom-
mes capables de la défendre ; tous les citoyens
étaient ſoldats ; tous étaient exercés dans l'art
de la guerre.

D'un autre côté, le légiſlateur perſuadé que
les conquêtes ſont ordinairement de grandes
injuſtices ; que ſouvent elles affoibliſſent la
nation victorieuſe & corrompent preſque tou-

L'Archipel.

jours ſes mœurs, s'était efforcé d'en détourner les Crétois. Les productions abondantes de leur île fourniſſaient à leurs beſoins; ils pouvaient ſe paſſer des richeſſes étrangères, qui, avec le commerce, euſſent amené le luxe & les vices qui marchent à ſa ſuite. Il fut, ſans le défendre expreſſément, en inſpirer le dégoût. Les jeux gymnaſtiques qui occupèrent les loiſirs de l'ardente jeuneſſe, les plaiſirs de la chaſſe auxquels elle ſe livra, les ſpectacles publics qui raſſemblèrent les diverſes claſſes de la ſociété & où les femmes étaient admiſes; l'amour de l'égalité, de l'ordre, de la patrie, dont il enflamma tous les cœurs; les inſtitutions ſages qui firent d'une nation une ſeule famille, tous ces liens attachèrent les citoyens à leur île, & trouvèrent chez eux le bonheur qu'ils déſiraient. Ils ne ſongèrent point à chercher au-dehors une gloire imaginaire, & à ſoumettre d'autres peuples à leur empire. Auſſi depuis que cet état eut pris la forme républicaine, juſqu'au moment où Rome l'attaqua, on ne vit jamais la nation en corps porter ſes armes chez un peuple étranger. Cette modération eſt unique dans l'hiſtoire, & les Crétois ſeuls en ont mérité la gloire. Tel fut l'eſprit de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèbres, qu'elles en ont produit de plus belles encore.

Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occupèrent de ce grand objet : prononçons du moins avec reſpect le nom de Rhadamante, qui dès les plus anciens temps jetta les fondemens de la légiſlation, & celui de Minos qui éleva l'édifice. L'Archipel.

Les nations paſſent ſur la terre comme les monumens de leur puiſſance, & après quelques ſiècles, à peine reconnaît-on dans leurs deſcendans l'empreinte de leur antique caractère. Les unes ſubſiſtent plus long-temps, les autres moins ; & l'on peut preſque toujours calculer leur durée ſur la bonté de leurs lois & leur fidélité à les obſerver. La république de Crète, établie ſur des fondemens ſolides, n'a, pendant plus de dix ſiècles, reconnu aucun maître étranger ; elle repouſſa généreuſement les fers des princes qui tentèrent de l'aſſervir. Enfin le temps arriva où les Romains, fiers de leurs victoires & de leurs forces, affectèrent l'empire du monde, & ne voulurent plus voir dans l'univers que des ſujets ou des eſclaves. Ces conquérans ne purent s'emparer de l'île de Crète qu'après avoir fait périr ſes plus braves guerriers ; ils y perdirent beaucoup de monde, & achetèrent par bien des travaux une victoire enſanglantée. Enfin leur fortune l'emporta, & le premier ſoin du vainqueur fut d'abolir les lois de Minos, & d'établir à leur place celles de Numa.

L'Archipel.

Depuis cette époque juſqu'à nos jours, c'eſt-à-dire, pendant une eſpace de dix-neuf cents ans, les Crétois n'ont plus figuré parmi les autres peuples de la terre; ils n'ont plus formé une nation, & ont perdu peu-à-peu leur vaillance, leurs mœurs, leurs vertus, leurs sciences & leurs arts. On ne peut attribuer ces pertes déplorables qu'à l'extinction de leur liberté. Tant il eſt vrai que l'homme eſt né pour elle; que dépourvu de cet appui qu'il a reçu de la nature pour ſoutenir ſa faibleſſe, ſon génie eſt ſans feu, ſon courage ſans énergie, ſa volonté ſans puiſſance, & qu'enfin il ſe détériore & tombe dans l'aviliſſement.

L'île de Crète jointe au petit royaume de Cyrène, ſur la côte de Lybie, forma une province romaine. Conſtantin la diviſa dans la nouvelle diſtribution qu'il fit de l'empire. Elle reſta ſous la domination des empereurs de Byſance, juſqu'au temps où Baudoin, comte de Flandres, aſſis ſur leur trône, la céda aux Vénitiens.

L'île de Crète reſpira ſous les lois de cette ſage république. Les peuples y jouirent d'un gouvernement modéré, & encouragés par leurs maîtres, ſe livrèrent au commerce & à l'agriculture. Les voyageurs trouvèrent auprès des commandans vénitiens les reſſources dont ils ont beſoin pour étendre & perfectionner les connaiſſances

connoiſſances utiles au genre humain. Le naturaliſte Belon ſe loue beaucoup de leurs bons offices, & fait des deſcriptions intéreſſantes de l'état floriſſant qu'il parcourait. L'Archipel.

Veniſe poſſédait cette île depuis cinq ſiècles & demi, & Cornaro occupait la charge la plus importante, tandis que l'orage grondait du côté de Conſtantinople. Les Turcs, depuis un an, raſſemblaient un armement prodigieux. Ils trompaient le baile en l'aſſurant qu'il était deſtiné contre Malte. Tout-à-coup, au milieu de la paix jurée, ils vinrent fondre ſur la Crète, l'an 1645, avec une flotte de quatre cents voiles, ſoixante mille hommes de débarquement & quatre pachas. L'empereur Ibrahim, qui ordonnait cette expédition, n'avait aucun motif pour l'entreprendre. Il employa toute la perfidie des orientaux pour en impoſer au ſénat de Veniſe. Il combla de préſens ſon ambaſſadeur, & le fit aſſurer que la république n'avait rien à craindre pour ſes poſſeſſions. Au moment où il donnait ces aſſurances, l'armée navale s'enfonçait dans le golfe de la Canée, & alla prendre terre au-deſſous de la rivière de *Plutania*.

Les Vénitiens qui ne s'attendaient point à cette irruption ſubite, n'avaient fait aucuns préparatifs pour la repouſſer. Le général Cornaro

L'Archipel.

fut frappé comme d'un coup de foudre, lorſqu'il apprit la deſcente des ennemis. Tandis que le ſénat de Veniſe délibérait ſur les moyens de ſecourir la Canie, tandis qu'il s'occupait à raſſembler une flotte, les généraux mahométans ſacrifiaient le ſang de leurs ſoldats pour terminer glorieuſement leur entrepriſe. Depuis cinquante jours la place tenait contre toutes les forces des Turcs. Les Caniotes, n'eſpérant plus un ſecours trop long-temps différé, voyant trois brêches ouvertes, accablés de fatigues & de bleſſures, réduits à cinq cents hommes qu'il fallait diſperſer ſur des murs d'une demi lieue de circuit, minés de toutes parts, demandèrent à capituler. Ils obtinrent les conditions les plus honorables, & après deux mois d'une défenſe glorieuſe, ils ſortirent de la place avec les honneurs de la guerre. Dans cet extrémité, tout combattit. Les Calòyers portèrent le mouſquet; des femmes, oubliant leur ſexe, parurent au milieu des défenſeurs, ſoit pour leur donner des armes, ſoit pour s'en ſervir elles-mêmes, & pluſieurs de ces braves héroïnes y perdirent la vie.

En 1648, commença le ſiége mémorable de Candie, beaucoup plus long que celui de Troies. Si une plume féconde & brillante, comme celle d'Homère, raſſemblait dans un

cadre les événemens extraordinaires de ce ſiége fameux, elle offrirait à la poſtérité de hauts faits d'armes, de grands tableaux, & des héros comparables à ceux de l'Iliade. Mais les actions mémorables ne manquent point à l'hiſtoire des nations. Chaque âge en produit de nouvelles, & la nature avare, après des ſiècles nombreux, enfante à peine un génie comparable au père de la poéſie. Enfin, après plus de trente années de guerre, après avoir fait périr plus de deux cent mille hommes dans l'île, après l'avoir arroſée de ſang muſulman & chrétien, la Porte en eſt aujourd'hui ſouveraine maîtreſſe.

L'Archipel.

CHAPITRE VI.

Deſcription de l'île de Candie. — Son gouvernement. — Ruines de Gortyne. — Le labyrinthe. — Mont Ida. — Couvent d'Aſomatos. — Ville de Retimo. — Beauté des hommes & des femmes dans l'île de Candie. — Avantages dont ils jouiſſent. — Converſation avec Iſmaël Aga, un des riches propriétaires de la Canie. — Mœurs de Candiotes. — Danſe pyrrhique. — Cap Melec. — Viſite dans un couvent de religieuſes nommé Acrotiri.

L'Archipel.

CANDIE eſt le ſiége du gouvernement turc. La Porte y envoie ordinairement un pacha à trois queues. Les principaux officiers & les divers corps de la milice ottomane y ſont raſſemblés. Cette ville, riche, commerçante & bien peuplée pendant que les Vénitiens la gouvernaient, eſt bien déchue de ſon ancienne puiſſance. Le port, qui forme ce joli baſſin où les navires ſont à l'abri de tous les vents, ſe comble de jour en jour; il ne reçoit plus que des bateaux & des petits bâtimens, allegés d'une partie de leurs marchan-

diſes. Ceux que les Turcs frètent à Candie, ſont obligés d'aller, preſque ſur leur leſt attendre leur chargement dans les ports de Standié, où des barques le leur portent. Ces entraves gênent le commerce, & les gouverneurs ne ſongent point à les faire diſparaître, auſſi eſt-il conſidérablement diminué. L'Archipel.

Candie, embellie par les Vénitiens, percée de rues droites, ornée de maiſons bien bâties, d'une belle place & d'une fontaine magnifique, ne renferme dans ſa vaſte enceinte qu'un petit nombre d'habitans. Pluſieurs quartiers ſont preſque déſerts; celui du marché eſt le ſeul où l'on voie du mouvement & de l'affluence. Les Mahométans ont converti la plupart des temples chrétiens en moſquées; cependant ils ont laiſſé deux égliſes aux Grecs, une aux Arméniens & une ſynagogue aux Juifs. Les capucins poſſèdent un petit couvent avec une chapelle.

A l'occident de Candie, ſe prolonge une chaîne de montagnes qui deſcend du mont Ida & dont la pointe va former le promontoire de *Dion*. Avant d'y arriver, on rencontre, ſur le bord de la mer, *Palio Caſtro*; ſa ſituation correſpond à celle de Panorme, qui était au nord-oueſt d'Héraclée.

La rivière que l'on voit à l'occident de Can-

L'Archipel.

die, s'appelait anciennement le *Triton*. *Loaxus* se trouve un peu plus loin. Une lieue à l'orient de cette ville, le fleuve *Ceratus* coule dans une vallée charmante. Dans un espace de plus d'une demi-lieue, autour des murs de Candie, on ne rencontre pas un seul arbre. Les Turcs, pendant le siége, les coupèrent tous, & détruisirent les jardins & les vergers qui environnaient la ville : au-delà de cette enceinte, la campagne est abondante en blés & en arbres fruitiers. Les coteaux voisins plantés de vignobles, donnent la Malvoisie du mont Ida. Ce vin, peu connu en France, est parfumé, d'un goût très-agréable, & fort estimé dans le pays.

Le dessein de parcourir les lieux les plus fameux de l'île, nous fit diriger notre course vers *Gortyne*. Nous arrivâmes le jour même de notre départ de Candie aux ruines de Cnosse, nommée *Cnossou* par les Grecs modernes. C'était la ville royale de Minos; il y avait établi le siége de son empire; c'est là qu'il publia ses lois admirables dont l'antiquité vante la sagesse. Des monceaux de pierres, d'anciens murs à moitié démolis, des restes d'édifices, & le nom de *Cnossou* que cet emplacement conserve, font connaître d'une manière certaine le lieu qu'elle occupait. Sans

doute que ces débris étaient beaucoup plus considérables avant la fondation de Candie : leur proximité aura engagé les Vénitiens à s'en servir pour élever les forts, les remparts & les maisons de cette capitale. L'Archipel.

Nous laissâmes *Cnossou* à notre gauche, & nous continuâmes notre route. Lorsque nous fûmes arrivés sur les collines élevées qui bordent le pied du mont Ida, du côté de l'orient, nous eûmes des points de vue fort agréables. Nous découvrions de distance en distance, des vallées couvertes de verdure, de petits villages placés sur le bord des ruisseaux, entourés de jolis vergers, & çà & là des bouquets d'arbres verts qui couronnoient les côteaux.

Nous étions à quatre lieues au sud-est de Candie & nous gravissions un rocher fort escarpé, lorsque nos guides nous avertirent que nous passions près du tombeau de Jupiter. Nous escaladâmes la montagne, pour contempler cet antique monument. Nous ne vîmes qu'un monceau de grosses pierres à moitié rongées par le temps, que les habitans du pays appellent le tombeau de Jupiter.

En descendant de la montagne, nous rencontrâmes une noce villageoise qui se rendait au hameau voisin. Un grand nombre de Grecs

L'Archipel.

montés sur des chevaux & des mules composaient l'escorte de la mariée. Une troupe de jolies personnes l'entouraient. Elles étaient vêtues de leurs plus beaux habits; leurs longs voiles blancs tombaient avec grace sur leurs épaules. Les hommes portaient des ceintures brillantes. Tout le monde paraissait fort gai. Nous jugeâmes qu'il était de la politesse française de saluer la mariée. Nous nous arrêtâmes en haie sur son passage, & nous fîmes une salve générale de notre mousqueterie. Ceux d'entre les Grecs qui avaient des armes nous répondirent, & nous nous quittâmes après nous être fait des complimens réciproques.

Nous descendîmes dans la plaine, &, quoiqu'au mois de novembre, nous éprouvions des chaleurs assez fortes; il nous fallut franchir plusieurs collines qui forment la base du mont Ida du côté de l'orient. Le pays était très-varié, très-pittoresque. Enfin après avoir monté pendant long-temps, nous apperçûmes dans le lointain le monastère de Saint George. Son aspect nous réjouit, & nous nous hâtâmes de l'atteindre. Les religieux furent d'abord effrayés de notre nombre, & le supérieur se cacha suivant l'usage. Mais nous possédions un homme qui connaissait parfaitement les Grecs & leurs subterfuges. Il s'adressa à quelques

caloyers & leur dit que nous avions avec nous le conſul de France qui ſe rendait à la Canée, qu'il avait beaucoup de crédit auprès des puiſſances du pays, & qu'il pouvait rendre de grands ſervices à leur évêque & à tous les convens de l'île. On ne manqua pas de faire ces rapports au ſupérieur. A l'inſtant il vint nous recevoir, nous complimenter, & toutes les portes nous furent ouvertes. L'Archipel.

Auſſitôt que nous eûmes mis pied à terre, des enfans vinrent prendre nos chevaux par la bride & les promenèrent au pas pendant un quart d'heure avant de les conduire à l'écurie. Cet uſage s'obſerve régulièrement dans toute l'île de Crète. On ne renferme jamais ces animaux en ſueur. On a toujours ſoin de les promener pendant quelque temps à l'air libre. Auſſi les chevaux crétois ſont ſains, vigoureux & infatigables. Ils graviſſent avec ardeur les montagnes les plus eſcarpées, & deſcendent, ſans broncher, des vallées taillées en précipices. La vie du voyageur dépend de la ſûreté de leur pied. Il coroie ſouvent par des ſentiers étroits des abymes profonds où un faux pas le précipiterait.

Tandis qu'on préparait le ſouper, un religieux nous pria inſtamment d'entrer dans ſa célule. Il aimait le bon vin, & il y paraiſſait

L'Archipel.

ſur ſa figure. Il nous régala de ſon mieux de ſa liqueur chérie. Il eſt vrai qu'il ne poſſédait qu'une coupe ; mais elle était large & profonde. Il la fit paſſer à la ronde, & fut fort content des éloges que nous donnâmes à ſon vin.

Les caloyers de Saint Georges poſſèdent des biens immenſes où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Les Turcs les leur ont laiſſés à condition qu'ils donneraient l'hoſpitalité à tous les voyageurs. Ils l'exercent ordinairement d'aſſez bonne grace. Ces maiſons ſont d'une grande reſſource dans un pays où il n'y a ni hôtellerie ni caravanſerai. Sans cet aſyle, le voyageur ſerait obligé de porter avec lui des bagages conſidérables & toutes les choſes néceſſaires à la vie. Ces religieux cultivent eux-mêmes leurs campagnes & doivent à leurs travaux l'aiſance dont ils jouiſſent.

On nous ſervit un ambigu magnifique. Un cochon de lait rôti occupait le plat du milieu. On voyait à l'entour d'excellent mouton, des pigeons & de fort bonnes volailles. Pluſieurs plats remplis de grenades, d'amandes, de raiſins, d'olives fraîches & de miel couvraient la table. Ce miel, tranſparant comme le criſtal, était délicieux. Auſſi parfumé que les fleurs, auſſi délicat que les meilleures confitures, il

flattait également le goût & l'odorat. Le supérieur nous fit apporter des vins exquis. Le rouge, le blanc, l'orangé que l'on cultive sur les côteaux qui environnent le monastère, méritèrent tour-à-tour nos hommages. L'Archipel.

Notre projet était de visiter Gortyne et le Labyrinthe. Nous partîmes de bon matin du monastère de Saint George, après avoir remercié nos hôtes, qui eurent l'honnêteté de nous fournir des provisions pour le déjeûner. Nous marchions vers le midi de l'île, & depuis le couvent, nous descendîmes pendant deux heures pour gagner la plaine. La route était moins fatigante que celle de la veille. Nous parcourions de belles campagnes parsemées de villages, entourées d'oliviers & d'amandiers; la plupart, situés sur le penchant des collines, formaient de jolis payfages. Ce canton paraissait riche & peuplé; mais le temps de la récolte & de la vendange étant passé, nous rencontrions peu d'habitans. Ils étaient enfermés dans leurs demeures, occupés des travaux domestiques.

Nous avancions sur un terrein uni, resserré entre deux chaines de montagnes, dont les flancs étaient sillonés de ravins où coulaient de belles eaux. De nombreux troupeaux de chèvres & de moutons y paissaient le thim,

L'Archipel.

y broutaient la feuille des arbriſſeaux ſauvages. Par-tout des ſites agréables & variés amuſaient nos regards. Nous faiſions beaucoup de chemin ſans nous en appercevoir.

Nous marchions depuis ſept heures, lorſque nous arrivâmes à un gros bourg dont les habitans ne jouiſſent pas d'une réputation intacte. On les accuſe d'aimer à dépouiller les voyageurs. Nos armes nous raſſuraient. Nous reſolûmes d'y demander à dîner; nous fûmes mal reçus dans pluſieurs maiſons; enfin nous frappâmes à une porte dont les hôtes nous montrèrent une meilleure volonté. Des œufs, des olives, du miel & de mauvais fromage furent les ſeuls mets qu'on nous offrit. Nous les payâmes généreuſement & nous partîmes. En quittant ce lieu maudit, pluſieurs des habitans nous accablèrent d'injures; la vue de nos mouſquets tournés vers eux, & le ſabre nud de nos janiſſaires les firent rentrer dans le devoir.

Nous entrions dans la plaine de Meſſara; c'eſt la plus fertile en bled de tout le royaume de Candie. La terre y eſt excellente, & la récolte ne trompe jamais l'eſpérance du laboureur. Un chemin ſerré & tiré au cordeau nous annonçait l'approche de Gortyne; nous ne tardâmes pas à découvrir ſes ruines, & nous paſſâmes pluſieurs heures à les examiner. On

ſait qu'elle eſt de la plus haute antiquité : elle floriſſait lorſque Lycurgue voyageait en Crète. L'Archipel.

Les ruines de Gortyne couvrent une grande étendue de terrein & donnent une idée de ſon ancienne magnificence. On remarque une porte de ville conſtruite en groſſes briques, autrefois recouvertes de pierres de taille. On a détaché toutes celles du ceintre & des côtés ; cependant elle ſubſiſte & doit durer long-temps. Cet édifice a une épaiſſeur conſidérable & préſente une large façade. Au-delà de cette porte, on diſtingue un grand emplacement qui forme à-peu-près un quarré long. On voit un double rang de piédeſtaux alignés ſur les côtés. La baſe de ces marbres eſt enterrée, & le ſommet ſeul déborde le terrein. Cette diſtribution paraît annoncer le portique d'un temple. On rencontre d'eſpace en eſpace des monceaux de décombres & des colonnes de marbre & de granit enfoncées en terre juſqu'à moitié de leur fût. Les chapiteaux ſont renverſés à l'entour ; pluſieurs n'en ont point du tout.

Ces débris ne paraiſſent pas proportionnés à la grandeur & à la magnificence de Gortyne. Mais il faut ſonger que les plus beaux marbres en ont été enlevés ; que l'on voit dans les villages des environs des colonnes antiques ſervir à former la porte des jardins turcs, & que la

L'Archipel.

meilleure partie des ſes ornemens eſt enfoncée ſous le terrein qui eſt conſidérablement exhauſſé. Si l'on y faiſait des fouilles, on y trouverait quantité de ſtatues & des monumens précieux. Aujourd'hui le laboureur y fait paſſer la charrue, & couvre de moiſſons les ruines des palais & des temples de Gortyne. Tel eſt le ſort des anciennes villes; elles ſont l'ouvrage de l'homme & periſſent comme lui.

Nous quittâmes la plaine de Gortyne pour aller voir le labyrinthe. Le chemin qui conduit à ce lieu mémorable eſt rude & eſcarpé; il nous fallut monter pendant plus d'une heure; enfin nous arrivâmes à l'entrée. Nous avions apporté le fil d'Ariane, c'eſt-à-dire, une ficelle de quatre cents toiſes de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux janiſſaires pour la garder, & avec défenſe de laiſſer entrer perſonne. L'ouverture du labyrinthe eſt naturelle & peu large. Quand on s'eſt un peu avancé dans l'intérieur, on trouve un eſpace parſemé de groſſes pierres, & couvert d'une voûte plate taillée dans l'épaiſſeur de la montagne. Pour ſe conduire dans ce ſéjour ténébreux, chacun de nous tenait à la main un gros flambeau. Deux Grecs portaient le peloton de ficelle, qu'ils déroulaient ou ployaient ſuivant les circonſtances. Nous nous

égarâmes d'abord dans diverſes allées ſans iſſues, & il fallut revenir ſur nos pas. Enfin nous trouvâmes le canal véritable. Il eſt à droite en entrant : on y monte par un ſentier étroit, & l'on eſt obligé d'y ramper ſur les pieds & les mains l'eſpace de cent pas, parce que la voûte eſt extrêmement baſſe. Au bout de ce conduit étroit, le plafond s'exhauſſe tout-à-coup & nous pûmes marcher debout. Au milieu des ténèbres épaiſſes qui nous environnaient, des routes nombreuſes qui s'écartaient de chaque côté & ſe croiſaient en différens ſens, les deux Grecs que nous avions loués tremblaient de frayeur ; la ſueur découloit de leur front, & ils ne voulaient pas avancer à moins que nous ne fuſſions à leur tête. L'Archipel.

Les allées que nous parcourions étaient ordinairement hautes de ſept à huit pieds ; leur largeur variait depuis ſix juſqu'à dix & quelquefois d'avantage. Toutes ſont taillées au ciſeau dans le rocher, dont les pierres, d'un gris ſale, ſont poſées par couches horizontales. En quelques endroits, de grands blocs de ces pierres, à moitié détachées de la voûte, ſemblent prêts à tomber ; il fallait ſe baiſſer pour paſſer deſſous, au riſque d'être écraſé par leur chûte. Les tremblemens de terre, très-

L'Archipel.

fréquens dans l'île de Crète, ont ſans doute cauſé ces dégats.

Nous errions ainſi dans ce dédale, dont nous cherchions à connaître toutes les ſinuoſités; lorſque nous avions parcouru une allée nous entrions dans une autre; ſouvent nous étions arrêtés par un cul-de-ſac. Quelquefois, après de long détours, nous étions étonnés de nous trouver au carefour d'où nous étions partis: alors nous avions embraſſé avec notre corde une grande étendue de rocher: il fallait la replier & revenir ſur nos pas. Il n'eſt pas poſſible de décrire combien ces routes ſont multipliées & tortueuſes. Les unes forment des courbes qui conduiſent inſenſiblement à un grand vuide ſoutenu par d'énormes pilliers, & d'où partent trois ou quatre rues qui mènent à des lieux oppoſés. D'autres, après de longs circuits, ſe diviſent en pluſieurs rameaux. Celles-ci ſe prolongent fort loin, & terminées par le rocher, obligent le voyageur de retourner en arrière. Nous marchions avec précaution dans les replis de ce vaſte labyrinthe, au milieu des ténèbres éternelles qui l'habitent, & dont les flambeaux ont peine à percer l'obſcurité.

La précaution que nous avions priſe d'y voyager avec le fil d'Ariane, & de l'attacher de

de distance en distance de peur qu'il ne se rompît, nous permettait de nous étendre dans tous les sens. Nous remarquâmes en plusieurs endroits des chiffres écrits en crayon noir. Un fait qu'on doit citer, c'est la propriété qu'a le rocher de relever en bosse les noms qu'on y a gravés. Nous en vîmes plusieurs dont cette espèce de sculpture en relief avait deux lignes d'épaisseur. La matière en est plus blanche que celle de la pierre. L'Archipel.

Après nous être promené pendant long-temps dans l'antre épouvantable du Minotaure, nous arrivâmes à une grande salle ornée de chiffres, dont les plus anciens ne remontent pas au-delà du quatorzième siècle. Une autre à-peu-près semblable est à droite. Chacune peut avoir vingt-quatre ou trente pieds en quarré. Nous avions déployé presque toute notre ficelle pour y arriver, c'est-à-dire, parcouru environ quatre cents toises. Je ne parle point des excursions diverses que nous fîmes. Nous restâmes trois heures dans le labyrinthe, & nous ne cessâmes de marcher sans pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je crois qu'il serait impossible à un homme d'en sortir, s'il y était abandonné sans fil & sans flambeau : il s'égarerait dans mille détours; l'horreur du lieu, l'épaisseur des ténèbres,

L'Archipel.

porteraient la frayeur au fond de ſon ame, & il périrait miſérablement.

A notre retour, nous viſitâmes un tournant que nous ne connaiſſions pas. Il nous conduiſit à une belle grotte élevée en dôme & taillée par les mains de la nature. Elle n'a pas de ſtalactites ; il n'en paraît pas une ſeule dans toute l'étendue du ſouterrain, parce que l'eau n'y filtre point; tout y eſt ſec, & comme l'air ne s'y renouvelle pas, il y a une odeur très-déſagréable. Des milliers de chauves-ſouris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce ſéjour ténébreux : ce ſont les ſeuls monſtres que nous y découvrîmes. Nous en ſortîmes avec bien du plaiſir, & nous reſpirâmes avec délices l'air extérieur. La nuit commençait à épaiſſir ſes voiles; le chemin était difficile. Nous nous hâtâmes de deſcendre de la montagne, & nous entrâmes dans une ferme voiſine où un Turc nous donna l'hoſpitalité. Il nous traita de ſon mieux; mais nous eûmes pour lit le tapis ſur lequel nous ſoupâmes, & nous y couchâmes tout bottés. Nous partîmes au lever du ſoleil, après avoir ſatisfait notre hôte, qui accepta ce que nous voulûmes bien lui préſenter.

Pendant quelques heures nous marchâmes dans la plaine. La route était auſſi facile qu'a-

gréable : elle devint fort rude lorſque nous eûmes gagné les hauteurs. Nous cotoyions les collines qui terminent le mont Ida du côté du midi; deux chaînes de montagnes ſecondaires formaient entre nous & lui un double amphithéâtre, au-deſſus duquel il élevait ſa tête majeſtueuſe. Nous apperçûmes de gros nuages d'une blancheur éclatante qui venaient ſe ranger autour de ſon ſommet; ils l'environnaient d'une couronne d'argent qui, éclairée par le ſoleil, jetait un éclat merveilleux. L'Archipel.

Tandis que nous voyagions autour du mont Ida, nous apperçûmes ſon front s'obſcurcir peu-à-peu, & bientôt diſparaître ſous un brouillard épais; peu de temps après, nous vîmes des flots de neige blanchir ſon ſommet. Moins élevés d'environ douze cents toiſes, nous jouiſſions d'une température charmante. Le ciel était pur & ſerein; les arbres verts ornaient le pied de la montagne, &, au mois de novembre, nous trouvions des boſquets dont la verdure était auſſi fraîche qu'aux jours de printemps.

Le mont Ida commence vers Candie, & ſe prolonge d'orient en occident juſqu'aux monts Blancs; il s'étend de la mer du Nord juſqu'à celle du Sud : c'eſt le plus haut de l'île. Dans pluſieurs endroits, il conſerve de la neige

L'Archipel.

toute l'année. De ſon ſommet, on apperçoit la mer de Crète & celle de Lybie; les regards ſe promènent ſur un immenſe horiſon, & l'on découvre pluſieurs îles ſemées dans l'Archipel. Dans l'été, lorſque les neiges ſont fondues, de vaſtes pleines, placées ſur la pente de la montagne, offrent d'excellens paturages aux troupeaux. La partie qui regarde Candie poſſède des forêts où l'érable & le chêne vert dominent. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne préſente que des rochers entaſſés qu'il eſt impoſſible d'eſcalader. Des ſources abondantes ſe précipitent de toutes parts des ſommets du mont; les unes coulent en torrens dans les vallées; d'autres arroſent des plaines où l'on récolte d'abondantes moiſſons. Celles-ci diſtribuées avec art, entretiennent la fraîcheur d'une multitude d'arbres fruitiers répandus autour des villages. Les côteaux expoſés à l'ardeur du ſoleil, ſont couverts de vignobles qui produiſent des vins exquis, & par-tout les oliviers font la richeſſe des campagnes.

La diverſité des payſages qui occupaient ſans ceſſe nos regards, nous faiſait oublier les dangers auxquels nous nous étions expoſés. Nous longeâmes, pendant une lieue, la pente d'une colline très-élevée. D'un côté, le terrein taillé à pic ſe préſentait comme un mur; de

l'autre, nous avions un ravin profond de deux cents pieds, où un torrent roulait avec fracas parmi les cailloux qui rempliſſaient ſon lit. Ce fut alors que nous éprouvâmes la bonté de nos chevaux; aucun d'eux ne broncha, ils ſemblaient ſentir le danger, marchaient avec précaution & examinaient où ils devaient poſer le pied. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes ſains & ſaufs au couvent d'Aſomatos. L'Archipel

Il était nuit: nos janiſſaires étant entrés les premiers, le ſupérieur crut qu'il alloit être aſſailli par une troupe de Turcs, & s'alla cacher; mais nous poſſédions, comme je l'ai déja dit, un interprète parfaitement inſtruit du manège de ces religieux; il fureta par-tout, & parvint juſqu'à l'aſyle du ſupérieur; il le complimenta de la part du conſul de France qui venait d'arriver dans ſa maiſon, lui offrit ſes bons offices à la Canée, & careſſant tantôt ſon amour-propre, excitant tantôt ſon intérêt, il nous gagna entièrement ſa faveur. Tout changea de face à la voix du maître qui vint lui-même nous féliciter de notre heureuſe arrivée: on nous ſervit promptement, & en comptant les viandes, les légumes & les fruits, la table fut couverte de quarante plats. Nous nous hâtames d'en profiter. Le ſupé-

rieur nous excita de bon cœur à ſatisfaire notre
L'Archipel. appétit ; il donna une clef particulière à un diacre qui ſe tenait debout derrière ſa chaiſe, & qui revint bientôt avec pluſieurs bouteilles de vin vieux qui embaumait. Pour nous égayer, il but quelques verres à notre ſanté, & exigea que nous lui en rendiſſions raiſon. Vers la fin du repas il était de ſi bonne humeur que, croyant nous amuſer, il nous propoſa de faire chanter le *Kirie eleïſon* par ſes prêtres : nous acceptâmes la propoſition. Auſſitôt pluſieurs enfans, des diacres & des ſous-diacres entrèrent, & au ſignal qu'ils leur donna ils commencèrent à entonner le *Kirie eleïſon*. Ils chantaient avec des voix nazales & produiſaient un tintamarre épouvantable. Nous faiſions tous nos efforts pour ne pas éclatter de rire ; enfin ils ceſſèrent, & nous battîmes des mains en ſigne d'applaudiſſement. Nous croyions en être quittes, mais il nous pria de chanter les mêmes verſets en français. Auſſitôt un jeune homme de notre troupe entonna une chanſon fort plaiſante que nous répétâmes en chœur. Le ſupérieur & ſes prêtres furent charmés de la beauté de notre *Kirie eleïſon* ; cependant ils trouvaient que leur chant avait plus de majeſté, & nous en convinmes facilement.

Nous montâmes à cheval vers les ſept heures

du matin, & fîmes de grands remercimens au ſupérieur qui vint nous ſouhaiter un heureux voyage. Notre projet était d'aller déjeûner à *Arcadi*, le plus beau monaſtère de l'île. Nous n'avions que trois lieues à faire, mais les chemins ſont épouvantables. Nous rencontrâmes des ſentiers eſcarpés, taillés par gradins dans le rocher, & il falloit que nos chevaux graviſſent ces marches de granit & de marbre ſans gliſſer, ſans broncher, autrement ils nous auroient briſés ſur les pierres, ou précipités dans les torrens. Nous étions dédommagés de nos fatigues par la beauté des ſites qui s'offraient à nos regards. Nous traverſions des bois dont la verdure eſt éternelle, où l'on trouve des troupeaux de bouquetins & de chèvres ſauvages. L'Archipel.

Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivâmes au couvent d'Arcadi; le ſupérieur nous reçut poliment & nous fit préparer à déjeûner. Ce monaſtère, ſitué dans le Mont Ida, poſſède des terres immenſes que les nombreux caloyers qui l'habitent cultivent avec ſoin. Les maiſons qui compoſent le monaſtère ſont conſtruites à l'entour d'une vaſte cour. On y voit une belle égliſe où les Grecs des environs ſe raſſemblent pour aſſiſter à l'office divin. Nous viſitâmes la cave

L'Archipel.

où nous ne comptâmes que quarante tonneaux remplis, mais ils étaient fort grands. C'eſt-là que le ſupétieur deſcend, après chaque vendange, pour bénir la récolte nouvelle, & prononce cette oraiſon : « Seigneur Dieu, qui » aimez les hommes, jetez les yeux ſur ce » vin & ſur ceux qui le boivent; béniſſez » nos muids comme vous bénites le puits de » Jacob, la piſcine de Siloë & la boiſſon de » vos ſaints apôtres. Seigneur, qui voulutes » bien vous trouver aux nôces de Cana, où, » par le changement de l'eau en vin, vous » manifeſtâtes votre gloire à vos diſciples, » envoyez préſentement votre Saint-Eſprit ſur » ce vin, & béniſſez-le en votre nom. Ainſi » ſoit-il ».

Après un ample déjeûner, nous demandâmes à voir la bibliothèque du couvent dont on nous avait parlé avec emphâſe. On nous conduiſit à une chambre où nous vîmes environ deux cents bouquins rangés ſur des planches; ils étaient couverts de pouſſière, & il paraît que depuis long-temps ils n'avaient reçu l'honneur d'une viſite. Après en avoir feuilleté un grand nombre ſans avoir rien trouvé qui méritat notre attention, excepté un Homère manuſcrit qu'on ne voulut pas

nous vendre, nous allâmes remercier le supérieur, & prîmes la route de Retimo. L'Archipel.

En quittant le monaſtère, nous deſcendîmes pendant une heure pour gagner la plaine. Lorſque nous y fûmes parvenus, nous eûmes un chemin uni & doux; nous traverſâmes des campagnes admirables par leur fraîcheur & leur fécondité. Un riche négociant juif, établi à Retimo, nous reçut dans ſa maiſon où nous trouvâmes toutes les commodités que nous pouvions déſirer. On ſervit le ſouper ſous un veſtibule ouvert d'un côté ſur la cour, de l'autre ſur un jardin rempli d'orangers. On plaça d'abord ſur la table trois agneaux rôtis, dont deux étaient farcis; trois dindes les remplacèrent; ſix perdrix, ſix poulardes, ſix pigeons & une douzaine de cailles excellentes formèrent le troiſième ſervice: on couvrit enſuite la table de fruits, de confitures, de pâtiſſeries aux amandes & aux piſtaches, & d'une foule de mets délicats. Pour rendre la fête plus complète, on fit venir un virtuoſe du pays qui joua du violon pendant une partie du repas. Ces gens ne connaiſſent pas une note de muſique, ils jouent de mémoire, quelquefois d'imagination, & exécutent tous les airs, toutes les idées qui leur paſſent par la tête. Cet improviſateur muſicien avait quelque choſe

L'Archipel.

d'étonnant : ſon jeu était très-varié, & des paſſages extrêmement tendres forçoient, pour ainſi dire, le cœur & l'oreille de ſe prêter à la mélodie de ſes ſons. Il jouiſſait à Retimo d'une grande réputation, & je crois qu'à Paris on ne l'eût pas entendu ſans plaiſir.

Retimo eſt une jolie ville placée à l'entrée d'une plaine couverte de richeſſes ; elle a peu d'étendue & contient à peine ſix mille habitans ; le port, preſqu'entièrement comblé, ne reçoit plus que des barques. Les Turcs laiſſent agir le temps, ſans s'occuper des dégradations qu'il entraîne, & voient d'un œil tranquille dépérir les ouvrages les plus utiles : auſſi de toutes parts leurs ports ſe comblent, & le commerce qu'ils attiroient fuit vers des lieux plus commodes. Les plaines qui entourent Retimo abondent en productions divines. Les grenades, les amandes, les piſtaches, les oranges y ſont excellentes. C'eſt-là qu'on trouve l'abricotier qui produit le *michmich* dont le jus eſt délicieux & dont l'odeur embaume : c'eſt une eſpèce d'alberge, mais plus fondante & plus petite que celle de France.

Nous quittâmes Retimo comblés des dons du négociant juif, qui nous chargea de proviſions pour la route. A la ſortie de cette ville, nous eûmes deux lieues de mauvais chemins

taillés dans le roc vif. Deſcendus de ces hauteurs, nous cotoyâmes pendant trois lieues le rivage de la mer, & quoique nos chevaux enfonçaſſent dans le ſable, nous allions grand train. Lorſque nous eûmes gagné la groupe des Monts-Blancs, il nous fallut ſans ceſſe grimper ſur des rochers élevés & deſcendre dans une vallée profonde. Cette marche était très-pénible : nous nous delaſſâmes ſur un tapis de verdure dont une ſource entretenait la fraîcheur. Le feuillage de quelques oliviers nous ſervait d'ombrage. Nous étalâmes les proviſions du bon hébreu, & nous ne les épargnâmes point. L'Archipel.

Lorſque nous eûmes gagné le grand chemin, nous découvrîmes le golphe de Sude & le château qui ferme l'entrée : au-delà paraiſſait la tête du cap de Melec, hériſſée de rochers. Nous deſcendîmes enſuite dans une plaine qui nous conduiſit à la Canée. Cette ville, bâtie par les Vénitiens, n'a pas plus de deux milles de circuit; elle eſt ceinte, du côté de la terre, d'un ſimple cordon de murailles extrêmement épaiſſes & défendues par un foſſé profond & large, taillé dans le roc. Elle n'a qu'une porte, celle de Retimo, couverte par une demi-lune; c'eſt le ſeul fort extérieur. Les Vénitiens avaient conſtruit de

L'Archipel.

ſuperbes arſenaux voûtés en pierres; chaçune de ces voûtes a aſſez de longueur, d'élévation & de largeur, pour qu'on y puiſſe fabriquer à l'abri un vaiſſeau de ligne. Le terrein eſt en pente, & l'extrémité de ces beaux arſenaux eſt de niveau avec la mer; de manière qu'il eſt très-aiſé de lancer les navires à l'eau. Les Grecs laiſſent dépérir ce grand ouvrage.

La ville de la Canée eſt bien percée; les grandes rues ſont tirées au cordeau & les places décorées de fontaines: elle ne poſſède aucun édifice remarquable. La plupart des maiſons n'ont qu'un étage & ſont bâties en terraſſes. Celles qui environnent le port, ſont ornées de galeries dont la vue eſt charmante, & l'on voit des fenêtres tous les vaiſſeaux qui entrent & qui ſortent. On y compte au moins ſeize mille ames.

Les Turcs qui habitent Candie ne ſont pas auſſi ſoumis au grand Seigneur que ceux des autres provinces de l'empire. On dirait que l'air qu'ils reſpirent leur donne un eſprit républicain. Ils ſe ſoutiennent mutuellement contre l'autorité des pachas, & refuſent leur tête au joug du deſpotiſme. Enrôlés janiſſaires en naiſſant, ils compoſent la principale milice du pays, & il ſerait dangereux de les

pouſſer à la révolte. Lorſque des vice-rois ont voulu appeſantir ſur eux la verge du pouvoir, on les a vu courir aux armes & à la vengeance. L'Archipel

De tous les pays que j'ai habité, il n'en eſt point dont la température ſoit auſſi ſaine, auſſi agréable que celle de Crète. Les chaleurs n'y ſont jamais exceſſives, & les froids violens ne ſe font point ſentir dans la plaine. Dès le mois de février la terre ſe pare de fleurs & de moiſſons; le reſte de l'année n'eſt preſque qu'un beau jour. On n'éprouve jamais, comme en France, ces retours cruels d'un froid piquant qui, ſe faiſant ſentir tout-à-coup après les chaleurs, gèle la fleur qui venait d'éclorre, deſſèche le bouton qui s'entrouvrait, dévore une partie des fruits de l'année, & détruit les ſantés délicates. Le ciel eſt toujours pur & ſerein; les vents ſont doux & tempérés; les nuits ne ſont pas moins belles, on y goûte une fraîcheur délicieuſe.

Aux charmes de cette température ſe joignent d'autres avantages qui en augmentent le prix. L'île de Crète n'a preſque point de marais; les eaux n'y reſtent guère ſtagnantes: elles coulent du ſommet des montagnes en ruiſſeaux innombrables, & forment çà & là des fontaines ſuperbes ou de petites rivières

L'Archipel.

qui ſe rendent à la mer. Les campagnes offrent de toutes parts des boſquets d'orangers, de citroniers, d'amandiers; des touffes de jaſmin d'Arabie ſont répandues dans les jardins; le ſafran couvre de vaſtes champs; en un mot, les montagnes, les vallons & les plaines exhalent de tous côtés des odeurs aromatiques qui parfument l'air & le rendent délicieux à reſpirer. Il eſt certain que, ſous ces beaux climats, l'homme eſt ſujet à moins de maladies, jouit de plus de plaiſirs & trouve plus de moyens d'être heureux que dans les régions ſeptentrionales où le froid exerce ſon cruel empire, & même dans nos contrées où l'hiver, quoique moins long, eſt quelquefois très-rigoureux.

La beauté de l'homme, ſa force, ſa ſanté, dépendent en général du climat qu'il habite, de la nourriture qu'il prend, & du genre de ſes occupations. En Crète, le Turc, que l'ambition & la ſoif des richeſſes ne tourmentent point, dont l'eſprit n'eſt jamais occupé par les chimères de l'intrigue, qui ne connaît ni l'envie qui flatte, ni les ſciences auxquelles on ſacrifie trop ſouvent ſa ſanté: le Turc, dis-je, qui ſe nourrit d'alimens ſains & ſimples, qui vit au milieu de ſes campagnes à la culture deſquelles il préſide, de ſa famille

dont il eſt reſpecté, croît & s'élève comme un coloſſe. La ſalubrité de l'air qu'il reſpire, la douce température dont il jouit, les ſpectacles charmans qu'il a ſans ceſſe ſous les yeux, la vie paiſible qu'il mène, tout contribue à fortifier ſon corps & à en prolonger la vigueur juſques ſous les neiges de la vieilleſſe. C'eſt ici que le ſculpteur, amoureux de ſon art & rival des anciens, devrait venir choiſir des modèles ; à vingt ans, il verrait des jeunes gens de cinq pieds ſix ou huit pouces qui poſſèdent tous les charmes de leur âge ; leurs yeux ſont pleins de feu ; leur menton ſe couvre d'un léger duvet que le raſoir n'a point touché ; leur démarche à de la nobleſſe & de la grace : tout dans leur port, dans leurs geſtes, annonce la force & la ſanté. L'Archipel

Dans les hommes faits, les traits ſont plus développés : ils marchent les jambes nues ; leurs bras ſont nerveux, comme ceux des athlètes ; ils ont les épaules larges & la poitrine élevée ; leur cou, délivré de ces liens qui, dès l'enfance, captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la nature lui a aſſignées ; en un mot, tous leurs membres, dégagés des entraves qui gênent nos mouvemens, & que l'habitude ſeule peut nous faire ſupporter, ont chacun leur forme

naturelle, & obſervent entr'eux ces rapports
L'Archipel. admirables dont la perfection fait la beauté de l'homme.

Les mahométans, qui habitent l'île de Crète, ſont tels que je viens de les dépeindre: ils ont ordinairement depuis cinq pieds & demi juſqu'à ſix pieds de haut; ils reſſemblent aux ſtatues antiques, & véritablement c'était ſur de ſemblables modèles que les anciens travaillaient. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils nous aient ſurpaſſé, puiſqu'ils avaient ſous les yeux une nature plus belle.

Dans ce pays, où la force & la majeſté ſont le partage des hommes, on juge bien que la beauté & les graces doivent être celui des femmes. Toutes ne ſont pas jolies, toutes n'ont pas des charmes; mais il s'en trouve de fort belles, ſur-tout parmi les Turques. En général, les Crétoiſes ont la gorge ſuperbe, le col arrondi avec grace, des yeux noirs, remplis de feu, la bouche mignone, le nez parfaitement bien fait; mais l'ovale de leur figure diffère de celui des Européennes, & le caractère de leur beauté n'appartient qu'à leur nation.

Les Grecs qui habitent l'île de Candie, partagent avec les Turcs les avantages d'un beau ciel, d'un air pur, d'une heureuſe température: ils jouiſſent, à la vérité, de ce bien commun;

commun ; mais ils ſont opprimés, ils vivent au milieu de leurs tyrans ; leurs jours s'écoulent dans l'inquiétude, la crainte, & s'éteignent ſouvent dans le déſeſpoir : ces malheureux n'ont ni la taille élevée, ni la force, ni la beauté des muſulmans ; ils portent ſur leur viſage l'empreinte de la ſervitude ; leur regard eſt rampant ; la fourberie & la baſſeſſe défigurent leurs traits : voilà le portrait de ces Crétois, autrefois ſi jaloux de leur liberté ; guerriers adroits & intrépides, ils étaient recherchés de toutes les nations ; amis des arts, ils les cultivaient à l'ombre de leurs boſquets ; aujourdhui, lâches & pareſſeux, ils vivent dans l'aviliſſement, & on lit ſur leur front : *ils ſont eſclaves*. L'Archipel.

L'île de Candie ne nourrit point, comme l'Egypte, une foule de reptiles venimeux ; on n'y trouve que très-peu de ſerpens, encore ſont-ils petits.

Les anciens ſoutenaient que ce beau pays ne contenait aucun animal nuiſible ; Pline en excepte la tarentule. Ils prétendent que ſon poiſon eſt mortel : c'eſt une eſpèce d'araignée, longue de huit ou dix lignes, qui a la peau écailleuſe ; elle ſe pratique, ſur le penchant des petites éminences, un trou aſſez profond, qu'elle revêt enſuite d'un tiſſu ſerré de fils

L'Archipel.

croiſés & collés enſemble ; ce petit conduit, au fond duquel elle ſe tient, eſt fermé à l'extérieur d'une ſoupape qui empêche la pluie d'y pénétrer : elle l'ouvre lorſqu'elle va à la chaſſe des inſectes, & la referme lorſqu'elle rentre. Si l'on renferme dans un bocal deux de ces tarentules, elles ſe piquent mutuellement, & meurent bientôt après. J'ignore l'effet de leur morſure ſur les hommes, mais je puis atteſter celui dont je viens de parler.

Les quadrupèdes de l'île ne ſont point malfaiſans : on n'y rencontre ni lions, ni tigres, ni ours, ni loups, ni renards, enfin aucun animal dangereux. Les bouquetins & les chèvres ſauvages ſont les ſeuls hôtes des forêts qui couvrent les hautes montagnes, & n'ont à redouter que le plomb du chaſſeur ; le lièvre ſe tient ſur les collines & dans la plaine ; les moutons paiſſent en ſûreté le thim & le ſerpolet ; on les parque tous les ſoirs, & le berger dort paiſiblement, ſans craindre que les bêtes féroces viennent porter le ravage & la mort au milieu de la bergerie.

Parmi les plantes médicinales de Crète, le dictame tient le premier rang. Il eſt étonnant juſqu'à quel point les anciens ont exalté ſes vertus : le père de la médecine, le célèbre Hyppocrate, ordonnait d'en boire en infuſion dans

plusieurs maladies des femmes, & sur-tout dans les douleurs d'un accouchement difficile; & peut-être est-on devenu trop indifférent sur l'utilité que la médecine pourrait retirer de cette plante. La feuille est extrêmement balsamique, & la fleur répand une odeur délicieuse. De nos jours les habitans s'en servent avec succès dans plusieurs circonstances: la feuille desséchée, prise en infusion avec un peu de sucre, compose une boisson plus flatteuse & plus parfumée que le thé; elle guérit sur-le-champ les langueurs d'estomac, & le rétablit après de mauvaises digestions. L'Archipel.

Dans une contrée où l'air est très-pur, les maladies sont peu fréquentes, aussi ne voit-on point d'épidémie dans l'île de Candie. Il y règne dans l'été des fièvres qui ne sont pas dangereuses; & la peste y serait à jamais inconnue, si les Turcs n'avaient pas détruit les lazarets établis par les Vénitiens pour faire quarantaine. Depuis cette époque, les bâtimens de Smyrne & de Constantinople l'apportent de temps en temps. Ce fléau s'y perpétue faute de précautions, parcourt successivement les diverses provinces; & comme les froids & les chaleurs sont modérés, il exerce quelquefois ses ravages dix-huit mois de suite.

Une maladie moins dangereuse que la peste,

L'Archipel.

mais dont les ſymptômes ont quelque choſe de plus hideux, infecte cette belle contrée, c'eſt la lèpre ; elle eut ſon antique foyer en Syrie, d'où elle a paſſé dans pluſieurs îles de l'Archipel : elle eſt contagieuſe, & le toucher la communique ſur-le-champ. Les victimes qu'elle a attaquées, ſont reléguées dans de petites maiſons conſtruites ſur le bord du chemin ; il leur eſt défendu d'en ſortir & de communiquer avec perſonne : ces malheureux ont ordinairement autour de leur cabane un petit jardin, des légumes & des poules ; avec ces ſecours & ceux des paſſans, ils traînent dans les douleurs une vie affreuſe ; leur peau bourſoufflée eſt couverte d'une croute écailleuſe, ſemée de taches rouges & blanches, qui leur cauſent des démangeaiſons inſupportables : ils tirent du fond de leur poitrine une voix rauque dont le ſon fait frémir ; leurs paroles ſont à peine articulées, parce que le mal dévore intérieurement l'organe de la voix. Ces ſpectres horribles perdent peu-à-peu l'uſage de leurs membres ; ils vivent juſqu'à ce que toute la maſſe de leur ſang étant corrompue, ils tombent en putréfaction. Il n'eſt point de ſpectacle plus triſte, plus effrayant que celui d'un lépreux, point de tourmens comparables à ceux qu'il endure. Il ſerait digne d'un médecin,

ami de l'humanité, de chercher un remède à une contagion ſi cruelle. L'Archipel.

Les perſonnes riches ne ſont point attaquées de cette maladie, elle ne s'attache qu'au bas peuple & ſur-tout aux Grecs. Or, ces Grecs obſervent ſtrictement leurs quatre carêmes, & ne vivent pendant tout ce temps que de poiſſon ſalé, d'olives marinées & de fromage. Ils boivent en abondance des vins groſſiers & brûlans du pays : ce régime peut allumer leur ſang, en épaiſſir la partie fluide, enfin produire la lèpre. Ce qui me porte à le croire, c'eſt qu'on ne la voit point ſe déclarer parmi les Turcs, aſſez riches pour manger toute l'année de la viande, du riz, des légumes, ni parmi les Grecs, habitans des montagnes, dont le laitage, les fruits, les herbages, compoſent une partie de la nourriture. Il paraît qu'elle a ſon principe dans les mauvais alimens des Grecs ; en les obligeant à les changer, on la déracinerait peut-être : nos pères l'apportèrent en France pendant les croiſades, & ſurent s'en délivrer ; les Crétois, éclairés par la ſageſſe d'un gouvernement humain, pourraient la faire diſparaître de leur pays.

Le ſéjour que je fis dans l'île me fournit l'occaſion de faire connaiſſance avec un des Turcs les plus aimables de Candie. Iſmaël aga,

L'Archipel.

un des riches propriétaires de la Canée, eſt un homme de ſoixante-dix ans, d'une taille majeſtueuſe, d'une belle figure, & qui porte encore dans ſes traits le caractère de la force & de la vigueur; il a commandé des caravelles du grand-ſeigneur & paſſé quelque temps à Veniſe; il a parcouru l'Egypte, & viſité, ſuivant l'uſage, le tombeau de ſon prophète. Dans le cours de ſes voyages, il a dépoſé cet orgueil que l'ignorance & les préjugés de la religion inſpirent aux Turcs, & qui leur fait mépriſer les étrangers. Iſmaël les aime & recherche leur ſociété. Il nous avait invités à paſſer quelque temps à ſa campagne: il nous envoya des chevaux, & ordonna à ſes fils de nous conduire. Nous partîmes de la Canée à huit heures du matin, traverſâmes la belle campagne couverte d'oliviers, qui ſe prolonge juſqu'au pied des monts Blancs, parcourûmes la ſuperbe plaine des myrthes dans toute ſa longueur, & arrivâmes vers midi à ſa maiſon ſituée une lieue au-delà ſur le penchant d'une colline. Ce ſeigneur nous reçut amicalement, mais ſans ces démonſtrations de joie & de plaiſir que l'étiquette prodigue ailleurs: ſoyez les bien arrivés, nous dit-il, d'un air ſatisfait, & ſur le champ il nous conduiſit au lieu du feſtin.

Le ciel était pur & ſerein; mais le ſoleil en feu embrâſait l'atmoſphère. Nous avions été exposés pendant quatre heures à ſa chaleur dévorante, & chacun de nous ſoupirait après la fraîcheur. Nous fûmes ſervis au gré de nos déſirs : la table était dreſſée dans le jardin ſous l'ombrage des orangers; ſix de ces beaux arbres, plantés en rond, uniſſaient leurs rameaux que le ciſeau n'avait point mutilé, & formaient ſur nos têtes une voûte impénétrable aux rayons du ſoleil. Au milieu d'un jour très-chaud, nous goûtions dans cette ſalle, que la nature avait pris ſoin d'embellir, un frais délicieux; de toutes parts, les fleurs pendaient en guirlandes ſur les convives; leur éclat, leurs parfums exquis, la beauté du feuillage, le zéphir qui l'agitait légérement, tout nous portait à croire que nous avions été tranſportés tout-à-coup dans un ſéjour enchanté : pour comble de plaiſir, un joli ruiſſeau qui deſcendait des monts voiſins, paſſait ſous la table & contribuait à y entretenir la fraîcheur; on le voyait à droite & à gauche rouler ſur un ſable d'or, & promener dans le jardin le cryſtal de ſon onde. L'Archipel.

Cependant la table était ſervie; l'aga avait prévenu nos goûts : nous y trouvâmes tous les uſtenſiles dont ſe ſervent les Français, & lui-

L'Archipel.

même s'aſſervit à nos uſages. Sachant que le potage eſt un de nos mets, il avait fait étendre dans un grand plat, des roties couvertes d'une gelée délicieuſe : on voyait à l'entour des battavelles, preſqu'auſſi groſſes que nos poules, & d'un fumet qui éveillait l'appétit, des cailles excellentes, un agneau tendre & délicat, des viandes hachées, accommodées avec du riz & parfaitement bien aſſaiſonnées. Le vin répondait à l'excellence des viandes : on nous ſervit de la malvoiſie du mont Ida, & du vin rouge parfumé, qui flattait également l'odorat & le goût. Notre bon patriarche voulant imiter ſes hôtes & boire comme eux, en dépit du prophète, avait écarté & les domeſtiques & ſes propres enfans : oubliant la gravité turque, qui ne ſourit jamais, il cauſait gaîment avec nous, & nous étonnait ſouvent par la pénétration de ſon eſprit, la ſageſſe de ſes réponſes & la juſteſſe de ſes idées. Lorſqu'on eut deſſervi, on apporta le moka & la pipe : les pipes dont on ſe ſert ici, ſont de jaſmin, et la partie que l'on met dans la bouche eſt formée d'ambre : leur longueur énorme empêche de ſentir l'âcreté du tabac ; d'ailleurs, celui qu'on fume en Turquie eſt doux ; on y mêle du bois d'aloës, & une vapeur,

qui, par-tout ailleurs eſt déſagréable, n'incommode ici perſonne. L'Archipel.

Nous nous repoſions agréablement ſous l'ombrage; notre hôte cauſait avec nous, & donnait le ton à la converſation. On ne chercha point à y faire briller ces bleuettes que nous appelons eſprit, tous ces fraix euſſent été en pure perte, Iſmaël n'eût rien compris à notre jargon: il fallut ſe borner à entendre & à répondre des choſes ſenſées & raiſonnables. Après que la grande chaleur fut paſſée, il appela ſes enfans, & leur ordonna de nous conduire à la chaſſe: nous deſcendîmes dans une plaine où nous trouvâmes des cailles, & nous eumes le plaiſir de tirer beaucoup ſans nous fatiguer: l'ombre qui deſcendait des montagnes nous ramena au logis; & comme dans cette ſaiſon les nuits ſont auſſi pures que les jours ſont beaux, nous ſoupâmes dans la ſalle des orangers. Le ciel était ſans nuages, la fraîcheur douce, & l'air ſi pur, ſi calme, que la lumière de quatre groſſes bougies vacillait à peine: elle éclairait le feuillage de mille manières différentes; ſes reflets variés produiſaient des ombres & des jours d'un effet admirable; ces faiſceaux lumineux, qui ſe jouaient dans le feuillage, y produiſaient des ſcènes ſi charmantes, que ce dais fleuri, étendu

L'Archipel.

ſur nos têtes, me parut encore plus beau pendant les ténèbres qu'à la clarte du jour. Peut-être auſſi que la chère délicate, le bon vin, la nouveauté du ſpectacle, prêtaient à l'imagination de nouvelles forces, & que ſes illuſions embéliſſaient encore ce ſéjour voluptueux.

Les Turcs n'entretiennent point, dans leurs maiſons, des appartemens pour toutes les perſonnes d'une même famille: les femmes ſeules ont des appartemens ſéparés; les hommes réunis couchent dans de vaſtes ſalles, ſur des matelas poſés ſur le tapis. D'après cet uſage antique, pratiqué par les orientaux, on nous relégua dans une grande chambre, autour de laquelle tous les lits étaient placés par terre. A peine l'aurore commençait à paraître, qu'on vint nous éveiller: les mahométans ſe lèvent avec elle pour faire la prière du matin, jouir des premiers rayons du ſoleil & de la fraîcheur délicieuſe répandue dans les airs. Lorſque nous deſcendîmes, le déjeûner nous attendait: nous bûmes le moka, fumâmes le tabac odorant de Lataquié; &, conduits par le fils de l'aga & deux piqueurs, nous allâmes chaſſer la perdrix. Je n'en ai vu qu'une ſeule eſpèce dans l'île; c'eſt la bartavelle: elle habite les montagnes, où elle multiplie à l'in-

fini ; elle a des couleurs plus vives & eſt beaucoup plus groſſe que nos perdrix rouges ; ſa chair eſt d'un goût excellent. Nous en trouvâmes des compagnies très-nombreuſes ſur toutes les collines : nous fîmes une chaſſe fatigante, mais très-heureuſe. L'Archipel.

De retour à la maiſon de l'aga, un dîner fin, la malvoiſie du mont Ida, & le charmant berceau nous faiſaient oublier nos fatigues. Ses femmes nous firent une galanterie ; elles nous envoyèrent un immenſe gâteau, travaillé de leurs propres mains : il était compoſé de fleur de farine, de miel parfumé, d'amandes fraîches, de piſtaches broyées, mêlées avec un peu de roſe ; cette pâtiſſerie était très-légère, & tout le monde la trouva excellente.

Pendant tout le temps que nous paſſâmes chez Iſmaël aga, nous n'éprouvâmes de ſa part que des honnêtetés ; il ne nous faiſait point de grands complimens, mais il étudiait nos goûts, & nous étions ſûrs de trouver ſur la table les mets que nous paraiſſions aimer davantage. Un matin que je parcourais les vergers d'alentour, j'apperçus ce vénérable muſulman debout, auprès d'une fontaine voiſine de ſa maiſon : il ſe lavait le viſage & les mains, & chantait le premier chapitre du

coran, c'eſt-à-dire, une des plus belles hymnes que les mortels aient adreſſe à la divinité. Il paraiſſait pénétré de l'hommage qu'il lui rendait, & je conçus une opinion favorable d'un homme qui rempliſſait avec tant de dignité le premier de ſes devoirs.

L'Archipel.

Telle eſt la vie que les mahométans riches mènent en Candie : Ils paſſent les trois quarts de l'année dans leurs terres, & viennent l'hiver à la ville vendre le ſuperflu de leurs productions. L'huile qu'ils recueillent avec abondance, la cire, le vin, les laines de leurs troupeaux, leur procurent de grandes richeſſes : contens de leurs poſſeſſions, ils n'aſpirent à aucune des charges du gouvernement qui pourraient compromettre leur ſûreté, & les voient, ſans envie, occupées par des étrangers : rois dans leurs domaines, ils parlent, & tout obéit à leurs lois ; poſſédant les plus belles femmes de l'île, ils élèvent leurs nombreux enfans dans le reſpect & la ſoumiſſion due au chef de la famille : c'eſt ainſi que ces mahométans, jouiſſant ſans ſoins, ſans inquiétude, ſans ambition, de tous les biens que la nature leur offre, coulent des jours heureux, & conſervent, juſques dans un âge très-avancé, une ſanté preſque inaltérable.

En ſortant de la Canée, on a devant ſoi

les monts Blancs, appelés de nos jours *monts de la Sphacie*: ces monts fameux forment devant la Canée un boulevard immenſe, dont le ſommet ſe perd dans les nues, & qui ſemble la ſéparer du reſte de l'île. On leur a donné ſans doute le nom de monts Blancs, parce qu'ils ſont couverts de neige une partie de l'année; elle s'entaſſe dans les vallées profondes expoſées au nord, s'y durcit & ne fond jamais: les habitans la coupent par quartiers, l'apportent la nuit à la Canée, & l'on a l'avantage de boire à la glace pendant les jours les plus chauds de l'été. L'Archipel.

Ces montagnes ſont un appanage que le grand-ſeigneur accorde à la ſultane *Oualidé*; elles ne dépendent en rien du gouvernement des pachas: la ſultane envoie un homme de confiance pour y commander & en recueillir les tributs; les Grecs, qui les habitent, s'appèlent Sphaciotes; ils y nourriſſent des troupeaux nombreux de chèvres & de moutons, y élèvent des abeilles, y font d'excellent fromage, qui a le goût du Parmeſan, & vendent dans les bourgs & les villes voiſines le ſuperflu de leurs productions. Les Sphaciotes, relégués ſur leurs montagnes, ſe ſont moins confondus avec les diverſes nations qui ont occupé l'île de Crète, que les habitans des plaines:

L'Archipel.

ils parlent un dialecte moins corrompu que le reſte des Candiotes; ils ont conſervé pluſieurs uſages de leurs ancêtres, & des traits de leur antique caractère.

Seuls d'entre les Crétois, les Sphaciotes ont conſervé la danſe pyrrhique; ils l'exécutent revêtus de l'ancien coſtume: une robe courte, ſerrée d'une ceinture, une culotte & des bottines, compoſent leur vêtement; un carquois, rempli de flèches, eſt attaché ſur leur épaule; un arc tendu pend à leur bras, & une longue épée orne leur côté: ainſi parés, ils commencent la danſe, qui a trois meſures. La première marque le pas; ils ſautent d'un pied ſur l'autre, à-peu-près comme les Allemands. Les mouvemens de la ſeconde ſont plus grands, & ont du rapport avec les danſes des Bas-Bretons. Pendant la troiſième meſure, ils ſautent en avant, en arrière, ſur un pied, puis ſur l'autre, avec beaucoup de légéreté: les danſeurs qui leur répondent, imitent les mêmes pas; ils chantent & danſent en même temps. Pendant que la pyrrhique dure, ils développent diverſes évolutions; tantôt ils ſe forment en rond, d'autres fois ils s'allongent ſur deux lignes, & ſemblent ſe menacer de leurs armes, puis ils ſe partagent deux à deux, comme s'ils ſe défiaient au combat; mais dans

tous leurs mouvemens, leur oreille eſt fidèle à la muſique, & ils ne s'écartent jamais de la meſure. L'Archipel.

J'ai déja dit que l'hiver couvrait de neiges les monts de la Sphacie. Un matin nous ſortions de la Canée pour aller à la chaſſe, c'était dans les premiers jours de février, le vent du nord avait ſoufflé la nuit, & quoique nous jouiſſions dans la plaine d'une température fort douce, le froid ſe faiſait ſentir ſur les montagnes. Lorſque nous eumes fait une demi-lieue, nous ne pumes nous défendre de nous arrêter: frappés d'étonnement & d'admiration devant le tableau ſuperbe qui ſe déployait à nos yeux, le ſoleil s'élevait majeſtueuſement au-deſſus des ſommets des montagnes, il éclairait de ſes rayons un manteau de neige d'une immenſe étendue, qui deſcendait de leur cime juſquà la crète des dernières collines: à travers la neige, on voyait percer les troncs noirs des ſapins & des chênes; à la diſtance où nous étions, ils ſemblaient alignés comme des allées plantées au cordeau, & formaient un long rideau qui terminait l'horizon d'une manière pittoreſque; là où il finiſſait, commençaient des plantations d'oliviers qui ornent la pente des coteaux; on appercevait au milieu divers hameaux, qui varient agréablement le

L'Archipel.

payſage: plus bas, la ſcène changeait de face; nous découvrions çà & là dans la plaine de jolies maiſons de campagne, dont quelques-unes ont été bâties par les Vénitiens.

La plaine que nous parcourions, contenait de grands eſpaces couverts de blés d'un pied de haut & d'un vert admirable; mais un de ſes plus beaux ornemens, ce ſont les pommes d'or qui couvraient alors en abondance les branches des orangers: elles ſont mûres, & s'offrent à la main qui veut les cueillir; elles ont la peau très-fine & un jus délicieux dont l'odeur ſuave reſte long-temps après qu'on les a mangées: elles ſont bien ſupérieures à celles d'Egypte, & à Malte même on les préfère aux oranges du pays.

Après avoir viſité les plus beaux lieux qui ſe trouvent à l'occident & au midi de la Canée, nous parcourûmes le cap *Melec*, qui eſt au nord & à l'eſt de cette ville: ſa tête énorme a ſept lieues de circuit, & ne préſente aux navigateurs que des rochers taillés à pic & des écueils menaçans; mais parmi les monts qui la compoſent, le voyageur rencontre des lieux dignes de fixer ſes regards.

La partie orientale de ce promontoire forme un des côtés du golfe de la *Sude*; à une demi-lieue de ſon ouverture ſe trouve l'écueil ſur lequel

lequel eſt bâti le château de même nom, qui réſiſta tant d'années aux armes des Ottomans : les vaiſſeaux de toute grandeur peuvent y jeter l'ancre à l'entour de cette fortereſſe. Si ſon artillerie était ſervie par d'habiles canoniers, la flotte la plus formidable ne pourrait forcer l'entrée du golfe, ni en ſortir, ſi on l'avait laiſſée y pénétrer. L'Archipel.

Quand on remonte vers la partie élevée du cap Melec, la marche eſt pénible, il faut gravir des monts eſcarpés, voués à la ſtérilité. Le chaſſeur y trouve ce qu'il déſire, des perdrix & des lièvres en abondance ; mais l'agriculture s'attriſte à la vue des rochers nuds, des coteaux couverts de bruyères : lorſque l'on a franchi ces lieux âpres & ſauvages, on deſcend dans une plaine qui doit ſa fertilité & ſes richeſſes à un couvent de caloyers : ils ont défriché les landes, ils ont enrichi de vignobles les collines ſtériles, & planté dans les lieux bas des forêts d'oliviers, d'amandiers & d'arbres fruitiers qui ſont d'un grand revenu.

On arrive au couvent de la Trinité par une longue allée, ornée de hauts cyprès : lorſque l'on entre dans la cour, on voit qu'elle forme un quarré long, autour duquel ſont diſtribués les ateliers & les cellules des religieux. Tandis que les prêtres ſont occupés à prier dieu & à

L'Archipel.

célébrer l'office divin, les frères vaquent aux travaux de la campagne : c'eſt une petite république, dont le travail fait la richeſſe, & dont les membres attachés à leurs emplois mènent une vie laborieuſe, mais paiſible & fortunée.

En partant du couvent de la Trinité, & marchant pendant une heure par des chemins fort rudes, on arrive au monaſtère de Saint-Jean ; il eſt ſitué ſur la cime la plus élevée du cap *Melec :* l'eſplanade, qui s'étend devant la maiſon, domine tous les lieux d'alentour : aſſis ſous un olivier unique qui s'élève entre deux rochers, le voyageur reſpire un air frais au milieu du plus chaud jour de l'été, & découvre une immenſe étendue de pays ; s'il porte ſes regards autour de lui, il n'apperçoit que des précipices, des rocs calcinés, des monts ſtériles entaſſés l'un ſur l'autre, & friſſonne à leur aſpect.

De cet hermitage, un ſentier étroit, taillé en quelques endroits dans le rocher, conduit à une grotte embellie par les mains de la nature : pour y arriver, il faut deſcendre l'eſpace d'une demi-heure le long d'un vallon très-rapide, mais le plaiſir dédommage de la peine : dans ce vaſte ſouterrain, des ſtalactites brillantes pendent de tous côtés ; les unes af-

fectent la forme pyramidale, les autres reſſemblent à des tuyaux d'orgue : celles-ci, attachées à la voûte, paraiſſent menacer la tête du curieux qui les examine ; toutes réfléchiſſent, comme le cryſtal, les feux des flambeaux ; les murs en ſont tapiſſés. Ces ſtalactites, polies comme la glace, ont beaucoup d'éclat ; mais elles ne ſont point cannelées, feſtonées, comme celles de la grotte d'Antiparos, la plus belle du monde. L'Archipel.

En deſcendant du cap *Melec*, & retournant vers la Canée, nous rencontrâmes ſur notre route le couvent d'*Acrotiri*, peuplé de religieuſes : c'eſt une ſolitude effrayante, on ne découvre dans les environs que de triſtes rochers : les dames qui l'habitent, ne ſont point cloîtrées, elles ne font d'autre vœu que celui de virginité ; chacune d'elles ſe choiſit une compagne ; elles occupent enſemble de petites maiſons, bâties à l'entour d'une chapelle, où un papa grec vient leur dire la meſſe : chaque couple ſe rend tous les ſervices de l'amitié, & poſſède en commun un enclos plus ou moins grand attaché à la double cellule. Chacune de ces habitations contient trois ou quatre appartemens, & réunit diverſes commodités : on y trouve une vaſte citerne, néceſſaire ſur une hauteur ſans eau, un preſſoir, un four, & un

L'Archipel.

ou deux métiers pour faire de la toile : elles élèvent ordinairement des vers à soie & recueillent du coton, qui, dans le pays, est une plante naturelle : l'une des sœurs file & l'autre fait le tissu ; plusieurs tricotent des bas : après s'être fournies des choses dont elles ont besoin, elles vont vendre à la ville le fruit de leur industrie.

Dans ces cellules, l'œil n'apperçoit ni somptuosité, ni magnificence ; des ustensiles utiles, des meubles simples, des choses de nécessité, voilà ce qu'il y rencontre ; mais la propreté veille sur eux & leur prête ses charmes. En un mot, ces religieuses, sans être riches, jouissent d'une douce aisance qu'elles doivent à leur activité : la gaîté habite avec elles, & l'on n'y remarque point de visages tristes ; pour l'ordinaire, une jeune sœur s'unit à une plus âgée, afin de la soulager & de lui épargner les plus pénibles travaux.

Au moment où j'y arrivai, Acrotiri renfermait dans son étroite enceinte la décrépitude de la vieillesse, la force & la vigueur de l'âge mûr, & tous les charmes de la jeunesse. J'y vis trois objets dignes d'exercer le pinceau d'un peintre habile, une religieuse de cent neuf ans, une autre de trente six, & une novice de seize : la première, courbée comme un arc,

marchait à l'aide d'un petit bâton, & semblait à chaque inſtant aller frapper la terre de ſon front : elle n'avait point perdu l'uſage de ſes ſens ; mais ils étaient dans une eſpèce d'engourdiſſement : pour la faire cauſer, il fallait lui préſenter un petit verre de liqueur ou d'excellent vin ; on la voyait ſe ranimer peu-à-peu : elle racontait comme elle était née dans le village de la *Sude*, comme les Turcs avaient aſſiégé pluſieurs fois la fortereſſe, & comme les bombes qu'ils lançaient, tombaient ſur les toîts & jetaient la terreur dans l'ame des habitans. Après la priſe du fort, elle s'était retirée au couvent, où elle vivait depuis près de quatre-vingts ans. L'Archipel.

La ſeconde avait une taille avantageuſe, un teint animé, & des traits bien prononcés ; un caractère de majeſté était empreint ſur ſa figure ; ſes ſourcils étaient noirs & ſes yeux encore pleins de vivacité ; ſa phyſionomie marquait la force de l'âge, & ſa démarche annonçait la dignité.

La fraîcheur de la jeuneſſe brillait ſur le front de la troiſième : une grace animait chacun de ſes traits ; quelque choſe de divin reſpirait dans ſes beaux yeux ; il était impoſſible de ſoutenir le feu de ſes regards, ſans éprouver au fond de l'ame une agitation profonde : bril-

L'Archipel.

lante de tous les attraits du jeune âge, elle était vêtue très-ſimplement; mais ſa ceinture était embellie par la forme élégante de ſa taille. Elle ignorait qu'elle fût belle; elle ſervait avec joie la religieuſe qui lui ſervait de mère & prévenait tous ſes déſirs : rien dans ſon air, dans ſes geſtes, n'était affecté; elle ſemblait occupée d'idées profondes, & aſpirait au bonheur d'être reçue parmi les religieuſes. J'allai ſouvent au monaſtère, & je ne manquai point de viſiter la bonne religieuſe qui lui ſervait de mère.

L'île de Crète eſt actuellement gouvernée par trois pachas, qui font leur réſidence à Candie, à la Canée, à Rétimo : le premier, toujours à trois queues, eſt comme le vice-roi de l'île; il jouit de la principale puiſſance; ſon conſeil eſt compoſé d'un *kiala*, par le canal duquel paſſent toutes les affaires & preſque toutes les graces; du janiſſaire aga, colonel-général des troupes, & principalement chargé du ſoin de la police; de deux *topigi-bachi*; d'un *defrerdar*, tréſorier-général des droits impériaux; d'un garde du tréſor impérial & des premiers officiers de l'armée. On voit que ce gouvernement eſt abſolument militaire; auſſi le pouvoir du pacha eſt-il ab-

ſolu ; on n'appèle point de ſes ſentences ; elles ont leur prompte exécution. L'Archipel.

Les gens de loi ſont le muphti, chef ſuprême de la religion, & le cadi : le premier interprête les lois qui regardent le partage des biens entre les enfans, les ſucceſſions, les mariages, en un mot, toutes celles que Mahomet a établies dans le coran, & prononce ſur tout ce qui concerne le rit muſulman : le cadi ne peut donner ſa ſentence ſur les affaires que ces lois font naître, ſans avoir pris par écrit le ſentiment du muphti : le pacha doit prendre l'avis de ces juges, lorſqu'il veut faire mourir légalement un Turc.

Toutes les moſquées ont leur imam, eſpèce de curé deſtiné à célébrer l'office ; des maîtres d'école ſont répandus dans les divers quartiers de la ville : ces hommes ſont très reſpectés en Turquie, & on leur donne le titre d'effendi.

Les pachas de la Canée & de Retimo ne ſont pas moins abſolus dans l'étendue de leur gouvernement que celui de Candie ; ils jouiſſent des mêmes priviléges, & leur conſeil eſt compoſé des mêmes officiers. Ces gouverneurs ne ſongent qu'à s'enrichir promptement, & emploient tous les moyens pour tirer de l'argent des Grecs dont l'oppreſſion eſt inexprimable. A la vérité, ces malheureux vont au-

devant des fers qui les accablent; l'envie qui
L'Archipel. les dévore, leur met ſans ceſſe les armes à la main. Si quelqu'un d'eux jouit d'une fortune honnête, ils lui cherchent des crimes, & l'accuſent devant le pacha, qui profite de ces diſſentions pour envahir les biens des deux parties. Il ſemble qu'aigris par le malheur, ils ne ſoient plus capables d'aucun ſentiment généreux. Les exemples cruels qui ſe renouvèlent ſous leurs yeux ne les corrigent point.

Il n'eſt pas étonnant que ſous ce gouvernement barbare le nombre des Grecs diminue chaque jour: on en compte à peine 150 mille. Quoique les Turcs ne poſſèdent l'île que depuis cent vingt ans, comme ils ne ſont pas ſujets aux mêmes vexations, ils s'y ſont multipliés, & ſe ſont élevés ſur les débris des vaincus. Leur nombre monte à 200 mille; les juifs, très peu nombreux, ne montent qu'à 200.

Ne doit-on pas être ſurpris de voir ſi peu d'habitans ſur une île qui a plus de deux cent cinquante lieues de circuit? cette diminution d'hommes n'annonce-t-elle pas le vice d'un gouvernement deſtructeur? Je ſais que la Crète eſt coupée par de hautes chaînes de montagnes, où les habitans doivent être clair ſemés; mais on y trouve des vallees riches, des plaines

immenſes, d'une fécondité prodigieuſe : il ne manque à cette terre fertile que des bras & des laboureurs protégés ; elle pourrait nourrir quatre fois plus d'habitans qu'elle n'en contient aujourd'hui. L'Archipel.

Les Turcs ont laiſſé aux Grecs le libre exercice de leur religion, mais il leur eſt défendu de réparer leurs égliſes & leurs monaſtères ; cette permiſſion ne s'obtient qu'avec de l'or. Ils ont, comme autrefois, douze évêques, dont le premier prend le titre d'archevêque ; il ſiége à Candie : il porte trois couronnes à ſa thiare, ſigne en rouge & répond de toutes les dettes du clergé. Pour ſatisfaire à ces engagemens, il impoſe les autres évêques & ſurtout les monaſtères. Il eſt reconnu pour le chef des Grecs, qu'il protège de ſon faible crédit : c'eſt à lui que le gouvernement s'adreſſe dans les affaires importantes ; ſeul de toute ſa nation, il a le droit d'entrer à cheval dans les villes.

CHAPITRE VII.

Isle de Mytilène, anciennement Lesbos. — Son état actuel. — Alcée & Saphos y prirent naissance. — Ville & port de Scio. — Culture du lentisque. — Rocher appelé l'Ecole d'Homère. — Femmes de Scio. — Isles de Samos & de Pathmos. — Couvent de Saint-Jean. — Hermitage de l'Apocalypse. — Isle de Cos, patrie d'Hippocrate.

L'Archipel. APRÈS avoir terminé toutes ces courses, nous continuâmes notre navigation, & en quatre heures un vent favorable nous porta à Mytilène. On ignore l'époque où le nom de Lesbos, donné originairement à cette île, a été changé en celui de Mytilène. Elle a deux havres très-commodes, formés par un beau promontoire escarpé du côté de la mer vers le nord-oueſt, & en pente douce vers la ville qui eſt dans la vallée. Le château, ſitué ſur le promontoire, eſt l'ouvrage le plus étendu & le plus parfait en ce genre que nous ayons vu parmi ceux des Grecs du bas empire ou des Vénitiens: il a deux rangs de murailles à creneaux fort élevées, & garnies de tours ou-

vertes du côté de l'intérieur. Tout l'eſpace qu'elles enferment, eſt couvert de maiſons, de moſquées, de cyprès, qui donnent à la vue beaucoup d'agrémens, & la rendent extrêmement pittoreſque. L'Archipel.

Nous traverſâmes, ſur une étendue de pluſieurs heures de chemins, des terreins plantés d'oliviers, qui préſentaient une riche végétation, mais un feuillage triſte, & qui n'offraient d'autres marques de culture que de petites enceintes de pierres garantiſſant leurs racines.

Nous eûmes bientôt paſſé *Porto-Iero*, ainſi appelé du village qui eſt au fond du port. Non loin de là ſont pluſieurs ſources chaudes, où ne ſe baignent que les femmes turques malades. Nous pourſuivîmes notre chemin dans des ſentiers ombragés par des haies de myrthes beaucoup plus hauts que nos têtes, & enfermant des vignobles en pleine fleur: c'était la ſeule trace de culture qui ſe montrait.

Après avoir laiſſé au nord Créſus & le promontoire de Sigrée, nous fumes invités par un aga à nous arrêter chez lui. Il nous donna un fort bon dîner, & eut pour nous tous les ſoins de l'hoſpitalité. Dans ſa jeuneſſe, il s'était livré au commerce, & avait fait beaucoup de voyages dans la Méditerranée & dans

L'Archipel.

l'Adriatique. Sa converſation était plus raiſonnable que celle de la plupart de ſes compatriotes : il fut fait aga de Chypre, où il devint riche en peu de temps. Il fut en grand danger de perdre la tête : il s'en ſauva en payant beaucoup de bourſes. Il était alors retiré ſur ſes terres, achevant ſa vie ſelon le cours de la nature & dans l'obſcurité.

A la lueur de la lune, nous atteignîmes un lieu que les Grecs nous dirent s'appeler *Acherona*, près Methymne, & on nous reçut dans le pauvre monaſtère de Saint-Jean-Baptiſte, qu'ils appèlent le précurſeur. On ne trouve en ce lieu aucune trace de Methymne, qui était la ſeconde ville de l'île de Lesbos : elle fut la patrie d'Arion, ſucceſſeur d'Orphée. On a beaucoup de médailles de Methymne, & quelques-unes ſont très-rares. Ovide nous dit que les reſtes du corps d'Orphée, déchiré par les bacchantes, furent portés à Methymne par les flots de la mer.

Après nous être repoſés, nous prîmes notre chemin par des hauteurs couvertes de bruyères ; peut-être n'y a-t-il point de climat & de ſite offrant à des botaniſtes une moiſſon plus riche, ſur-tout en plantes des montagnes : des vallées profondes & ſauvages préſentant les aſpects les plus romantiques ; de petits ruiſ-

ſeaux, coulant ſur de larges lits de roches, ſe trouvent ſur le chemin qui nous conduiſit à *Petra*, village qui doit ſon nom à une roche iſolée d'une forme ſingulière, élevée au-deſſus du rivage de trois ou quatre cents pieds. L'Archipel.

Le ſol de cette île eſt très-favorable à la vigne. Les Grecs modernes augmentent la force & la douceur de leurs vins, en expoſant les grappes pluſieurs jours de ſuite au ſoleil, avant de les mettre ſous le preſſoir. Toute la malvoiſie eſt faite par ce procédé. Lesbos a toujours été l'aſyle des malheureux : l'épouſe de Pompée, fuyant devant Céſar, y trouva un refuge ; l'impératrice Irène, bannie par l'ingrat Nicephore qui l'avait chaſſée, ſe retira à Lesbos, &, pendant quelques années, y gagna ſa vie à filer. C'eſt la première des îles de l'Archipel que les Turcs ont poſſédée en pleine ſécurité : leurs manières & leurs mœurs ont gagné toute la maſſe des habitans.

Quelques voyageurs ont aſſuré que dans cette île, d'après une ancienne coutume chez les Grecs, l'aînée des filles hérite à l'excluſion des autres enfans. D'autres modifient cette aſſertion, en diſant que c'eſt ſeulement lorſqu'il n'y a point d'enfant mâle. Je préſume qu'aujourd'hui cette pratique eſt hors d'uſage. Dans toutes leurs conteſtations en pareille ma-

L'Archipel.

tière, les Grecs peuvent avoir recours à la loi & aux magiſtrats turcs, s'ils préfèrent leur déciſions à celle de leurs propres magiſtrats. Il y a dans cette île plus de Turcs établis que dans aucune autre de l'Archipel.

On donne à Lesbos environ quarante lieues de tour. L'intérieur de l'île, ſur-tout dans les plaines de l'eſt & de l'oueſt, eſt coupé par des chaînes de montagnes & de collines, les unes couvertes de vignes, les autres de hêtres, de cyprès & de pins, d'autres qui fourniſſent un marbre commun & peu eſtimé : les plaines qu'elles laiſſent dans leurs intervalles produiſent du bled en abondance. On trouve en pluſieurs endroits des ſources d'eaux chaudes; mais la principale richeſſe des habitans conſiſte dans leur vins qu'on préfère à tous ceux de la Grèce.

La ville de Metelin eſt élevée ſur les ruines de l'ancienne Mytilène. La magnificence & la multiplicité des débris que l'on y rencontre à chaque pas, s'accordent parfaitement avec ce qu'en rapportent Strabon & Vitruve. Son hiſtoire n'offre qu'une ſuite de révolutions; mais elle rappelle la mémoire d'un perſonage célèbre, celle de Pittacus que la Grèce a mis au nombre de ſes ſages.

Les ſiècles écoulés depuis ſa mort n'ont

fait qu'ajouter un nouvel éclat à ſa gloire. Par ſa valeur & par ſa prudence, il délivra Mytilène ſa patrie des tyrans qui l'opprimaient, de la guerre qu'elle ſoutenait contre les Athéniens, & des diviſions inteſtines dont elle était déchirée. Quand le pouvoir qu'elle avait ſur elle-même & ſur toute l'île fut dépoſé entre ſes mains, il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans ſon ſein, & lui donner les lois dont elle avait beſoin : l'ouvrage de ſa légiſlation étant achevé, il réſolut de conſacrer le reſte de ſes jours à l'étude de la ſageſſe, & abdiqua ſans faſte le pouvoir ſouverain. On lui en demanda la raiſon ; il répondit : J'ai été effrayé de voir Périandre de Corinthe devenir le tyran de ſes ſujets, après en avoir été le père : il eſt trop difficile d'être toujours vertueux. L'Archipel.

En même temps fleuriſſaient à Mytilène Alcée & Sapho, tous deux placés au premier rang des poètes lyriques. Alcée était né avec un eſprit inquiet & turbulent ; il fut banni de Mytilène. Il revint quelque temps après à la tête des exilés, & tomba entre les mains de Pittacus contre lequel il avait vomi des injures, & qui ſe vengea d'une manière éclatante en lui pardonnant.

La poéſie, l'amour & le vin le conſolèrent de ſes diſgraces. Il avait dans ſes premiers

L'Archipel.

écrits exhalé ſa haine contre la tyrannie; il chanta depuis les dieux, & ſur-tout ceux qui préſident aux plaiſirs. Son génie avait beſoin d'être excité par l'intempérance, & c'était dans une ſorte d'yvreſſe qu'il compoſait ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la poſtérité. Son ſtyle, toujours aſſorti aux matières qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parlait à Lesbos : il réuni la douceur à la force, la richeſſe à la préciſion & à la clarté.

Alcée avait conçu de l'amour pour Sapho; il luit écrivit un jour : Je voudrais m'expliquer, mais la honte me retient. Votre front n'aurait pas à rougir, lui répondit-elle, ſi votre cœur n'était pas coupable.

Sapho diſait : J'ai reçu en partage l'amour des plaiſirs & de la vertu : ſans elle, rien de ſi dangereux que la richeſſe; & le bonheur conſiſte dans la réunion de l'une & de l'autre.

Après la mort de ſon époux, elle conſacra ſon loiſir aux lettres, dont elle entreprit d'inſpirer le goût aux femmes de Lesbos. Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies, & quantité d'autres pièces, toutes brillantes d'heureuſes expreſſions dont elle enrichit la langue. Elle a peint tout ce que la nature a de plus riant; elle l'a peint avec les couleurs les

les mieux assorties, & ces couleurs elle sait au besoin tellement les nuancer, qu'il en résulte toujours un mélange heureux d'ombres & de lumières. Cette harmonie ravissante fait que dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grace que ceux d'Anacréon & de Simonide. L'Archipel.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes, les transports & l'yvresse de l'amour. Quels tableaux! quelle chaleur! Dominée comme la Pythie par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées; tous les symptômes de cette passion s'animent & se personifient, pour exciter les plus fortes émotions dans nos ames.

Telle est l'éloquence du sentiment. Jamais elle ne produit des tableaux si sublimes & d'un si grand effet, que lorsqu'elle choisit & lie ensemble les principales circonstances d'une situation intéressante, & voilà ce qu'elle opère dans ce petit poëme de Sapho, dont je me contente de rapporter les premières strophes:

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent & ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

L'Archipel.

De veine en veine une ſubtile flamme
Court dans mon ſein ſitôt que je te vois ;
Et, dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure ſans voix.
Je n'entends plus ; un voile eſt ſur ma vue :
Je rêve & tombe en de douces langueurs ;
Et, ſans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble : je me meurs.

Sapho était extrêmement ſenſible ; elle dut donc être extrêmement malheureuſe. Elle aima Phaon dont elle fut abondonnée ; elle fit de vains efforts pour le ramener, & déſeſpérant d'être déſormais heureuſe avec lui & ſans lui, elle tenta le ſaut de Leucade & périt dans les flots.

Dans ces derniers temps, Mytilène a produit *Khain Edden* ou Barberouſſe, corſaire célèbre, & depuis capitan pacha ſous Soliman premier, dans le ſeixième ſiècle. Il prit la ville de Tunis & chaſſa les Vénitiens de la Morée. Le plus grand de ſes rivaux, André Doria, amiral des Génois, fut défait par lui. Après des viciſſitudes de fortune, Barberouſſe mourut à Conſtantinople en 1544 ; il fut enterré au village de *Béskie tasch*, ſur le Boſphore, où ſon turbels, ou chapelle ſépulcrale, eſt viſité avec une grande vénération par les Turcs.

L'île de Metelin ſerait encore aujourd'hui une ſuperbe poſſeſſion, ſi tant de ſiècles de malheurs n'en avaient diminué la population. Sans l'heureuſe influence d'un climat où la nature réunit tous ſes moyens en faveur de l'humanité, pourrait-il reſter encore des habitans ſur ce théâtre de tant de calamités qu'ont ſucceſſivement produites & l'anarchie d'un empire long-temps chancelant, & les invaſions deſtructives d'un peuple conquérant, & la réſiſtance glorieuſe de ces républicains alors ſi puiſſans, mais dont je ſuis forcé de convenir que le joug était encore plus dur que celui des Muſulmans. Par quelle fatalité ceux qui jouiſſent du plus précieux des biens, ceux qui peuvent ſe vanter d'être libres, ſont-ils les maîtres les plus durs? le ſentiment du bonheur peut-il donc produire l'injuſtice. L'Archipel.

Nous mîmes à la voile le 13 juin, & après avoir lutté trois jours contre les vents, nous mouillâmes dans le port de Scio. L'aſpect en eſt très-agréable, & reſſemble infiniment à celui de Gênes. Deux fanaux avancés indiquent aux vaiſſeaux la route qu'ils doivent tenir, & une jetée, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le port du côté du midi. Ce port eſt très-vivant; on y trouve preſque toujours quelques galères du Grand-Seigneur, & il eſt d'ailleurs fréquenté

par tous les bâtimens qui vont d'Egypte à Conſtantinople.

L'Archipel.

Chio a conſervé plus de reſtes de ſon ancienne proſpérité qu'aucune autre île de la mer Egée. La fertilité du ſol & la beauté de cette île invitèrent les Ioniens à y établir, plus de mille ans avant Jéſus-Chriſt, une colonie qui parvint bientôt à une grande importance politique, comme alliée ou ſujette des grandes villes du continent de la Grèce. Une flotte conſtamment en état d'agir, & le génie maritime des habitans, leur donnèrent bientôt l'empire de cette partie de la mer Egée. Les hiſtoriens remarquent les changemens fréquens de leurs alliances & de leurs relations politiques avec leurs voiſins, quelquefois amenées par la néceſſité, mais plus fréquemment le réſultat de leur propre mobilité. Leurs plus anciens amis furent les Spartiates, qu'ils abandonnèrent pour les Athéniens, & à qui ils ſe réunirent de nouveau durant la la guerre du Péloponèſe. Les Athéniens s'étant rendus maîtres de la ville, s'abandonnèrent à tout leur reſſentiment & en raſèrent les murailles.

Pline nous apprend que l'île de Chio avait une des plus anciennes écoles de ſculpture. Un auteur anonyme, publié par Bandouri,

dit que les quatre chevaux de bronze qui étaient ci-devant dans l'hyppodrome de Conſtantinople, y avaient été apportés de Chio par Théodoſe le jeune ; mais cet anecdote n'eſt pas authentique. L'Archipel.

L'abbé Seſtini fait mention de médailles d'or très-rares de la ville de Chio, portant un ſphinx ou harpie, & au revers un ours marin aîlé. Je rappellerai à cette occaſion, pour l'inſtruction de ceux qui font le voyage de la Grèce, les ſymboles particuliers aux îles & aux colonies anciennes de ces pays. La chouette à Athènes; l'abeille à Ephèſe; le ſphinx à Chio; la hache à deux tranchans à Ténédos; le cheval paiſſant à Alexandrie de la Troade, & le cheval courant à Dardanus ; le griffon à Teios; la colombe à Sycione; la tortue à Égine ; le bouclier à Thèbes ; le loup à Argos; la lyre à Theſpie; la proue de navire à Mégare, &c.

L'île de Chio devint province de l'empire romain à l'extinction de la famille des Attales; & lorſque l'empire romain eût été diviſé, ils demeurèrent ſujets juſqu'au règne de Manuel Comnène. Dans le partage de l'empire d'orient entre les Vénitiens & les Français, Chio tomba en partage aux empereurs de Conſtantinople, & fut enſuite donnée aux Génois par Michel

Paléologue, en paiement des ſecours qu'il avait reçus d'eux contre les Latins.

L'Archipel.

En 1694, après avoir eſſuyé un ſiége accompagné de toutes ſes horreurs, la ville & l'île furent reconquiſes par les Vénitiens, qui furent à leur tour trahis par les Grecs animés d'une haine invétérée contre les Latins pour les querelles des deux égliſes. Leur poſſeſſion ne fut pas longue. En 1696, *Mezzo Morto*, Affricain renégat, amiral célèbre des Turcs, inveſtit l'île & la réunit à l'empire ottoman. Les Grecs qui avaient ſacrifié toutes les autres conſidérations à l'eſpoir de triompher des Latins, furent récompenſés de leur perfidie par le pouvoir que leur donna le gouvernement turc de ſoumettre au rituel grec tous les diſſidens ſous de grandes peines. Au moment préſent, il n'y pas dans l'île plus d'un millier de catholiques romains; & cependant le ſchiſme ſe ſoutient avec la violence la plus indécente, & continue de troubler la paix intérieure & de déshonorer une religion qui profeſſe la douceur & l'indulgence.

En parlant des bienfaits que la nature a prodigué à cet heureux pays, on ne peut pas oublier la beauté des femmes Chiotes. Nous nous promenâmes dans la ville un dimanche au ſoir; les rues étaient pleines de femmes

qui danſaient ou ſe tenaient en grouppes à leurs portes. Elles ſont miſes d'une manière qui eſt particulière aux femmes natives de l'île; les filles ont le plus beau teint du monde & des traits réguliers & délicats : elles ont toutes le même maintien. Quand elles ſont ſans voile, leur tête eſt couverte d'une coëfe ſerrée qui renferme leurs cheveux, à l'exception de quelques boucles autour du viſage, qui ſont parfumées d'eſſences & friſées à la manière des portraits de Vandick & de Lelg. Leur voile eſt de mouſſeline, attaché comme on le voit dans l'antique, & flottant avec grace par derrière. Les manches de leur chemiſe ne ſont recouvertes d'aucune étoffe : elles ſont d'une gaze fine, amples & ouvertes. Leur vêtement de deſſus deſcend à peine au-deſſous du genou, & elles ont un tablier de gaze de couleur qui remonte juſqu'au-deſſus de la gorge; il eſt de ſoie, pliſſé à petits plis & étendu ſur de la baleine comme un panier, & arrêté ſous le menton, d'où il deſcend ſur le ſein : c'eſt comme ſi nos dames levaient leur jupon autour de leur cou, en paſſant les bras par les fentes des côtés. Leurs pantoufles ſont larges & quelquefois brodées, & elles portent des bas blancs de ſoie ou de coton & d'une grande propreté. L'Archipel.

L'Archipel.

On peut dire en général que leur vêtement eſt très-déſagréable & ne fait que défigurer leurs belles formes; mais la beauté de leurs traits & l'expreſſion de douceur & de vivacité qui eſt dans leurs regards, font oublier le mauvais goût de leur manière de ſe mettre. Tous les arts de l'ancienne Grèce ſont déchus; & il ne faut pas s'étonner que, ſi la beauté naturelle y eſt encore la même, l'art de la relever par la parure y ſoit preſque perdu. Cependant la manière dont elles portent leur voile, leur ceinture, la forme de leur chauſſure rappellent encore la grace exquiſe que nous admirons dans les draperies des anciens monumens.

Scio eſt la ville du Levant la mieux bâtie. Ses maiſons, conſtruites par les Génois & les Vénitiens, ont une élégance & des agrémens qu'on eſt étonné de rencontrer dans l'Archipel. L'île eſt coupée par pluſieurs chaînes de montagnes fort arides; mais les vallées, arroſées par un grand nombre de ruiſſeaux, ſont remplies d'orangers, de citroniers, de grenadiers; par-tout ces campagnes offrent les tableaux les plus ſéduiſans.

On fabrique à Scio beaucoup d'étoffes de ſoie d'or & d'argent : le nombre des métiers eſt cependant fort diminué depuis quelque

temps. Mais il eſt une autre branche de commerce particulière à l'île de Scio; c'eſt la culture des lentiſques, qui fourniſſent cette gomme appelée *maſtic*, dont les dames turcques & grecques font une grande conſommation. Elles en mâchent continuellement; cette drogue donne à leur haleine un odeur aromatique qu'on peut ne pas trouver déſagréable, mais qui nuit beaucoup à la beauté de leurs dents. L'Archipel.

Les villages aux environs deſquels ſe trouve le maſtic ſont au nombre de vingt. Les arbres de lentiſque ſont épars çà & là dans la campagne, & appartiennent au Grand-Seigneur. Il a accordé de grands priviléges aux payſans de ces villages, pour entretenir & faire la récolte du maſtic. Ces habitans, quoique chrétiens, portent le turban blanc comme les turcs. Un Aga particulier qui prend tous les ans cette ferme à Conſtantinople, les gouverne, ſans qu'ils ſoient ſoumis à la juriſdiction ordinaire de l'île.

Moyennant ces priviléges, ils ſont obligés d'entretenir les arbres, de bien battre, applanir & balayer le terrein qui eſt deſſous, aux approches de la récolte, afin que le maſtic qui y tombe ſoit clair & net. Ils ſont chargés de le recueillir avec des pinces ſur les arbres,

L'Archipel.

& avec la main quand il eſt à terre, de nettoyer celui qu'ils ont ramaſſé. Le plus eſtimé eſt net, clair & en larmes : on le recueille ordinairement ſur l'arbre avant qu'il en coule beaucoup ou qu'il tombe à terre : toute cette première qualité va au ſérail du Sultan à Conſtantinople. Celui qui a été ramaſſé au pied des arbres eſt toujours mêlé d'un peu de terre ; il n'eſt ni clair ni en larmes, mais en morceaux ronds, longs, informes & louches ; on n'en envoie au ſérail que la quantité qui manque à la première qualité pour en faire ſoixante mille livres peſant.

C'eſt la taxe que l'Aga fermier doit envoyer tous les ans au ſérail du Sultan. Chaque village eſt taxé à trois mille livres l'un portant l'autre ; & comme on en recueille beaucoup davantage, même dans les plus mauvaiſes années, le fermier achète le ſurplus des ſoixante mille livres, & le revend enſuite par privilége excluſif. Il a droit, non-ſeulement de ſaiſir tout celui qu'il trouve n'avoir point paſſé par ſes mains, mais encore de punir les payſans qui l'ont vendu en contrebande. Il peut envelopper dans cette punition tous les habitans d'un village, quand il ne peut connaître le particulier qui a fait la contrebande : c'eſt ce qui oblige ces payſans à s'obſerver exactement les

uns les autres, & à fermer pendant la nuit les portes de leur village pendant le temps de la récolte. L'Archipel.

Les payſans ont un mois pour nettoyer le maſtic & le mettre en état d'être délivré au fermier, qui, depuis l'onzième novembre, parcourt tous les villages pour lever les ſoixante mille livres & acheter le reſte.

Depuis le commencement de la récolte, juſqu'à ce que le fermier ait enlevé toute cette drogue, il y a des gardes jour & nuit aux gorges des montagnes par leſquelles on entre dans le Cap-Maſtic; ces gardes viſitent avec ſoin ceux qui paſſent, afin que perſonne n'en emporte. Quand le garde de l'Aga fermier vient à la ville, il eſt accompagné de tambours & de flûtes, & amené par les payſans des villages qui ont recueilli le maſtic: ils vont le porter au château avec beaucoup de réjouiſſance.

Le maſtic eſt d'uſage en médecine: il entre dans pluſieurs remèdes, & ſe donne en pilules pour appaiſer les maux d'eſtomac; mais les arts en font aujourd'hui une conſommation beaucoup plus grande. On l'emploie ſur-tout pour compoſer les vernis clairs & tranſparens; il a ſur un grand nombre de drogues que l'on emploie à cet uſage, l'avantage d'être

L'Archipel.

ſoluble dans l'eſſence & l'eſprit de vin. On a ſoin de proportionner la doſe de maſtic à la nature des ouvrages ſur leſquels on veut l'appliquer. L'île de Scio fournit auſſi d'excellente térébenthine, mais peu abondamment, par le peu de ſoin que l'on prend pour multiplier les arbres qui la portent.

L'eſplanade qui environne la citadelle offre un coup-d'œil agréable. On y voit une belle fontaine dans le ſtyle turc. A deux lieues de la ville, au milieu des montagnes, eſt un couvent très conſidérable par la richeſſe de ſes revenus, & par le nombre des caloyers qui l'habitent. L'égliſe eſt vaſte & magnifique; elle eſt ornée de moſaïques, & incruſtée de marbre de différentes eſpèces.

On ſait que l'île de Scio eſt une de celles qui ſe diſputaient l'honneur d'avoir vu naître le père de la poéſie grecque. Ses habitans conſervent encore quelque ſouvenir de ce grand homme, & prétendent qu'il venait donner ſes leçons ſur un rocher qui ſe trouve à une lieue au nord de la ville sur le bord de la mer, & qui paraît s'être originairement détaché de la montagne. Il eſt inutile de relever le peu de vraiſemblance de cette tradition. La partie ſupérieure de ce rocher a été applanie & creuſée : elle forme un baſſin

ovale entouré d'une banquette. Au milieu eſt une eſpèce de ſiége, ſur la baſe duquel on croit diſtinguer de petites têtes de lion. L'Archipel.

Malgré le ſéjour d'un grand nombre de Turcs dans la ville de Scio, les femmes y jouiſſent de la plus grande liberté. Elles ſont gaies, vives & piquantes. A cet agrément elles joindraient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguraient par l'habillement le plus déraiſonable & en même temps le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la nature, tandis que les grecques de Smyrne & celles de quelques îles de l'Archipel, plus éclairées ſur leurs intérêts, ſavent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio ſont toutes comme ces femmes auxqu'elles une toilette étudiée ſied moins que leur ſimple négligé. Elles forment un ſpectacle charmant, lorſqu'aſſiſes en foule ſur les portes de leurs maiſons elles travaillent en chantant. Leur gaîté naturelle & le déſir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers, qu'elles appellent à l'envi, comme nos marchandes du palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourrait les ſoupçonner d'abord

L'Archipel.

de pouſſer peut-être un peu loin leur affabilité ; mais on aurait tort : nulle part les femmes ne ſont ni ſi libres ni ſi ſages.

Preſque tous les habitans de Scio ont des maiſons de campagnes, avec de grands jardins aſſez mal tenus, mais où la nature dédomage des torts de l'art. Une roue garnie de pots de terre, & aſſez ſemblable à une roue d'épurement, monte à quelques pieds d'élévation l'eau d'un ruiſſeau ou d'une fontaine, pour la diſtribuer enſuite dans toute l'étendue du jardin & arroſer les citroniers, orangers & grenadiers de toutes eſpèces, & ſur-tout une grande quantité de melons & de concombres. Cette machine eſt la même que celle dont on ſe ſert en Egypte pour élever les eaux du Nil, & les répandre ſur les terres voiſines de ſon lit.

De tous les monumens de l'ancienne architecture, il ne reſte plus aucune trace. Tout a cédé aux coups deſtructeurs du temps, ou plutôt au fanatiſme & au pillage. L'ancienne ville paraît avoir été d'une étendue conſidérable. Le port qui, ſelon Strabon, pouvait contenir autrefois quatre-vingts vaiſſeaux, eſt ſpacieux, mais ſans beaucoup de profondeur. Il eſt défendu par un mole, & l'entrée en eſt éclairée par deux fanaux. Le commerce y eſt floriſſant en productions de l'île.

On peut regarder ce ſéjour comme le paradis des Grecs. C'eſt-là que leur caractère ſe déploie ſans contrainte, parce qu'ils peuvent y jouir de leur fortune avec la plus grande ſécurité. S'ils pouvaient ſe contenter de mener une vie privée, leur bonheur ne ſerait pas troublé. Mais l'eſprit d'intrigue & l'ambition les tente ſans ceſſe de chercher à former des liaiſons avec la Porte ou avec ſes ennemis; & quand le moment de la diſgrace arrive, ils ſont inexorablement pourſuivis & leurs biens confiſqués. Chio eſt ſouvent le lieu d'exil des grands officiers de l'empire lorſqu'ils ſont renvoyés, & il s'y maintient une correſpondance ſecrète & continuelle avec les Grecs mêlés dans les intrigues, dont le cabinet eſt le centre. On dit que les Grecs ſont dans l'île plus de cent cinquante mille, tandis que les Turcs ne ſont pas le quart de ce nombre. Mais les premiers ſont aiſément contenus, parce qu'ils manquent de courage & de concert, & que les Turcs leur impriment une grande terreur. L'Archipel.

Cette nombreuſe population eſt entretenue par des manufactures d'étoffes de ſoie & de coton. On y fabrique de riches brocards & des tiſſus fort légers, ſervant à faire des ceintures & l'eſpèce de turban que portent les Grecs.

L'Archipel.

Cette île & celle de Tino ſont les ſeules dans leſquelles ſe ſoit conſervée cette eſpèce d'induſtrie qu'ils tiennent des Génois, leurs anciens maîtres. Pluſieurs des habitans actuels ſe vantent de deſcendre des anciennes maiſons nobles de Gênes, des Giuſtiani, des Grimaldi, ou de familles chaſſées de Conſtantinople, à la priſe de la ville par les Turcs.

En 1782, la peſte emporta un tiers des habitans de l'île. Guys raconte que les miſſionnaires jéſuites faiſaient obſerver aux Grecs catholiques de Chio que la peſte les épargnait & ne faiſait de ravages que parmi les Turcs & les Grecs ſchiſmatiques. La peſte fut introduite, dit-on, par une malle d'habits envoyés par les Papas qui ont ſoin de l'hôpita grec à Conſtantinople, & qui n'ayant pas été ſoumis à la fumigation d'uſage, portèrent la contagion avec une incroyable rapidité.

Au ſortir de la ville, tout le vallon qui conduit au port eſt ſi bien cultivé & ſi rempli d'habitations, qu'il a l'air d'être une continuation des rues de la ville. Il y a un eſpace d'environ dix ou douze mille arpens entièrement occupé & couvert par des maiſons de campagne, des jardins & des orangeries. Les lieux plantés d'orangers ſont environnés de murailles plus hautes que les arbres, & cha-

que

que arbre eſt enfoncé dans une foſſe plus baſſe que le niveau du terrein, deſorte que les têtes des arbres forment une eſpèce de rue. Dans la ſaiſon des fleurs, l'odeur en eſt ſi forte qu'elle ſe fait ſentir en mer à pluſieurs milles de la côte. L'Archipel.

Nous fendîmes viſite au conſul anglais à [redacted] maiſon de campagne, ſituée dans la montagne. Nous étions au milieu du jour; la maîtreſſe de la maiſon avait été une des plus belles femmes de l'île, & on pouvait dire la même choſe de ſa fille. On ne peut accueillir des hôtes avec plus de politeſſe & une gaîté plus aimables que celle que nous éprouvâmes. Selon la coutume univerſelle chez les Grecs, auſſitôt après notre arrivée, un domeſtique parut apportant un plat d'argent ſur lequel étaient pluſieurs cuillères remplies de conſerve que la jeune perſonne préſenta à chacun de nous avec une grace infinie. On nous ſervit enſuite des verres d'eau, & enfin le café préparé à la manière des Levantins.

Nous allâmes de-là au grand couvent de caloyers de l'ordre de Saint Bazile. La ſituation en eſt ſolitaire & très-belle. L'égliſe eſt remplie de marbres curieux & de moſaïques; la plupart des colonnes y ſont de jaſpe & de vert antique. On y conſerve les reliques des

L'Archipel.

apôtres & des ſaints de la primitive égliſe, pour leſquelles les Grecs ont une grande vénération. La ſévérité de leur règle leur interdit l'uſage de la viande. Les femmes ne peuvent approcher de l'enceinte ſacrée de leurs murs. Cela n'empêche pas que la vie monaſtique chez les Grecs ne perde journellement de ſon crédit. L'île renferme ſoixante-ſix villages ; trente-deux appartiennent à des monaſtères, mais les revenus en ſont en grande partie payés au patriarche de Conſtantinople.

Tandis que nous nous arrêtions à conſidérer une fontaine, un vieillard vénérable nous acoſta, & nous dit qu'il était âgé de cent vingt ans, qu'il avait un fils vivant qui en avait quatre-vingt & qui venait de devenir encore père. Nous apprîmes de lui qu'une ſi grande longevité n'était pas rare dans les îles de la Grèce. Il nous avoua qu'il y avait encore des vieillards plus âgés que lui, mais aucun qui pût ſe vanter comme lui d'avoir été nouvellement préféré par une fille de vingt ans à un rival auſſi jeune qu'elle.

J'avais trouvé trop peu de monumens dans les îles que je venais de parcourir, pour eſpérer d'être plus heureux à Samos ; mais cet intérêt, attaché au nom des grands hommes, aux pays qui les ont vu naître, & qu'ils ont

rendu célèbres, ne me permit pas de voir Samos ſans m'y arrêter & ſans rendre hommage au berceau de Pythagore. L'Archipel.

L'île a environ 23 lieues de circonférence. A l'exception du vin, les productions de la terre y ſont auſſi excellentes que les perdrix & les différentes eſpèces de gibier qui s'y trouvent en grande quantité. Les montagnes, couvertes d'arbres & d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs pieds des ſources qui fertiliſent les campagnes voiſines: mais ces avantages d'un terroir fertile placé ſous le ciel le plus pur, ne ſont prodigués qu'à un très-petit nombre d'habitans.

Samos ou Parthenias fut fondée par une colonie d'Ioniens. Selon la mythologie, cette île eſt le lieu de la naiſſance de Junon, à qui elle était conſacrée. Au gouvernement républicain ſuccéda la monarchie de Polycrate; elle fut conquiſe par les Athéniens ſous le commandement de Périclès. Sous les empereurs romains & le Bas-Empire, elle partagea le ſort des autres îles de l'Archipel, tant dans les formes de leur gouvernement, que dans leur décadence. Antoine y vécut pluſieurs mois avec Cléopatre livré à tous les plaiſirs; Auguſte y paſſa deux hyvers & donna à la ville de grands privilèges.

L'Archipel.

Nous visitâmes d'abord Milés, où était situé le temple de Junon, la divinité tutélaire des Samiens. Du côté du nord sont encore les bases & les tores de huit colonnes qui ont cinq pieds dix pouces de diamètre, & dont l'entre-colonnement est de neuf pieds & demi. Elles ne sont pas placées régulièrement, mais on reconnaît pourtant que le grand côté de la colonade était de vingt colonnes. A environ cent cinquante pieds, & séparée de ces ruines par une baie, on voit encore debout une colonne isolée de marbre blanc dont la bâse est enfoncée dans la terre & le chapiteau tombé à son pied; elle est composée de diverses pièces ou tambours déplacés & brisés en partie à coups de canon par les Turcs, sur l'idée qu'elle contient des trésors cachés. Sa hauteur est de plus de quarante pieds.

Hérodote parle du temple de Junon à Samos, comme du plus grand qu'il eut connu. Parmi les temples de la Grèce il y en avait beaucoup dont l'enceinte était assez vaste pour renfermer une bibliothèque, un gymnase & des bains. Strabon dit qu'il y avait dans celui de Samos une galerie de tableaux fournie de chefs-d'œuvre de l'art, & entr'autres, l'*Abron*, célèbre tableau d'Appèle. Il y avait aussi un lieu découvert où étaient placées plusieurs statues, &

qu'on y diſtinguait ſur-tout trois ſtatues co- L'Archipel.
loſſales de Jupiter, de Minerve & d'Hercule ſur une ſeule bâſe, ouvrage de Myron, dont Antoine s'empara pour en faire préſent à Cléopatre. Les deux dernières furent rendues par Auguſte, qui ne garda que le Jupiter pour le capitole. Nicetas, dans le compte qu'il rend de la deſtruction des ſtatues à Conſtantinople, lorſque cette ville fut priſe en 1204 par les Français & les Vénitiens, fait mention d'une ſtatue coloſſale de Junon, tirée du temple de Samos, dont la tête était d'une ſi énorme groſſeur, qu'il fallait quatre paires de bœufs pour la tranſporter au palais.

Près du temple de Junon on voyait le tombeau de Hontichus & de Rhadine, ſur lequel les amans venaient jurer d'être fidèles, & implorer de la déeſſe un heureux ſuccès dans leurs amours. Il y a un ſiècle qu'on voyait encore là quelques tours & beaucoup de blocs de marbre; mais le voiſinage de la mer a contribué, ſur-tout dans ces dernières années, à complèter cette deſtruction, en donnant la facilité d'emporter de grandes pièces de bois pour employer dans la conſtruction des moſquées & autres bâtimens publics.

Les Samiens étaient le peuple le plus riche

L'Archipel.

& le plus puiſſant de tous ceux qui compoſaient la confédération Ionienne ; ils étaient induſtrieux & actifs, & avaient beaucoup d'eſprit : auſſi leur hiſtoire fournit-elle des traits intéreſſans pour celles des lettres, des arts & du commerce. Parmi les hommes célèbres que l'île a produit, je citerai Créophile qui mérita, dit-on, la reconnaiſſance d'Homère, en l'accueillant dans ſa miſère, & celle de la poſtérité, en conſervant ſes écrits ; Pythagore, dont le nom ſuffirait pour illuſtrer le plus beau ſiècle & le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très-inférieur, nous placerons Polycrate, fameux par l'établiſſement & l'exercice de ſa tyrannie.

Il reçut de la nature de grands talens, & de ſon père Cacés de grandes richeſſes. Ce dernier avait uſurpé le pouvoir ſouverain, & ſon fils réſolut de s'en revêtir à ſon tour. Employer, pour retenir le peuple dans la ſoumiſſion, tantôt la voie des fêtes & des ſpectacles, tantôt celle de la violence & de la cruauté ; le diſtraire du ſentiment de ſes maux, en le conduiſant à des conquêtes brillantes ; de celui de ſes forces, en l'aſſujettiſſant à des travaux pénibles ; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des poſſeſſions des particuliers ; s'entourer de ſatellites & d'un corps de troupes étrangères ; ſe ren-

ferme au beſoin dans une forte citadelle; ſavoir tromper les hommes & ſe jouer des ſermens les plus ſacrés : tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après ſon élévation. On pourrait intituler l'hiſtoire de ſon règne : l'art de gouverner à l'uſage des tyrans. L'Archipel.

Ses richeſſes le mirent en état d'armer une flotte qui lui aſſura l'empire de la mer & lui ſoumit pluſieurs îles voiſines & quelques villes du continent. Ses généraux avaient un ordre ſecret de lui apporter les dépouilles, non ſeulement de ſes ennemis, mais encore de ſes amis, qui enſuite les demandaient & les recevaient de ſes mains comme un gage de ſa tendreſſe ou de ſa généroſité.

Également attentif à favoriſer les lettres, il réunit auprès de ſa perſonne ceux qui les cultivaient, & dans ſa bibliothèque les plus belles productions de l'eſprit humain. On vit alors un contraſte frappant entre la philoſophie & la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de ſoutenir l'aſpect d'un deſpote barbare, fuyait loin de ſa patrie opprimée, Anacréon amenait à Samos les graces & les plaiſirs; il obtint ſans peine l'amitié de Polycrate, & le célébra ſur ſa lyre avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

L'Archipel.

Polycrate ſemblait n'avoir plus de vœux à former : toutes les années de ſon règne, preſque toutes ſes entrepriſes avaient été marquées par des ſuccès. Ses peuples s'accoutumoient au joug ; ils ſe croyaient heureux de ſes victoires, de ſon faſte & des ſuperbes édifices élevés par ſes ſoins à leurs dépens : tant d'images de grandeur les attachant à leur ſouverain, leur faiſaient oublier le vice de ſon uſurpation, ſes cruautés & ſes parjures. Lui-même ne ſe ſouvenait plus des ſages avis d'Amasis, roi d'Égypte, avec qui des liaiſons d'hoſpitalité l'avaient uni pendant quelque temps : « Vos » proſpérités m'épouvantent, mandait-il un » jour à Polycrate ; je ſouhaitte à ceux qui » m'intéreſſent un mélange de biens & de » maux ; car une divinité jalouſe ne ſouffre » pas qu'un mortel jouiſſe d'une félicité inal- » térable. Tâchez de vous ménager des peines » & des revers, pour les oppoſer aux faveurs » opiniâtres de la fortune. »

Polycrate, alarmé de ces réflexions, réſolut d'affermir ſon bonheur par un ſacrifice qui lui coûterait quelques momens de chagrin. Il portait à ſon doigt une émeraude montée en or, ſur laquelle Théodore avait repréſenté je ne ſais quel ſujet, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres était

encore dans ſon enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua dans une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, & quelques jours après le reçut de la main d'un de ſes officiers qui l'avait trouvé dans le ſein d'un poiſſon. Il ſe hâta d'en inſtruire Amasis qui dès cet inſtant rompit tout commerce avec lui. L'Archipel.

Les craintes d'Amasis furent enfin réaliſées. Pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie & des îles de la mer Égée, le Satrape d'une province voiſine de ſes états & ſoumiſe au roi de Perſe, parvint à l'attirer dans ſon gouvernement, & après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher ſon corps à une croix élevée ſur le mont Mycale, en face de Samos.

En montant la montagne à environ la moitié de ſa hauteur, on trouve une chapelle de la Vierge, petit édifice dans lequel ſont quelques marbres avec des inſcriptions ſépulcrales. Près de-là eſt une grotte ou caverne profonde, à l'extrémité de laquelle eſt un oratoire, témoin des plus anciennes ſuperſtitions.

L'île contient, ſelon un recenſement du dernier ſiècle, quatorze mille habitans tous Grecs, excepté le gouverneur & deux officiers qui perçoivent la capitulation. La Porte, devenue maîtreſſe des îles grecques, bientôt après cette acquiſition, en appliqua le revenu

L'Archipel.

au ſervice & à l'entretien des moſquées, aux appointemens des officiers publics & au paiement des princeſſes du ſang royal. Le revenu des îles dont on n'a pas diſpoſé ainſi, eſt attribué au capitan-pacha, comme gouverneur général des îles de l'Archipel. Les terres de Samos ſont tenues en *vactif* & dépendent de la grande moſquée de *Thophana*, vis-à-vis Conſtantinople. Il y a dans l'île une centaine de prêtres ſéculiers, & quatre cents moines ou caloyers, qui pratiquent de grandes auſtérités. Les habitans s'occupent à pêcher des éponges, mais avec moins de ſuccès que dans les îles qui ſont plus à l'oueſt. Ils ſont accoutumés dès l'enfance à une diète fort ſévère qui les maîgrit beaucoup, pour les rendre propres à ce genre de travail. Ils prennent à la bouche, partie en dedans, partie en dehors, une éponge imbibée d'huile, & plongent ainſi ſous l'eau, où d'abord ils ne peuvent pas demeurer longtemps, mais où les plus maîgres arrivent par dégré & par habitude à reſter juſqu'à une demi-heure. On ne ſouffre point qu'un habitant ſe marie avant d'avoir acquis ce talent, & s'il n'eſt capable de reſter une demi-heure ſous l'eau. On dit qu'ils vont chercher les éponges à cent braſſes de profondeur.

L'île de Nicaria près de Samos, auſſi-bien que la mer qui l'environne, doit ſon nom au

téméraire fils de Dédale qui, s'étant trop approché du ſoleil, fondit la cire de ſes aîles, & le malheureux Icare tomba dans la mer, qui fut depuis appellée *Icaria* ou *Nicaria*. Cette île, qui a environ trente mille de circuit, eſt belle & fertile, mais les habitans en ſont ſi pareſſeux, que preſque toutes les terres reſtent en friche.

L'île de Patinos ſerait peu connue, ſans le livre de l'apocalypſe qui lui a prêté ſa célébrité. Relégué ſur un rocher, St. Jean s'occupa pendant ſon exil de cette production dans laquelle on trouve des obſcurités, malgré les commentaires de Boſſuet & de Newton.

Patinos n'eſt qu'un amas de rochers arides, parmi leſquels quelques vallées ſont ſeules ſuſceptibles de culture. Au milieu de l'île s'élève une montagne terminée par le couvent de St. Jean, que l'on prendrait d'abord pour une citadelle, & dont les habitans ſont en effet les ſouverains du pays; mais leurs états ne ſeraient pas ſuffiſans pour leur ſubſiſtance, s'ils n'y joignaient des poſſeſſions dans les îles voiſines, & les tributs certains que leur rend la ſuperſtition des grecs, admirateurs de St. Jean. Toute la Grèce eſt remplie de ces moines, dont preſque aucun ne ſait lire, mais qui tous connaiſſent juſqu'où peut aller l'em-

L'Archipel.

pire de la religion ſur des ames ſuperſtitieuſes. Ils ont aſſujetti la foule crédule de leurs compatriotes qu'ils gouvernent à leur gré; & ſouvent complices de leurs crimes, ils en partagent, ils en abſorbent le profit. Il n'y a point de pirates qui n'aient avec eux un caloyer ou un papa pour les abſoudre du crime à l'inſtant même où ils le commettent. Toujours cruels, parce qu'ils ſont lâches, ces miſérables ne manquent jamais de maſſacrer l'équipage des bâtimens qu'ils ſurprennent, & après les avoir pillés, ils les coulent à fond, pour ſouſtraire tout indice de leurs attentats; mais auſſi-tôt proſternés aux pieds du miniſtre, quelques mots les reconcilient avec la divinité, calment leur conſcience & les encouragent à de nouveaux crimes, en leur offrant une reſſource aſſurée contre de nouveaux remords. Ces abſolutions ſont taxées; chaque prêtre à un tarif des péchés qu'il doit remettre: ils font plus, ils vont au-devant des alarmes que le crime pourrait inſpirer à d'autres ſcélérats, qui mêlant la faibleſſe à la férocité, craindraient de périr immédiatement après leurs forfaits & avant que de s'en être fait abſoudre; ils les raſſurent, ils les excitent en leur vendant d'avance le pardon des atrocités qu'ils méditent. On voit ces monſtres, revenus au port,

chargés du fruit de leur brigandage, mettre à part, prélever la portion des prêtres, qui, en échange leur donnent, au nom de Dieu, le droit de courir à de nouvelles rapines; & ainsi munis de passe-ports pour le ciel, approvisionnés d'absolutions anticipées, pour les vols, les adultères, les assassinats qu'ils espèrent multiplier pendant leur course, ils se remettent en mer avec la sécurité d'une conscience tranquille, & peut-être invoquent-ils le ciel même pour le succès de leurs expéditions. L'Archipel.

Aussi-tôt que mon vaisseau eut mouillé, je m'empressai de mettre pied à terre pour me rendre au couvent. J'étais loin de prévoir la rencontre qui allait exciter, le moment d'après, mon intérêt & ma curiosité. Je m'acheminais vers la montagne, lorsque j'apperçus un caloyer qui en descendait, & qui s'avançant vers moi avec précipitation, me demanda en italien, de quel pays j'étais, d'où je venais, ce qui s'était passé en Europe depuis sept ans qu'aucun vaisseau n'avait abordé sur ces rochers? A peine me fut-il Français: Dites-moi, s'écria-t-il, Voltaire vit-il encore? Qu'on se figure mon étonnement! je l'interrogeai à mon tour: qui êtes-vous, m'écriai-je, vous, moine, habitant de ces rochers, & pro-

L'Archipel.

nonçant un nom qu'on s'attend ſi peu d'y entendre? Je ſuis l'être le plus malheureux que vous ayez jamais rencontré; mais répondez, calmez mes alarmes, & Voltaire & Rouſſeau, ces deux bienfaiteurs de l'humanité, vivent-ils encore? Je le raſſurai en lui diſant que ceux dont il redoutait la perte étaient vivans. Ils vivent! l'humanité a donc encore des défenſeurs de ſes droits, les innocens des protecteurs, le fanatiſme & l'intolérance des ennemis toujours armés pour les attaquer! puiſſent-ils vivre aſſez long-temps pour les anéantir! ils préſerveront les autres des maux que j'ai ſoufferts. Je ne le ſuivrai point dans ſes tranſports, ils furent violens & exagérés; ils furent ceux d'un caractère bouillant, d'une imagination vive, exaltée, mais ſur-tout aigrie par l'infortune. Cet homme m'avait d'abord étonné, il m'intéreſſa bientôt. Je le preſſai de me dire par quels malheurs un être raiſonnable & parlant le langage que je venais d'entendre pouvait être réduit à porter l'habit de caloyer ſur les roches de Patimos. Je ſuis né dans l'Archipel, me dit-il; mais je ſentis, dès ma plus tendre jeuneſſe, le déſir de ſortir de l'aviliſſement où nous ſommes. Je paſſai en Italie, j'y fis toutes mes études & je devins très-ſavant; je puis le dire, il n'eſt pas queſtion

d'amour-propre ſur ces rochers, d'où je ne ſortirai jamais. Je n'avais rien, je cherchais une place qui put fournir à mes beſoins & ſatisfaire ma paſſion pour l'étude: il s'en préſenta une telle que je n'aurais pas oſé la déſirer; un cardinal m'offrit d'être ſon bibliothécaire. — Eh bien! qui vous empêcha de profiter de ce bonheur? — Lui-même, car il y mit un prix qui ne me permit pas de l'accepter; en m'enrichiſſant il voulut m'avilir: il exigea une action toujours déshonorante; il voulut me faire quitter la religion grecque dans laquelle je ſuis né: mais n'allez pas croire au moins que j'y ſois aveuglément attaché. Je crois en Dieu, & je l'atteſte encore en cet inſtant; non, je ne lui fais point l'injure de lui ſuppoſer une prédilection particulière pour quelques cérémonies inutiles. Tous les cultes ſont égaux devant celui qui n'a point d'égal; peu importe aſſurément de commencer le ſigne de la croix par la droite ou par la gauche, de jeûner le mercredi au lieu du ſamedi: on peut obſerver ces règles, & ne les eſtimer que ce qu'elles valent; mais le prix qu'on attachait à ce changement, ne me permit pas de balancer, & je ſacrifiai tout à ce qui n'eût été pour moi qu'une action indifférente, ſans le motif qu'on me préſentait.

L'Archipel.

L'Archipel. Réduit à la dernière misère, je revins dans la Grèce, & je me vis forcé de chercher un asyle dans le couvent que vous allez voir. De quatre-vingt moines qui l'habitent, nous ne sommes que trois qui sachions lire; & que nous importe, nous n'avons que peu de livres, & à quoi nous serviraient-ils? on s'intéresse bien peu aux faits passés, quand les faits présens sont nuls pour nous; le travail des mains, en détournant de réfléchir, convient mieux à mon état; c'est mon unique ressource.

Je ne pus me refuser à un véritable attendrissement, il s'en apperçut: ne me plaignez pas si vivement, reprit-il, mon sort devient tous les jours moins fâcheux. J'ai été, durant les premières années de ma captivité, le plus infortuné des êtres: j'ai été vingt fois au moment de terminer ma vie & mes malheurs: il n'en est plus de même aujourd'hui; j'ai oublié presque tout ce que je savais; je suis parvenu à perdre l'intelligence que je pouvais avoir reçu de la nature: je me rapproche déja beaucoup de ceux avec qui je suis condamné à vivre, & leur ressemblant bientôt entièrement, je ne serai plus malheureux.

Tout ce que me disait cet homme ne pouvait qu'augmenter mon intérêt: il devint bien plus vif encore, lorsqu'il refusa l'argent que je

je lui offris. Ne conſultant que cette première impreſſion qu'inſpire un malheureux, j'allais lui propoſer de l'arracher à ſes rochers, lui offrir un aſyle moins fâcheux : je jouiſſais déjà du plaiſir de terminer ſes malheurs, lorſque le reſte de ſa converſation, en détruiſant cette illuſion me fit violemment ſoupçonner, ou qu'il n'avait jamais eu une bien bonne tête, ou que ſes infortunes l'avaient altérée : je le plaignis plus vivement encore, mais je déſirai beaucoup moins d'en faire le compagnon de mon voyage. Ses propos devenaient à chaque inſtant plus exagérés ; ſon regard était effrayant, & c'était avec violence, avec emportement qu'il ſatisfaiſait ce beſoin d'ouvrir ſon cœur, de ſe répandre devant un étranger devenu ſon confident, dans un exil où tout ce qui l'entourait depuis long-temps, était bien plus étranger pour lui. L'Archipel

Nous allâmes enſemble au couvent, où je fus reçu par le ſupérieur qui me parut dans l'abrutiſſement le plus complet. Je voulus tirer de lui quelques éclairciſſemens ſur les manuſcrits qui pouvaient ſe trouver dans cet ancien monaſtère ; il me répondit avec fierté qu'il ne ſavait pas lire, & il me fut abſolument impoſſible d'en obtenir une autre réponſe.

L'Archipel.

L'hermitage de l'Apocalypſe eſt à mi-côte d'une montagne ſituée entre le couvent & le port de la Scala. L'égliſe eſt appuyée contre une grotte, dont les rochers, ſi l'on en croit les habitans, ont ſervi d'aſyle à St. Jean, pendant ſon ſéjour à Patinos; c'eſt-là qu'il compoſa ſon ouvrage, & l'on m'a montré juſqu'à l'ouverture, par laquelle le St. Eſprit lui communiqua ſes lumières. Les fragmens de ce rocher ſont un ſpécifique certain contre mille maladies, & ſur-tout contre les eſprits malins; les moines grecs ne manquent jamais de vendre ce remède ainſi que les abſolutions; ils conviennent même ſans pudeur de ces trafics ſcandaleux; on vend les eaux du Gange aux peuples qui vivent ſur ſes bords; les prêtres lapons diſpoſent des vents; & l'imbécile habitant du Thibet, achète à grands frais, ce qui pourrait lui donnner des doutes ſur la divinité du grand Lama. L'impoſture & la crédulité ſont de tous les pays.

D'après le caractère prévenant qu'un célèbre voyageur prête aux femmes de Patinos, nous étions loin de nous attendre à la réception que nous en éprouvâmes. Elles étaient de ſon temps empreſſées de plaire aux étrangers, qu'elles croyaient toujours diſpoſées à les épouſer: ou elles ont été ſouvent déſabuſées; ou

notre coſtume peu recherché nous fit tort dans leur eſprit; jamais il n'y en eût d'auſſi farouches, & nous n'avions qu'à paraître dans une rue, pour que toutes les portes fuſſent auſſitôt hermétiquement fermées. Le déſir d'acheter du pain dont nous manquions depuis quelques jours, était le ſeul motif de nos avances. Mais nous les aurions inutilement prodiguées, ſans le crédit du caloyer dont j'ai parlé, qui vint à bout de nous faire notre petite proviſion. L'Archipel.

Cette île célèbre s'appèle actuellement *Palmoſa*. C'est un vrai pays de méditation par la ſolitude & le vaſte ſilence qui y règne. Quoiqu'elle ait vingt à trente milles de circuit, elle ne contient guères que trois cents habitans. Les arbres, les payſages, la verdure y ſont preſque entièrement inconnus. Tout y inſpire une mélancolie triſte & de ſombres rêveries. Les montagnes ſont nues & dépouillées, les vallons même ſont arides & ſtériles. L'égliſe de St. Jean eſt bien bâtie & paſſablement grande, mais elle excita moins notre curioſité, que l'endroit de l'île où l'on prétend que demeurait ce ſaint apôtre. Le chemin qui y conduit, eſt entre des rochers eſcarpés & difficiles. A quelques pas de-là eſt un grand trou creuſé dans le roc, dont la voûte eſt ſoute-

L'Archipel.

nue par un pilier. C'est-là, dit-on, la grotte du saint & le lieu où il écrivit son apocalypse. Je ne pus m'empêcher de rire de la simplicité des bonnes gens qui nous accompagnaient : ils nous montrèrent avec grand respect, plusieurs crevasses que le temps a pratiquées dans le rocher, & nous racontèrent sérieusement comment le St. Esprit entrait par ces fentes pour dicter à St. Jean son livre mystérieux.

Un vent très-violent nous avait forcés en arrivant à Patinos d'entrer dans le port de *Gricou*, que sa forme & les rochers dont il est rempli rendent fort dangereux. Nous en sortîmes avec peine; mais ayant enfin pris le large sans accident, nous vînmes mouiller à l'île de Cos, moins connue dans l'histoire politique de la Grèce, que célèbre par les hommes fameux qu'elle a vu naître. Hippocrate, l'un des plus grands génies qui aient jamais existé & le seul qui, créateur d'une science, en soit demeuré l'oracle, après trois mille ans de travaux & de découvertes, était né dans cette île. Il reçut de son père Héraclide les élémens des sciences. A peine en fut-il enrichi qu'il conçut une de ces grandes & importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclaircir l'expérience par le raisonnement, & de rectifier la théorie

par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que préſente le corps humain, conſidéré dans les rapports de maladie et de ſanté. L'Archipel.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la ſcience, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venait de s'ouvrir ; & Hippocrate acheva paiſiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. D'après tout ce qu'on rapporte de lui, on n'apperçoit dans ſon ame qu'un ſentiment, l'amour du bien ; & dans ſa longue vie, qu'un ſeul fait, le ſoulagement des malades.

Il a laiſſé pluſieurs ouvrages ; tous doivent être médités avec attention, parce que ſon ſtyle eſt toujours concis ; mais il dit beaucoup de choſes en peu de mots, ne s'écarte jamais de ſon but, & pendant qu'il y court, il laiſſe ſur ſa route des traces de lumière plus ou moins apperçues, ſuivant que le lecteur eſt plus ou moins éclairé. C'était la méthode des anciens philoſophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appéſantir ſur des idées communes.

Ce grand homme s'eſt peint dans ſes écrits. Rien de ſi touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ſes malheurs & de

L'Archipel.

ſes fautes. C'eſt de lui-même que nous tenons ces aveux: c'eſt lui qui, ſupérieur à toute eſpèce d'amour-propre, voulut que ſes erreurs mêmes fuſſent des leçons. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, ſont faits pour reconnaître la ſupériorité du ſien, m'ont ſouvent aſſuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier & le plus habile de leurs légiſlateurs, & que ſa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guériſons après des milliers d'années. La prédiction s'accomplit tous les jours. Auſſi les plus vaſtes empires ne peuvent pas diſputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; & aux yeux des ſages, les noms des plus grands conquérans s'abaiſſeront devant celui d'Hippocrate.

Cette île n'a rien qui la diſtingue actuellement. La beauté du climat, la fertilité du terroir & l'abondance des fruits, ſont des biens communs à ces contrées, & ſi l'on en excepte Patinos & quelques autres rochers de l'Archipel, la nature ſemble avoir également prodigué ſes bienfaits à toute la Grèce.

La ville de Cos eſt ſur le rivage, ſon port eſt commode, & toute la côte eſt couverte d'orangers & de citroniers, qui forment l'aſ-

pect le plus séduisant; mais rien n'est aussi agréable que la place publique : un platane prodigieux en occupe le centre, & ses branches étendues la couvrent en entier : affaissées sous leur propre poids, elles pourraient se briser, sans les soins des habitans qui lui rendent une espèce de culte; mais comme tout doit offrir dans ces contrées les traces de leur ancienne grandeur, ce sont des colonnes superbes de marbre & de granit, qui sont employées à soutenir la vieillesse de cet arbre respecté. Une fontaine abondante ajoute au charme de ces lieux toujours fréquentés par les habitans, qui viennent y traiter de leurs affaires, & y chercher un asyle contre la chaleur du climat. L'Archipel.

En allant de Naxie à Patinos, Tournefort raconte qu'il fut obligé de relâcher à Stenosa, méchant écueil, dit-il, sans habitans, & qui n'a qu'environ dix ou douze milles de tour. Stenosa est à l'est-nord-est à 18 milles de Naxie. On ne trouve dans Stenosa qu'une bergerie, retraite de cinq ou six pauvres gardiens de chèvres, que la peur de tomber entre les mains des corsaires ou des bandits, oblige de s'enfuir dans les rochers à l'approche du moindre bateau. On envoie du biscuit à ces ber-

L'Archipel.

gers tous les trois mois, à peine trouvent-ils de l'eau dans cette île.

Nicouria, continue Tournefort, où nous relâchâmes auſſi, eſt un bloc de marbre au milieu de la mer, peu élevé, mais d'environ cinq milles de tour, ſur lequel on ne voit que des chèvres aſſez maigres, & des perdrix rouges d'une beauté ſurprenante qui nous dédomagèrent de la mauvaiſe chère que nous avions faite à Stenoſa.

Débarqués dans une île, nous ne manquions pas de nous informer s'il y avait quelque chapelle de la Vierge, bien aſſurés qu'elle ſerait dans l'endroit le moins acceſſible, & par conſéquent le plus propre pour nos recherches. C'eſt à viſiter ces chapelles que conſiſte toute la dévotion du peuple. On n'y arrive qu'en ſuant à groſſes gouttes, & les Grecs comptent avec raiſon cette fatigue pour une des plus rudes pénitences que l'on puiſſe faire en ce monde: là, tout fondant en eau, ils ſe dépêchent de faire une douzaine de ſignes de croix répétés coup-ſur-coup, accompagnés d'autant d'inclinations, non-ſeulement de tête, mais de la moitié du corps; enſuite, ſi la lampe n'eſt pas allumée, ils battent le fuſil, & brûlent deux ou trois grains d'encens ſur une pierre plate, baiſant l'image de la Vierge

& toutes les autres qui s'y trouvent. Tandis que l'encens brûle, ces bonnes gens recommandent leurs affaires à la Vierge, & vont chercher un papa pour dire la meſſe. Les bonnes femmes portent ordinairement un petit pot d'huile pour garnir la lampe, ou quelque bougie fort déliée. Comme l'on bâtit à bon marché dans ces pays, les Grecs, à l'agonie, laiſſent une vaingtaine d'écus pour dreſſer une chappelle, & c'eſt ce qui fait que toutes les îles en ſont couvertes. Nous ne fîmes que nous repoſer à Nicouria & nous paſſâmes pendant la nuit à Amargos. L'Archipel

Cette île eſt bien cultivée, elle n'a que 36 milles de tour, mais elle eſt horriblement eſcarpée. Les champs les plus fertiles appartiennent au monaſtère de la Vierge, où l'on court de bien loin pour faire dire des meſſes; car tous les lieux extraordinaires inſpirent de la dévotion au peuple. A trois milles du bourg, ſur le bord de la mer, on a bâti une grande maiſon, qui de loin reſſemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb. Cette armoire pourtant renferme cent caloyers logés commodément; mais on n'y entre qu'à bonnes enſeignes, & par une petite ouverture, pratiquée à un des coins du bâtiment, & qui ſe

L'Archipel.

ferme par une porte couverte de tôle. En dedans c'eſt un corps-de-garde garni de maſſues de bois, faites ſur le modèle de celle d'Hercule, & dont un coup ſerait capable d'aſſommer un bœuf: la précaution nous parût inutile, car avec un coup de pied on renverſerait facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte. Les religieux nous aſſurèrent que leur maiſon avait été fondée à l'occaſion d'une image miraculeuſe de la Vierge peinte ſur du bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique; ils prétendent que cette image profanée dans l'île de Chypre & caſſée en deux pièces, fut amenée miraculeuſement ſur la mer juſques au pied de la roche d'Amargos; que ces deux pièces s'y raſſemblèrent; qu'elle a opéré & qu'elle opère encore pluſieurs miracles. Comme on ne ſaurait ſortir honnêtement des monaſtères ſans donner à la ſacriſtie, nous y laiſſâmes quelque petite monnaie, & les religieux nous régalèrent d'un plat de raiſin, dont les grappes avaient environ un pied de longueur, fort doux & d'un excellent goût. Je m'aviſai de demander à ces religieux d'où leur venaient d'auſſi beaux fruits; ils m'aſſurèrent qu'on les cultivait dans un autre quartier de l'île, auprès de cette chapelle où l'on

conſervait cette urne ſi fameuſe qui ſe remplit d'eau & ſe vuide d'elle-même dans certain temps de l'année. Après tous ces beaux diſcours, nous nous ſéparâmes fort ſatisfaits les uns des autres, les religieux de nous avoir conté leur hiſtoire, & nous d'avoir connu la ſupercherie des moines, & la ſimplicité des peuples qu'ils abuſent dans les pays d'ignorance & de ſuperſtition. L'Archipel.

Le 22 ſeptembre, paſſant fort près de Caloyère, rocher tout hériſſé, à 12 milles d'*Amargos*, le patron de notre caique s'aviſa de grimper ſur une des pointes de cet écueil pour prendre des faucons dans leurs nids; nous n'oſâmes le ſuivre: cet homme non-ſeulement avait le pied marin, mais il eſcaladait les rochers les plus eſcarpés avec une légèreté ſurprenante. Nous nous contentâmes de le prier de nous apporter toutes les plantes qu'il trouverait, l'aſſurant que nous lui cédions volontiers notre part des faucons; nous ne perdîmes rien à ce marché; il nous apporta quelques plantes que nous aurions préférées à tous les oiſeaux de paradis qui ſont en Arabie.

CHAPITRE VIII.

Golfe de Macri. — Tombeaux de Telmiſſus. — Différens ſarcophages. — Détails de ces monumens. — Réception du Voyageur chez un prince turc réſidant à Moglad. — Caractère de ce vieillard. — Rencontre d'un médecin Arabe. — Ruines de la ville de Stratonicea, *aujourd'hui Eski Hiſſar. — Fête turque.*

Ionie.

L'ISLE de Cos eſt voiſine de pluſieurs petites îles, parmi leſquelles *Symio* eſt la ſeule qui puiſſe inſpirer quelque curioſité. Ses habitans ſont aujourd'hui célèbres dans l'art de plonger, & cet exercice eſt la plus grande occupation, comme il eſt l'unique reſſource de ces êtres preſque amphibies. Les femmes mêmes y diſputent le prix d'un art qui paraît ſi peu fait pour elles, & l'on prétend que, par un réglement toujours obſervé, les jeunes gens ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves d'un talent, ſeul héritage qu'ils puiſſent tranſmettre à leurs enfans. A la pêche du corail & des éponges qui ſe trouvent abondamment dans ces parages, les habitans de Symio joignent une autre branche de com-

merce ; ils voyagent ſouvent dans l'Archipel pour eſſayer de tirer parti des bâtimens naufagés. Ils y a quelques années que le propriétaire d'un vaiſſeau coulé à fond près de l'île de Scio, étant convenu de partager avec eux ce qu'ils en pourraient retirer, ils parvinrent à le vider entièrement. On donne à l'île de Symio trois milles de circuit. On y voit un vieux château ſur le bord de la mer. Le vin y eſt bon, & les habitans y nourriſſent une grande quantité de chèvres. Ionie.

Nous nous embarquâmes le 28 juin pour me rendre au fond du golfe de Macri, où j'avais l'eſpérance de trouver quelques antiquités inconnues aux voyageurs, qui avaient parcouru l'Aſie mineure avant moi. Nous paſſâmes entre deux îles qui ſont à l'entrée du golfe. En continuant de s'avancer & en ſuivant la côte à gauche, on rencontre un cap, nommé en turc *Bocomadi*, anciennement *Crya*, il tenait ſon nom de la ville de *Cryaſſus* qui n'en était pas éloignée.

Le golfe de Macri portait dans l'antiquité le nom de *Telmiſſus Sinus*, de la ville de Telmiſſus dont les ruines ſubſiſtent encore. On ignore abſolument l'origine de cette ville, dont Arrien fait mention. Ses habitans avaient déja dans l'art des augures, cette réputation

qu'ils ont toujours conſervée. On trouve dans
Ionie. Hérodote, que Créſus, dernier roi de Lydie, alla conſulter des devins à *Telmiſſus*, Alexandre apprit d'eux une conjuration tramée contre ſes jours ; enfin, du temps de Cicéron, ils excellaient encore dans cet art impoſteur, auquel la philoſophie ne laiſſe plus que de bien faibles reſſources.

Les reſtes d'un théâtre, & les riches fragmens que nous découvrîmes dans les ruines de Telmiſſus, dépoſent pour ſon opulence paſſée, bien moins encore que les monumens funèbres, dont je vais faire connaître les détails.

Au fond du golfe de Macri, & ſur le bord de la mer, eſt un petit bâtiment nommé *Mey*. Il eſt bâti au pied d'une hauteur, ſur laquelle ſont les ruines d'une fortereſſe. Sur le penchant de la colline & juſqu'à la mer eſt une grande quantité de tombeaux, ou ſarcophages de pierre griſe de différentes formes & de différentes grandeurs. Le premier que nous apperçûmes a ſur ſon petit côté une ouverture carrée, par laquelle il eſt vraiſemblable qu'on introduiſait le cadâvre : on la fermait ſans doute avec une pierre qu'on ſcellait fortement.

Le ſecond était le plus grand de tous ceux

que nous avons rencontré dans cet endroit. Il eſt d'un deſſin très-ſingulier & je n'en connais aucun du même genre: il ſemble qu'on ait voulu imiter un édifice conſtruit en bois. On ſait combien les anciens ont ſouvent cherché à donner à leurs tombeaux, la forme de leurs édifices & de leurs maiſons. Dans ces urnes de marbre, dont on voit une ſi grande quantité en Italie, on diſtingue le toît avec ſes diviſions, & la porte tantôt fermée, tantôt à demi-ouverte & quelquefois occupée par le génie de la mort. Ionie.

La nature imprime généralement à tous les êtres qu'elle anime, le déſir de leur conſervation; l'homme ſeul étend ce ſentiment juſques ſur les débris inutiles de ſon exiſtence. Rien de plus naturel ſans doute, que de recueillir les reſtes de ce que l'on a aimé, de les ſouſtraire à une deſtruction dont le ſpectacle ſerait trop révoltant, de conſerver même précieuſement des cendres chéries: mais ce ſoin pénible de rendre les tombeaux inacceſſibles, de ſurcharger la terre de ces maſſes énormes, pour éterniſer ce qui n'eſt plus, on ne peut l'imputer qu'à une abſurde ſuperſtition, à laquelle bientôt après vint ſe joindre la vanité la plus ridicule. Les prêtres répandirent cette opinion, que l'état du corps influait ſur ce-

Ionie.

lui de l'ame ; & les grands, en adoptant cette idée lucrative pour ſes auteurs, firent de leurs tombeaux des monumens de faſte & de magnificence. Aſſurer des ſoins funéraires à ſon corps, c'était alors ſauver ſon ame ; avec de l'opulence on joignait à l'eſpérance d'un repos éternel, l'agrément de garder ſon rang, même après ſa mort, & d'avoir la prééminence ſur les autres cadâvres. On inventa l'art des embaumemens & des injections ; on creuſa des rochers pour y mettre à l'abri de toute inſulte, ces corps ainſi préparés, & des milliers de malheureux furent employés pendant des règnes entiers, à conſtruire des pyramides, aſyles des tyrans, même après leur mort. L'uſage de creuſer des tombeaux dans le ſein des rochers, eſt ſans doute le plus ancien, parce qu'il eſt le plus ſimple & le plus propre à remplir le but qu'exigeait alors la religion. Mais l'antiquité de ces monumens, ne permet pas de déterminer l'époque de leur conſtruction ; ils ſont trop antérieurs à l'hiſtoire, pour qu'elle puiſſe fournir quelques lumières à cet égard.

On trouve dans la Haute-Égypte, un grand nombre de grottes, qui ſans doute étaient conſacrées à cet uſage. Mais aucun de ces monumens n'a autant d'analogie avec ceux de Telmiſſus, que les tombeaux de Perſépolis dont

dont parle Chardin dans ſon voyage. C'eſt en ſaiſiſſant ces rapports, en ſuivant ces analogies, que l'on peut eſpérer d'entrevoir cette chaîne de connaiſſances, par leſquelles les peuples anciens ſe ſont communiqués, & dont nous avons tant de peine à ſaiſir quelques fragmens. Ionie.

Malgré les précautions que nous avions priſes, ce ne fut point ſans peine que nous parvinmes à nous procurer les chevaux dont nous avions beſoin. Nous partîmes enfin des ruines de Telmiſſus, le 30 juin à onze heures du ſoir, guidés par le Grec que l'on avait envoyé de Smyrne, & qui était venu nous joindre au golfe de Macri, après avoir porté les lettres du conſul aux différens agas chez leſquels nous devions paſſer.

Nous n'allâmes point à la petite ville de Macri, où l'on nous aſſura que nous ne trouverions aucune antiquité, & nous tournâmes à gauche pour faire le tour du golfe & remonter vers le nord.

Nous marchâmes une grande partie de la nuit, & nous paſſâmes deux petites rivières, dont les eaux réunies forment le fleuve Glaucus. Les ſentiers que nous ſuivions, ſont à peine frayés; le pays eſt rempli de montagnes & abſolument inhabité. Après avoir paſſé la

Ionie.

journée dans un bois, qui ne nous garantit que bien faiblement d'une chaleur exeſſive, nous remontâmes à cheval à quatre heures après midi. Nous trouvâmes dans notre route un tombeau ſemblable à ceux de Telmiſſus, également creuſé dans le rocher, mais d'ordre dorique, & ſeulement élevé de quelques pieds au-deſſus du niveau du terrein.

Le 2 de juillet au matin, nous arrivâmes dans un méchant hameau ſitué dans une plaine agréable, après avoir paſſé une petite rivière, qui paraît dans l'hiſtoire avoir autrefois ſéparé la Lycie de la Carie, & qui ſe rend à la mer.

La Carie fut une des provinces dont Mithrydate s'empara pendant les diviſions de Marius & de Sylla. Ce fut à Stratonicée qu'il vit & qu'il aima la malheureuſe Monime; mais enfin réduite en province romaine ſous Veſpaſien, elle ſuivit toujours, depuis cette époque, le ſort de l'empire, juſqu'au moment où les croiſés s'écartant du véritable objet de leurs grands travaux, s'emparèrent de Conſtantinople, & chaſſèrent de ſes états un prince chrétien qui les y avait reçus. Depuis les conquêtes des Turcs, la Carie eſt toujours demeurée ſous la domination ottomane.

Après avoir traverſé la rivière qui ſe jète à

la mer près de l'ancien emplacement de *Dædala*, & être ainſi entrés dans la Carie, nous traverſâmes avec peine des montagnes couvertes de bois, & nous rencontrâmes un miſérable hameau, au ſortir duquel nous paſſâmes une petite rivière. Le pays devint alors plus agréable; une vaſte plaine, couverte de lauriers-roſes, de myrthes & de grenadiers, nous conduiſit à un ruiſſeau qui ſe jète dans le fleuve *Axon*. Bientôt nous paſſâmes ce fleuve & nous nous repoſâmes ſur ſes bords. Après avoir traverſé pluſieurs plaines, dont quelques-unes étaient cultivées, nous nous trouvâmes engagés dans des montagnes très-élevées. Nous fûmes obligés de nous y arrêter quelques heures, pour laiſſer paſſer la chaleur qui fut preſque intolérable, & nous parvinmes au pied d'une montagne auſſi haute qu'eſcarpée, qu'il ſerait impoſſible de gravir ſi l'on n'y avait pratiqué un chemin dont les détours multipliés adouciſſent un peu l'exceſſive roideur. Ionie.

Nous traverſâmes enſuite un village nommé *Dourlach*, où nous n'apperçûmes aucun veſtige d'antiquités : nos conducteurs, craignant pour nous un mauvais accueil de la part de l'aga auquel il appartenait, nous conduiſirent un quart de lieue plus loin au pied d'un arbre

Ionie.

sous lequel nous passâmes la nuit. Cette manière de voyager est le tableau fidèle de la vie que nous avons menée pendant près d'une année, & à laquelle il est facile de s'accoutumer dans un climat où les nuits sont aussi belles & où l'on jouit si bien de l'absence du soleil. Lorsque les chemins & nos travaux nous le permettaient, nous marchions la nuit, & nous passions la journée dans le plus épais d'un bois, & souvent plongés dans un ruisseau. Les vivres nous ont rarement manqué dans toute l'Asie mineure, & l'on trouve, dans tous les lieux habités, des poules, que la misère du pays met à un prix fort médiocre; on peut aussi se pourvoir d'une outre que l'on trouve souvent à remplir d'assez bonne eau. Enfin, cette partie de mon voyage ne me paraît plus qu'une promenade agréable, quand je la compare à toutes les misères réunies que j'éprouvai quelques mois après dans la Haute-Grèce.

Nous prîmes notre route vers Moglad, ville élevée sur les ruines d'*Alinda*, & nous y arrivâmes après trois heures de marche : c'était le lieu de la résidence de l'aga Hassan-Tchaousch-Oglou, qui, par ses richesses & sur-tout par son courage, s'était rendu indépendant de la Porte. Il avait alors quatre-vingts ans, & sa

puiſſance ſemblait affermie par le reſpect qu'inſpirait ſon âge : il inſtruiſait ſon fils dans l'art de ſe maintenir après lui contre le nom du ſultan, c'eſt-à-dire, contre les intrigues du ſérail & les caprices des viſirs : ſes petits-fils étaient ſes lieutenans, & il leur avait donné, comme en appanage, les gouvernemens des villes ou bourgades voiſines. Ionie.

Nous arrivâmes de très-grand matin, & deſcendîmes au caravanſérail, où je fis une rencontre qui me devint très-utile. J'apperçus, en entrant, un homme avec l'habit, qui, dans l'orient, eſt commun aux interprêtes & aux médecins. Il m'aborda auſſitôt, & m'adreſſant la parole en italien, il me félicita ſur mon arrivée & m'offrit ſes ſervices. On imagine aiſément de combien de queſtions je me hâtai de l'accabler : il n'était pas moins empreſſé de me connaître, & en moins d'une demi-heure nous devinmes amis intimes. Il était Arabe, parlant parfaitement toutes les langues du levant, & prétendait avoir paſſé deux ans à Padoue, pour y étudier la médecine : je ne tardai pas à me convaincre que s'il ne m'en impoſait pas, il avait au moins bien peu profité dans cette école. Une ſuite de malheurs l'avait obligé de ſe réfugier dans cette contrée, où il était devenu le médecin de l'aga de Mylaſſa, qui de-

Ionie. puis un mois l'avait envoyé à celui de Moglad, dont la ſanté s'était dérangée par des excès téméraires à ſon âge ; il en racontait les détails, & s'ils n'étaient point exagérés, il faut convenir que le vieux Haſſan ne montrait pas dans ſa vie particulière autant de prudence que dans ſa vie politique.

Le médecin ſe chargea d'aller lui annoncer mon arrivée, & de ſavoir l'heure à laquelle il me recevrait. Ce fut ſur les dix heures que je me rendis à ſon palais : je traverſai une cour immenſe, autour de laquelle étaient attachés plus de cent chevaux magnifiquement équipés ; & paſſant près de la porte du harem, devant laquelle étaient pluſieurs eunuques noirs, je montai au palais : il était preſqu'entièrement conſtruit en bois ; mais un grand eſcalier & de vaſtes galeries extérieures ne laiſſaient pas de lui prêter aſſez d'apparence. Ces galeries étaient remplies d'une foule de Turcs, de nègres, de tartares, qui tous ſe preſſaient pour me voir, me toucher, examiner mes armes, mes habits, & me parlaient tous à-la-fois des langues qu'ils ſavaient bien que je n'entendais pas.

Après m'avoir fait ſubir cette perſécution pendant près d'une demi-heure, on me fit commencer le cours de mes viſites. Je

fus d'abord conduit chez le *kiaya*, ou premier officier de l'aga, de-là chez ſon fils, & enfin je parvins juſqu'au père : il était au fond d'une très-grande ſalle, dans l'angle du ſopha, avec un de ſes arrières petits enfans entre ſes genoux. Je pris place à côté de lui ; le médecin arabe, qui ſervait d'interprête, était entre nous, agenouillé ſur le tapis, ſes mains l'une ſur l'autre, & gliſſées dans le bout de ſes manches, uſage qui dans l'orient a toujours été la marque du reſpect le plus profond. On offrit mes préſens à l'aga : ils conſiſtaient en une montre d'or, une paire de piſtolets, des étoffes de ſoie rayées d'or, pour habiller deux de ſes femmes, & une caiſſe de bouteilles de ſyrops & de confitures ſèches, dont je portai avec moi une ample proviſion. Ionie.

Haſſan me fit beaucoup de queſtions ſur mon voyage, & mes réponſes ne firent qu'augmenter ſa ſurpriſe : il ne concevait pas que la ſimple curioſité eût été pour moi un motif ſuffiſant de m'expoſer à tant de fatigues ; & il pouvait en effet s'en étonner, n'étant jamais ſorti de cette contrée preſque ſauvage que pour quelques expéditions militaires. Après des efforts, peut-être inutiles, pour lui faire comprendre le genre d'intérêt qui m'amenait de ſi loin dans un pays autrefois célèbre, je

Ionie. lui parlai de ſa réputation, de ſa puiſſance, du courage & de la prudence dont il avait eu beſoin pour ſe rendre indépendant. Il ne me parut pas inſenſible à ces éloges, & d'un geſte fit éloigner un peu les aſſiſtans. La confiance qu'il ſemblait me montrer, m'inſpira plus de hardieſſe; je lui fis à mon tour quelques queſtions, & j'appris qu'il n'avait jamais eu aucune miſſion de la Porte; que ſes richeſſes, première ſource de ſon crédit, étaient bientôt devenues le fondement de ſon autorité; qu'il avait été inquiété par les pachas voiſins, mais que ſa bravoure avait repouſſé leurs attaques; qu'enfin il s'était compoſé un gouvernement, & en quelque ſorte un état, dans un pays défendu par des montagnes.

J'admirai dans ſes réponſes un grand ſens naturel, mêlé d'une ſimplicité naïve, qui m'enhardit encore, & je mêlai à de nouvelles queſtions de nouveaux éloges de ſes talens. Il ne m'en a pas fallu, dit-il, autant que vous le voyez: obligé de me défendre contre des aggreſſeurs injuſtes, je me ſuis fait des amis de tous ceux que l'on opprimait; j'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeait le pacha, & ils ont regardé comme meilleur maître celui auquel ils payaient la moitié moins. Je protège mes amis,

& je fais étrangler, comme il eſt juſte, mes ennemis, ou ceux que je ſoupçonne de l'être. Après ces mots, tels que me les rendit l'interprête, il lui ordonna de me demander pourquoi j'avais ſouri. Je répondis que de faire étrangler ſes ennemis, pouvait être fort prudent, mais que de commencer par-là, ſur un ſimple ſoupçon, n'était peut-être pas d'une exacte juſtice. Dis à cet étranger, repliqua-t-il, que ce qui eſt néceſſaire eſt juſte, qu'autrement Dieu ne l'aurait pas permis, & ne m'aurait pas récompenſé par de ſi longs ſuccès. Ionie.

Je me gardai bien de réfuter ce raiſonnement turc, & je me bornai à faire des vœux pour la continuation de ſes proſpérités. Le ſultan, me repliqua-t-il, ne peut plus me faire grand mal; j'ai quatre-vingts ans, j'ai paſſé ma vie riche, heureux, cher à mes amis, & redouté de mes ennemis; ma ſanté ſe dérange, il ne me reſte plus que peu de momens à vivre, & je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à me reprocher. Je n'ai jamais fait de mal au ſultan, qui ne me connait pas, & au nom duquel on m'aurait fait couper la tête, ſi je n'avais toujours pris ſoin d'écarter de mon territoire les émiſſaires chargés de cette commiſſion. Je ſouhaite ſeulement que mes fils me reſſemblent; qu'après ma mort ils ſachent

Ionie.

ſe défendre, & tranſmettre leur autorité à cet enfant que je chéris. Je l'écoutais, frappé de ſes réponſes & de quelques traits qui me rappelaient le viſir Acomat, peint par Racine. Lorſque je vis ſon viſage s'égayer, & tout-à-coup ayant regardé l'endroit ſur lequel ſes yeux ſemblaient ſe fixer, j'apperçus une figure extraordinaire qui faiſait mille contorſions, & parlait avec une extrême volubilité. L'Arabe m'expliqua que c'était un fou, favori de l'aga, qui le quittait rarement. Il parut s'amuſer beaucoup de ſes geſticulations & de ſes plaiſanteries; & après quelques inſtans, il me demanda ſi les princes de mon pays avaient des fous dans leurs palais. Je leur répondis qu'ils en avaient eu autrefois, mais qu'ils n'en avaient plus aujourd'hui d'atitrés, & qu'à cet égard ils s'abandonnaient avec confiance aux haſards de la ſociété. C'eſt un ancien uſage parmi nous, reprit il, & qui n'a aucun inconvénient : ce ne ſont pas les fous qui ſont dangereux dans les cours, ce ſont les ſots; je paie un fou pour m'amuſer, & des gens ſenſés pour s'occuper de mes affaires. Si le ſultan avait fait de même, les efforts de ſes armes, mieux dirigés, n'auraient pas échoué récemment contre un petit nombre de Ruſſes.

Haſſan, après s'être informé de la route

que je voulais tenir, me promit de m'assurer ma marche & de me donner un de ses gardes, qui, quoique seul, en imposerait dans tout le pays, par le respect qu'inspirerait le nom de son maître. Une heure après mon retour dans le caravanserail, Hassan m'envoya en grande cérémonie un assez beau cheval isabelle; c'est chez tous les musulmans le présent le plus honorable, & celui qu'ils regardent comme la plus grande marque de considération. Ionie.

Je passai le reste de la journée à prendre du médecin arabe des renseignemens sur le pays qu'il connaissait assez bien; &, comme Hassan n'avait plus besoin de lui, je l'engageai à me suivre à Mylasa, où il pouvait m'être utile. Il ne m'avait pas fallu une conversation bien longue avec lui, pour juger de ses connaissances en médecine; & quelques questions qu'il avait hasardées en examinant une boîte de drogues que je portais avec moi, m'avaient déja donné la mesure certaine de son érudition, lorsqu'on vint lui dire qu'un de ses malades était dans un état affreux, & que sur-tout depuis la dernière prise du remède, ce malheureux éprouvait des douleurs insupportables. Il me prit alors un peu à l'écart, & m'avouant son insuffisance en médecine, il me pria de soulager le misérable pour lequel

Ionie.

on venait de l'appeler, ne doutant point, disait-il, que je ne fusse un très-habile homme, capable de faire sa fortune, en lui communiquant une partie de mes secrets : pour moi, ajouta-t-il, je suis forcé d'abandonner ce malade ; il est depuis quinze jours tourmenté d'une colique néphrétique, & tous mes soins ne semblent qu'aggraver son mal ; le ciel m'est cependant témoin que j'y fais de mon mieux, & Dieu sait si je lui épargne la rhubarbe. De la rhubarbe pour une colique néphrétique ! On peut imaginer quels furent mes cris. Le pauvre Arabe chercha plusieurs raisons pour se justifier, & finit par la meilleure de toutes. Sa pharmacie n'était pas étendue, & du seul remède qu'il possédait, il faisait un remède universel : il en bourrait ses malades, & puis il déplorait l'incertitude & l'insuffisance de l'art. Je réussis à réparer un peu ses torts avec celui qu'il venait de tourmenter si cruellement, par une saignée, des bains, & une boîte de pilules de savon que je lui laissai. La déférence du docteur arabe ne manqua pas d'inspirer pour moi à tous les habitans une confiance qui me devint pénible ; les malades accouraient en foule, & mes drogues auraient été bientôt épuisées, si j'eusse cédé à leur empressement, ou au plaisir de faire quelques

expériences. Je me contentai de haſarder quelques ſaignées, de diſtribuer généreuſement quelques onguens, &, à la faveur de la nuit, je me dérobai aux embarras de ma réputation, & au danger plus inſtant de la perdre. Ionie.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Eski-Hiſſar, après avoir marché toute la nuit dans un pays aſſez agréable, & après avoir traverſé des plaines dont quelques-unes étaient cultivées. Eski-Hiſſar n'eſt qu'un village peu conſidérable; les maiſons qui le compoſent, entourées d'arbres hauts & touffus, ſont placées ſur les bords d'un ruiſſeau, dont les eaux pures & limpides ſe précipitent en caſcades parmi les débris des édifices les plus ſomptueux.

Après avoir travaillé toute la journée à meſurer les ruines, j'allai voir l'aga, petit-fils d'Haſſan-Tchaouſch-Oglou: c'était un jeune homme fort laid, parfaitement ſtupide, & qui vraiſemblablement ne tarda pas à être étranglé après la mort de ſon grand-père. Il me reçut d'abord avec beaucoup de hauteur; mais lorſque j'eus eſſayé de lui faire comprendre le motif de mon voyage, il en conclut qu'il n'y avait qu'un fou qui put s'exiler ainſi de ſon pays; &, dépoſant de ce moment toute

Ionie.

ſa dignité, il me traita avec la plus grande conſidération. Après m'avoir aſſuré que j'aurais la liberté d'examiner le pays, il me dit que j'arrivais très-à propos pour prendre part à une fête qu'il allait ſe donner, & dont aſſurément je ſerais ſatisfait. Je me rendis à l'heure indiquée ; & quoique je n'euſſe pas une haute idée des ſpectacles turcs, j'étais cependant loin de ſoupçonner le genre de celui qui m'attendait. L'aga, maître bienfaiſant, voulait en partager le plaiſir avec ſes vaſſaux, qui, rangés autour de la place, donnaient les marques de l'impatience la plus vive ; c'était en vain qu'on cherchait à la calmer par la muſique la plus aigre & la plus diſcordante.

A peine fus-je placé près de l'aga, qu'on vit entrer un Turc richement vêtu, la tête couverte d'un bonnet chargé de perles : après quelques gambades & beaucoup de grimaces, il s'accroupit au milieu de la place, &, d'un air preſque frénétique, ſe mit à chanter une longue ſuite de vers : il s'accompagnait du ſon bruyant & répété d'une eſpèce de guitare qu'il ne ceſſait de frapper de tous ſes doigts réunis. Il célébra d'abord le courage & les victoires du brave Haſſan, comme, dans Homère, Télémaque entend chanter les louanges de ſon père à la table de Ménélas. Ces chants belli-

queux furent bientôt ſuivis de chants plus analogues au ſpectacle qui ſe préparait : il célébra l'objet de ſon amour, en peignit tous les charmes; mais, trop fidèle aux exemples des anciens, il ne fit qu'atteſter la corruption de ces climats & rappeler les égaremens d'Anacréon. Quatre jeunes gens entrèrent alors en danſant, & jouèrent enſuite une eſpèce de farce d'une obſcénité trop révoltante pour qu'on puiſſe ſe permettre même de l'indiquer. L'enthouſiaſme de l'aga, les applaudiſſemens & l'yvreſſe générale du peuple, m'apprirent à quels excès les Turcs pouſſent un vice, qui ſemble héréditaire chez les habitans de ces climats.

* Ionie.

Dans la cour de l'aga eſt une enceinte quarrée, un peu plus longue que large, formée par une muraille de marbre blanc : les faces extérieures de ce monument ſont décorées d'une bâſe & d'une corniche de fort bon goût; au-deſſous, ſont des objets ronds & ſaillans, qui me paraiſſent repréſenter des boucliers, tels que les anciens en ont ſouvent portés. Cette enceinte, qui ne paraît pas avoir été jamais couverte, renfermait ſans doute des ſarcophages, qui peut-être exiſtent encore ſous les décombres dont elle eſt remplie : les deux marches qui s'élèvent au-deſſus de la corni-

Ionie. che, & qui indiquent la forme pyramidale affectée aux tombeaux, m'avaient déja fait ſoupçonner l'objet de cet édifice, lorſque nous découvrîmes ſur une des ſurfaces une longue inſcription, au haut de laquelle on lit en gros caractères grecs : *Tombeau de Philécus.*

Nous avions entrepris le travail long & pénible d'en copier fidèlement tous les traits, lorſque le médecin arabe, que je m'étais attaché par quelques préſens, & par l'eſpérance d'en recevoir de nouveaux, m'avertit des queſtions importantes que l'aga venait de lui faire. Après s'être informé de tout ce qui pouvait me regarder, il voulait encore ſavoir ſi nous avions beaucoup de ſequins, & il avait chargé l'Arabe de le découvrir. Cette curioſité dans un brigand, qui pouvait d'un geſte nous faire aſſomer, ſans qu'on ſut jamais ce que nous ſerions devenus, augmenta les inquiétudes que mes conducteurs commençaient à me donner. Je découvris bientôt qu'ils étaient tous d'accord pour me tromper, & craignant une connivence dangereuſe, je partis promptement d'Eski-Hiſſar, après avoir chargé un papa grec, qui me paraiſſait intelligent, de copier avec le plus grand ſoin l'inſcription que j'étais obligé d'abandonner. Il me promit la plus grande exactitude, ſe fit payer fort chèrement,

rement, & ne m'envoya, au lieu dont nous étions convenus, que la dixième partie de l'inſcription ; encore ce fragment paraiſſait-il copié avec peu de ſoin. Il eſt impoſſible d'en rien expliquer ; peut-être même cette inſcription eſt-elle dans une langue étrangère, quoiqu'écrite avec des lettres grecques. Si quelque voyageur pénètre dans cette partie, il ne doit rien négliger pour ſe procurer ce monument, dont l'explication ſerait ſans doute très-intéreſſante. Ionie.

Nous allâmes en une nuit d'Eski-Hiſſar à *Mélaſſo*, autrefois Mylaſa, par des montagnes preſque inacceſſibles, & par des bois remplis de roches eſcarpées. L'origine de Mylaſa remonte juſqu'à ces époques incertaines où l'hiſtoire conſerve encore tous les caractères de la fable. De tous les temples qui décoraient anciennement cette ville, un ſeul avait échappé aux outrages du temps, au zèle aveugle des premiers chrétiens, ou à la ſuperſtition barbare des muſulmans. Ce monument, dédié à Auguſte & à la divinité de Rome, vient auſſi d'être détruit, & l'on ne retrouve plus que ſes fragmens employés à conſtruire une moſquée.

A un quart de lieue de la ville eſt un édifice de marbre blanc, d'une forme & d'une exécution intéreſſante : c'eſt un tombeau à

Ionie.

deux étages, dont le rez de chauſſée formant un ſoubaſſement, était deſtiné à renfermer les corps ou les cendres des morts; il n'y avait aucun eſcalier pour monter dans la partie ſupérieure, où il paraît cependant que les parens du mort ſe raſſemblaient quelquefois: une ouverture d'environ deux pouces de diamètre, qui communique dans le ſoubaſſement, paraît deſtinée à recevoir les libations qu'ils y répandaient; le ſoubaſſement porte huit colonnes & quatre pilaſtres d'ordre corinthien, & l'édifice ſe termine en pyramide. Les colonnes de cet édifice ſont remarquables par leur forme particulière, & par les corps droits qui ſemblent unir les deux parties dont elles ſont compoſées : les cannelures des colonnes & des pilaſtres n'occupent que les deux tiers ſupérieurs du fût, exemple fort rare dans les monumens anciens ; la friſe eſt d'une forme biſarre, & l'on a ſupprimé la corniche, pour contribuer à la forme pyramidale de cet édifice.

A l'eſt de la ville de Mylaſa, eſt une porte en marbre blanc que nous meſurâmes avec le plus grand ſoin : le deſſin en eſt pur, & les proportions en ſont belles. Les défauts que l'on pourrait y remarquer, ne ſont que dans les détails de ſon entablement.

Sur la clef de l'arcade, eſt une double hache, ſymbole du Jupiter de Labranda, dont le temple appartenait aux Mylaſiens; cette hache avait été enlevée par Hercule à l'amazone Hyppolite, & ce héros en avait fait hommage à la reine Omphale, dont les ſucceſſeurs l'avaient depuis toujours portée comme la marque de la royauté. Candaule la perdit avec la vie; Arſelis, ſon vainqueur, de retour en Carie, éleva au dieu qui l'avait protégé une ſtatue, dans la main de laquelle il plaça cette hache. Ionie.

A l'eſt de Mylaſa & environ à une lieue de diſtance, eſt un tombeau creuſé dans une montagne, & ſemblable à ceux de Telmiſſus.

Dès l'époque la plus reculée, les habitans ſemblent n'avoir eu d'autre métier que celui des armes: c'était une nation de guerriers, qui s'enrôlaient indifféremment dans les armées de quiconque pouvait les payer. L'habitude, & ſi l'on peut le dire, le beſoin de la guerre leur en avait fait inventer & perfectionner les moyens. C'eſt à eux que l'on devait les courroies des boucliers, les panaches des caſques. Le déſir du pillage paraît avoir été le ſeul motif qui leur fit abandonner leur patrie, pour vendre leur ſang & leur courage:

Ionie.

guidés par ce ſentiment aviliſſant, ils n'avaient point la ſage politique de cette nation reſpectable, qui, lorſqu'elle eſt en paix, fait exercer & ſoudoyer, par des puiſſances alliées, une partie de ſes citoyens toujours prêts à revoler dans leur patrie, pour y défendre la liberté que leurs pères ont méritée par tant de prodiges de valeur.

Les deſcendans des Cariens ont conſervé le caractère de leurs ancêtres, & la contrée qu'ils habitent, fournit encore un grand nombre de ſoldats : les uns ſont ſoudoyés par les pachas de l'Aſie mineure ; les autres entrent au ſervice de ces agas, dont l'ambition a toujours beſoin de leur ſecours, & qui, dans leur indépendance précaire, ſont forcés de partager le produit de leurs vexations avec ceux que leur aſſurent les moyens de les continuer. Ces guerriers préfèrent au ſouverain que leur a donné le haſard de la naiſſance ou le ſort d'une révolution, celui qui paie le mieux leurs exploits & qui les fait joüir davantage des biens qu'ils lui procurent. Ils changent ſouvent de maîtres, & ſe vantent de pouvoir ne conſulter jamais que leur propre intérêt. Ceux dont ils aſſurent la grandeur, ſont obligés de reconnaître leurs ſervices ; & jamais aucun de ces uſurpateurs, ſi ſouvent cruels & féroces, n'a

pu concevoir le projet de vendre les ſoutiens de ſon autorité, n'a pu ſpéculer ſur le ſang de ſes ſujets, & attendre le prix de ſes plaiſirs du carnage que l'on en ferait dans un autre hémiſphère. Ionie.

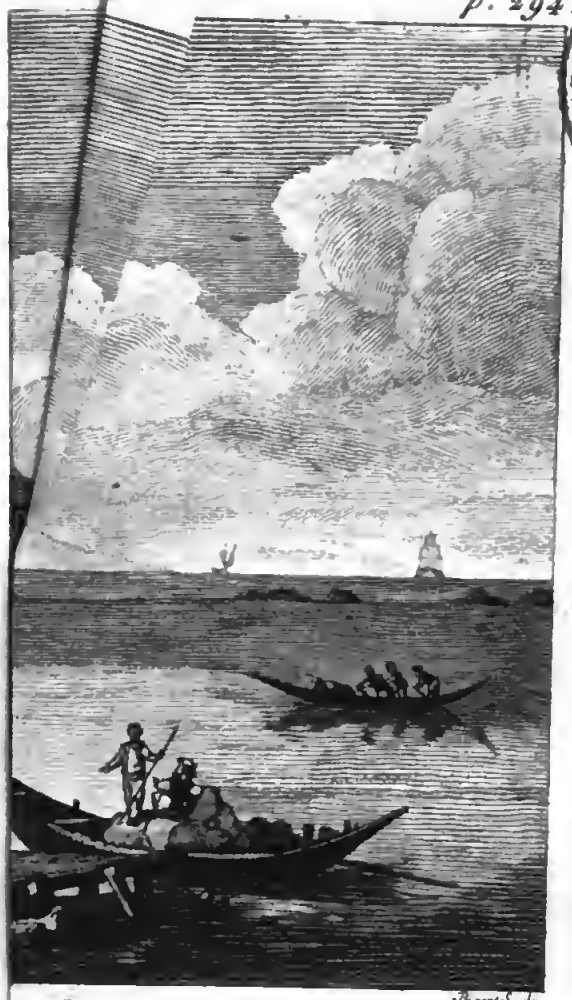
CHAPITRE IX.

Route de Melaſſo à Boudroun, autrefois Halicarnaſſe. — Détail de ſes ruines. — Aſſem Kalaſi, autrefois Iaſus. — Caravane. — Ville de Kiſelgick. — Milet & ſes environs. — Deſcription de la fontaine de Biblis & de la plaine du Méandre. — Veſtiges du temple de Minerve Polias *à Priène. — La fameuſe Aſpaſie était de Milet.*

Ionie. APRÈS avoir achevé d'examiner les monumens de Mylaſa, je réſolus d'aller à Boudroun, où j'eſpérais en trouver qui me dédommageraient de cette courſe aſſez longue & aſſez difficile. Nous partîmes le 7 juillet à deux heures du matin, accompagnés du médecin arabe qui avait conſenti à me ſuivre encore quelques jours. Nous traverſâmes une aſſez belle rivière, mais terminée par quelques montagnes, & nous arrivâmes à neuf heures du matin à une métairie de l'aga de Mylaſa. Un chiaoux négre, qui nous eſcortait par ſon ordre, nous y fit repoſer juſqu'au ſoir. Nous marchâmes alors par de très-mauvais chemins,

T. XX

p. 294.



Bayent Sculp.

oudroun.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

& nous entrâmes dans des montagnes, que nos chevaux excédés refuſèrent de franchir. Il fallut nous réſoudre à les laiſſer repoſer une partie de la nuit, & après avoir mangé quelques poules dont nous nous étions pourvus, nous dormîmes juſqu'au lever du ſoleil : nous montâmes alors à cheval; mais ce ne fut que pour quelques inſtans. Nous fûmes obligés de traîner nos chevaux ou de les chaſſer devant nous, & nous n'arrivâmes à Boudroun qu'après une marche pénible de cinq heures dans des montagnes eſcarpées où la route que l'on doit tenir eſt à peine indiquée. Ionie.

Halicarnaſſe, aujourd'hui Boudroun, l'une des villes les plus riches de l'Aſie mineure, fameuſe par les hiſtoriens célèbres auxquels elle a donné le jour, plus fameuſe encore par le monument faſtueux des regrets d'Artémiſe, devait ſa fondation à une colonie de Doriens. Elle fut long-temps aſſujétie à des tyrans particuliers que lui donnaient les Perſes. Hérodote s'en exila volontairement pour ne point partager la ſervitude de ſa patrie; mais au retour de ſes voyages, connaiſſant mieux toute l'étendue de ſes devoirs, & pénétré de l'obligation de les remplir, il rentra dans Halicarnaſſe, & ſut inſpirer au peuple le courage de chaſſer ſon tyran. Quel intérêt nouveau! quel

Ionie.

caractère de force & de vérité n'aurait point reçu l'hiſtoire, ſi tous ceux qui l'ont écrite en euſſent acquis le droit au même titre qu'Hérodote! Nous ne diſſimulerons point qu'il fut mal payé d'un ſi grand ſervice; mais, à la diſtance de tant de ſiècles, comment ſe rendre juge entre ſes concitoyens & lui? comment décider s'ils furent injuſtes à ſon égard, ou ſi lui-même, abuſant de ſon bienfait, n'aſpira pas à un crédit toujours inquiétant pour un peuple libre? Sa réſignation dans ſon exil, ſon ſilence ſur cet objet, ſont-ils un aveu tacite de ſes torts, ou la preuve de ſon innocence & de ſa grandeur d'ame?

Les hiſtoriens, depuis l'époque de la douleur d'Artémiſe & du magnifique tombeau que fit élever à ſon époux cette femme ſi fidelle & cette ſœur ſi tendre, ne font preſque plus mention de cette ville; fut-elle heureuſe? ou ſes malheurs furent-ils obſcurs? On la retrouve dans l'hiſtoire au moment où les querelles de religion vinrent troubler l'Aſie; il paraît même qu'elle était alors encore une aſſez grande ville, & que ce ſont les Sarraſins qu'il faut principalement accuſer de ſa deſtruction. Les chevaliers de Saint Jean s'en emparèrent, lorſqu'après les premières croiſades ils ſe furent établis à Rhodes, & ils conſtruiſirent ſur les fondemens

du palais de Mauſole la fortereſſe qui exiſte encore aujourd'hui.

Il eſt facile de reconnaître l'emplacement d'Halicarnaſſe, d'après la deſcription que Vitruve en a laiſſée. Il compare la forme de cette ville à celle d'un théâtre; ſur la partie droite du port était un temple de Vénus & de Mercure, près de la fontaine Salmacis; ſur la gauche était le palais bâti par Mauſole, & ces monumens, réuniſſant le double objet de la magnificence & de l'utilité, formaient deux citadelles qui réſiſtèrent long-temps aux effots d'Alexandre.

Il ne reſte plus aucuns veſtiges du tombeau de Mauſole; malgré tous les ſoins qu'Artémiſe avait pris pour éterniſer ce monument de ſes regrets. Sa forme & ſa ſolidité l'auraient préſervé des injures du temps. Il faut qu'il ait été détruit par le beſoin d'employer ſes matériaux; & quoique rien ne nous indique l'époque de ſa deſtruction, il ne ſerait peut-être pas téméraire d'en accuſer les chevaliers de Saint Jean, qui, meilleurs juges des exploits guerriers que des productions des arts, étaient ſans ceſſe occupés à ſe fortifier contre les attaques des Muſulmans. Peut-être le château a-t-il été conſtruit & ſouvent réparé avec ces ruines précieuſes. On apperçoit en effet pluſieurs ſtatues

maçonnées dans ſes murailles, & Thévenot dit avoir vu dans l'intérieur pluſieurs bas-reliefs & quelques inſcriptions; je ne pus obtenir de l'aga la permiſſion d'y entrer.

Ionie

On voit quelques ruines au milieu de la ville. Leur poſition peut faire préſumer qu'elles appartiennent au temple de Mars, dont parle Vitruve. Mais le ſtyle de ſes ruines doit faire douter qu'elles ſoient les débris du monument dont on vient de parler, & l'on pourrait les croire plus récentes. Elles n'ont point ce caractère mâle que les Grecs imprimaient à l'ordre dorique dans les beaux ſiècles de leur liberté; les colonnes fort eſpacées paroiſſent trop maigres, & l'entablement trop lourd, a de hauteur, près de la moitié de ces colonnes, en leur ſuppoſant même ſix diamètres, c'eſt-à-dire, l'élévation la plus grande que les Grecs aient jamais donné à cet ordre : il n'aurait été poſſible de s'en aſſurer que par des fouilles auxquelles les Turcs n'auraient pas conſenti.

Tout le monde ſait que Mauſole était un de ces rois que la cour de Suſe tenait en garniſon ſur les frontières de l'empire pour en défendre les approches. On dit que ſon épouſe, qui le gouvernait, ayant recueilli ſes cendres, les avait, par un excès de tendreſſe, mêlées avec la boiſſon qu'elle prenait. On dit auſſi que ſa

douleur la conduisit au tombeau. Elle n'en suivit pas avec moins d'ardeur les projets d'ambition qu'elle lui avait inspirés. Ionie.

Voyez, je vous prie, combien sont fausses & funestes les idées qui gouvernent ce monde, & sur-tout celles que les souverains se font du pouvoir & de la gloire. Si Artémise avait connu les véritables intérêts de son époux, elle lui aurait appris à céder la mauvaise foi & les vexations aux grands empires, à fonder sa considération sur le bonheur de sa province, & à se laisser aimer du peuple qui ne demande au gouvernement que de n'être pas traité en ennemi. Mais elle voulut en faire un conquérant. L'un & l'autre épuisèrent le sang & les fortunes de ses sujets; dans qu'elle vue? Pour décorer la petite ville d'Halicarnasse, & illustrer la mémoire d'un petit lieutenant d'un roi de Perse.

Artémise ne négligea aucun des moyens de la perpétuer. Elle excita par des récompenses les talens les plus distingués à s'exercer sur les actions de Mausole. On composa des vers, des tragédies en son honneur. Les orateurs de la Grèce furent invités à faire son éloge. Artémise faisait en même tems construire pour Mausole un tombeau qui aurait dû n'éterniser que la gloire des artistes. C'était un quarré

long, dont le pourtour était de 411 pieds. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, était décorée ſur ſes quatre faces par quatre des plus fameux ſculpteurs de la Grèce. Au-deſſus s'élevait une pyramide ſurmontée d'un char à quatre chevaux; ce char était de marbre. La hauteur totale du monument était de 140 pieds. Il était ſans doute un des plus beaux de la Grèce, mais il n'aurait dû être conſacré qu'à un des bienfaiteurs du genre humain.

Ionie.

Il eſt intéreſſant d'obſerver qu'Hérodote a jeté plus d'éclat ſur la ville d'Halicarnaſſe que le tombeau de Mauſole. Il y naquit vers la quatrième année de la ſoixante-treizième olympiade. Il voyagea dans la plupart des pays dont il voulait écrire l'hiſtoire; ſon ouvrage, lu dans l'aſſemblée des jeux olympiques & enſuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudiſſemens univerſels, & forcé de quitter ſa patrie déchirée par des factions, il alla finir ſes jours dans une des grandes villes de la Grèce,

Juſqu'à lui, tous les hiſtoriens s'étaient bornés à tracer l'hiſtoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoraient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéreſſent les divers peuples de la terre, & de faire un tout régu-

lier de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée & de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, & leur offrit ſous un même point de vue tout ce qui s'était paſſé de mémorable dans l'eſpace d'environ 240 ans. On vit alors, pour la première fois, une ſuite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenaient que plus effrayans: les nations, toujours inquiètes & en mouvement, quoique jalouſes de leur repos, déſunies par l'intérét & rapprochées par la guerre; ſoupirant pour la liberté, & gémiſſant ſous la tyrannie: par-tout le crime triomphant, la vertu pourſuivie; la terre abreuvée de ſang, & l'empire de la deſtruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, ſut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces d'harmonie & de variété; elle excita ſi ſouvent cette douce ſenſibilité qui ſe réjouit du bien & s'afflige du mal, que ſon ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'eſprit humain. Ceſt ce qu'a fait Hérodote pour l'hiſtoire générale. Ceux qui ſont venus après lui ont pu ſe diſtinguer par des beautés de détails & par

Ionie.

Ionie.

une critique plus éclairée; mais pour la conduite de l'ouvrage & l'enchaînement des faits, ils ont cherché ſans doute moins à le ſurpaſſer qu'à l'égaler.

Nous revînmes de Boudroun à Melaſſo par la même route qui nous y avait conduits, & après avoir paſſé encore un jour dans cette dernière ville, nous en partîmes à trois heures du matin, & nous arrivâmes après cinq heures de marche à Aſſem-Kalaſi, où l'on ne retrouve plus que les veſtiges d'une ville, qui elle-même était élevée ſur les débris de celle d'Iaſus. Quelques malheureux grecs vivent dans les ruines des anciens monumens du produit de leur pêche, qui fut de tout temps la reſſource de cette contrée. La ville d'Iaſus, aſſez ſemblable à celle de Metelin, était ſituée ſur une petite île qui ſe trouve actuellement jointe au continent, ſoit que le petit bras de mer qui la ſéparait de l'Aſie ait été comblé dans les différens ſiéges que cette place a eſſuyés, ſoit qu'il ait été rempli par les ſables qu'a pu charier un ruiſſeau qui n'eſt pas éloigné. Le rivage extérieur de l'île eſt revêtu d'une muraille épaiſſe, & dans le centre, ſont les ruines d'une fortereſſe, près de laquelle on trouve les débris d'un théâtre de marbre.

Puiſque nos notions ſur le commerce ſont

encore si vagues, & que malgré les travaux de tant d'hommes éclairés, cette partie de l'administration n'est encore dirigée par aucuns principes certains, on ne doit pas s'attendre à le voir protégé sous un gouvernement qui n'est susceptible d'aucunes vues étendues, & qui proscrit toutes les causes de bonheur & de prospérité. Une constitution absurde & cruelle étouffe l'industrie, & arrête tous les moyens que l'intérêt personnel pourrait inventer & développer. Comme elle nuit à la culture & à la population, elle se prive également de tous les avantages qu'elle pourrait attendre d'un commerce plus favorisé, & cet empire immense, maître des pays auxquels la nature a tout accordé, ne peut jouir de ses bienfaits & languit inanimé. Le commerce ne trouve que bien rarement, dans les grandes villes qui lui servent d'entrepôt, cette sécurité, cette indépendance & cette liberté sans lesquelles il ne peut prospérer; & dans l'intérieur des provinces, il court tous les dangers qu'entraînent l'anarchie du despotisme & l'état de guerre continuelle où sont tous les sujets d'un despote. L'empire est sans cesse troublé par des guerres intestines, dont le souverain n'est souvent pas même informé. Les pachas dévastent avec des troupes les provinces qu'ils ont déja ruinées par

Ionie.

Ionie.

leurs vexations, & des hordes de brigands achèvent de porter la désolation dans ces contrées malheureuses, & les privent des dédommagemens que pourrait leur offrir le commerce. Dans un pays où l'on ne connaît de droit que celui de la force, c'est de la force seule que l'on doit attendre sa conservation, & c'est cette nécessité qui a fait naître l'usage des caravanes, où les intérêts se réunissent pour se préserver mutuellement.

Sans autre protection que celle qu'il sait se procurer, le commerce règle les routes qui conviennent à ses opérations, il fixe ses entrepôts, les multiplie ou les abandonne. Il y en a cependant qu'on peut regarder comme invariables par leur extrême convenance avec le commerce de l'Europe, telle est la ville d'Angora qui communique avec Smyrne & Constantinople, par des caravanes dont les époques n'éprouvent jamais que de légères variations. Les villes principales communiquent aussi entr'elles à des époques connues, & qui deviennent plus fréquentes, suivant la nature & l'activité de leurs rapports. Ces caravannes réglées ont un chef nommé *Caravan Bachi*, avec lequel les voyageurs peuvent traiter pour eux & pour le transport de leurs marchandises, & qui leur vend la protection des braves qu'il

qu'il tient à ſon ſervice. Il y a auſſi d'autres caravanes moins conſidérables, qui ſe forment par la réunion volontaire de pluſieurs négocians, & alors ils éliſent un chef qui ſe charge de pourvoir aux beſoins de la communauté. Le départ de quelque perſonnage conſidérable eſt encore une occaſion dont le commerce profite, en ſe ſoumettant toutefois aux vexations de celui auquel il eſt forcé d'avoir recours, & qui ne manque jamais cette occaſion de ſatisfaire ſon avidité. Ionie.

De toutes les caravanes, la plus conſidérable eſt ſans contredit celle de la Mecque. Quoique le voyage des lieux ſaints, ſi recommandé par le Koran, en ſoit le premier motif, elle eſt cependant l'occaſion d'un commerce immenſe. Chaque pélerin forme une pacotille, dont le produit le dédommage d'un acte de dévotion auſſi pénible, & augmente ſa fortune en aſſurant ſon ſalut. C'eſt de Conſtantinople que part la tête de cette caravane, qui groſſit à meſure qu'elle avance, & dont le départ ainſi que la route, ſont calculés ſur la néceſſité d'arriver à la Mecque la veille du bayram des ſacrifices, quarante jours après la fin du ramazan.

Après nous être repoſés quelques heures ſur les ruines d'Iaſus, nous nous remîmes en marche, & deſcendant une montagne couverte

d'arbres & de brouſſailles, nous entrâmes dans une très-belle plaine arroſée par un ruiſſeau. Là, nous apperçûmes de loin les ruines d'un monument dont nous n'avions aucune connaiſſance, & dont la vue nous promit des plaiſirs & des travaux pour le lendemain.

Le médecin arabe, dont j'ai parlé, m'accompagnait encore & me conduiſit chez l'aga, qui me reçut avec politeſſe, me permit d'aller deſſiner le lendemain dans les environs de la ville, & me promit pour le jour d'après le ſpectacle d'un jeu turc dont je n'avais pas encore été témoin.

L'emplacement de la ville de *Kiſelgick* n'offre aucunes ruines; mais à environ une lieue au midi, on trouve celles d'une ville ancienne, parmi leſquelles on diſtingue les reſtes d'un théâtre & la plus grande partie d'un temple magnifique. Nous ne pûmes malheureuſement découvrir aucune inſcription qui nous indiquât le nom de cette ville.

Les quatre colonnes du milieu de la façade du temple ſont renverſées; mais l'on retrouve encore les parties avancées du ſtylobate qui contenaient les degrés par leſquels on montait au temple. Il ne reſte plus qu'un angle des murs de la *cella*, & un des chambranles de la porte; mais ces points ſuffiſent pour établir

ſon plan, ſuivant les uſages dont les anciens ne s'écartaient jamais. J'aurais acquis encore plus de certitude, s'il m'avait été poſſible de rechercher les fondations, & de faire remuer les débris dont elles ſont couvertes; mais l'ignorance des habitans s'oppoſe ſans ceſſe à la curioſité des voyageurs. Ionie.

Les colonnes du *poſticum* exiſtent encore, tandis que celles de la façade ſont renverſées. La proportion de ces colonnes eſt portée au dernier degré d'élégance; elles ont un peu plus de dix diamètres de hauteur; leurs baſes & leurs chapiteaux ſont de la plus grande richeſſe. Au tiers de leur hauteur ſont ménagées des tables de marbre, ſur leſquelles ſont des inſcriptions qui apprennent les noms de ceux qui ont donné les colonnes. Le ſtyle pur & élégant de ces colonnes me les fait croire beaucoup plus anciennes que toute la partie ſupérieure du monument, qui ſans doute eſt d'un ſiècle fort poſtérieur, ſoit que cet édifice déja détruit ait été reſtauré, ſoit que les colonnes aient été enlevées à un temple plus ancien & plus parfait. Cette dernière opinion ſemble confirmée par la différence qui ſe remarque entre les colonnes dont les unes ſont canelées, tandis que le fût des autres eſt abſolument liſſe.

L'entablement, ſans avoir rien de choquant,

Ionie.

n'a cependant pas cet enſemble & cette pureté que l'on admire dans les belles productions des Grecs. Les angles du chapiteau ſont aigus; le premier rang des feuilles d'olivier monte aux deux tiers du ſecond, au lieu de s'arrêter à la moitié : l'enſemble du chapiteau eſt fort agréable & d'une belle exécution.

L'aga avait joint à l'accueil le plus affable, la promeſſe d'un ſpectacle qui piquait ma curioſité, & l'on vint nous chercher le lendemain à la pointe du jour. En face de ſon palais, vaſte & orné de galeries, était une grande eſplanade, que commençait à remplir une foule de cavaliers dont le nombre s'augmenta de moment en moment. Leurs chevaux étaient magnifiquement équipés, & une muſique bruyante ſemblait leur inſpirer une nouvelle ardeur. A peine fûmes-nous placés ſur les galeries qui régnaient autour du palais, que tous les cavaliers s'avancèrent armés d'un bâton d'environ deux pieds de longueur, nommé d'*jirit*, & qu'ils lancent comme le javelot. A leurs ſelles eſt attachée une baguette, dont l'extrémité garnie d'un double crochet, leur ſert à ramaſſer le d'*jirit*, qu'ils font ſauter par ce moyen, & qu'ils rattrapent avec beaucoup d'adreſſe. Quelques eſclaves s'occupent auſſi à ramaſſer les d'*jirits* & à les leur préſenter.

Bientôt tous ces cavaliers se mêlèrent, & courant tour-à-tour les uns après les autres, ils se lançaient avec force le d'*jirit* dans le dos. L'adresse de celui qui se trouve poursuivi consiste à se jeter brusquement le corps en avant le long de l'encolure du cheval, afin de se dérober au bâton qui passe alors pardessus la tête. Ionie.

C'était un spectacle intéressant que de voir tous ces cavaliers montés sur des chevaux magnifiquement équipés, courant dans tous les sens, se poursuivant & s'évitant sans cesse.

L'aga, monté sur un très-beau cheval blanc, se mêla dans la foule, & se fit bientôt remarquer par son adresse. Il ne trouva de rival digne de lui, qu'un nègre, qui, moins respectueux ou plus adroit que les autres, lui lança son d'*jirit* trop vigoureusement pour ne pas lui faire beaucoup de mal. L'aga lui applaudit & lui fit donner quelque argent. Malgré toutes ses sollicitations, je me bornai au rôle de spectateur, & je crois que je fis bien. Ce jeu est l'exercice favori des Turcs qui ont quelque inclination pour la guerre.

Après avoir achevé d'examiner tous les environs de *Kiselgick*, nous en repartîmes le 13 juillet à deux heures du matin, & nous entrâmes dans l'Ionie, cette contrée si fameuse,

Ionie.

& qui après la Grèce, eſt une des plus intéreſſantes pour les amateurs de l'antiquité.

Nous continuâmes de marcher dans une gorge qui ſépare le mont *Grius* du mont *Latinus*, & nous apperçûmes bientôt un lac aſſez vaſte. Nous arrivâmes ſur ſes bords, ayant à notre droite un village nommé *Baſi*, qui lui donne aujourd'hui ſon nom; mais ce ne fut qu'après bien des incertitudes & des recherches, que je parvins à reconnaître les lieux où nous étions, & à me rendre compte des révolutions qui ont changé la ſurface de cette contrée. Cet objet intéreſſant pour la géographie & l'hiſtoire demande quelques détails particuliers.

Toute la plaine que parcourt actuellement le Méandre, était autrefois un golfe, dont l'extrémité avait déja été comblée du temps d'Hérodote, qui le premier nous a tranſmis cette antique tradition. De ce golfe en ſortait un autre qui, reſſerré par le mont *Grius*, s'étendait vers le midi, allait ſe terminer au pied du *Latinus*, & en recevait ſon nom. Ce *Latinicus Sinus*, qui forme actuellement un lac, a ſubſiſté long-temps après le golfe dont il faiſait originairement partie, & n'a été ſéparé de la mer que par les attériſſemens ſuc-

ceſſifs qu'ont produits les terres chariées par le Méandre. Ionie.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, le rivage de la mer regnait depuis *Myus* juſqu'à Priène, & ces deux villes, actuellement ſi éloignées de la mer, avaient d'excellens ports.

Du temps de Strabon, c'eſt-à-dire, trente ans après l'ère chrétienne, le continent avait accru conſidérablement, & n'était plus qu'à trente ſtades de Milet.

Les îles de *Lade* & d'*Aſterius*, célèbres par la victoire que les Grecs remportèrent ſur ces bords le jour même qu'ils triomphaient à Platée des mêmes ennemis, ſont aujourd'hui engagées dans le continent, & forment au milieu de cette plaine marécageuſe deux mornes élevés, ſur l'un deſquels eſt un hameau nommé *Patinos*; enfin, les îles *Tragœ* qui, ſuivant Strabon, ſervaient de retraites aux pirates, tiennent également au continent.

De toutes les révolutions cauſées par l'action des courans qui entraînent les terres & les pouſſent vers leurs embouchures, aucune n'eſt auſſi évidente, auſſi facile à obſerver que celle dont je viens d'expoſer les époques ſucceſſives; & ſi l'on pouvoit ajouter quelque clarté aux objets déja traités par Buffon, cet exemple ſer-

Ionie.

virait de démonſtration à la théorie qu'il établit. C'eſt par ce méchaniſme des eaux que des ſables enlevés aux montagnes ſont deſcendus dans les vallées, & que tant de fleuves ont augmenté le continent qu'ils parcouraient, & reculé les rivages ſur leſquels ils verſaient leurs eaux dans la mer. C'eſt ainſi que dans les ſiècles dont la tradition même n'exiſte plus, le Nil & le Rhône ont diminué la ſurface de la Méditerranée; que dans le nouveau monde le fleuve des Amazones & l'Orénoque ont formé de nouveaux terreins, & que le Miſſiſſipi a créé toute la partie méridionale de la Louiſianne.

Au-delà d'une élévation qui ſépare le lac du village de Baſi, ſont les ruines de la ville d'Heraclée. On ignore en quel temps fut fondée la ville de *Latinos*, depuis *Heraclée;* mais il eſt certain qu'elle partagea le ſort des autres ville de l'Ionie. Les Grecs qui les habitaient & qui n'avaient pu défendre leur liberté contre la puiſſance des Perſes, profitèrent pour la recouvrer des malheurs de Xerxès, & la journée de Salamine leur rendit leur indépendance. Mais *Latinos* ne jouit pas long-temps de ce bonheur, & fut victime de l'adreſſe & des talens d'Artémiſe. On diſtingue encore dans ſes ruines, qui ſont conſidérables, les

veſtiges d'un temple & ceux d'un théâtre creuſé dans la montagne. Près de la ville était une caverne, dans laquelle le berger Endymion avait dormi trente ans par l'ordre de Jupiter, & où l'on avait long-temps révéré ſon tombeau. On retrouve effectivement pluſieurs grottes, qui depuis ont ſervi d'aſyles aux premiers chrétiens, & ſont encore habitées par quelques caloyers. Ionie.

Je continuai ma route le long du lac, ayant le mont *Grius* à ma gauche, par un chemin très-reſſerré, & lorſque nous eûmes atteint l'extrémité du lac, nous tournâmes à l'oueſt autour de la baſe de la montagne, & nous arrivâmes avant le couché du ſoleil à un village nommé *Jechilkeui*. Nous paſſâmes la nuit ſur les bords d'une belle fontaine, que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour la fontaine de *Biblis*. Le plaiſir que nous eûmes à nous rappeler ſes amours, ſes malheurs, & le poète charmant qui les chanta, fut bien compenſé par les tourmens que nous fit éprouver un nuage de couſins & d'inſectes de toute eſpèce; ce fut inutilement que nous eſſayâmes de nous en garantir par une grande fumée; l'air était obſcurci par la multitude de ces animaux, & leurs piquures continuelles étaient un ſupplice inſupportable. Je ne m'étonnai plus s'ils

Ionie.

avaient autrefois contraint les habitans de *Myſus* d'abandonner leur ville. Ceux qui habitent aujourd'hui ſes environs couchent ſur les terraſſes de leurs maiſons & ſous des eſpèces de tentes, ou bien ſur de petites plates formes ſoutenues par des piquets, afin de ſe préſerver des ſcorpions & des ſerpens qui y ſont fort communs.

Les grands changemens que le cours du Méandre a fait éprouver à la contrée qu'il parcourt, avaient égaré tous les géographes ſur la véritable poſition de Milet, qu'ils cherchaient toujours à placer ſur le bord de la mer. A la parfaite connaiſſance des révolutions qui ont reculé le rivage, ſe joint le témoignage de pluſieurs inſcriptions dans leſquelles on lit le nom de cette ville, & qui ſe trouvent parmi les marbres dont ſont couverts les murs de *Palatsha*. Ainſi il ne peut plus reſter aucun doute ſur cette poſition.

Milet était l'Athènes de l'Ionie; c'était le ſéjour de l'opulence, des lumières & des plaiſirs. Doris, fille de l'océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes diſtinguées par des agrémens divers. Milet vit ſortir de ſon ſein un plus grand nombre de colonies qui perpétuaient ſa gloire ſur les côtes de l'Helleſpont, de la Propontide & du

Pont-Euxin ; leur métropole donna le jour aux premiers hiſtoriens, aux premiers philoſophes : elle ſe félicitait d'avoir produit Aſpaſie & les plus aimables courtiſanes. En certaines circonſtances, les intérêts de ſon commerce la forçaient de préférer la paix à la guerre ; en d'autres elle dépoſait les armes ſans les avoir flétries, & delà ce proverbe : Les Miléſiens furent vaillans autrefois. Ionie.

Il régnait dans leurs idées, leurs ſentimens & leurs mœurs, une certaine moleſſe qui fait le charme de la ſociété ; dans leur muſique & leurs danſes, une liberté qui commence par révolter & qui finit par ſéduire. Ils avaient ajouté de nouveaux traits à la volupté, & leur luxe s'était enrichi de leurs découvertes ; des fêtes nombreuſes les occupaient chez eux ou les attiraient chez leurs voiſins ; les hommes s'y montraient avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le déſir de plaire ; & de-là ce reſpect qu'ils conſervaient pour les traditions anciennes qui juſtifiaient leurs faibleſſes. Que de fois dans l'année ils portaient leurs pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu pluſieurs rivières & baigné les murs de pluſieurs villes, ſe répand en replis tortueux au milieu de cette plaine ! Que de fois aſſis ſur

Ionie.

le gazon qui borde ſes rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux raviſſans, ne pouvant ſe raſſaſier ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté, ils ſentaient une langueur délicieuſe ſe gliſſer dans leurs ames & les jeter, pour ainſi dire, dans l'yvreſſe du bonheur. Telle était l'influence du climat de l'Ionie, & comme loin de la corriger, les cauſes morales n'avaient ſervi qu'à l'augmenter, les Miléſiens étaient devenus le peuple le plus efféminé & le plus aimable de la Grèce.

Milet dut ſa richeſſe au commerce & ſurtout à ſes manufactures d'étoffes de laines célèbres chez les anciens & que louent Horace & Virgile. Sa richeſſe la mit en état de cultiver les arts & la littérature, & de porter les recherches de l'élégance & du goût à un degré qui excitait l'admiration & l'envie des cités voiſines, & qui lui firent donner le nom d'orgueilleuſe Milet.

Thalès, une des étoiles de cette conſtellation de ſages qui a brillé dans la Grèce, était de Milet. Il fut le père des mathématiques, & le premier qui ait formé un ſyſtême d'aſtronomie. Parmi pluſieurs buſtes des ſages de la Grèce découverts à Tivoli, on y a trouvé un pied d'eſtal, maintenant placé au Vatican,

qui porte le nom de Thalès de Milet. Anaximandre ſon concitoyen, qui vivait dans la quarante-deuxième olympiade, obſerva le premier les ſolſtices & les équinoxes, l'aſcenſion des aſtres ſur l'horizon, & inventa la ſphère & le cadran ſolaire : il tenait que le ſoleil était vingt-ſept fois plus gros que la lune. Anaximène qui floriſſait dans la cinquante-huitième olympiade, regardait l'air comme le principe univerſel de tout, & étendit la connaiſſance de l'aſtronomie par l'invention de pluſieurs pratiques. Anaxagoras marcha avec ſuccès dans la même carrière. Hecateus écrivit le premier l'hiſtoire en proſe. Cadmus & Dyoniſius compilèrent les annales de leur pays. Les ouvrages de l'un & de l'autre montraient de grands talens & ont fourni leurs matériaux aux meilleurs hiſtoriens grecs. Timothée profeſſa la philoſophie de Socrate. On dit de Timothée qu'il fut cenſuré pour avoir ajouté quatre nouvelles cordes au ſept dont l'ancienne lyre était montée. Dans l'art de la muſique, il paſſa de bien loin ſes rivaux. Hippodamus, auſſi Miléſien, fut célèbre pour ſes travaux dans l'île de Rhodes. Ce grand nombre d'hommes célèbres donnait à Milet le droit de ſe regarder comme la patrie du ſavoir que l'opulence de ſes citoyens & la munificence

Ionie.

Ionie.

de la cité les mettaient en état d'encourager & de protéger. On a obſervé avec raiſon que ces progrès des arts & du goût amenaient à leur ſuite & dans la même proportion des mœurs les plus licentieuſes; la corruption ſe répandant plus aiſément, favoriſée par l'élégance & la ſéduction des arts qui embelliſent la vie.

Nous placerons, ſinon parmi les ſages de la Grèce, au moins parmi les philoſophes de Milet, la fameuſe Aſpaſie, maîtreſſe & femme de Périclès. Son nom fut de ſon temps ſi célèbre dans la Grèce & dans l'Aſie mineure, que le jeune Cyrus donna le nom d'Aſpaſie à l'une de ſes maîtreſſes, qui comme celle de Périclès, uniſſait au goût des plaiſirs, la philoſophie, l'eſprit & les talens. L'Aſpaſie de Milet enſeignait, diſoit-on, la politique à Périclès & la philoſophie à Socrate. Si l'on n'avait pour garans de cette opinion que les écrivains des âges ſuivans, Plutarque, Athénée, Elien, on pourrait récuſer des autorités ſuſpectes, les ſoupçonner d'exagérations, & penſer qu'Aſpaſie, digne par ſon eſprit & par ſes graces de la ſociété de ces grands hommes, ne leur apprenait pas plus la politique & la philoſophie, que Ninon n'enſeignait l'art de la guerre au grand Condé qui recherchait ſa

converſation; mais c'eſt Platon, c'eſt Xénophon, diſciples & admirateurs de Socrate & contemporains d'Aſpaſie, qui lui rendent ce témoignage. L'un nous aſſure qu'elle avait compoſé pluſieurs des harangues que prononça Périclès; l'autre introduit dans un de ſes dialogues Socrate enſeignant l'éloquence à Critolus, & finiſſant par renvoyer ſon diſciple aux leçons d'Aſpaſie qui lui en apprendra davantage. Quoiqu'il en ſoit elle exerça ſur Périclès un empire qui ne finit qu'avec la vie de ce grand homme. Son amour pour Aſpaſie ne fit que s'acroître par les chagrins dont cette paſſion fut pour lui une ſource féconde. Il eut la douleur de voir ſes amours joués ſur le théâtre, avec toute la licence républicaine; on accuſait Aſpaſie d'avoir occaſionné la guerre du Péloponèſe, & d'avoir armé contre Lacédémone le courroux de Jupiter olympien. C'était le nom que l'on donnait à Périclès dans les ſatyres & les comédies. Il vit ſa maîtreſſe ou plutôt ſa femme traduite en juſtice, & au moment d'être condamnée pour le crime d'irréligion : ce fut le déſeſpoir & les larmes de Périclès qui attendrirent ſes juges, & le chef de la Grèce ne dut qu'à leur pitié l'arrêt qui lui conſervait une femme ſans laquelle il ne pouvait ſupporter la vie. Le philoſophe

Ionie.

Ionie. Anaxagore, ſon maître & ſon ami, condamné pour ce même crime d'irréligion, n'avait reçu de ſon ami qu'une protection impuiſſante, qui ſe réduiſit à le faire évader. Le reſpect dû aux femmes, & ſur-tout aux femmes philoſophes, fait qu'on s'afflige de voir qu'après la mort de Périclès, Aſpaſie eût épouſé un citoyen obſcur & ſans mérite, un marchand de beſtiaux. C'était un étrange ſucceſſeur pour le Jupiter olympien. Malgré cet oubli d'elle-même, ſon nom s'eſt tranſmis à la poſtérité avec autant d'éclat que celui des philoſophes les plus célèbres, ſes contemporains & ſes compatriotes.

J'ai parcouru toutes les ruines de Milet, & nulle part je n'ai éprouvé autant de regrets. De tous ces ſuperbes édifices qui embelliſſaient cette capitale de l'Ionie, ſi célèbre par ſon commerce, ſes richeſſes, ſes arts & ſciences, il ne reſte plus que des marbres mutilés, la plupart à demi enterrés; toutes les colonnes ſont briſées, renverſées, nuls veſtiges reconnaiſſables de ce temple de Cérès, que la déeſſe défendit elle-même contre les ſoldats d'Alexandre, ni du tombeau de *Nilée*, fondateur de la ville, & qui, ſuivant Pauſanias, ſe voyait près des murs, ſur le chemin du temple d'Apollon Didyme.

A

A peu de distance de cet endroit sont les ruines d'un théâtre, dont la partie circulaire assez bien conservée, n'est point creusée dans une colline, comme beaucoup d'autres théâtres de la Grèce ; il est entièrement construit en pierres comme celui de Marcellus à Rome. Il paraît par quelques parties existantes, qu'il était revêtu de marbre & enrichi de sculpture. Ionie.

L'amas des ruines de cet édifice est presque aussi considérable que celui du temple de Minerve Polias à Priène ; les entablemens n'en sont pas d'une moindre proportion ; on y voit des griffons en bas-relief, & entr'eux des lyres d'une forme différente de celles qu'on voit communément dans les monumens sculptés. On remarque avec quelque étonnement que les colonnes tombées semblent avoir été abattues avec une régularité qui permet de les distinguer nettement. Il en reste trois debout ; deux fort bien conservées, d'environ quarante pieds de fût, ayant encore leurs chapiteaux, & portant une portion de leur architrave, & une troisième, éloignée des premières, qui n'est ni terminée, ni semblable aux deux autres. Toutes ces colonnes n'ont point de socle, ce membre d'architecture n'étant pas employé dans l'origine par les premiers architectes dans

Ionie.

les ordres ionique & corinthien, non plus que dans le dorique. Cette addition eſt due aux Romains, qui l'introduiſirent en Grèce dans les temples dédiés aux empereurs.

L'étendue extraordinaire de ce temple fait croire qu'il était découvert. La façade était de dix colonnes; ſon pourtour intérieur était de deux rangs de colonnes, & il ſemble avoir eu un périſtile intérieur formé par deux ordres élevés l'un ſur l'autre. M. Wood conjecture par l'aſpect de ces ruines, qu'un renverſement ſi entier n'a pu être que l'effet d'un tremblement de terre.

Nous eûmes de-là un aſpect très agréable du temple & du village, de la mer Icarienne & des îles voiſines. C'était un jour de fête, & le ſoir les gens du village danſèrent au clair de la lune comme le pratiquaient les anciens. Ce n'était que des hommes qui chantaient tous avec le joueur d'inſtrument qui marchait de front avec le premier de la fête. Le chant était languiſſant & les ſons trainans & ſans mélodie, de ſorte que la fable d'Orphée attirant à lui les bêtes ne nous parut plus une fable. La lyre au ſon de laquelle ils danſaient eſt à-peu-près de la forme d'un *alto-viola*, avec un manche plus court, montée de trois cordes & groſſièrement travaillée. La gaîté de ces

Grecs, ſoutenue pendant la plus grande partie de la nuit, nous empêcha de repoſer dans la chaumière voiſine où nous étions couchés. Les Grecs ſont ſi gais dans leur pauvreté, qu'ils danſent tant que leurs jambes peuvent les ſoutenir, & chantent juſqu'à ce qu'ils ſoient enroués. Ils tiennent ce goût de leurs ancêtres. La danſe parmi les Grecs faiſait une partie de la gymnaſtique ; elle entrait dans les exercices militaires ; elle était même en pluſieurs cas ordonnée par les médecins ; elle était affectée à toutes les conditions ; elle venait toujours à la ſuite des feſtins, elle animait toutes les fêtes. Les poètes récitaient & chantaient quelquefois leurs vers en danſant. Ionie.

Au milieu de la plaine le Méandre forme tous ces détours qui l'ont rendu ſi célèbre, & ſe jette à la mer après avoir paſſé près de deux monticules, qui ſont les anciennes îles de *Lade* & d'*Aſterius*, actuellement engagées dans les terres. A droite eſt le mont Mycale, & plus loin la pointe d'un promontoire.

Nous avons juſqu'à préſent ſuivi le rivage occidental du golfe de *Latinos*, mais ſur la rive oppoſée étaient auſſi deux villes connues dans l'antiquité, *Pyrrha* & *Myus*. A quatre ſtades de cette ville était un lieu nommé *Tymbria*,

Ionie.

près duquel on trouvait un antre. On le croyait une des bouches de l'enfer; il en ſortait des vapeurs peſtilentielles, dont l'influence maligne allait frapper les oiſeaux juſques dans les airs.

De Myus à Priène on comptait environ quarante ſtades. De vaſtes ruines confirment ce que l'hiſtoire nous apprend de la richeſſe & de l'éténdue de Priène. On reconnaît parfaitement l'enceinte de ſes murailles; trois de ſes portes exiſtent encore, ainſi qu'une partie de la citadelle. Dans la ville on diſtingue les veſtiges d'un théâtre, ceux d'un ſtade, & ſur-tout les ruines magnifiques d'un temple de Minerve *Polias*, déeſſe tutélaire de Priène. Il paraît que le temple de Minerve était placé au milieu d'une enceinte ornée de colonnes; les débris d'un mur & divers fragmens de corniches & d'architraves la font aſſez bien reconnaître. Quoique ces cours ſacrées qui environnaient les temples fuſſent aſſez uſitées chez les anciens, il nous en reſte cependant peu d'exemples. On peut s'en former une idée d'après le petit temple d'Isis découvert dans les fouilles de *Pompeia*, où cette enceinte ornée de colonnes eſt encore entière.

Les ruines de Priène ou Cadmé, ſont à environ deux milles de *Kelibesh*, mais on n'y

arrive que par un ſentier tournant & dangereux. C'était une des plus anciennes villes de l'Ionie. Après avoir paſſé ſous pluſieurs voûtes, nous entrâmes par une porte à l'eſt, dont l'arche ne conſiſte plus qu'à un ſeul rang de pierres qui menacent de tomber inceſſamment; ſur une eſplanade au-deſſus, ſont répandues beaucoup de pièces d'architecture dorique d'une grande proportion; & ſur une terraſſe encore plus élevées, ſont çà & là des fragmens de colonnes du temple de Minerve Polias ou Civique, édifice célèbre pour ſa grandeur & ſa beauté. Il n'y a rien de plus déciſif ſur la conſtruction de ce temple attribué á Alexandre, que l'inſcription en marbre qui porte le nom de ce prince, & qui rappelle ce fait, vue par le docteur Chanler. L'édifice paraît avoir été une nef découverte entourée de colonnes; c'était l'ouvrage de l'architecte Pitheus, qui bâtit auſſi á Halicarnaſſe le tombeau de Mauſole, une des merveilles du monde. Ionie.

Quoique la deſtruction de ces grands monumens ſoit preſque complette, & qu'il ſemble que le temps ne peut rien y ajouter, les ornemens qui caractériſent les membres de cette riche architecture, ſont encore aſſez bien conſervés pour que l'imaginarion ſe les repréſente comme réunis. Quelques moutons

Ionie.

& quelques chèvres vont broutant au milieu de ces débris & nous rappèlent les anciens maîtres de ces lieux, qui ne ſont plus ornés aujourd'hui que de leurs ruines & des animaux qui y paiſſent.

Ce grand édifice était ouvert de tous les côtés, excepté au nord, où la citadelle s'élevait ſur un rocher large & nu, taillé à pic & d'une étonnante hauteur. En approchant de *Kelisbesh*, cette montagne paraît baſſe, dominée qu'elle eſt par d'autres qui ſont derrière elle, & qui ſont les plus hautes du mont Mycale.

Priène, après l'établiſſement des jeux panioniens, eut une grande importance parmi les villes ſes aſſociées, quoique moins conſidérable que pluſieurs d'entr'elles. Ces jeux, qui ſe célébraient en l'honneur de Minerve, étaient très anciens, toutes les villes d'Ionie s'y rendaient, & les Priénéens en avaient la ſurintendance & y prenaient le pas ſur les citoyens des autres villes. Une médaille frappée à Colophon, dont le revers repréſente les jeux panioniens, nous apprend que ces jeux ſe ſont ſoutenus long-temps.

Pour revenir à Priène, cette ville avait deux ports commodes, & il ſemble que la plus grande partie de la cité était alors voi-

fine de la mer qui termine très-agréablement la vue à la distance de quatre à cinq milles. Le changement total opéré dans la surface de la contrée par le Méandre, est encore plus étonnant que celui que le Cayster a produit dans la vallée qu'il arrose. Quelques personnes ont conjecturé qu'un phénomène si extraordinaire ne pouvait avoir été produit que par une violente convulsion de la nature. Cependant il ne reste aucune mémoire d'un tel événement, & il est plus naturel de croire qu'en conséquence de la décadence & de l'abandon de ces villes, & nul précaution n'étant prise pour diriger & contenir le cours des rivières, des amas de terres rapportées par les eaux ont, à l'aide des siècles, formé de nouveaux terreins; & Strabon, parlant des amas de terres faits par le Méandre, donne pour exemple ce fait: que Priène, autrefois située sur les bords de la mer, en était éloignée de son temps de quarante stades par l'accumulation des terres survenues depuis. Ionie.

Priène est la patrie de Bias, l'un des sept sages de la Grèce, & qui sans doute méritait cet honneur, quoiqu'il ne nous reste de lui que quelques sentences assez triviales. C'est à lui qu'on attribue cette maxime si triste & si odieuse, de vivre avec notre ami, comme s'il

Ionie.

devait un jour devenir notre ennemi : maxime indigne d'un ſage, puiſqu'elle tend à bannir l'amitié de deſſus la terre. Il avait voyagé en Egypte, & peut-être ne fit-il qu'apporter en Grèce la connaiſſance des prêtres égyptiens. C'eſt lui qui dans ſa jeuneſſe refuſa de ſe marier, parce qu'il n'était pas encore temps, diſait-il, & qui dans l'âge mûr le refuſa encore, parce qu'il n'était plus temps.

Nous pourſuivîmes notre route vers Ephèſe. Le ſoleil couchant embelliſſait le ciel, à l'horizon au-deſſus du mont Latinos, des couleurs les plus riches & les plus variées, & ſur-tout d'une agréable teinte de violet foncé, qu'on voit rarement dans les pays plus ſeptentrionaux. La Lune ſe montra bientôt à nous dans tout ſon éclat, jetant ſa douce lumière ſur le ſommet élevé du mont Latinos, ce qui nous rappela la fable d'Endymion & de Diane, imaginée en ce lieu-là même, & fondée ſur ce qu'Endymion étudiait l'aſtronomie dans la ſolitude, & qu'on débitait qu'il était aimé de la lune. Nous éprouvâmes, comme beaucoup de voyageurs en ces pays, l'inconvénient de nous égarer dans la plaine ; & après avoir erré pendant plus de trois heures à la faveur de la lune, nous nous trouvâmes ſur le bord du Méandre, que nous paſſâmes ſur un radeau triangulaire

& nous arrivâmes à Balatsha, ou tout le village était endormi; de sorte que nous fûmes obligés de nous joindre à une troupe de chameliers, de qui nous empruntâmes des matelats pour dormir sur des ruines. Ionie.

CHAPITRE X.

Route de Priène à Ephèſe. — Ville de Scala nova. — Mont Mycale. — Vénération des Turcs pour les vieux arbres. — Ville d'Ephèſe. — Ses antiquités. — Temple de Diane. — Smyrne. — Son ancienne proſpérité. — Avantage de ſa ſituation. — Son Commerce.

Ionie. NOTRE route de Priène à Ephèſe nous fit paſſer au pied du mont Prion, au-deſſous d'une tour à laquelle on donne le nom de priſon de St. Paul; on nous dit que les tombeaux de St. Jean & de Timothée étaient dans ce même lieu.

A quelque diſtance ſur notre gauche, ſur une bruyère fort ſèche, nous vîmes *Arvaſſi*, village agréablement ſitué, l'ancienne Ortygia, fameuſe encore aujourd'hui, comme du temps de Strabon, par ſon bois de cyprès. En ſuivant un défilé de quelques milles, nous traverſâmes les ruines des murailles de Pygela, célèbre par le temple de Diane Munichia, bâti à ce qu'on croit par Agamemnon, & nous arrivâmes ſur un terrein élevé d'où étant deſcendus, nous fîmes un mille ou deux ſur le

rivage de la mer Égée, en admirant la limpidité de ſes eaux & la tranquillité de ſa ſurface. Ionie.
Nous traverſâmes enſuite un pays plat couvert de petits chênes. Nous eûmes bientôt en face des montagnes quelquefois coupées à pic & couronnées d'une ombre épaiſſe formant des contours pittoreſques & élégans. Pendant pluſieurs heures, notre chemin était élevé au-deſſus d'un grand marais ſitué au pied de la montagne eſcarpée que nous parcourions, & couvert de buiſſons de *ſpiræa* alors chargés de leur belle fleur pourprée. Nous eûmes bientôt monté le mont *Galèſe* par un paſſage étroit & preſque toujours dangereux: le terrein en eſt fort raboteux & couvert de buiſſons & de pins qui rappellent le caractère que lui donne Tibulle, parlant des pins dont le Galèſe eſt ombragé. Après être deſcendus, nous nous arrêtâmes à une grande clarière ſur les bords d'un ruiſſeau, où nous trouvâmes une caravane qui s'était arrêtée durant la chaleur, devenue inſupportable à l'heure de midi. Sous une hutte bâtie autour d'une immenſe platane, les voyageurs étaient étendus ſur des nattes, dormant ou prenant un léger repos, tandis que leurs chameaux répandus çà & là autour d'eux, formaient divers grouppes pittoreſques. C'eſt dans ces occaſions qu'on peut obſerver

Ionie. plus aiſément le caractère de cet animal extraordinaire, véritable emblême de la patience & de la docilité ; conſidéré comme un objet à peindre, beaucoup d'autres animaux peuvent lui être ſupérieurs en beauté ; mais, comme faiſant partie d'une ſcène aſiatique, il a vraiment un caractère propre & particulier.

Nous dînâmes dans un café ſitué ſous un grouppe de belles platanes. La vénération des Turcs pour les vieux arbres doit ſon origine à une juſte reconnaiſſance, car ils leur doivent certainement une grande partie des agrémens de leur vie. C'eſt une choſe admirable que leur verdure & leur riche feuillage ſe conſervant pendant tout l'été, tandis que le ſol environnant eſt brûlé par l'extrême chaleur. Les plantations de cette eſpèce, voiſines d'une grande route, y ſont depuis un temps immémoriale : on y élève un appentis ou hangar ; on y fait une petite cheminée, & le voyageur fatigué y trouve conſtamment le café toujours prêt ; on y mange auſſi des melons & des paſteques d'un goût exquis. Un muſicien, jouant du tambourin ou de la guittare turque, eſt l'aſſocié de celui qui tient cette ſorte d'auberge, & s'accompagne en chantant des chanſons dont l'amour eſt l'inépuiſable ſujet. Le bonheur des Turcs eſt dans le repos. Il n'eſt

pas rare qu'un habitant aiſé de Conſtantinople ſorte de ſa maiſon de bonne heure dans la matinée, pour ſe rendre ſous un de ces grouppes d'arbres, où il demeure juſqu'au ſoir, toujours fumant, & ſe tenant dans un parfait ſilence, & retourne enſuite chez lui infiniment ſatisfait de la manière dont il a paſſé ſa journée. Ionie.

Dans notre route nous avançâmes ſous les hauteurs impoſantes du mont Mycale portant ſa cime dans les nuages. Nous nous arrêtames pour admirer la ſingularité de la ſcène. Des maſſes de rochers de marbres gris, bordées de *lichens* des couleurs les plus rares & les plus variées; c'était un ſpectacle nouveau pour nous dans un voyage où les montagnes nous en avaient tant offert; chaque trait du tableau avait le caractère de cette nature ſauvage qui eſt une des ſources du ſublime. Des aigles étaient perchés à la plus grande hauteur, ou volaient ſur nos têtes: les croaſſemens des corbeaux étaient répétés pas les échos, & nous pouvions reconnaître les gîtes des animaux ſauvages, & le cameléon ſe chauffant au ſoleil ſur les fentes des rochers, changeant de couleur, ou déployant toute l'agilité de ſes mouvemens.

J'avais d'abord compté m'avancer davantage dans l'intérieur des terres; mais la diſſenſion qui

Ionie.

s'était miſe parmi mes conducteurs, me força de renoncer à ce projet. Depuis l'inſtant de mon débarquement, ils s'occupaient très-peu de me ſervir, & beaucoup de me voler. J'aurais pu m'en conſoler peut-être, ſi au moins leur bonne intelligence eut un peu adouci le triſte rôle qu'ils me faiſaient jouer : mais ils ne couvraient leurs friponneries d'aucun de ces égards qui ſont, dans nos climats, un des fruits de la civiliſation, & il n'y a point de pays où l'on ſoit volé auſſi déſagréablement qu'en Turquie.

Un arménien que j'avais pris à la recommandation de tout les français établis à Smyrne, ſe trouva le ſeul malhonnête homme de cette nation que l'on y eût vu depuis un ſiècle. Heureuſement le haſard m'en a fourni depuis un autre, dont le zèle, l'intelligence & la probité m'ont ſauvé la vie dans la ſuite de mon voyage. Le grec que l'on avait envoyé par terre me joindre au golfe de *Macri*, avait de fréquentes diſputes avec l'arménien ; le marchand turc qui devait m'être d'un ſi grand ſecours, ne voulait, diſait-il, ſe mêler que de ſes affaires, & il tenait bien cet engagement ; enfin un janiſſaire qui me ſuivait depuis Smyrne, facilitait aux ſoldats des différens endroits où nous paſſions, tous les moyens de me rançonner. Le médecin arabe, dont j'ai parlé, chan-

gea tous mes ſoupçons en certitudes; car étant une nuit couche avec lui ſur une galerie, j'entendis mes gens qui ſe diſputaient très-vivement. Je le priai de ſe cacher pour les écouter, & j'appris bientôt qu'ils n'étaient pas d'accord ſur le partage de leurs profits, ni ſur la manière de les augmenter; ils ſe doutèrent ſans doute des avis que m'avait donné l'arabe; car le lendemain celui-ci, avec l'air de la terreur, vint me dire qu'il ſe trouvait contraint de me quitter. Ayant vainement tenté tous les moyens de le retenir, j'ajoutai à une montre que je lui avais donnée, une pièce d'écarlate qu'il avait paru déſirer vivement, & nous nous ſéparâmes avec regret, en nous ſouhaitant mutuellement une meilleur fortune. Ce ne fut qu'après être monté à cheval, & s'être un peu éloigné avec moi, qu'il me dit le motif de ſon départ. Il partit & me laiſſa livré à ces fripons, ne ſachant point la langue du pays, & forcé de me ſervir d'eux. J'eus recours dans mon embarras, à la grande maxime qu'il faut diviſer pour règner; je ne négligeai aucun moyen de les rendre ſuſpects les uns aux autres, & de me faire redouter. Je pris le genre d'arrogance fait pour impoſer chez les Turcs, & je crus que dans un pays où le bâton gouverne, il pourrait auſſi ſervir

Ionie.

Ionie. à ma ſûreté perſonnelle ; je ne donnai plus mes ordres que le piſtolet à la main, & je m'apperçus bientôt qu'ils étaient infiniment mieux entendus, & beaucoup plus promptement exécutés. Mes compagnons & moi ſans ceſſe aux aguets, empêchions nos conducteurs de ſe parler, & s'ils ſe ſouhaitaient le bonjour, nous les traitions de conjurés. Malgré de pareilles mépriſes, ſans doute très-fréquentes, la dureté de nos menaces & l'injuſtice de nos emportemens, ne manquèrent pas de nous attirer une grande conſidération. Encouragé par ce ſuccès, je devins bientôt le deſpote le plus inſolent : le valet arménien parut chercher un prétexte pour prendre les devans ; il fut condamné à marcher deux lieues après nous. Heureuſement nous n'étions plus réduits que pour peu de jours à cette manière de voyager ; je n'étais plus alors qu'à deux journées de Smyrne, & je touchais à la fin de ma tyrannie qui me devenait bien pénible.

En partant nous marchâmes à l'eſt le long des montagnes, au pied deſquelles nous paſſâmes une partie de la nuit ; puis laiſſant à notre gauche pluſieurs villages ſitués à mi-côte, nous arrivâmes en trois heures à celui de *Sukeui* aſſez grand & aſſez peuplé. Nous traverſâmes enſuite des montagnes preſqu'impraticables ;

cables ; & après quatre heures de fatigues qu'augmentait encore une chaleur affreuſe, nous gagnâmes le village d'*Ackhova*. Après y avoir pris quelques heures de repos, nous continuâmes de marcher vers le nord, & nous paſſâmes à la hauteur de *Scala Nova* que nous apperçûmes de loin. Cette ville autrefois *Néapolis*, appartenait aux Samiens, qui l'avaient reçue des habitans d'Éphèſe : elle eſt aujourd'hui aſſez bien bâtie ; les coteaux qui l'environnent produiſent d'excellens vins, & elle eſt habitée par un aſſez grand nombre de marchands grecs, juifs & arméniens. Nous marchâmes encore quatre heures, & une lieue avant d'arriver à Épèhſe, nous paſſâmes ſur un très-bel aqueduc. Ionie.

Ce monument eſt conſtruit tout en marbre blanc, par aſſiſes preſque égales & d'une grandeur moyenne. Toutes ſes arcades ſont en plein cintre, & ont, de hauteur, à-peu-près une fois & demie de leur largeur. Le peu d'épaiſſeur conſervé ſur les clefs des voûtes, donne à tout l'ouvrage une légèreté qui n'a point nui à ſa ſolidité. Peut-être les gens de pied pouvaient-ils paſſer ſur cet édifice : mais certainement ſon principal objet était de porter les eaux d'une montagne à l'autre. Ce n'eſt point, comme un voyageur l'a penſé, un pont

Ionie.

auquel on a depuis ajouté l'étage ſupérieur, tout le monument étant de la même conſtruction. Le porte à faux des pieds droits des petites arcades, eſt ſans doute une défectuoſité, mais il ne paraît pas que les anciens ayent cherché à l'éviter, puiſqu'on la trouve dans le ſuperbe pont du Gard.

Nos conducteurs craignant les bandits qui ſont fort communs dans ces cantons, & dont on venait de leur faire peur, ne voulaient point nous permettre de nous arrêter, & ils finirent par nous abandonner, lorſqu'ils nous virent décidés à ne point partir ſans avoir deſſiné & meſuré ce monument.

Nous achevâmes notre travail ſans le moindre accident & nous arrivâmes à *Aja-Salouck*, où nos conducteurs nous avaient devancé, mais il était nuit, & après avoir pris le repas frugal que nous préparions tous les ſoirs, après avoir mangé le *pilau*, nous nous repoſâmes ſur une petite pelouſe, préférable aux miſérables cabanes qui nous entouraient.

La beauté du ciel, le calme de la nature, la fraîcheur de l'air & l'influence d'une roſée abondante & ſalutaire, nous firent oublier quelques momens les chaleurs dont nous avions été conſumés tout le jour, & qui nous menaçaient pour le jour ſuivant. Bientôt paru-

rent les premiers rayons du ſoleil qui nous découvrirent cette vaſte plaine arroſée par le Cayſtre, non moins tortueux que le Méandre, & couverte des nombreux débris de cette ville ſuperbe, à laquelle l'Aſie entière cédait jadis le premier rang. Nous n'appercevions d'abord que les hautes fabriques, reſtes des monumens détruits, dont les ſommets éclairés dominaient ſur la ſurface des vapeurs qu'exhalait la terre, mais à meſure que nous avancions, le ſoleil s'élevait ſur l'horiſon; le brouillard diſſipé nous laiſſait appercevoir, d'eſpace en eſpace, ces monceaux de marbre mutilés, dont nous nous empreſſions de chercher, de nommer l'origine; enfin cédant à ce premier mouvement qui veut tout voir & tout embraſſer, nous paſſâmes quelques heures à parcourir la plaine, à en reconnoitre tous les points, avant de commencer nos travaux. Ionie.

La plaine dans laquelle Éphèſe eſt ſituée, s'étend du levant au couchant, reſſerrée par les monts *Galleſius* & *Coriſſus*, elle eſt arroſée par le fleuve Cayſtre, auquel elle doit ſon exiſtence.

Il paraît qu'Éphèſe exiſtait déja avant l'arrivée des Grecs en Aſie, mais qu'elle n'était qu'un petit village, voiſin du temple déja révéré dans la contrée. Ce ſont les ruines de

Ionie.

cette ville qui portent aujourd'hui le nom d'*Aja-Salouck*. A droite du hameau eſt un aqueduc reſtauré avec des marbres antiques, qui porte les eaux de la fontaine *Alipia* dans un petit fort quarré, dont la conſtruction eſt moderne, mais dont la porte offre un deſſin intéreſſant; plus haut une citadelle aſſez forte couronne la montagne, nommée par les anciens *Mons Pion*. En continuant d'avancer, on trouve l'égliſe de St. Jean, édifice vaſte & bien conſtruit, converti en une moſquée dont je ne pus voir l'intérieur.

Au-delà eſt l'emplacement du quartier de la ville, anciennement appelé *Smyrna*, du nom de l'amazône qui l'avait bâti, & d'où étaient ſortis, diſait-on, les fondateurs de la ville plus célèbre de Smyrne.

Plus loin, un très-ancien aqueduc porte les eaux d'une fontaine dans les ruines d'un vaſte édifice, éloigné de ſept ſtades du temple de Diane. Après l'avoir examiné & en avoir levé le plan, nous en ſortîmes pour voir les fondemens d'un édifice quarré, de 200 pieds de face, au centre duquel eſt une bâſe autrefois revêtue de marbre, & qui ſans doute eſt un autel, où portait une ſtatue. Au-delà eſt un théâtre; plus loin ſont d'autres ruines très-vaſtes & conſtruites en briques; enfin nous ar-

rivâmes à l'emplacement de ce temple si fameux, dont il n'existe plus que les vastes souterrains, dans lesquels il est même difficile de pénétrer, à cause du limon qui s'y est accumulé. Ionie.

Plusieurs auteurs ont parlé de ce monument, & n'ont fait qu'ajouter à sa réputation, sans nous le faire mieux connaître. Que peut-on conclure de citations éparses dans différens ouvrages, dont les plus authentiques sont précisément celles qui se contredisent le plus exactement, & qui, à force de commentaires, devenues plus inintelligibles pour les commentateurs eux-mêmes, n'ont servi qu'à leur faire imaginer des plans presque tous opposés aux usages constans des anciens.

Passons rapidement sur l'origine fabuleuse du temple de Diane; il est tombé du ciel, ou il a été bâti par les Amazones, d'autres disent qu'elles élevèrent seulement la statue de cette déesse dans son temple déja bâti, & qu'il leur servit de refuge. Voyons le passage de Pline qui en parle avec quelque détail.

« La magnificence du temple de Diane à » Éphèse, excite une véritable admiration. » L'Asie entière a été deux cent vingt ans à » le bâtir. On le plaça sur un terrein maré- » cageux, afin de le préserver des tremble- » mens de terre & des gouffres qu'ils font

Ionie.

» ouvrir ; mais pour ne point établir ſur un » fond gliſſant & peu ſolide, des fondemens » d'un poids auſſi immenſe, on les plaça ſur » des couches de charbons pilés & de peaux » de mouton. La longueur entière du temple » eſt de 425 pieds, ſa largeur de 220 ; il eſt » orné de cent vingt-ſept colonnes de 60 » pieds de hauteur, données par autant de » rois : il y en a 36 de ſculptées, une l'eſt » par Scopas. C'eſt l'architecte Cherſiphron, » qui dirigea la conſtruction de cet édifice, » & il eſt étonnant qu'il ait pu élever des en- » tablemens auſſi énormes ; il y eſt parvenu, » en formant avec des ſacs pleins de ſable, » une pente douce, dont le ſommet était plus » haut que les chapiteaux des colonnes ; les » blocs une fois arrivés à cette hauteur, il les » faiſait inſenſiblement deſcendre à leurs pla- » ces en vuidant peu-à-peu les ſacs infé- » rieurs ».

Le temple de Diane, bâti par Cherſiphron, & l'une des merveilles du monde, fut brûlé la même nuit que naquit Alexandre ; mais il me ſemble qu'Éroſtrate ne pût brûler que la toiture du temple qui était en bois, & les objets dont l'intérieur était enrichi, puiſque tout le reſte de la conſtruction était en marbre. Les Éphéſiens s'empreſsèrent de le rétablir,

& fiers de rélever ce ſuperbe monument, ils refusèrent adroitement la propoſition d'Alexandre, qui offrit d'en payer les frais ; à condition d'y placer ſon nom. Suivant Strabon, la direction de cet ouvrage fut confiée à Dimocratés, le même architecte qui voulait tailler le mont *Athos* en forme de ſtatue. Ionie.

Éroſtrate, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avait eu d'autres deſſein que d'éterniſer ſon nom. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli ; mais la défenſe dut en perpétuer le ſouvenir.

Le premier objet du culte des Éphéſiens avait été une ſtatue informe de hêtre ou d'orme, repréſentant une Diane, non pas ſous la forme élégante d'une chaſſereſſe, mais ſous celle d'une figure égyptienne & ſymbolique que nous appelons la déeſſe de la nature, avec pluſieurs mammelles. La tête de la déeſſe était ſurmontée d'une tour, deux tringles de fer ſoutenaient ſes mains. Le corps ſe terminait en une gaine enrichie d'animaux & d'autres ſymboles.

On connaît pluſieurs ſtatues de la Diane d'Éphèſe conſervées à Rome ; il y en a une au Vatican, de marbre blanc, un peu moindre que nature, qui a été trouvée à la *Villa*

Ionie.

Adriani ; une autre d'albâtre & de bronze, au Capitole, & deux autres à *Villa Albani.*

Le temple d'Éphèſe était une ſorte de dépôt où les plus grands artiſtes de l'antiquité plaçaient leurs chefs-d'œuvre pour les faire paſſer à la poſtérité. Praxitèle & ſon fils Céphiſodorus ornèrent le ſanctuaire.

Scopas donna au temple ſa ſtatue d'Hécate, dont Pline dit que l'éclat était ſi brillant, que les prêtres avertiſſaient les curieux de ne pas la fixer. Timarete, fille de Mycon, la première femme artiſte dont l'antiquité faſſe mention, avait donné un tableau de la déeſſe, & Parrhaſius & Apelles, tous les deux natifs d'Éphèſe, employèrent leurs talens à embellir les murs de leurs admirables ouvrages.

Apelles y repréſenta Alexandre tenant en main la foudre. Pline dit de cet ouvrage que les doigts & la foudre ſemblaient ſortir du tableau, & que le peintre fut payé en pièces d'or meſurées & non comptées.

Parrhaſius fit pour cette ville ſes ouvrages les plus célèbres, Ulyſſe jouant la folie, un grand prêtre de Cybèle, un grouppe de Meliagre & d'Atalante, un Hercule, un Perſée ; Philiscus & Bacchus, avec une figure emblématique de la vertu debout auprès d'eux, Énée, Caſtor & Pollux, Achille, Agamem-

non, ſont ceux dont Pline fait mention & qu'il eſtime le plus. Ionie.

Les citoyens d'Éphèſe encourageaient les arts, & leur ville poſſédait des productions des plus célèbres artiſtes dans tous les genres. Agaſius fut un de leurs plus habiles ſculpteurs. Le gladiateur de la collection de Borghèſe à Rome, découvert avec l'Appollon du Belvéder à Porto Anzio, ville fondée par Néron, porte le nom de cet artiſte. Les Éphéſiens avaient auſſi un tableau de Zeuxis fort eſtimé, repréſentant Ménélas aſſiſtant aux funérailles de ſon frère. Arrien rapporte qu'on vit Alexandre treſſaillir à la vue du tableau de Palamède trahi par Ulyſſe, peint par Timante à Éphèſe,

De ces renſeignemens bien incomplets, nous pouvons conjecturer l'état floriſſant de la peinture dans les beaux temps de la Grèce, & en admirant les chefs-d'œuvre de l'école italienne, regretter de ne pouvoir plus les comparer à ceux des anciens.

Les prêtres de Diane étaient ſoumis à la caſtration, & les vierges attachées au culte de la déeſſe, vouées à une inviolable chaſteté: les uns & les autres étaient pris dans les meilleures familles; ils jouiſſaient d'un grand revenu, de privilèges excluſifs & du droit d'a-

Ionie.

ſyle qu'Auguſte crût devoir reſtreindre. Athénée décrit le luxe des prêtres de Diane & parle du prix énorme de leurs vêtemens. Pluſieurs ſiècles après la réunion de la Grèce à l'empire Romain, le temple conſervait encore ſa magnificence. Les jeux éphéſiens, originairement inſtitués en l'honneur de Diane, ſubſiſtèrent juſqu'au règne de Caracalla. Les colonnes de jaſpe vert qui ſervent à ſoutenir le Dôme immenſe de Ste. Sophie, ont appartenu originairement au temple d'Éphèſe, & furent tranſportées à Conſtantinople par l'ordre de Juſtinien. Dans la grande égliſe de Piſe, on voit auſſi deux colonnes apportées d'Éphèſe. Les Amateurs de l'antiquité, ſont bien aiſes de ſuivre, dans le cours de l'hiſtoire, cette marche des monumens anciens, employés ſucceſſivement à embellir les temples payens, chrétiens & muſulmans.

Aſſez près de la fortereſſe qui occupe le ſommet du mont *Prion*, on en voit une autre beaucoup plus petite, dans laquelle on entre par une porte conſtruite avec les fragmens antiques d'une porte très-riche, ou d'un arc de triomphe, qui ſans doute avait été renverſé. Les habitans ont cherché à replacer ces débris, & ſe ſont bien quelquefois trompés, comme on peut le voir; mais malgré ces irré-

gularités, cet édifice ne laiſſe pas d'offrir un aſpect piquant, & les bas reliefs dont la partie ſupérieure eſt décorée, ſont d'une belle exécution. Dans celui du milieu, on diſtingue Hector traîné au char d'Achile, que les chrétiens du pays prennent pour un martyr, ce qui leur à fait appeler ces ruines, *la porte de la perſécution*. A côté ſont des bacchanales d'enfans jouant avec des grappes de raiſins. Ionie.

Au-delà du théâtre, nous trouvâmes les débris d'un temple corinthien, dont nous ne pûmes deſſiner que quelques fragmens, bien faits pour donner la plus haute idée de la richeſſe & de la perfection de cet édifice. Jamais les ornemens n'ont été d'une exécution plus parfaite, ni d'un emploi plus heureux, &. ſi un goût ſévère en blâmait la prodigalité, elle ſerait juſtifiée par le choix net, & l'application raiſonnée de ces ornemens: la ſculpture dont tous les membres ſont couverts, ne nuit point à l'effet général, par l'adreſſe avec laquelle tous les bas reliefs ſont ménagés; & l'on eſt frappé de l'enſemble, en diſtinguant cependant tous les détails: c'eſt-là le dernier terme où puiſſe arriver l'art. Il faut reſter à ce terme, ou revenir au beau ſimple; mais l'expérience nous apprend, qu'on n'y eſt jamais

Ionie.

revenu qu'à travers pluſieurs ſiècles de mauvais goût.

L'imagination ſeule peut aujourd'hui nous peindre ce qu'a été anciennement Éphèſe floriſſante lorſqu'elle était la gloire de l'Ionie. Les traits de la nature environnante en ſont auſſi en partie altérés. Le bras de mer qui formait le port n'exiſte plus; il a été remplacé par un vaſte marais couvert de roſeaux. Le Cayſtre coule maintenant au milieu d'herbes marécageuſes, & tout homme qui voit Éphèſe, ſans ſavoir ce qu'elle a été autrefois, peut difficilement imaginer qu'elle ait jamais été voiſine de la mer.

La première mention d'Épèſe dans l'hiſtoire grecque, eſt à l'occaſion du ſiége mis devant cette ville par Créſus roi de Lydie. Cette ville de la Carie était dès-lors célèbre par ſon temple de Diane. Hérodote raconte que durant le ſiége, les Éphéſiens donnèrent leur ville à Diane, en uniſſant par une corde le temple de la déeſſe au mur de la ville, quoiqu'il y eut entre la ville aſſiégée & le temple un eſpace de ſept ſtades. Les Éphéſiens ſe faiſaient gloire de devoir la ſupériorité de leur ville ſur celles de l'Ionie à cet édifice reſpectable, une des merveilles de l'ancien monde.

Des circonſtances tenant non pas à une ſeule cauſe, mais à des alternatives de proſpérité & de décadence qui atteignent les villes ainſi que les hommes, amenèrent la dépopulation d'Éphèſe, même avant la deſtruction totale de l'empire grec. L'édit de Théodoſe, pour la deſtruction des magnifiques édifices conſacrés aux divinités payennes, fut exécuté avec une extrême rigueur, & c'eſt au zèle des premiers chrétiens qu'on peut attribuer la ruine des plus beaux monumens de l'antiquité. Les ſtatues de marbres, nous dit Guibbon, furent miſes en pièces ou enfouies par les payens, & celles de bronze furent fondues par les Croiſés & par les Sarraſins pour ſervir au paiement de leurs armées. Ionie.

Après avoir ſuivi pendant un jour entier cet amas de ruines répandues au pied du mont Prion, nous ſuivîmes un ſentier étroit, ſur le côté de la montagne du Corréſus, dans des ſites vraiement pittoreſques; nous fûmes ravis de la vue de la mer qui s'offre de-là ſur la gauche de la plaine d'Éphèſe, coupée par les détours nombreux du Cayſtre. Après nous être arrêtés à un village, dans un méchant café où un turc nous reçut aſſez bien, nous continuâmes nos recherches, & nous nous portâmes vers les grottes & les carrières de

Ionie.

marbre. Nous y vîmes une caverne très-étendue. Sa profondeur eſt d'environ deux cent quatre-vingts pieds. Cette grotte eſt le ſujet de beaucoup de contes & de traditions. Sous le règne de Julien, un ſophiſte célèbre, appelé Maxime, y célébra dans la nuit, les myſtères d'Éleusis, où l'empereur fut initié, profeſſa ſon apoſtaſie & s'annonça au monde comme un diſciple de Platon.

Les légendes placent dans le même lieu le miracle des ſept Dormans qui, dans la perſécution de Décius, ayant été enfermés dans cette grotte, ſe réveillèrent deux cents ans après, ſous le règne du dévôt Théodoſe, conte qui a fourni aux homélies des pères Grecs, & à un chapitre de l'alcoran. Cette hiſtoire circulait déja parmi le peuple en diverſes langues & chez diverſes nations. Mahomet l'avait entendue des chameliers, qui en amuſaient leur caravanes. Sans doute alors il ne s'attendait guères à devenir le chef & le prophète de tant de millions d'hommes, & il ne prévoyait pas qu'un jour il ferait entrer une telle fable dans le volume contenant les lois & le ſymbole de ſes ſectateurs. C'eſt cependant ce qu'il a fait dans le dix-huitième chapitre de l'alcoran, intitulé le *chapitre de la caverne*, dans lequel il enſeigne aux muſul-

mans ce qu'ils doivent croire de ce miracle célèbre. On peut dire au reſte qu'en adoptant cette fable déja reçue parmi le peuple, & dans l'uſage qu'il en a fait, on ne reconnaît pas la force de ſon génie. Ionie.

J'étais réſolu de prolonger mon ſéjour à Éphèſe, de ne rien épargner pour parvenir à remuer ces débris & à les examiner, lorſque nous vîmes arriver à la pointe du jour, un détachement de cavaliers turcs, qui n'était que l'avant-garde d'un corps plus conſidérable, marchant, diſait-on, vers les terres du vieil Haſſan, pour lui faire la guerre. Les habitans effrayés s'empreſſaient de cacher leurs effets, quelques-uns même fuyaient dans les bois; tous nous preſſaient de quitter un lieu, qui courrait riſque d'être bientôt mis au pillage. Nous partîmes promptement & tournant autour du mont *Galleſus*, nous prîmes la route de Smyrne.

Nous paſſâmes après quatre heures de marche, dans un lieu, où l'on appercevait des veſtiges de ruines. A la même latitude, ſur le bord de la mer, eſt Colophon, célèbre par le temple d'Apollon *Clarien*, dont l'oraclé était le plus ancien de toutes ces contrées, & dont les ſuccès avaient fait, diſait-on, mourir Calchus de jalouſie. Je n'allai point à Co-

lophon, où il ne reſte d'ailleurs aucune ruine, & je continuai directement ma route pour Smyrne.

Ionie.

Les Grecs ſortis du quartier d'Éphèſe, nommé *Smyrna*, n'avaient bâti que des hameaux au fond du golfe, qui depuis à porté le nom de leur première patrie : Alexandre voulut les raſſembler, & leur fit conſtruire une ville près la rivière *Melés*. Antigone commença cet ouvrage par ſes ordres, & Lyſimaque le finit.

Une ſituation auſſi heureuſe que celle de Smyrne était digne du fondateur d'Alexandrie, & devait aſſurer la proſpérité de cet établiſſement. Cette ville devint bientôt le centre du commerce de l'Aſie mineure ; ſon luxe y attira tous les arts : elle fut décorée d'édifices ſuperbes, & remplie d'une foule d'étrangers, qui venaient l'enrichir des productions de leur pays, admirer ſes merveilles, chanter avec ſes poètes & s'inſtruire avec ſes philoſophes. Un dialecte plus doux prêtait un nouveau charme à cette éloquence qui paraiſſait un attribut des Grecs ; la beauté du climat ſemblait influer ſur celle des individus, qui offraient aux artiſtes des modèles, à l'aide deſquels ils faiſaient connaître au reſte du monde la nature & l'art réunis dans leur perfection : ſes

ſes heureux citoyens ſoumis à l'autorité des lois, ne virent s'élever parmi eux aucun de ces tyrans qui opprimèrent tant de villes grecques; & les Romains mêmes, qui avaient l'injuſtice de vouloir être ſeuls libres dans l'univers, reſpectèrent le bonheur de Smyrne, & lui laiſsèrent au moins cette ombre de liberté, le plus grand des biens; après la liberté même. Ionie.

Elle était une des villes qui revendiquaient l'honneur d'avoir vu naître Homère; on montrait ſur les bords du Melés, le lieu où Crithéis ſa mère lui avait donné le jour, & la caverne où il ſe retirait pour compoſer ſes vers immortels. Un monument élevé à ſa gloire & qui portait ſon nom, préſentait, au milieu de la ville, de vaſtes portiques ſous leſquels ſe raſſemblaient les citoyens; enfin, leurs monnaies portaient ſon image, comme s'ils euſſent reconnu pour ſouverain le génie qui les honorait.

Smyrne conſerva les reſtes précieux de cette proſpérité, jusqu'à l'époque où l'empire eut à lutter contre des Barbares qui fondirent avec toute l'énergie du fanatiſme, ſur un peuple qui n'était que ſuperſtitieux, & dont les ſouverains aſſemblaient des conciles, quand il fallait lever des armées. Elle fut priſe par les

Ionie.

Turcs, repriſe par les Grecs, toujours pillée, toujours détruite; au commencement du treizième ſiècle, il n'en exiſtait plus que les ruines & la citadelle. Cette fortereſſe ne put réſiſter aux efforts des princes turcs dont elle fut ſouvent la réſidence, malgré les efforts des chevaliers de Rhodes qui, ſaiſiſſant une circonſtance favorable, parvinrent à y conſtruire un fort, & à s'y maintenir; mais Tamerlan prit en quatorze jours cette place, que Bajazet bloquait inutilement depuis ſept ans.

Smyrne ne commença à ſortir de ſes ruines, que lorſque les Turcs furent entièrement maîtres de l'empire; alors ſa ſituation lui rendit les avantages que la guerre lui avait fait perdre, elle redevint l'entrepôt du commerce de ces contrées. Les habitans raſſurés abandonnèrent le ſommet de la montagne, & bâtirent de nouvelles maiſons ſur le bord de la mer. Ces conſtructions modernes ont été faites avec les marbres de tous les monumens anciens, dont il reſte à peine des fragmens, & l'on ne retrouve plus que la place du ſtade & du théâtre : on chercherait vainement à reconnaître les veſtiges de fondation, ou quelques pans de murailles qui s'apperçoivent entre la fortereſſe & l'emplacement de la ville actuelle.

On n'eſt point frappé en arrivant à Smyrne, comme on l'eſt à Amſterdam ou à Bordeaux, de cet extérieur de richeſſe & de magnificence que produit un grand commerce : les ſujets du grand-ſeigneur, occupés d'augmenter leurs fortunes, s'occupent encore plus ſoigneuſement de la cacher ; & toujours tremblans, ils n'oſent en jouir dans la crainte de la perdre. Le danger preſque continuel des incendies & des tremblemens de terre, eſt un nouveau motif qui les empêche d'élever de grands édifices, & toutes les maiſons ſont conſtruites en bois, excepté les moſquées, les bezeſtins & quelques caravanſérails ; mais pour apprécier la ville de Smyrne, il faut arrêter ſes regards ſur l'étendue & la ſûreté de ſon port ; il faut compter cette foule de navires de toutes les nations, qui, toujours en mouvement, toujours remplacés, font de cette échelle le marché le plus fréquenté de tout le Levant, & l'entre-pôt du commerce de l'Aſie mineure, comme Alep eſt celui des productions & des beſoins de l'Aſie méridionale ; mais en Syrie, le négociant placé dans l'intérieur des terres, a moins de facilité pour ſe ſouſtraire aux vexations des Turcs, & attend ſouvent en vain la caravane qui lui apporte ſes effets d'Alexandrette, & que des

Ionie.

Ionie. brigands ont dépouillé : au Caire, il eſt relégué dans une enceinte étroite où ſouvent même on l'aſſiége, toujours expoſé aux caprices de ces douze deſpotes, qui, réunis ou diviſés ſont également redoutables au pays malheureux qu'ils prétendent gouverner, & qui abuſant de la ſituation des étrangers, ne leur laiſſent, ni la liberté de ne pas vendre, ni celle de refuſer un achat déſavantageux. A Conſtantinople, le négociant eſt circonſcrit dans le cercle que l'intérêt national a été forcé de tracer, afin d'oppoſer des négocians réunis pour vendre à des corps de marchands toujours ligués pour acheter : il eſt gêné par une foule de réglemens ; & ſes ſpéculations ſont reſtreintes à la conſommation de la capitale, qui, quoique très conſidérable, a cependant de bornes connues ; enfin il ne jouit réellement des avantages de ſon état, que lorſque s'élevant à une connaiſſance parfaite des relations de Conſtantinople avec les places correſpondantes, il peut opérer de manière à profiter de toutes les combinaiſons du change, & faire circuler utilement & avec rapidité, ſon argent & ſon papier, ſigne de ſon crédit.

Les commerçans de Smyrne ſont bien plus heureux ; ils jouiſſent de tous les agrémens que peuvent offrir un beau ciel, un pays fertile &

une liberté fondée ſur le caractère doux & humain des Turcs qui l'habitent. La rue des francs, dans laquelle ils ſont réunis, offre l'aſpect d'une ville Européenne, & toutes les jouiſſances que la ſociété & les relations du commerce peuvent ajouter aux moyens d'augmenter leur fortune; dans aucune place du levant, leurs ſpéculations ne pourraient être auſſi étendues & auſſi utiles; c'eſt pour eux qu'arrivent ſucceſſivement les riches caravanes de Tokat, d'Angora, de Brouſſe, de Cogna, de Satalie, d'Erzerum & de Diarbékir. Elles multiplient les matières de leurs échanges & leur offrent des moyens avantageux de renvoyer dans leurs patries la valeur des productions qu'ils en ont tirées.

Ionie.

On apporte à Smyrne des draps de France, d'Angleterre & de Hollande, des ſaies de Veniſe, des ſoieries d'Italie, des étoffes de Lyon d'or & d'argent, des galons, du café de nos îles, de l'indigo de St. Domingue, de la Caroline & de la Louiſiane; du ſucre, de la cochenille, des épiceries, du papier, des verreries & clincaillerie de Veniſe & d'Allemagne; du fer, de l'étain, du plomb, du verdet & du bois pour la teinture.

On exporte le coton que fourniſſent ſi abondamment les plaines de Kirkagach & de Ma-

Ionie.

gneſie, le coton filé teint en rouge, les ſuperbes toiſons des chèvres d'Angora, les ſoies de Perſe, des tapis de laine, des étoffes de fil, de la garence, des drogues, de la cire, des cuirs, des éponges, des figues & des raiſins ſecs.

La France, l'Angleterre & la Hollande ſe partagent ordinairement la plus forte partie de ce commerce. Celui de Veniſe & de Livourne eſt très-borné : Naples n'en a aucun quoiqu'elle entretienne un conſul. Trieſte commence à étendre ſes ſpéculations ; les Raguſois emploient beaucoup de bâtimens pour le cabotage d'une échelle à l'autre, & pour les ports d'Italie ; mais ils ſe releveront avec peine des coups trop cruels que leur ont portés les Ruſſes dans leur expédition.

Si l'on jugeait de la répartition du commerce de Smyrne par le nombre des négocians de chaque nation, la France aurait paru depuis long-temps beaucoup plus puiſſante qu'elle ne l'était alors réellement, puiſqu'elle avait vingt-cinq maiſons, tandis que les Anglais n'en avaient que ſix, & les Hollandais quatre. Elle ne faiſait cependant que le tiers du commerce, & ſuppléait par le nombre de ſes agens à ce qui pouvait manquer d'ailleurs à leur exiſtence. Les étrangers, & ſur-tout les Hol-

landais, paſſent dans le Levant avec des capitaux conſidérables, y forment des établiſſemens ſolides; & déja riches, voient, par le crédit que leur aſſurent leur opulence, multiplier les moyens de s'enrichir encore; dans toutes les affaires, ils dirigent eux-mêmes les démarches de leurs conſuls, ſont à ſes côtés & non pas à ſa ſuite: le Français au contraire, ſimple commiſſionnaire, ne travaille que pour le négociant de Marſeille dont il eſt le régiſſeur, partage avec lui tous les droits de commiſſion, & quelquefois peut ſe plaindre du conſul, qui croit que tout doit lui obéir aveuglément; n'aſpirant qu'à la poſſeſſion d'un pécule qui lui permette de retourner dans ſa patrie, ce Français hâte la fin de ſon exil par tous les moyens qu'offrent l'économie la plus conſtante, & renonce à ce genre de conſidération qu'obtient toujours l'extérieur de la richeſſe. Ionie.

Smyrne renferme environ cent mille habitans, ſavoir: ſoixante à ſoixante cinq mille Turcs, vingt-un mille Grecs, dix mille Juifs, cinq à ſix mille Arméniens & deux cents Européens, auxquels il faut ajouter encore un aſſez grand nombre de domeſtiques & d'ouvriers de leurs nations. La Porte y envoie tous les ans un nouveau gouverneur; c'eſt un homme

Ionie.

de loi, qui ſous le titre de cadi, juge civil & criminel, a ſous ſes ordres le lieutenant de police & le chef des janiſſaires ; il choiſit quelques-uns des principaux habitans dont il compoſe ſon conſeil, pour lequel il a ordinairement fort peu de déférence.

Le château deſtiné à défendre le golphe, eſt en très-mauvais état, & ne pourrait arrêter les vaiſſeaux qui ſont cependant forcés de s'en approcher pour éviter les bas fonds dont la moitié du golfe eſt remplié. Ces terreins autrefois élevés au-deſſus de la mer, ſe ſont affaiſſés dans les ſecouſſes d'un tremblement de terre, & ſont encore augmentés tous les jours par les attériſſemens qui ſe forment à l'embouchure de l'*Hermus*.

Les rues de Smyrne ſont ſi étroites que les toîts des maiſons oppoſées ſe touchant preſque, l'air & la lumière y pénètrent à peine ; mais cette conſtruction a ſes avantages dans ce climat où il eſt plus néceſſaire de ſe défendre de l'ardeur du ſoleil que de reſpirer un air très-libre. Les kioſques & les terraſſes au haut de chaque maiſon ſuppléent à ce défaut.

La baie a de grandes beautés, réſultant principalement de la chaîne de montagnes d'une

hauteur à-peu-près égale, mais plus ou moins enfoncées & éloignées qui la ceignent & qui l'abritent. Les négocians francs y jouiſſent d'une grande liberté & y forment une ſociété très-agréable. En été ils ſe retirent dans les villages voiſins, où ils ont des maiſons de campagne. Ionie.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus de reſtes précieux d'antiquité que Smyrne ; mais la facilité de les tranſporter, & le nombre des curieux ont épuiſé la mine. Il n'y a pas long-tems qu'en creuſant un puits, on a découvert un temple orné de colonnes de marbre & de porphire, & une ſtatue de Pâris, d'un très-beau travail, d'environ trois pieds, avec un chien de chaſſe, & tenant la pomme derrière lui. Son viſage exprime beaucoup d'incertitude & d'héſitation qui précède une déciſion. Les traits ſont ceux d'un très-beau modèle grec.

Nous gravîmes la montagne, le *Pagus* des anciens, pour voir les reſtes conſidérables de la fortereſſe, aux pieds de laquelle la nouvelle Smyrne eſt conſtruite. Cette hauteur iſolée ſemble avoir anciennement fait partie de la ville ; on y voit les ruines d'une chapelle, d'une grande citerne voûtée & d'un grand château gothique. L'entablement de la porte

Ionie.

du nord eſt de marbre blanc, avec une inſcription relative à la reſtauration de la ville, par l'empereur & l'impératrice Hélène ſa femme; ſur un des côtés de la porte de l'oueſt eſt une tête coloſſale qui a donné lieu à beaucoup de conjectures. Les uns y voient un Sphinx, d'autres une Amazone appelée *Smyrna*, quelques-uns l'impératrice Hélène. La partie de l'oueſt de cet eſpace a des veſtiges d'un ſtade, & celle du nord d'un ancien théâtre. Le ſtade, lorſqu'il a été détruit pour fournir les matériaux d'un *khan*, avait cinq cent quarante pieds de long, & le diamètre de ſa partie circulaire à une extrémité, était deux cent quatre-vingt-huit pieds, dont cent vingt étaient l'arêne, & le reſte rempli de gradins. On y reconnaiſſait encore les loges où l'on tenait les bêtes féroces. Les légendes rapportent que c'eſt là que St. Polycarpe fut livré aux bêtes.

La vûe du pays eſt très agréable ſur cette hauteur; nous en deſcendîmes pour ſuivre les bords d'un ruiſſeau couverts de lauriers-roſes. Dans ce payſage vraiment romantique, au fond d'un vallon couvert de chèvre-feuille & de jaſmin, nous rencontrâmes une compagnie de femmes turques repoſant à l'ombre, ſans voile & avec grande liberté, jouiſſant d'une fraîcheur

délicieuſe : c'étaient les femmes du harem de quelque riche turc, accompagnées de vieilles femmes qui veillaient ſur elles ; elles étaient extrêmement belles, mais elles étaient vêtues ſans grace, & leur taille épaiſſe ne pouvait avoir aucun charme à des yeux européens. Ionie.

Parmi les malheurs plus récens que Smyrne a éprouvés, il faut compter le tremblement de terre de 1688, où quatre milles perſonnes furent enſevelies ſous les ruines ; l'incendie qui le ſuivit & qui dévora une partie de la ville ; & enfin le maſſacre des grecs par les turcs en 1770, à la nouvelle de la perte de la bataille dans le détroit des Dardanelles, entre l'eſcadre ruſſe & l'eſcadre turque, & de la deſtruction totale de la marine ottomane, brûlée dans le port de *Tchiſmé*. Cette nouvelle étant arrivée à Smyrne le dimanche 8 juillet à quatre heures du matin, la certitude d'un fait ſi étrange répandit parmi les mahométans de la ville la conſternation & le déſeſpoir. La populace humiliée, outrée de ce revers, animée par les diſcours ſéditieux d'*Ibrahim aga*, douanier de Smyrne, homme méchant, cruel, fanatique à l'excès, & de quelques autres perſonnages du même caractère, voulut aſſouvir ſa rage ſur les chrétiens, & principalement

Ionie.

ſur les Grecs. Ibrahim donna l'exemple, & le même dimanche à cinq heures du matin, commença à faire maſſacrer tous les Grecs employés dans la douane. Cet exemple fut ſuivi dans les marchés & les quais de la ville, en moins de quatre heures, environ quinze cents Grecs furent égorgés, ainſi que deux européens. On n'aurait certainement pas épargné les francs de toutes les nations, ſi c'eût été un jour ouvrier.

Avant de quitter Smyrne, nous allâmes parcourir les ruines de Claros, qui couronne un rocher élevé & grimpant juſqu'à ſes murailles qu'on reconnaît encore. Il était difficile de trouver pour une ville une ſituation plus favorable; des deux côtés du promontoire, une anſe fermée & défendue par des roches taillées à pic, fournit un ſûr abri; & à l'oueſt & au nord ſont des vallées fertiles arroſées par la rivière d'Haleſſus.

Claros était une des plus anciennes cités de la Grèce, & conſacrée à Appollon. Sur le haut de la montagne, on trouve des débris conſidérables d'un très-grand édifice: on reconnaît pluſieurs membres d'architecture d'un ſtyle dorique, quoique les ornemens ſculptés en ſoient preſqu'entièrement effacès; & que même

des colonnes de granit ſemblent réduites en pouſſière par l'action du temps. Ionie.

Ce qui attira le plus notre attention, eſt une grotte s'enfonçant en terre dès l'entrée, & à environ cent cinquante pieds de diſtance, une autre ouverture conſtruite en pierres de taille communiquant avec la première. On peut croire avec aſſez de vraiſemblance que cette ouverture ſervait à l'oracle, car ce paſſage ſouterrain aboutiſſait préciſément au centre d'un temple quarré: les marches d'un perron & les baſes des colonnes d'un périſtyle ſont répandues tout autour; un peu plus loin, ſont les gradins & le parterre d'un théâtre faiſant face au ſud-oueſt, & qui paraît moins grand que celui de Milet. Ces reſtes montrent l'étendue & la magnificence de la ville avant la chute de l'oracle & l'émigration de ſes habitans à Ephèſe.

Nicandre, naturaliſte & médecin, était natif de Claros, & habitait dans le voiſinage de l'oracle, il a écrit deux ouvrages ſur ſon art, il vivait huit cents ans avant J. C.

Colophon qui n'était pas éloignée, était une ville d'une grande importance, qu'elle devait principalement à ſon commerce, & en particulier à ſon or qu'on diſait être de la meilleure qualité: elle était pareillement fameuſe pour

Ionie.

la conſtruction des navires & par ſes habiles matelots. C'eſt à Colophon qu'Ovide place la ſcène de ſa fable de Minerve & d'Arachné. Horace demande à ſon ami, qui a viſité les côtes & les îles de la mer Egée, à laquelle des deux villes de Smyrne ou de Colophon il donne la préférence.

Dans l'hiſtoire des lettres & des arts, Colophon a produit beaucoup d'hommes célèbres. Xenophane, qui enſeignait que la divinité était une & infinie, que la terre a été diſſoute par l'eau, ce qu'il prouvait par les poiſſons & les coquilles pétrifiés qu'on trouve dans les carrières de marbre de Paros, qu'il y a un nombre infini de ſoleils & de lunes, &c.

Thraſyllus, le général athénien, ajouta Colophon aux colonies ſoumiſes à Athènes. Lyſimaque la dépeupla en forçant les habitans à aller s'établir à Ephèſe, ſuivant la pratique commune des fondateurs des villes en ces temps-là.

La ſcène que nous avions ſous les yeux des hauteurs de Claros, était auſſi belle que ſingulière, par cette partie de la mer Egée, enrichie par les îles de Samos & de Nicaria, & qui reſſemble à un lac renfermé par une

enceinte de montagnes bleuâtres, excepté du côté de l'oueſt. Ionie.

Nous reprîmes notre route, mais le vent demeurant contraire pendant la plus grande partie du jour ſuivant, nous prîmes terre dans une petite anſe, & nous envoyâmes un domeſtique grec à *Hypſilé*, village turc ſitué ſur le haut de la montagne à environ trois milles ſur notre gauche, pour chercher des proviſions. Nous nous aſſemblâmes autour d'un feu brillant allumé contre le roc, qui était de marbre, & formait une eſpèce de chambre découverte, & nous y trouvâmes le ſol d'un ſable ſi ſec & ſi doux, qu'après un léger ſouper, nous y repoſâmes juſqu'à la pointe du jour.

En débarquant, nous avions parcouru le rivage, & à une petite diſtance de la mer nous avions trouvé un bois de chêne & d'olivier, ſupportant de la vigne pendante en feſtons d'un arbre à l'autre, & donnant à l'œil & à l'odorat des ſenſations agréables. La vigne y vient ſans culture, & la propriété en eſt commune entre les habitans. Nous étions alors dans le voiſinage de *Teios*, le pays de Bacchus.

Ayant mis à la voile par un bon vent à la pointe du jour, nous arrivâmes avant midi à

Ionie.

Sejejeck, petite ville au fond d'une anſe, enceinte d'une muraille baſſe à creneaux & de quelques tours vraiſemblablement élevées par les Génois; la place a encore quelques canons montés, & ſes portes ſe ferment le ſoir. Nous étions près de la porte du couchant qui, ainſi que toutes les autres fortifications, nous donnaient une bien petite idée des moyens de défenſe des Turcs dans cette partie de l'art de la guerre.

En demandant à quelques Turcs, qui nous marquaient quelque bienveillance, où nous pourrions trouver des antiquités, ils nous indiquèrent diverſes inſcriptions, quelques-unes ayant la forme de décrets, & une ſépulcrale.

De *Sejejeck* nous nous avançâmes à Vourla, après avoir monté environ un mille par une coline en pente douce, nous eûmes ſur notre gauche un point de vue très-agréable de murailles crenelées de la ville, ſituée au bas & ſur les bords de la mer, & d'un havre oblong environné de côtes boiſées s'élevant en amphitéâtre. Notre route nous conduiſit enſuite tantôt au travers de petits vallons arroſés de jolis ruiſſeaux & couverts d'ombrages, tantôt par des terreins plats, entre des clotures formées par des haies de grands myrthes en fleurs.

Ce

Ce pays était vraiment poétique, & nous l'eûmes trop tôt traversé. Ionie.

Nous nous arrêtâmes à *Vourla*, qui, situé sur le penchant de la montagne, a la vue agréable de la mer & de Clazomène, dont Alexandre fit une péninsule, d'île qu'elle était, en la joignant au continent par une jettée, ainsi que nous l'apprend Pausanias; mais nous ne nous y arrêtâmes point, faute de temps, & la crainte des bandits & des soldats de la garnison turque, dont on peut se défier avec autant de raison dans un pays presque désert, hâtèrent notre départ.

Clazomène, Libidos & Teios étaient célèbres pour leurs bains, selon Pausanias: aujourd'hui tout le pays ne présente que l'image de la stérilité; la terre y est couverte de pierres, & des pointes de rochers percent çà & là sa surface. Les seuls accidens qui varient la scène, sont quelques petites hauteurs & quelques groupes de grands pins. Une heure après le coucher du soleil, nous nous arrêtâmes dans une chaumière appartenant à un Grec, le seul qui habitat le misérable village de Phrigé.

La route de-là à Tchismé, comme celle que nous venions de parcourir, est déserte & ennuyeuse. Thchismé est l'ancienne Cyssus; c'est dans son port que fut défaite la flotte

d'Antiochus par celle des Romains. La ville
Ionie. eſt au haut d'un côteau qui va en pente à la mer; ſa fortereſſe eſt dans le centre, & eſt de forme oblongue; elle conſiſte en un double mur & un foſſé profond, & renferme une moſquée & pluſieurs maiſons. La conſtruction du fort, malgré ſon apparente antiquité, ne remonte pas plus haut que la poſſeſſion des Génois; ce ſont eux-mêmes qui ont conſtruit deux bains publics très-grands, qui tombent aujourd'hui en ruines.

Depuis 1770, époque mémorable de la deſtruction de la flotte turque par l'eſcadre ruſſe, la plus grande partie de la ville, a été rebâtie, après avoir beaucoup ſouffert de l'incendie qui l'a conſumée à cette occaſion.

Tchiſmé eſt devenu célèbre de nos jours par la victoire des Ruſſes qui détruiſirent l'armée navale des Turcs en 1770. Cette dernière, bien ſupérieure à celle de ſes ennemis, était compoſée de vingt-cinq voiles, dont quinze groſſes caravelles: l'armée ruſſe, ſous les ordres de M. le comte Alexis Orlow, n'était que de neuf vaiſſeaux de ligne & de ſix frégates. Ils ſuivaient déja depuis quelques jours leurs ennemis, lorſque les Turcs vinrent s'entraverſer à l'entrée du canal de Scio, ſur les îles *Spalmadori*; mais, à la première diſpoſi-

tion que les Ruſſes firent pour les y attaquer, ils appareillèrent, & entrant dans le canal, allèrent ſe ranger le long de la côte d'Aſie, au nord de *Tchiſmé*. Le lendemain 5 juillet, l'eſcadre ruſſe s'en approcha partagée entre trois diviſions, dont la première était commandée par l'amiral Spiritow, la ſeconde, par le comte Alexis Orlow, & la dernière, par le comte-amiral Elphinſton. Ionie.

L'amiral Spiritow ſortit de la ligne pour attaquer ſeul la capitane qui tenait la tête de la ligne turque. Le combat fut très-vif, & les vaiſſeaux s'étant abordés, s'accrochèrent par leurs agrès. les Ruſſes jettèrent alors dans le bâtiment ennemi, des artifices dont l'effet ne fut que trop prompt, puiſque n'ayant pu s'en éloigner, le feu prit également aux deux vaiſſeaux qui ſautèrent enſemble. Il ne ſe ſauva que vingt-quatre Ruſſes, parmi leſquels étaient l'amiral, ſon fils et le comte Théodore Orlow. Ce ſuperbe vaiſſeau portait quatre-vingt-dix canons de bronze, et avait à bord une caiſſe de cinq cent mille roubles.

Cet événement répandit un effroi général parmi les Turcs. Ils coupèrent auſſi-tôt leurs cables, & allèrent ſe jetter, par la plus déteſtable des manœuvres, dans le port de *Tchiſmé*,

Ionie.

où ils furent bientôt bloqués. Le 7 à minuit, cinq vaiſſeaux ruſſes s'entraverſèrent en face du port, & commencèrent une canonade terrible, ſoutenue par le feu continuel d'une galiotte à bombes; mais ils eurent bientôt recours à un moyen plus terrible, & qui produiſit tout ſon effet. Un brûlot alla mettre le feu à un des vaiſſeaux turcs, & un vent violent s'étant élevé au même inſtant, toute la flotte ottomane fut conſumée, à l'exception de quelques bâtimens, dont les Ruſſes s'emparèrent avec leurs chaloupes, & qu'ils parvinrent à préſerver de l'incendie général.

Tous les habitans de Scio furent témoins de ce ſpectacle horrible; & la lumière de cet embrâſement était telle, qu'ils diſtinguaient, dans le fond du port, les moindres événemens. Tous les vaiſſeaux étaient en feu, & sautaient ſucceſſivement à meſure que les flammes gagnaient les poudres. La mer était couverte de malheureux, qui nageant à travers les débris et les flammes, eſſayaient de gagner le rivage; l'artillerie des vaiſſeaux turcs, qui ſe trouvait chargée, fut un nouveau moyen de deſtruction, & renverſa preſqu'entièrement la ville & le fort de *Tchiſmé*.

Jamais victoire n'a été auſſi complète; & de cette armée redoutable, qui ſemblait devoir

en impoſer aux Ruſſes, et peut-être les forcer d'évacuer l'Archipel, il ne reſtait pas aux Turcs un ſeul canot, trois jours après qu'ils les eurent rencontrés. Si leurs mauvaiſes manœuvres ſemblent diminuer un peu le mérite des Ruſſes, il ne faut pas oublier la grande ſupériorité de leurs ennemis. Ceux qui connaiſſent les détails de cette action, conviennent que les généraux s'y ſont conduits avec autant de ſavoir que de fermeté, & qu'ils ont été parfaitement ſecondés par tous ceux qu'ils commandaient. S'il y avoit un reproche à leur faire, ce ſerait peut-être celui de n'avoir pas ſuivi leur victoire, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit que nous avons ſu depuis qu'ils pouvaient en tirer. Mais leur était-il poſſible d'imaginer l'état où ſe trouvaient les Dardanelles? Pouvaient-ils avoir ſur ces forteresses fameuſes, des notions aſſez exactes pour ſavoir combien peu elles ſont redoutables? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que tout favoriſait les vainqueurs, & qu'il dépendait d'eux d'aller faire la paix ſous les murs du ſérail. La nature ſeule défend l'entrée de l'Helleſpont: un courant rapide, augmenté par les vents du nord, fréquens en ces climats, empêche ſouvent les vaiſſeaux de remonter ce canal, trop étroit pour y pouvoir louvoyer: les bâtimens

Ionie.

Ionie.

courent alors risque d'être arrêtés en face des châteaux, dont l'énorme artillerie pourrait peut-être les écraser, malgré la mal-adresse de ceux qui la servent. Mais tous ces obstacles étaient disparus à l'époque dont nous parlons : un vent de sud forcé, qui dura plusieurs jours, aurait fait franchir à l'escadre russe ce passage redouté. Les premiers châteaux, qui sont les plus solides, étaient, à la vérité, remplis d'un grand nombre de canons, mais dont presqu'aucun ne se trouvait en état de servir, & les troupes qui les gardaient prirent la fuite à la vue de quelques flammes russes qui en approchèrent.

L'île de Chypre est la dernière qu'on rencontre dans la Méditerranée, quand on suit l'alignement de la grande péninsule de l'Asie Mineure. C'est aussi celle dont les annales tiennent le rang le plus distingué dans l'histoire des hommes. Elle doit peut-être son nom au mot *cypros*, qui veut dire cuivre, à cause des mines de ce métal qu'elle recèle dans son sein. Sa grande fertilité l'avait fait consacrer à Vénus, symbole ingénieux de la nature qui féconde les êtres & qui les vivifie.

Chypre s'étend en longueur d'occident en orient, depuis le cap Saint-André jusqu'à celui de Saint-Epiphane. Strabon donne à l'île en-

tière 3420 ſtades de circonférence. Elle eſt fertile quoiq'u'il n'y ait point de rivières. Ce défaut eſt réparé par quantité de ſources, pluſieurs petits ruiſſeaux & ſur-tout par les pluies d'hiver. Que les habitans de cette île ceſſent d'être vexés & pareſſeux, & bientôt ils ſeront opulens; mais ils ne ſont guères moins efféminés que leurs ancêtres. Idalie, Amathonte & Paphos étaient trois villes conſacrées à Vénus dans la charmante mythologie des Grecs, mais qu'on ne connaît plus guères que par les poëmes qui nous reſtent de l'antiquité. Ionie.

Vénus n'était pas la ſeule divinité qu'on adorât dans cette île : Apollon y avait un temple; on en voit encore les débris auprès de *Piſcopi*, village d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Les habitans diſent que ces ruines proviennent du palais d'un homme qui avait enſeigné la muſique; & vous ſavez qu'Apollon paſſait pour en être l'inventeur. Le bois qui lui fut conſacré, eſt actuellement une plaine arroſée par un aqueduc.

Non loin de-là eſt le promontoire Curium, aujourd'hui nommé *Capo di Gato*, (Cap de Chat) pour faire alluſion aux chats que les prêtres de Saint-Bazile entretiennent pour détruire les ſerpens répandus dans les campagnes voiſines : ces bons prêtres furent excités

Ionie.

à cette bonne œuvre par le don d'un très-beau village.

Nicoſie eſt la capitale de cette contrée. C'eſt la demeure du gouverneur turc ; c'était autrefois celle de toute la nobleſſe vénitienne qui vivait dans l'île. A en juger par ſes ruines, elle a dû être magnifique ; & ſa défenſe contre les Turcs prouve qu'elle était aſſez bien fortifiée. Ces barbares s'en étant rendus les maîtres, y paſſèrent au fil de l'épée plus de vingt mille habitans; les femmes laides & les enfans furent brûlés ſur le même bûcher ; on réſerva les belles femmes pour le ſérail du Grand-Seigneur, & les principaux citoyens, pour orner le triomphe du général. Il y eut plus de vingt-cinq mille hommes du pays réduits en captivité & vendus comme eſclaves ; mais aucune des femmes réſervées pour le ſérail n'y arriva: une d'entr'elles, qui s'était fait donner ſecrettement une mêche allumée, fit ſauter le vaiſſeau qui la portait, et le même accident fit périr le vaiſſeau qui portait le général turc. Reſte à ſavoir ſi, pour s'exempter de l'eſclavage, il eſt permis de noyer tant de gens avec ſoi ; peut-être quelques-unes de ces belles captives euſſent-elles préféré le ſérail à la mort.

Famagouſte, autre place forte, ne s'était

rendue que lorſqu'il n'était plus reſté de ſouris dans la ville pour nourrir les habitans. Elle obtint une capitulation honorable ; mais les Turcs la violèrent lâchement : ils maſſacrèrent la plus grande partie des officiers de la garniſon, & firent écorcher vif le gouverneur ; ſa peau, ſalée, ſechée et empaillée, fut portée dans l'arſenal de Conſtantinople. Elle en fut enlevée par quelques perſonnes de la famille de ce brave commandant ; on dit que cette peau glorieuſe exiſte encore à Véniſe. Ionie.

On voit à peu de diſtance de Larnica, ville aſſez conſidérable, une moſquée où les Turcs prétendent qu'eſt enterré l'ayeule de Mahomet : c'eſt-là qu'ils viennent invoquer la grand'mère de leur prophète. Ils ne nous apprennent point comment elle fut amenée en Chypre du fond de l'Arabie : la tradition n'en dit rien ; mais la foi muſulmane y ſupplée.

Celle des Chrétiens s'exerce, non loin de là, ſur un autre objet. On voit à Salines une égliſe grecque, dédiée au Lazare, le même que reſſuſcita Jéſus-Chriſt. Il fut, dit-on, enterré dans l'emplacement de cette égliſe. L'unique preuve qu'on en apporte, eſt le trou qui recella ſon corps.

Le mont *Crocé* eſt la plus haute montagne qui ſoit dans l'île de Chypre. Sainte Hélène en

Ionie. choisit le sommet pour y faire construire une petite église. Elle y joignit des dons suffisans pour entretenir trente personnes employées à la desservir. C'est un édifice assez ordinaire; mais un morceau de la vraie croix y attire un concours que la hauteur de la montagne ne rebute point.

La fameuse madone de *Chekka* est située dans un canton délicieux. L'air des environs est parfumé de roses, de chévre-feuille & de quantité d'arbrisseaux d'une odeur aromatique. Le couvent est bien décoré, & le papa qui le gouverne, le cède à peine, pour la dignité, à un évêque.

L'île entière n'offre aucun séjour préférable à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'emporte sur son église. Elle était dédiée à Saint Mamas, à qui on attribue des actions surprenantes, & qui toutes avaient pour but de ne point payer sa part des impôts: il avait, dit-on, un miracle toujours prêt pour s'en dispenser.

Le Lapitho, appelé autrefois *Amabilis*, était parfaitement bien nommé: c'est un admirable payſage, où l'on remarque des ruines magnifiques. Je vis ensuite *Palécra*, lieu où se trouvait autrefois un temple dédié à la reine d'Amour. Un cadi en fit enlever les dernières pier-

res, pour conſtruire une maiſon à ſes maî- Ionie.
treſſes : ce n'était pas abſolument en changer la deſtination ; peut-être croyait-il chacune de ſes femmes une Vénus ?

Citréa eſt peut-être l'ancienne Cythère ; elle en conſerve encore les agrémens extérieurs. C'eſt une ſuite de jardins et de maiſons de plaiſance, arroſés de ruiſſeaux d'eau vive, diſtribuée par pluſieurs canaux ; mais ces efforts de l'art le cèdent encore aux beautés de la nature ; elle étale dans ce canton toute ſa parure, toutes ſes graces. L'ancienne ville de Chypre eſt preſqu'entièrement détruite ; ce n'eſt aujourd'hui qu'un petit village environné d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce lieu, autrefois ſi renommé pour ſes belles femmes, a dégénéré ſur ce point comme ſur le reſte. Au centre de l'île eſt le mont Olympe, dont les bras s'étendent en divers ſens juſqu'à la mer. Vénus avait un temple au haut de ce mont ; j'y trouvai à la même place, les ruines d'une chapelle grecque. Un des ſommets de la chaîne de cet Olympe s'ouvrit ſous l'empire des Titus, & vomit tant de flammes, que pluſieurs villes de Chypre furent embrâſées.

Le ſol de Chypre eſt communément bon, & l'aſpect en eſt agréable : il eſt coupé de

montagnes, qui ne ſervent qu'à varier le
Ionie. payſage; preſque par-tout les yeux trouvent de quoi ſe ſatisfaire; mais les ſerpens, les aſpics, les tarentules n'y ſont que trop communs: ceux qui voyagent à pied, portent des bottines, où ſont attachées de petites ſonnettes, pour mettre en fuite ces reptiles venimeux. La morſure de l'aſpic fait périr, dans l'eſpace d'une heure, ceux qui en ſont atteints; le ſeul moyen d'en guérir, eſt de couper la partie qui a été mordue.

Voici un de ces phénomènes dont la nature offre peu d'exemples, & qui par-là mérite d'être cité. Entre des rochers qui touchent à la mer, on trouve des os pétrifiés; c'étaient, diſent les gens du pays, un grand nombre d'étrangers, nommés Alains, qui voulaient envahir l'île de Chypre; ils firent naufrage, et leurs os furent changés en pierres, par un châtiment de la juſtice divine. Cette métamorphoſe eſt toute naturelle; mais il faudrait la rapporter à des temps plus reculés.

L'exercice de la religion chrétienne eſt libre dans toute l'île de Chypre. On y compte un archevêque, deux évêques, pluſieurs couvens & un grand nombre d'égliſes; quelques-unes ont été changées en moſquées. A l'égard des prêtres, c'eſt le rituel grec qui les dirige.

toute leur ſcience & preſque toute leur religion conſiſte à obſerver les jours de fêtes & à s'abſtenir de l'uſage de la viande. Ils peuvent ſe marier autant de fois qu'ils deviennent veufs. Les moines ſont traités plus ſévèrement, ils ne peuvent être mariés qu'une ſeule fois; les évêques ſont ſoumis à la même diſcipline. Ionie.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DANS LE CONTINENT DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

État ſauvage & primitif de la Grèce. — Deſcription générale de ce continent.

La Grèce. S'IL faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avaient pour demeures que des antres profonds, & n'en ſortaient que pour diſputer aux animaux des alimens groſſiers & quelquefois nuiſibles : réunis dans la ſuite ſous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs beſoins & leurs maux. Le ſentiment de leur faibleſſe les avait rendus malheureux ; ils le devinrent par le ſentiment de leurs forces : la guerre commença, de grandes paſſions s'allumèrent ; les ſuites en furent effroyables : il fallait des torrens de ſang pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un pays ; les vainqueurs dévo-

raient les vaincus ; la mort était ſur toutes les têtes, & la vengeance dans tous les cœurs. La Grèce.

Mais ſoit que l'homme ſe laſſe enfin de ſa férocité, ſoit que le climat de la Grèce adouciſſe tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, pluſieurs hordes de ſauvages coururent au-devant des législateurs qui entreprirent de les policer : ces législateurs étaient des Egyptiens qui venaient d'aborder ſur les côtes de l'Argolide ; ils y cherchaient un aſyle, ils y fondèrent un empire, & ce fut ſans doute un beau ſpectacle de voir des peuples agreſtes & cruels s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paiſibles, abattre leurs forêts auſſi anciennes que le monde, découvrir ſous leurs pas même une terre inconnue & la rendre fertile, ſe répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, & parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles & ſereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces ſiècles reculés.

La colonie de Cécrops tirait ſon origine de la ville de Sais en Egypte : elle avait quitté les bords fortunés du Nil pour ſe ſouſtraire à la loi d'un vainqueur inexorable, &, après une longue navigation, elle était parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grèce

La Grèce.

avaient dédaigné d'asservir. Ses campagnes n'offraient point de butin, & sa faiblesse ne pouvait inspirer aucune crainte : libre sans connaître le prix de la liberté, plutôt grossier que barbare, il devait s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avait instruits. Bientôt les Egyptiens & les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple ; mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumières ; & Cécrops, placé à la tête des uns & des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venait d'adopter.

Tous les réglemens de Cécrops respiraient la sagesse & l'humanité : s'il avait été l'auteur de ces mémorables institutions qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il aurait été le premier des législateurs & le plus grand des mortels ; mais elles étaient l'ouvrage d'une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siècles : il les avait apportées d'Egypte, & l'effet qu'elles produisirent fut si prompt, que l'Attique se trouva peuplée bientôt de vingt mille habitans, qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivaient que de rapines.

Des

Des corſaires deſcendirent ſur les côtes de l'Attique, en ravagèrent les frontières, & répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour perſuader à ſes ſujets de rapprocher leurs demeures, alors éparſes dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte, des troubles qu'ils venaient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés ſur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits ; & les habitans, ſaiſis de frayeur, firent ſans peine le ſacrifice qui devait leur coûter le plus : ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre, & ſe renfermèrent dans des murs, qu'ils auraient regardé comme le ſéjour de l'eſclavage, s'il n'avait fallu les regarder comme l'aſyle de la faibleſſe. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à dépoſer, pendant la paix, ces armes meurtrières qu'auparavant ils ne quittaient jamais. La Grèce.

A meſure que le royaume d'Athènes prenait de nouvelles forces, on voyait ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Theſſalie & d'Epire, s'accroître par degrés, & continuer leur révolution ſur la ſcène du monde.

La multiplicité des petits états que renfer-

La Grèce.

mait l'ancienne Grèce, & les fréquens changemens auxquels ils ſe trouvèrent expoſés, mettent dans l'impoſſibilité d'en donner une deſcription exacte. Cependant, pour connaître cette partie ſi célèbre de la terre, il faut entrer dans quelques détails. Les meilleurs voyageurs, tels que Spon, Weler, Pokocke, Le Roi, ſeront nos guides dans cette énumération. Nous indiquerons exactement les lieux qui auront eu quelque célébrité, en rappelant, autant qu'il ſera poſſible, leurs anciens noms, & citant ceux qu'ils portent maintenant, pour mettre le lecteur à portée de faire la comparaiſon de la Grèce ancienne avec la Grèce actuelle.

La Grèce, proprement dite, en y comprenant le Péloponèſe, n'a pas plus d'étendue que le royaume de Naples, ſa ſurface n'étant au plus que de dix-neuf cent cinquante-deux lieues quarrées, ſuivant une note manuſcrite de M. d'Anville : c'eſt ſur ce petit point du globe que les Miltiade & les Léonidas défièrent l'Europe & l'Aſie.

Cette partie de la Grèce, que nous nommons la Grèce du continent, renfermait une foule de villes indépendantes, qui n'avaient de pouvoir que par le nombre de héros qui habitaient leurs remparts. Jetons un coup-

d'œil rapide ſur toutes ces anciennes ſouve- La Grèce.
rainetés. Le charme de leur hiſtoire rend moins ſenſible que par-tout ailleurs la ſéchereſſe de cette nomenclature.

La Macédoine. — Cette contrée, renfermée dans ſes anciennes limites, était bornée au couchant par l'Illyrie, & à l'orient par la Thrace. La Dardanie lui ſervait de limites au nord, & la Theſſalie au midi: tout le nord de la Macédoine eſt bordé d'une chaîne de montagnes qui font ſa défenſe. La province la plus diſtinguée de la Macédoine s'appelait l'Emathie. On y rencontrait Edeſſe, aujourd'hui *Aegé*, ou la ville des chèvres, qui fut dans le premier âge de la monarchie le lieu de la réſidence des rois: Bercé, maintenant *Caraveria*, qui le diſputait à Edeſſe en population, & ſur-tout la ville de Pella, ſituée ſur un lac qui communiquait par un canal à la mer Egée. Il ne reſte plus que quelques ruines, ſous le nom de Palariſa, de cette ville, la terreur de l'Europe & de l'Aſie, ſous Philippe & Alexandre.

Quand on vient à l'orient de la Macédoine, on rencontre une grande contrée appelée Mygdonie, démembrée de la Thrace par les rois prédéceſſeurs d'Alexandre: Therme en était la capitale. Caſſandre fit prendre dans la ſuite

La Grèce. à cette ville le nom de Theſſalonique, ſon épouſe. On la connaît aujourd'hui ſous le nom de *Saloniki*, & elle ne paraît point avoir dégénéré de ſa grandeur, malgré le deſpotiſme & le fanatiſme des muſulmans. On y voit encore avec admiration une magnifique colonnade d'ordre corinthien, chargée de bas-reliefs, & un arc de triomphe conſtruit avec un art infini. Ce dernier monument eſt du ſiècle de Marc-Aurèle.

On peut remarquer, par la configuration de toute cette partie méridionale de la Macédoine, qu'elle forme deux petits golfes & trois péninſules : l'orientale eſt cette chaîne du mont Athos que Xerxès tenta de percer, & dont un ſculpteur voulut faire une ſtatue d'Alexandre.

Les principales villes de cette contrée ſont Amphipolis, aujourd'hui *Jamboli ;* Philippes, où Brutus & Caſſius furent défaits ; & Stagyre, qui n'a de célébrité que pour avoir été la patrie d'Ariſtote.

L'Epire. — Cette région, baignée à l'orient par la mer Ionième, commence proprement à la naiſſance des monts Acrocérauniens, ainſi nommés à cauſe de leur hauteur, qui les expoſe à être ſouvent frappés de la

foudre. Buthrote, aujourd'hui *Butrinto*, eſt la ſeule ville remarquable de cette contrée; elle eſt ſéparée par un détroit de l'île des Phéaques d'Homère, qu'on nomma dans la ſuite Corcyre : c'eſt notre île moderne de Corfou. L'intérieur de l'Epire eſt aſſez peu connu, à l'exception de Dodone, célèbre par le plus ancien des oracles de la Grèce. La Grèce.

Le pays des Moloſſes, la première des nations de l'Epire, s'étendait le long du golfe d'Ambracie : là était la capitale des états de Pyrrhus, qui avait donné ſon nom au golfe qui baignait ſes remparts. La fameuſe victoire d'Actium fit fonder, ſous Auguſte, une ville de Nicopolis, dont les priviléges cauſèrent la décadence de la ville royale d'Ambracie. Le Pinde ſépare l'Epire de la Theſſalie.

La Theſſalie. — Elle eſt bornée de trois côtés par des montagnes qui lui ſervent de barrières naturelles contre les invaſions des conquerans : l'Olympe limite cette région du côté du nord, le Pinde au couchant & l'Œta au midi. Le fleuve Penée traverſe toute la Theſſalie d'occident en orient, & ſe jète dans un des bras de la mer Egée.

Ce pays hériſſé de montagnes, avait peu de grandes villes dans ſon ſein; Lariſſe fut

La Grèce.

une des plus distinguées, parce qu'elle était le centre de la petite souveraineté d'Achille. C'est après avoir laissé Larisse sur sa droite que le Penée se resserre dans une gorge entre l'Olympe & l'Ossa, non loin de cette vallée de Tempé, dont les poëtes grecs ont fait le paradis terrestre de l'ancienne mythologie, comme si c'eût été l'endroit le plus séduisant & le plus merveilleux de la terre habitée; mais leur erreur à cet égard est attestée par la nature, ou si l'on veut, par l'état réel du local, qui n'a essuyé aucune vicissitude, ni aucune altération depuis plus de deux mille ans.

Le Tempé a toujours été & est encore une gorge très-étroite & très-profonde entre deux montagnes si élevées, qu'on peut à peine regarder de haut en bas sans être saisi d'horreur & même frappé de vertige à l'aspect d'un précipice si épouvantable, où le fleuve Penée coule d'occident en orient, & laisse si peu d'espace sur son rivage, qu'à peine dix hommes peuvent y passer de front, en suivant la route qui conduit de Larisse à Thessalonique.

Au moment où le Penée se répand avec beaucoup de fracas dans cette fondrière, il y reçoit un ruisseau empoisonné, venu de la

Macédoine, & qu'on nommait le *Titarèſe*, qui flétriſſait la verdure ſur ſon paſſage & brûlait les fibres des plantes par l'âcreté de ſes eaux, chargées d'un principe d'un bitume cauſtique qu'on voyait y ſurnager ainſi qu'une matière oléagineuſe. Les forêts, qui ſont d'un côté ſur le flanc du mont Olympe, & de l'autre ſur celui du mont Oſſa, empêchent l'évaporation de l'air humide qui règne toujours au fond de ce précipice ſous la forme d'un brouillard. Les Grecs modernes nomment le Tempè, le *Lycoſtome*, ou la gueule du loup, parce qu'il s'offre ſous un aſpect aſſez ſemblable du côté de la mer, vers l'embouchure du Penée. Telle eſt cette fondrière ſauvage, plus propre à inſpirer une mélancolie profonde que cette douce joie qu'on éprouve à l'aſpect d'une belle contrée, habitée par des mortels heureux & libres. La Grèce.

Pharſale, ſur le fleuve Enipée, doit ſa renommée à la victoire de Céſar ſur Pompée, qui amena le renverſement de la république romaine. La Theſſalie s'ouvre vers l'orient, à deux golfes de la mer Egée : dans leur voiſinage eſt le Mont Œta, où on dit que ſe brûla Hercule.

Si, en quittant la Theſſalie, on revient vers la mer Ionième, on trouve l'Etolie, qui

La Grèce.

n'eſt ſéparée de l'Epire que par le cours du fleuve Acheloüs : cette région s'étend dans les montagnes ; le fleuve *Evénus*, aujourd'hui *Fidari*, la traverſe dans toute ſa longueur ; Calydon, une des grandes villes du pays, était ſituée vers ſon embouchure.

La Phocide. — Ce pays s'étend au midi le long du golfe de Corinthe. Naupacte, aujourd'hui *Lepante*, & Amphiſſe, maintenant Salone, ſont ſes plus grandes villes. La Phocide n'a rien de remarquable que le mont Parnaſſe & Delphes : il ne ſubſiſte rien aujourd'hui de cette ville floriſſante & de ſon temple célèbre ; c'eſt un petit hameau, nommé Caſtri, qui déſigne aujourd'hui l'emplacement de ſes ruines.

La Béotie ſuccède à la Phocide, & ſe trouve ſituée entre le détroit de l'Eubée & le golfe de Corinthe. L'air de la Béotie eſt très-épais, ce qui vient de la quantité de lacs qui ſont entre les gorges de ſes montagnes, & dont les exhalaiſons ôtent à l'atmoſphère ſa ſalubrité. La différence de ce ſol d'avec celui de l'Attique ſe remarquait, ſuivant les anciens, dans le génie de ſes habitans. La ſtupidité béotienne avait paſſé en proverbe ; & à peine ce jugement des ſiècles put-il être infirmé par

la raiſon profonde de Plutarque & le génie d'Epaminondas.

Thèbes était la capitale de la Béotie : Alexandre détruiſit cette ville de fond en comble, à la réſerve de la maiſon de Pindare, & elle ne ſe releva jamais entièrement de ſes ruines.

L'ancienne Labadée, célèbre par ſon antre de Trophonius, eſt aujourd'hui la ville dominante de la Béotie.

Chéronée, maintenant ſans nom, vit autrefois ſes remparts illuſtrés par deux victoires de Philippe de Macédoine ſur les Grecs, & encore plus par la naiſſance du philoſophe Plutarque.

Theſpies eſt appuyée ſur l'Hélicon, ce mont renommé que les Turcs ont défiguré ſous la dénomination biſarre de *Zagarc-Vouni*. Non loin de-là eſt Leuctres, où Epaminondas vainquit les Lacédémoniens ; & Platée, où une poignée de Grecs défit l'armée formidable de Mardonius. Platée eſt ſéparée d'Eleuthère par le mont Cythéron, dont le nom, à cauſe des malheurs d'Œdipe, ne ſe prononçait ſur le théâtre d'Athènes qu'avec attendriſſement.

Le dernier lieu remarquable de la contrée

La Grèce.

dont la géographie nous occupe, eſt le port d'Aulis, où les Grecs s'embarquèrent pour ſe rendre devant Troye. Les amateurs du théâtre aiment à y reconnaître le lieu de la ſcène où s'exécuta le ſacrifice d'Iphigénie.

L'Attique. — Son nom dérivait du mot *actè*, qui déſigne une région bordée par la mer : en effet, l'Attique ſemble ne tenir au continent que par la Béotie.

Quelques fréquens qu'aient été les tremblemens de terre dans preſque toutes les parties de la Grèce en général, depuis plus de deux mille ans, il n'eſt cependant ſurvenu aucune altération ſenſible à la figure de l'Attique : elle reſſemble encore, comme dans l'antiquité, à un triangle, dont deux côtés ſont baignés par la mer, & dont la bâſe eſt jointe au continent.

Cet eſpace renferme à-peu-près quatrevingt-ſix lieues quarrées d'un terrein extrémement inégal, tout hériſſé de hautes montagnes & entrecoupé par des vallées profondes, au ſein deſquelles les rivières ſe veiſaient ſous la forme d'une caſcade, ou ſe précipitaient ſur des plans ſi rapides, qu'elles n'étaient pas navigables pour les moindres bateaux. D'ailleurs, leurs eaux, qui entraînaient beaucoup de limon par la violence de leur chute, pa-

raiſſaient toujours troubles & colorées; la plupart même de ces ruiſſeaux ne ſont dans la réalité que des torrens que la fonte ſubite des neiges fait deſcendre avec beaucoup de fracas du haut des rochers au retour du printemps, & qui s'évanouiſſent enſuite tellement, qu'on ne peut en retrouver la trace au cœur de l'été. La Grèce.

Platon n'a jamais voulu croire qu'une contrée où il régnait tant de confuſion, & où les ſites de la terre avaient été entaſſés avec tant d'irrégularité, eut pu ſortir dans cet état des mains de la nature. Il ſuppoſe que la puiſſance des cauſes phyſiques y avait aterré le plan ou le deſſin primitif de la création; il oſe même mettre en fait qu'avant le déluge, l'Attique était une région vraiment fortunée, où les habitans s'endormaient au ſein de l'abondance, & où ils ne ſe réveillaient plus qu'à la voix du plaiſir : mais les eaux, dit-il, en s'y répandant avec impétuoſité, n'ont laiſſé ſur leur paſſage que les traces de la plus terrible dévaſtation. La terre végétale, qui couvrait originairement la ſurface de la plupart des montagnes, avait été, ſelon lui, entraînée par des torrens ſi violens, qu'aucun arbre ne pouvait plus s'y enraciner; & on n'y trouve, dit-il, que des bouquets d'herbes rampantes

La Grèce.

& fort âcres, telles que le thym, dont les abeilles ſe nourriſſent; mais il ne doute pas que ces rochers, alors ſi nuds & ſi décharnés, n'euſſent, durant l'enfance du monde, ſoutenu d'immenſes forêts de haute futaie, dont on découvrait en différens endroits des veſtiges qui ne lui paraiſſaient pas équivoques.

Il eſt vrai que quelques auteurs modernes n'ont enviſagé cette hypothèſe que comme le fruit d'une imagination brillante, ou comme le ſonge d'un philoſophe ingénieux; mais quand on conſidère attentivement la figure de la Grèce en général, & la diſpoſition de ſes côtes en particulier, on eſt bien ſurpris de voir que les principaux caps ſont tous tournés directement vers le midi, comme les autres grands promontoires du monde. Cette direction, qui ne ſaurait jamais être l'effet du haſard, démontre aſſez que les eaux y ont été pouſſées avec la plus grande rapidité poſſible du ſud au nord.

C'eſt ſur-tout la partie méridionale de l'Attique qui a le plus ſenſiblement ſouffert par les ſuites d'une telle révolution; & ſon état actuel eſt très-conforme aux obſervations faites par Platon: elle n'offre qu'un groupe de rochers eſcarpés que leur maſſe prodigieuſe a

fait réſiſter à l'impreſſion des flots qui viennent encore, durant la tempête, s'y briſer avec un éclat épouvantable, & alors tout le promontoire de *Sunium* blanchit ſous l'écume d'une mer irritée : on n'y découvre que de vaſtes lits de ſable & de gravier que les Athéniens appelaient les champs phelléens, & qui étaient frappés d'une éternelle ſtérilité. La Grèce.

Enfin cette côte ſe préſentait aux yeux des navigateurs ſous un aſpect ſombre & attriſtant ; mais vers le nord on trouvait un terrein infiniment plus riche en végétaux, mieux tapiſſé de verdure, & même très-approprié à la culture de la vigne & de l'olivier, tandis que les ſommets des montagnes les plus élevées nourriſſaient des chênes toujours verts, des cyprès, & ſur-tout des ſapins, naturellement taillés en forme de pyramides, de l'eſpèce qu'on retrouve ſur les principales hauteurs de la Grèce européenne, où ils embelliſſent beaucoup le payſage. La culture ne put d'abord s'y étendre qu'au centre des vallées les plus humides ; enſuite l'induſtrie, aiguillonée par le beſoin, forma, au penchant même des montagnes, des plantations & des jardins économiques, où il fallait contenir les couches de la terre par des enceintes de maçonnerie contre le choc des torrens, & entretenir

La Grèce.

l'activité de la végétation par des arroſemens artificiels. Cette culture pénible exigeait un concours d'eſclaves & de mercenaires ; & c'eſt à ce métier que le philoſophe Cléanthe gagnait ſa vie, avec plus de grandeur & de dignité que Diogène, qui mendiait, & qu'Ariſtippe, qui dînait à la table des tyrans.

Lorſque cette contrée n'avait encore aucun commerce extérieur, ni aucune marine capable de réprimer les pirates, qui ſont auſſi anciens dans la Méditerranée que les vents & la tempête, il n'eſt pas poſſible que la population y ait été conſidérable, à cauſe de ſa ſtérilité naturelle.

Les premiers aventuriers qui s'y répandirent, ne formèrent aucun établiſſement en commun ; ils ſe tinrent tous éloignés les uns des autres, & ne conſtruiſirent que des villages indépendans, que les Athéniens nommaient des peuplades, dont le nombre fut depuis porté à 174, de façon qu'il en exiſtait à-peu-près deux ſur chaque lieue quarrée, l'une portant l'autre. La ville d'Athènes, qu'on regardait comme un établiſſement très-moderne, eu égard à la haute antiquité des peuplades, ne fut dans ſon origine qu'un lieu d'aſſemblée où la nation venait délibérer en commun &

diſcuter ſes intérêts. Quelques familles d'artiſans allèrent s'établir dans cette eſpèce de capitale, pour favoriſer les opérations de leur commerce & de leur induſtrie; mais les habitans des campagnes ne s'y rendaient qu'à des jours fixés par la loi, ou lorſque, pour des affaires extraordinaires, ils étaient convoqués par les crieurs publics, qui devaient alors parcourir toute la contrée d'une extrémité à l'autre, afin de réunir la nation qui y était diſperſée.

Ce genre de vie contribua beaucoup à former leur conſtitution, & à les préſerver d'une infinité de maux que les habitans des grandes villes contractent néceſſairement dans les facultés de leur corps & de leur ame, puiſque c'eſt contre le vœu manifeſte de la nature qu'on entaſſe en de ſi petits eſpaces de ſi nombreux troupeaux d'hommes, qui, comme les végétaux qu'on plante trop près les uns des autres, ſe dérobent mutuellement les ſucs nourriciers de l'air & de la terre.

Il manquerait, dans la deſcription de l'Attique, un chapitre très-intéreſſant, ſi l'on n'y faiſait pas une mention particulière des jardins des philoſophes, qui occupaient aux environs d'Athènes à-peu-près une demi-lieue quarrée, & s'étendaient depuis les rives de

La Grèce.

l'Iliſſe juſqu'à celles du Céphiſe. Les Epicuriens étaient établis au centre, les diſciples de Platon vers le nord, & ceux d'Ariſtote vers le ſud.

Jamais on ne vit des voiſins moins turbulens ni moins jaloux : une allée d'oliviers, ou un boſquet de myrthe y ſéparait les ſyſtêmes, & y ſervait de limites au règne de l'opinion ; cependant chaque ſecte ſe diſtinguait par un caractère particulier, & par des mœurs qui lui étaient propres. Les Epicuriens ne furent jamais ni riches ni pauvres : on obſervait parmi eux beaucoup de ſimplicité & beaucoup d'économie. Ils ne voulurent point ſe donner la moindre peine pour augmenter le patrimoine que leur fondateur leur avait légué par ſon teſtament.

Il paraît en général que les philoſophes grecs avaient une averſion marquée pour le ſéjour des villes ; mais comme il n'eût pas été convenable à leurs vues de trop s'éloigner de la capitale, qui était le dépôt des inſtrumens & des ſecours dont les arts & les ſciences ont beſoin, ils imaginèrent, dès le temps de Platon, un milieu entre les extrêmes, en habitant des jardins répandus aux environs d'Athènes ; & c'eſt-là qu'à l'ombre du repos, & loin des cris importuns du vulgaire, il ſe forma

tant

tant de grands hommes, dont un seul eût pu illustrer toute une nation. La Grèce.

Cette éducation champêtre avait des avantages infinis sur la méthode de ces peuples de l'Europe, qui ont relégué l'enfance dans des colléges infectés, où il règne souvent trois grands fléaux à la fois : le luxe, l'ignorance & le préjugé.

Un amas de semblables habitations offrait de loin l'aspect d'un hameau où l'on enseignait la morale comme un métier, c'est-à-dire, par la pratique : on y apprenait sur tout à commander & à obéir ; car la législation & le gouvernement y étaient en petit, tout ce qu'ils pouvaient être au milieu de la république d'Athènes.

Mais aucune de ces retraites champêtres ne devint si célèbre dans l'histoire de la philosophie que le jardin d'Epicure : cette école de sa secte fut consacrée comme un temple, dont on confia l'administration à tous ceux qui y enseignèrent successivement la doctrine de leur maître, & perpétuèrent l'esprit de ce système fameux comme un feu inextinguible. Sénèque assure qu'ils gravèrent sur la surface de ce sanctuaire une inscription, pour annoncer que le souverain bien y résidait au sein de la volupté. & pour inviter ceux qui étaient las

La Grèce.

d'errer d'opinions en opinions, à y venir chercher le vrai repos de l'ame; mais il avoue que quand on ſe laiſſait attirer par des promeſſes ſi magnifiques & des eſpérances ſi grandes, on était bien ſurpris d'y trouver des mortels ſimples & honnêtes aſſujettis au régime le plus ſobre, & unis entr'eux par les liens d'une amitié indiſſoluble qu'ils regardaient comme la première des vertus & le plus doux des plaiſirs.

Platon prétend qu'on pouvait faire un cours de morale en voyageant dans l'Attique, dès qu'on ſe donnait la peine de lire toutes les inſcriptions en vers élégiaques, gravées ſur les hermès ou les pierres quarrées, dreſſées le long des grandes routes & au centre des villages: ces inſcriptions contenaient, ſelon lui, les premières lignes de la philoſophie & les germes de la ſageſſe.

A en juger par les fragmens qu'il en cite, on n'y trouve que des maximes communes en apparence, mais ſingulièrement appropriées à l'inſtruction des habitans des campagnes; & tel Athénien qui allait commettre une action fort lâche, en était ſouvent détourné par des ſentences qu'il liſait ſur ſa route, à l'ombre d'un olivier ou d'un cyprès.

Rien ne ſerait plus aiſé que de renouveler

une méthode ſemblable, dont il y a quelque bien à eſpérer & aucun mal à craindre ; car on aime quelquefois mieux entendre parler les pierres que d'entendre de prétendus moraliſtes, qui mêlent tant d'abſurdité à tant d'ennui, & tant d'ennui à tant de dureté, qu'ils font haïr la vertu même. La Grèce.

Le Péloponèſe ou la Morée eſt jointe au continent de la Grèce par l'iſthme de Corinthe, qui a une lieue & demie de large dans l'eſpace le plus étroit. On prétend qu'elle tire ſon nom de l'abondance des mûriers qu'elle produit : cet arbre en effet ſe nomme *morea* en grec, & *morus* en latin : ſa figure d'ailleurs reſſemble aſſez à une feuille de mûrier.

La Morée, ſuivant *Pomponius Mela*, était diviſée en ſix contrées ; l'Arcadie en occupait le centre : autour d'elle on trouvait l'Achaie, l'Argolide, la Laconie, la Meſſénie & l'Elide. La première, avec la Laconie, comprend aujourd'hui le *Braccio di Maina ;* les deux dernières forment le Belvédère ; l'Achaie & l'Argolide comprennent aujoujourd'hui le *Chiarenza* & la Saccanie. Ces contrées formaient autant détats ſouverains & indépendans les uns des autres : on peut les reconnaître ſur la carte ; la diviſion actuelle eſt en trois parties : *Belvédère, Braccio di Maina* & la Saccanie.

La Grèce.

La Morée eſt un pays montagneux, ſurtout à ſon centre: on y trouve des loups, des ſcakals & quelques linx; ſes vallées & ſes côtes ſont très-fertiles: elle abonde en froment, en huile, en ſoie; elle renferme quelques lacs: tel eſt le *Stimphale*, Stimphalus, fameux par les animaux nuiſibles qui ſe tenaient ſur ſes eaux, & le *Fénéo*, le *Phénéus* des anciens, où le Stix prenait ſa ſource. On dit que l'eau de ce dernier lac était ſi froide, qu'elle donnait la mort aux hommes & aux animaux qui en buvaient; que tous les vaſes, ſoit de verre, ſoit de cryſtal, de terre cuite, & même de marbre, ſe caſſaient lorſqu'on les rempliſſait de cette eau; qu'elle diſſolvait ceux qui étaient de corne ou d'os; &, ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que cette même eau n'agiſſait point ſur la corne des chevaux. Il y a ſans doute beaucoup à rabattre des propriétés que les anciens donnaient aux eaux de ce lac; mais, quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'elles devaient avoir des qualités nuiſibles, puiſque les poëtes ont fait du Stix un des fleuves de l'enfer. La fable dit que la Victoire, fille du Stix, ayant ſecouru Jupiter contre les géans, il ordonna, par reconnaiſſance, que les dieux jureraient par ſes eaux, & que s'ils ſe parjuraient, ils ſe-

raient privés de vie & de ſentiment pendant neuf mille ans. Servius rend raiſon de cette fable, en diſant que les dieux, étant bienheureux & immortels, jurent par le Stix, qui eſt un fleuve de triſteſſe & de douleur, comme par une choſe qui leur eſt extrêmement contraire; ce qui eſt jurer par forme d'exécration. Héſiode raconte dans ſa théogonie, que lorſqu'un des dieux a menti, Jupiter envoie Iris pour apporter de l'eau du Stix, dans un vaſe d'or, ſur lequel le menteur doit jurer, & s'il ſe parjure, il eſt une grande année ſans vie & ſans mouvement. La Grèce.

Parmi les rivières de la Morée, on remarque le Carbon ou Alphée, *Alpheus ;* & le *Baſilipotamo*, *Eurotas*. Une chaîne de rochers traverſe l'iſthme d'une mer à l'autre: on y voit un chemin que l'empereur Adrien fit élargir, & les ruines d'un mur & d'un canal qui n'ont point été achevés. Le roi Démétrius entreprit de couper l'iſthme, & de joindre la mer Ionième à l'Archipel, pour éviter aux vaiſſeaux les grands détours qu'ils ſont obligés de faire. Jules-Céſar, Caligula & Néron firent continuer cet ouvrage, qui eſt reſté imparfait. Un peuple, plus induſtrieux que les Turcs, aurait depuis long-

La Grèce. temps coupé cet iſthme ; ce ſerait le moyen d'éviter aux vaiſſeaux le danger d'être attaqué par les corſaires. Il ne s'agirait que de former un canal d'environ deux lieues de longueur.

CHAPITRE II.

Voyage de Richard Pockocke dans le continent de la Grèce.

Je m'embarquai à Lemnos, dit Pockocke, & j'arrivai à Monto-Santo le 8 de ſeptembre. C'eſt l'ancien mont Athos, dans la Macédoine, que les Grecs & les Turcs appèlent *Hacom-Horos*, la montagne ſainte, à cauſe du grand nombre de couvens qui y ſont, & à qui la montagne appartient: elle forme un promontoire nord & ſud, lequel eſt joint au continent par un iſthme d'environ un mille de large, que Xerxès, à ce que diſent les hiſtoriens, fit couper pour faire paſſer ſes vaiſſeaux d'une baie dans l'autre, ce qui ne paraît pas vraiſemblable; car ſi cela était, il en reſterait quelques veſtiges. La Grèce.

Ce mont eſt ſi élevé, que du ſommet, au rapport des anciens, qui mêlaient preſque toujours la vérité avec le menſonge, on jouiſſait du ſoleil naiſſant, quatre heures plutôt que ſur la côte, & qu'au ſolſtice ſon ombre ſe prolongeait juſqu'à Agora, ville de l'île de

La Grèce.

Lemnos, quoique cette ville en ſoit diſtante de 87 milles à l'eſt.

Il y a vingt couvens ſur le mont Athos, dix ſur la croupe ſeptentrionale, & dix ſur la croupe méridionale; la plupart ſont près de la mer. Pluſieurs de ces couvens ſont très-pauvres; quelques-uns poſſèdent des terres ailleurs; la plupart envoient des religieux faire la quête: ils paient une taxe déterminée pour les terres qu'ils poſſèdent, & il y a un boſtangi qui réſide dans leur ville pour la percevoir & les protéger contre ceux qui voudraient leur nuire. On m'a dit qu'ils étaient obligés de nourrir & de loger tous les paſſans; mais ceux qui en ont le moyen n'en ſortent jamais ſans leur faire quelque aumône. On ne ſouffre qu'aucune femme aborde cette montagne. La manière de vivre des religieux eſt la même que celle des moines du mont Sinaï: ils ne font jamais gras; il y en a toujours un qui fait la lecture en grec moderne pendant le repas.

Pluſieurs de ces couvens ont été fondés par des princes de Bulgarie, de Servie & de Valachie; & ces religieux ſont ſi ignorans, qu'ils ne ſavent ni lire, ni parler le grec vulgaire. Ces couvens ſont bâtis autour d'une cour ronde, dans le milieu de laquelle eſt l'égliſe.

La Grèce.

Les plus grands & les plus riches ſont ſur la croupe orientale au nombre de quatre : celui de Laura eſt le principal ; c'eſt de lui que les autres dépendent, & ſes religieux paſſent pour être plus policés que les autres.

Je fus deſcendre, en arrivant, au couvent de Laura : les religieux me firent un très-bon accueil ; j'y trouvai un ancien évêque de Lemnos, qui avait réſigné ſon évêché, & un archimandrite ruſſe, qui avait beaucoup voyagé dans ce pays. Je fus de-là au couvent de *Pantocotori :* l'abbé avait voyagé en Eſpagne, en Italie & en Allemagne, & parlait parfaitement bien la langue italienne. Je vis de loin un hermite qui ſe promenait dans un bois : ſa cellule était preſque inacceſſible, à cauſe des ronces & des buiſſons dont elle était environnée. On me dit qu'il y était depuis quarante ans, & qu'il en avait cent : il n'avait point de chapelle, & on l'avait diſpenſé d'aſſiſter aux offices ; il n'avait pour tout habit qu'une tunique de drap groſſier & des caleçons.

Nous prîmes dans cet endroit des mulets ; &, après avoir marché une demi-heure dans la campagne la plus agréable, nous arrivâmes au couvent de *Kilandani*, qui eſt un des quatre grands couvens ; nous en viſitâmes plu-

La Grèce.

ſieurs autres, & enfin nous arrivâmes aux hermitages de Ste. Anne, ſitués vers l'extrémité la plus méridionale du cap. Ils conſiſtent en quarante maiſons, habitées par une centaine d'hermites, & bâties autour d'un enfoncement demi-circulaire qui ſe trouve dans la montagne. Chaque maiſon eſt habitée par deux ou trois hermites: je les trouvai occupés à faire ſécher les figues, les noix & les raiſins qu'ils avaient cueillis; quelques-uns s'occupent à faire des cuillères de bois & à ſculpter quelques images de dévotion: ils vont les ſamedi & les dimanches à l'égliſe Ste. Anne, où l'on montre une main de cette ſainte.

Nous fûmes par eau à *Simopétra*, le plus curieux de tous ces couvens par ſa ſituation: il eſt bâti ſur un rocher, qui s'élève depuis la croupe de la montagne juſqu'à ſon ſommet, & qui eſt entièrement couverte d'arbres: ce qui augmente la beauté de ce lieu, eſt un aqueduc à trois rangs d'arches, qui conduit l'eau de la montagne voiſine au couvent. Ayant marché encore une heure, nous arrivâmes à un gros couvent, éloigné d'un demi-mille de *Carès*: cette ville, qui eſt la ſeule du mont Athos, eſt ſituée au milieu de la montagne, & c'eſt l'endroit le plus agréable: la ville eſt habitée par les caloyers, qui y ont des bou-

riques où ils vendent les choſes qu'on leur demande : les ſeuls ouvriers qu'ils aient chez eux ſont ceux qui font des couteaux, des chapelets, des croix & des images de dévotion en bas-reliefs. La plupart des religieux qui habitent cette montagne, ſont de ceux qu'on appèle *ſtaurophori*, d'une croix de drap qu'ils portent ſous leur manteau, & ſur laquelle ils en attachent une petite de bois. Ceux-ci font des vœux, ne mangent jamais gras, & ne peuvent jamais abandonner leurs couvens : il n'y en a qu'un petit nombre dans les autres. La Grèce.

En quittant ce pays, dont l'entrée eſt défendue au beau ſexe, je pris, le 14, le chemin de Salonique avec une petite caravane : nous marchâmes au nort juſqu'au golfe de *Conteſſa ;* on me montra à l'extrémité orientale de la baie un port appelé *Criſo*, où l'on m'a dit qu'on voyait les ruines d'une ancienne ville ; Stagire, la patrie d'Ariſtote, était au nord. La rivière de *Strymon*, qui bornait la Macédoine du côté du nord, vient ſe jeter dans ce golfe ; on lui donne deux embouchures : au nord-eſt de Strymon eſt la contrée appelée anciennement Macédoine, & que les Turcs nomment *Mackdonia.*

La Macédoine eſt enfermée dans un grand

La Grèce.

baſſin qui a la figure d'un demi-cercle, dont le diamètre très-irrégulièrement découpé s'appuie ſur la mer. A l'eſt & à l'origine du demi-cercle eſt le mont Pungée, dont l'île de Thare n'eſt que le prolongement, & qui s'étend depuis la Cavale juſqu'aux revers de Sophie. Le Scomius couronne au nord le demi-cercle, & cette montagne n'eſt qu'un bras du Pungée qui au nord de *Sirumzza* change de direction. Là le Scomius s'abaiſſe & préſente une gorge longue & étroite par où l'*Axius* & le *Verdar* entrent dans la Macédoine. A la droite de la rivière commence le mont *Scardus* qui ſe diviſe en pluſieurs branches, mais dont la maſſe qui ne ſe dirige plus au ſud vient s'appuyer ſur l'Olympe. L'Olympe continue enſuite le demi-cercle & le ferme à l'entrée de la vallée de Tempé, où il tombe bruſquement dans la mer en formant un eſcarpement de cinq cents toiſes. C'eſt ſur cet eſcarpement qu'eſt bâti le château de *Phatomana* qui défend la Macédoine du côté de l'oueſt, comme le château de la Cavale la défend du côté de l'eſt. Une chaine de monts ſe détachent du Scomius, & coupant la Macédoine du nord au ſud, viennent mourir à l'iſthme de l'Athos. Le mont Athos lui-même & les îles de Scopoli & de Skiathi ne ſont qu'un prolongement de cette mon-

tagne, qu'on peut regarder comme la carcaſſe qui ſoutient la charpente de toute la Macédoine. La Grèce.

Tous ces monts qui ſe coupent plus ou moins obliquement, forment divers baſſins dans la Macédoine. Ces baſſins ſont à l'eſt la plaine de Philippes; au nord celle de Serès; à l'oueſt la plaine de Katherin, & au ſud celle de Pella. La Chalcidique eſt un pays âpre & montueux. La ſeule plaine qui ait quelque étendue eſt celle de Calamari, qui ſe prolonge juſqu'à la péninſule de Caſſandre. Cette péninſule eſt le canton le plus riant de la Macédoine : elle eſt parſemée de beaux bouquets de ſapins qui y entretiennent une verdure éternelle.

La plaine de Philippes a ſix lieues du nord au ſud, & trois ou quatre de l'oueſt à l'eſt. Elle s'ouvre de deux côtés, à *Angistha* qui eſt au nord-oueſt, & par le chemin de Prava à Salonique vers le ſud-oueſt. C'eſt vers cette ouverture que ſe donna la bataille où expira la liberté romaine. On reconnaît encore les deux colines factices où étaient aſſis les camps de Brutus & de Caſſius : ceux d'Octave & d'Antoine étaient vis-à-vis à l'oueſt. Les deux armées étaient ſéparée par un faible ruiſſeau qui forme un marais en ſe débouchant dans la mer. La droite d'Antoine s'appuyait ſur le

La Grèce.

marais, & ſa ligne s'étendait par la gauche juſqu'au chemin qui vient de Salonique. Octave avait ſa gauche adoſſée à la montagne de Prava, & de ſa droite il joignait la ligne d'Antoine. Son corps d'armée était poſté entre des têtes de ravins qui ſont formés par les torrens deſcendus des montagnes, & qui ſe reſſèrent au ſud pour former l'orifice du défilé. Au nord des deux armées étaient des mares d'eau impénétrables. Brutus & Caſſius s'étaient acculés, on ne ſait pourquoi, au pied du mont Pangée. Dans cette poſition, il fallait que leur armée vainquît ou quelle fût priſe toute entière; c'eſt ce qui explique peut-être le déſeſpoir précipité de ces deux Romains, blamé par tous les hiſtoriens. Octave & Antoine pouvaient au contraire ſe retirer par le chemin de Salonique en cas de revers, & leur retraite ne pouvait être inquiétée dans ces gorges étroites où mille hommes peuvent en arrêter cent mille.

La plaine de Serès s'étend depuis le lac d'Amphipolis juſqu'à Mellenik dans une étendue de plus de quinze lieues; ſa longueur eſt de trois à quatre. Cette ſuperbe vallée, connue dans toute la *Roumélie* par la richeſſe de ſes cultures, eſt coupée en deux par le Strymon qui naît au pied du Scomius.

La vallée de Kalherin eſt fermée à l'eſt par les hauteurs de *Pydna*, à l'oueſt par l'Olympe, au ſud par la mer, & au nord par les montagnes de la Pierie. Cette vallée peut avoir quinze à dix-huit lieues de tour. La Grèce.

Enfin la plaine de Pella, au milieu de laquelle coule le Verdar, s'étend de l'eſt à l'oueſt depuis Salonique juſqu'aux collines qui environnent *Tenidgi*. Cette plaine eſt fermée au nord par une chaine de montagnes qui paraiſſent ceindre le fond du golfe comme un rempart, & qui ſe prolongent à l'oueſt juſqu'à *Vodina* & à l'eſt juſqu'au lac d'Amphipolis. La ligne tirée du pied des montagnes à la mer eſt d'une lieue, là où la montagne ſe rapproche le plus de la mer, & de quatre lieues là où elle s'en éloigne le plus.

Le mont Kourtiach, qui eſt à deux lieues au nord-eſt de Salonique, paraît le plus élevé de tous les monts intermédiaires qui courent au ſud. Il a cinq cent cinquante toiſes au-deſſus du niveau de la mer. Ce mont s'incline par degrés en ſe rapprochant du fond oriental du golfe Therméen, & forme là une pente douce ſur laquelle eſt bâtie Salonique, en forme de croiſſant. A l'eſt il y a la côte de Calamari, & à l'oueſt des monceaux de vaſe chariés par le Verdar, qui, depuis Alexandre,

La Grèce.

a augmenté de près de deux lieues le terrein qu'il parcourt.

L'ouverture du golfe Therméen, priſe du cap Paillouri au cap Saint Georges, eſt de quinze lieues; elle ſe retrécit à la pointe de Caſſandre & n'a plus alors que huit lieues. La profondeur du golfe ou ſa longueur depuis le cap Paillouri juſqu'à la rade Salonique, eſt de vingt-ſept lieues.

Salonique fut connue ſous le nom de *Therme* juſqu'au règne de Caſſandre, qui l'agrandit & lui donna le nom de Theſſalonique ſa femme, fille de Philippe & ſœur d'Alexandre. L'aſpect que préſente cette ville quand on la voit de la rade, eſt celui d'un croiſſant ou d'un demi-cercle dont le diamètre ſe prolonge le long de la mer. la longueur du diamètre eſt de neuf cents toiſes, & la corde de l'arc de dix-ſept cents. Les murs flanqués de tourelles & aſſis ſur des pierres de taille d'une énormes groſſeur, ſont de brique & de conſtruction grecque, & ils offrent de toutes parts des fragmens de colonnes mêlés confuſément d'antiques débris. Les maiſons rangées en amphithéâtre ſur la pente de la coline & entourées de jardins plantés de cyprès, offrent de loin un agréable coup-d'œil. Mais quand on entre dans la ville, on eſt ſurpris de ne trouver que des rues étroites, tortueuſes,

tortueuſes, des maiſons mal-bâties, & pas une place, pas un carrefour qui ſoit pavé. Saloni- La Grèce.
que, vue dans l'Intérieur, a l'air d'un de nos villages, & c'eſt une des plus belles villes de Turquie.

Il eſt des villes que les révolutions ne peuvent détruire, parce que tout concourt à en faire repouſſer la population : telles ſont en Turquie, Conſtantinople & Alexandrie, aſſiſes au milieu des deux mers pour leur ſervir de communication. Telle eſt encore Salonique, placée au fond d'un golfe profond qui la rend l'entrepôt de la Turquie d'Europe.

Conſidérée comme place de commerce, Salonique mérite donc une grande importance; mais elle n'en mérite aucune comme ville de guerre. Elle a un château qui n'a de remarquable que quelques colonnes de vert antique, débris d'un temple d'Hercule, & un arc de triomphe dégradé, érigé ſous Marc-Aurele en l'honneur d'Antonin-Pie & de Fauſtine ſa fille. Ce château eſt flanqué de ſept tours, dont celle du milieu qui eſt la plus élevée a quatre vingts pieds de haut.

Salonique, dans ſon état actuel, renferme encore quatre monumens anciens & pluſieurs beaux édifices du bas-empire; c'eſt, après Athènes, la ville de la Grèce où il reſte le

La Grèce.

plus d'antiquités. Les quatre monumens anciens ſont la *porte de Verdar*, *les Incantades*, *la Rotonde* & l'*Arc de triomphe de Conſtantin*.

La porte qu'on nomme du *Verdar*, parce qu'elle conduit à ce fleuve, eſt formée par un arc de triomphe du meilleur goût. Cet arc fut élevé à Octave & à Marc-Antoine par les habitans de Theſſalonique, empreſſés d'honorer les maîtres du monde après la bataille de Philippes. Sa hauteur n'eſt plus que de dix-huit pieds; mais il paraît qu'il eſt enterré d'un tiers, & qu'il en avait au moins ving-ſept; l'ouverture de l'arc eſt de douze pieds.

L'arc de Conſtantin ſubſiſte encore en ſon entier, mais on ne voit plus que quelques veſtiges du marbre dont il était revêtu. Il a quarante cinq pieds de haut & devait en avoir ſoixante; la longueur du diamètre eſt de trente pieds. Mais on a obſervé ici ni optique ni proportions. C'eſt la véritable époque de la décadence des arts, époque voiſine du règne de Théodoſe, qui fut, dans tous les genres, le terme de la grandeur romaine.

Au nord de l'arc de Conſtantin eſt la *Rotonde*, édifice rond, de conſtruction romaine. On voit par ſa forme qu'il a été bâti ſur le modèle du panthéon de Rome. Le deſſin en

eſt ſimple & grand; ſa forme circulaire eſt heureuſe. La Grèce.

Ce que les Juifs caſtillans établis ici appellent *Incantades*, figures enchantées, eſt un reſte d'une colonnade d'ordre corinthien, bâtie ſous Néron. Cette colonnade ſoutenait deux rangs de ſtatues d'un goût exquis. Ce ſont les plus belles figures qui aient échappé au ravage du temps & des barbares; elles ſont de grandeur naturelle, & repréſentent les ſujets les plus voluptueux de l'antiquité. Il en exiſte encore huit, qui ſont adoſſées à la colonnade ſupérieure, dans le goût des cariatides.

Les monumens qui nous reſtent du bas-empire ſont les moſquées de Sainte-Sophie, de Saint-Dimitri, & celle que les Turcs nomment *Eſki-djamina.*

Ce ſont là les ſeuls monumens qui méritent quelqu'attention. Les autres édifices de la ville ne ſont que de miſérables huttes, qui contraſtent d'une manière frappante avec les magnifiques débris de ſa grandeur paſſée. L'Hippodrome de Theſſalonique eſt fameux par la plus horrible proſcription dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire. Salonique eſt gouvernée par un pacha à trois queues, & par un mollah de premier rang, qui, dans la hiérarchie des Ulemas, marche de pair avec les mollahs de

La Grèce.

la Mecque & de Damas. Le mouphti de Salonique reçoit l'inveſtiture de celui de Conſtantinople, & préſide à toutes les moſquées ſans en diriger aucune en propre. Le pacha réunit dans ſes mains tous les pouvoirs, excepté celui de la juſtice civile attribué au mollah. Il eſt deſpote dans le droit & par la volonté du Sultan, dont il eſt ici le lieutenant ſuprême; mais dans le fait, il ne peut uſer librement de ſon deſpotiſme que ſur les *Ragas*, & ſa main eſt arrêtée par les beys quand elle veut s'appeſantir ſur un Turc. Le gouvernement ottoman eſt une véritable ariſtocratie militaire: tous ceux qui ne portent pas les armes ſont condamnés à vivre dans l'oppreſſion.

Dans l'adminiſtration de la juſtice, le Grec & le Juif ſont ſoumis comme le Turc à la juriſdiction du Mollah; mais ils s'en rapportent communément, par manière d'arbitrage, à la deciſion de leurs chefs religieux, qui les contiennent par le frein de l'anathême. Ainſi la ſentence de l'évêque & du rabin, non par le droit, mais par le fait, eſt ſans appel. Les anathêmes produiſent ici le même effet qu'ils produiſaient parmi nous du temps du roi Robert & de la reine Berthe.

On peut évaluer la population de Salonique à 60,000 ames: cette population eſt aſſez forte.

On compte dans ce nombre 30,000 Turcs, 16,000 Grecs, 12,000 Juifs. Le reſte de la population, qui ne paſſe pas 2,000 ames, ſe compoſe de marchands Francs, de *Mamins*, qui ſont une race d'hommes moitié Turcs, moitié Juifs, de *Tchinghenais*, qui ſont les Bohêmiens de la Turquie, & d'eſclaves noirs, connus ici ſous le noms d'Arabes. La Grèce.

Serès ou Serræ eſt une ville de la Macédoine renommée dans toute la Turquie d'Europe par ſon riche marché; elle eſt ſituée à quinze lieues au nord-eſt de Salonique, au milieu d'une vaſte plaine arroſée & fécondée par le Strymon. Ce fleuve naît au pied du Scomius, & ſe jette dans le golfe d'Amphipolis après un cours de vingt lieues. Torrent impétueux ou ruiſſeau paiſible, ſelon la différence des ſaiſons, il inonde la plaine au printemps, & la couvre de matières végétales qui ſe détachent des monts voiſins: l'été il ſemble ſe traîner avec peine dans un lit profond & tortueux. La vallée qu'il parcourt eſt fermée de tous côtés, excepté vers le ſud par où la rivière s'échappe dans la mer.

Toute cette vallée eſt miſe en culture réglée de coton, & eſt couverte de près de trois cents villages, qui, vus du ſommet du mont *Cercina*, paraiſſent tous ſe toucher, & préſen-

La Grèce.

tent l'aſpect impoſant d'une immenſe cité. Ces villages ſont diſtribués par grouppes de trente à quarante en *Agaliks*. L'aga perçoit ſur ſes vaſſaux la dîme du coton, & eſt obligé en temps de guerre de conduire un certain nombre d'hommes à l'armée.

Les *agas* vivent dans leurs donjons, toujours environnés d'une garde d'Albanois, & ils ſe font la guerre entr'eux comme nos anciens *Feudes*. Le vainqueur brûle les plantations du vaincu, enlève ſes femmes & ſes beſtiaux, & n'interrompt ſes ravages qu'à certaines fêtes muſulmanes où les hoſtilités ſont ſuſpendues par une eſpèce de *trêve de Dieu*. Ces uſages féodaux qu'on retrouve juſque dans le beau climat de la Grèce, confirme l'opinion de ceux qui font deſcendre la féodalité du grand plateau de la Tartarie.

La Porte ottomane fomente ſecrètement les diviſions des agas; & lorſqu'elle eſt obligée de ſe prononcer, elle envoie le cordon au plus faible & les queues au plus fort. Enhardis par l'impunité, les agas puiſſans pillent les campagnes & amaſſent rapidement d'immenſes fortunes. Le divan cherche alors à les attirer dans les villes, ſous l'appât de quelque emploi brillant, & dès qu'il s'eſt aſſuré qu'ils ne pourront lui échapper, il leur fait demander

par un *Capidgi* la tête ou la bourſe. C'eſt ainſi que toutes les extorſions des agas vont ſe perdre dans les coffres du Grand-Seigneur. La Grèce.

La Macédoine forme donc un baſſin ſuperbe: cette province eſt une des moins dépeuplée de la Turquie, à cauſe de la richeſſe de ſon ſol. Elle eſt aſſiſe au pied du Pungée, du Scomius, & d'autres monts qui la couronnent au nord; à l'eſt elle eſt entourée de l'Athos, & à l'oueſt de l'Olympe; la mer la baigne au midi, & la ronge tellement, qu'elle paraît lui avoir donné la figure d'un demi-cercle creuſé en dedans. Cette configuration en fer à cheval extrêmement courbe, diſtribue naturellement ce pays en trois parties ſingulièrement appropriées à la végétation. Ces trois parties de la Macédoine ſont d'une fertilité qui l'emporte ſur celle des riches plaines de la Sicile; mais la côte de l'Athos eſt encore plus fertile que les deux autres. Les terres à peine effleurées par la charrue, donnent dans les plaines de Panoni & de Caſſandre un produit plus riche que nos meilleures terres de la Beauce: le froment même y a trop de ſève, & il mourrait par une ſurabondance de vie, ſi l'on ne prenait la précaution de le tondre ou de le faire brouter par les moutons.

Cent quatre-vingt mille Muſulmans & trois

La Grèce.

cent vingt mille non-Muſulmans, donnent en ſomme générale 500,000 ames. Voici comment cette population eſt diſtribuée. Le total de la population des villes eſt de 157,000 ames; celle des campagnes eſt de 343,000; ce qui n'indique que la proportion que de 1 à 3.

Cette diſtribution eſt déteſtable. Dans notre Europe où les peuples ſont ſurchargés d'impôts indirects, où les gouvernemens parquent tant de leur ſoudoyés dans les villes, la population citadine eſt ordinairement à celle du tout, comme 1 eſt à 5. Et, certes, le pays où les habitans des villes ne ſeraient qu'un ſixième, qu'un ſeptième de la totalité des habitans, ſerait encore mieux peuplé, parce que la bonne diſtribution de la population eſt un des plus grands moyens de l'augmenter. Les hommes amoncelés ſe corrompent au moral & au phyſique; ils ſe dévorent comme les poiſſons de la mer. On peut donc juger de l'état miſérable de ce pays par la manière dont la population eſt repartie. La fureur de loger dans les villes, a fait ici, comme parmi nous, déſerter les campagnes; mais avec cette différence que nos villageois vont chercher dans les villes des gains & des plaiſirs faciles, au lieu que les payſans grecs fuient loin de leurs villages les fureurs & les déprédations des beys.

D'après les témoignages comparés des anciens, il paraît que la partie de la Grèce dont il eſt ici queſtion nourriſſait ſous Alexandre plus d'un million d'habitans. Elle n'en nourrit pas aujourd'hui plus de 500,000, & l'on eſt encore étonné d'une ſi forte population, quand on conſidère l'état d'abandon des campagnes & la maſſe énorme des exportations qui laiſſent aux habitans de ſi faibles moyens de ſubſiſter. Mais ici la nature combat ſans ceſſe les vices du gouvernement. Le climat de la Grèce eſt admirable : il influe puiſſamment ſur l'eſpèce humaine en lui donnant & plus d'ardeur & plus de fécondité ; & il agit encore ſur la nature animale & végétale en rendant l'une & l'autre plus productives. Il ne faut qu'une erreur des gouvernemens pour rendre l'eſpèce humaine clair ſemée dans les parties ſeptentrionales du globe, tandis que la plus inſenſée des adminiſtrations ne peut etouffer la population ſans ceſſe renaiſſante des contrées méridionales. Les victoires de Charles XII ont fait de la Suède un déſert ; mais ni les folies du gouvernement, ni les délires de la ſuperſtition, n'ont pu dépeupler les riantes vallées de la Sicile & de la Macédoine. On eſt ici dans le pays de Pyrrha & de Deucalion ; les hommes pouſſent comme les arbres des forêts, & les pier-

res jettées par terre ſe métamorphoſent en hommes.

En parlant des ſuperbes provinces qui compoſent l'empire ottoman, on finit toujours par la même penſée: La nature a tout fait dans ce pays, & le gouvernement a tout gâté.

Fin du Tome premier.

CHAPITRE III.

*Route de Salonique à Lariſſe. — De Pharſale & de la bataille qui s'y donna entre Ceſar & Pompée. — De Zeitoun. — De Thèbes. — De l'*Eubée, *ou de l'île Nigrepont.*

LA route de Salonique à Lariſſe eſt dangereuſe & peu fréquentée, ce qui oblige les voyageurs de s'embarquer pour le port de *Clariza* dans la Theſſalie, au midi de la baie de Salonique. Cette traverſée eſt de quinze lieues. Nous nous embarquâmes le 19 après midi, nous arrivâmes le lendemain au ſoir, & nous couchâmes au pied du mont Oſſa dans la Theſſalie. Nous fûmes le lendemain au couvent de Saint-Démétrius, ſitué ſur la croupe d'une montagne. Il eſt éloigné d'environ deux lieues de la rivière Penée, qui prend ſa ſource au Pinde. On traverſe pour s'y rendre une plaine fertile d'environ un mille de largeur, qui peut fort bien être la vallée de Tempé. Au couchant du Penée eſt le fameux mont Olympe, où les poëtes feignent que les dieux avaient établi leur réſidence Nous arrivâmes ſur le *Pénée* dans l'endroit où eſt le port, & nous nous

arrêtâmes à la douanne. Le commis voulut nous faire payer un droit, & nous menaça de la baſtonade; mais le janniſſaire qui m'eſcortait lui répondit froidement que c'était par lui qu'il devait commencer. Il lui montra mon *firman* dont la vue l'appaiſa. Nous côtoyâmes la rive orientale du Penée, où il ſemble que le chemin ait été pratiqué en faiſant ſauter les rochers qui ſont au pied du mont Oſſa. Quelques-uns prétendent que le paſſage s'élargit à l'occaſion d'un tremblement de terre. Les poètes ont feint que les géans entaſſèrent le Pélion & l'Oſſa ſur l'Olympe, pour procurer un paſſage à la rivière. On obſervera que Daphné était fille du fleuve Penée, & que ce fut ſur ſes bords qu'arriva ſon aventure avec Apollon. Homère vante beaucoup la clarté de ſes eaux.

Nous couchâmes dans un kan à *Baba*, à deux lieues du port. Nous entrâmes le 22 dans une vallée d'environ ſix mille de long ſur deux de large, & nous prîmes la route du midi qui nous conduiſit à *Lariſſe*. Il y a au nord de cette ville une plaine marécageuſe dans quelques endroits, où pouvait être le lac qui s'étant débordé avec le Penée occaſionna le déluge de Deucalion. Lariſſe conſerve encore ſon propre nom. Cette ville eſt ſituée ſur le Penée; elle eſt éloignée de dix-huit mille de la mer.

Elle fut pendant quelque temps la réſidence de Philippe de Macédoine. Scipion y était avec ſa légion avant la bataille de Pharſale; Pompée s'y rendit après ſa défaite, & s'enfuit ſur un vaiſſeau marchand. Il ne reſte pas le moindre veſtige des anciens édifices, à l'exception de quelques pièces de marbre qu'on trouve dans les cimetières des Muſulmans. La ville a trois milles de circuit; il y a dans le milieu une tour de bois avec une groſſe cloche; c'eſt, je crois, la ſeule qu'on voit en Turquie. Elle eſt gouvernée par un pacha; on y compte quinze mille maiſons turques, quinze cents grecques, & environ trois mille familles juives. Les Grecs n'y ont qu'une égliſe & un métropolitain. *Volo* eſt à vingt-quatre milles au midi de Lariſſe. On prétend que c'eſt la ville où, ſuivant les poètes, on conſtruiſit le navire *Argos* & où les Argonautes s'embarquèrent. La Grèce.

Nous partîmes le 23 de Lariſſe ſur des chevaux de poſte. On en trouve dans pluſieurs endroits de la Turquie, & c'eſt la manière la plus ſûre de voyager, parce que c'eſt la voie dont les pachas ſe ſervent pour envoyer leurs dépêches, & que les voleurs n'oſent inſulter ceux qui les portent, de peur d'être pourſuivis.

Nous ſuivîmes en ſortant de Lariſſe la route du midi, & nous entrâmes dans une belle

La Grèce.

plaine d'environ vingt milles de longueur du levant au couchant, ſur environ d'une lieue de largeur, qui s'élargit du côté du couchant & que je crois être celle de Pharſale. Il y a au couchant de la plaine une petite rivière qui va ſe jeter dans le *Penée*. Les collines ſituées au nord-eſt de Pharſale ſe rapprochent de la rivière du côté du nord, & c'eſt ſur ces colines que l'armée de Pompée était campée. Céſar était probablamment campé ſur celles qui ſont à l'orient. Il eſt ſurprenant que Céſar ne faſſe mention ni de Pharſale ni de ſes plaines. Il dit ſeulement qu'après avoir pris *Métropolis*, il choiſit ce poſte pour avoir du bled en attendant l'arrivée de Pompée. Peut-être a-t-il omis ces circonſtances par une eſpèce de vanité, s'imaginant que perſonne ne pouvait ignorer l'endroit où s'était donnée une bataille qui avait décidé de l'empire du monde.

Nous relayâmas à *Catadia*, éloignée d'environ vingt milles de Lariſſe. Nous partîmes le même jour pour *Zeitoun*, qu'on dit être à vingt-quatre milles de *Catadia*.

Zeitoun eſt ſitué ſur la croupe méridionale d'une colline qui eſt au pied des montagnes, & ſur une autre colline qui eſt au midi & habitée par des Turcs. Il y a un château ſur le ſommet de la première colline.

En arrivant à *Zeitoun*, je fus loger dans le caravanſerai. J'étais dans mon premier ſommeil, lorſque je fus réveillé tout-à-coup par un bruit épouvantable. Je me levai & je vis une grande partie du caravanſerai renverſée, & les chevaux qui s'enfuyaient de l'écurie à toute bride. Je ne pus d'abord imaginer ce qui était arrivé; mais mon domeſtique me dit que c'était un tremblement de terre, ce qui nous jeta dans la plus grande conſternation. Le caravanſerai était tellement endommagé que nous eûmes bien de la peine d'en ſortir. Un Turc qui s'était couché devant la porte fut enſeveli ſous ſes ruines; mais on l'en tira, & heureuſement pour lui il ne reçut aucun mal. Il faiſait un très-beau clair de lune; mais il y avait eu tant de maiſons renverſées & la pouſſière était ſi grande qu'on ne ſe voyait pas à dix pas; les femmes déploraient avec des hurlemens affreux leurs maris, leurs enfans & leurs parens qui avaient péri ſous les décombres. La Grèce.

Je fis tranſporter mon bagage ſur un tas de fumier dans un endroit où il n'y avait point de ruines, & dans l'eſpace d'environ deux heures je reſſentis près de vingt ſecouſſes, dont quelques-unes furent tres-violentes. Je ne crois pas qu'on puiſſe concevoir de ſpec-

La Grèce.

tacle plus affreux. Les chrétiens furent ceux qui souffrirent le plus, parce que leurs maisons n'étaient bâties que de moëllon & de terre. Pas une de celles des Turcs ne fut renversée, parce que les pierres étaient liées avec du mortier.

La vallée dans laquelle *Zeitoun* est située est extrêmement fertile, & peut avoir cinq milles de largeur; le fleuve *Sperchius* passe au midi. Cette vallée s'étend à perte de vue du côté du couchant. Nous prîmes notre route entre la mer & les montagnes qui sont probablement l'ancien mont *Oeta*, de manière que je commençai à découvrir le fameux passage des Thermopyles, où l'armée des Perses fut arrêtée par une poignée de Spartiates. Il est certain qu'on ne donne à ce détroit que soixante pas de large, & l'on dit même qu'il y a des endroits où il ne peut passer qu'une voiture. Après avoir marché environ six milles à l'orient, nous prîmes notre route au midi entre les montagnes, où je trouvai deux sources d'eau chaude imprégnées de sel & de souffre, qui forme sur la terre une croûte de même qualité.

Environ à dix milles de Zeitoun nous passâmes par *Molo*. Nous arrivâmes dans un petit hameau appelé *Ergieri*, qui est éloigné de quatorze milles de Zeitoun, où nous fûmes obligés

gés de coucher en plein champ parce que le tremblement de terre avait abattu toutes les maisons. La Grèce.

Nous nous remîmes en chemin le 25, & nous arrivâmes au bout d'une heure à un corps-de-garde établi pour arrêter les voleurs. Nous descendîmes dans une vallée d'environ une lieue de large & de quatre de long, ayant au midi cette chaîne de montagnes appelées *Japora*, qu'on dit être le mont Parnasse. Il y a un village appelé Turcorosi qui est presque tout habité par des Turcs. Je crois que *Cheronée*, la patrie de Plutarque, était dans cette vallée au nord d'une rivière qui y coule, & qui doit être le Céphise. Nous traversâmes quelques collines & nous entrâmes dans une vallée de deux lieues de long sur une demi-lieue de large. *Livadie* est au midi de cette vallée, au pied des montagnes; le pied du mont Parnasse s'étend au couchant.

Livadie est l'ancienne Lebadie; elle est éloignée d'environ vingt milles de Castri, autrefois Delphes. Cette ville était célèbre pour l'oracle de Trophonius, qui était dans un antre, & où l'on descendait avec assez de peine. On faisait des jeux publics un jour de l'année en son honneur, où la jeunesse de la Grèce venait montrer son adresse. *Livadie* est parta-

La Grèce.

gée par un ruiſſeau qui a ſa ſource au pied d'un rocher près duquel la ville eſt aſſiſe, & d'où l'eau ſort en ſi grande abondance qu'elle fait d'abord tourner des moulins. Les rochers & les cailloux qui tapiſſent ſon lit y occaſionnent des caſcades très-bruyantes. On a taillé ſur un rocher une chambre de douze pieds en quarré avec un banc de chaque côté; elle paraît avoir été peinte : le maître d'école nous dit que c'était là qu'était le temple de Trophonius. Il y a dans la façade qui regarde le midi pluſieurs niches taillées dans le roc & une ouverture ronde qui s'étend bien avant ſous terre, mais qui m'a paru aſſez grande pour donner paſſage à un homme, & il peut ſe faire qu'on entrât par-là dans l'antre de Trophonius où ſe rendaient les oracles. On trouve dans les environs quelques inſcriptions qui font mention de la ville. On y compte ſix cent cinquante maiſons, dont cinquante ſont habitées par des Juifs. Le nombre des chrétiens & des Turcs eſt à-peu-près égal; les premiers y ont trois égliſes. Le château eſt ſur le ſommet de la montagne occidentale.

Au ſortir de Livadie, je pris ma route au levant pour Thèbes, & j'arrivai bientôt ſur le lac qu'on appelle aujourd'hui le marais de Topolia, d'un village qui eſt au nord vers l'ex-

trémité du lac. La plaine dans laquelle eſt ce lac m'a paru avoir environ vingt milles de longueur ſur ſix de largeur. La raiſon pour laquelle on lui donne aujourd'hui le nom de marais plutôt que celui de lac, eſt qu'en été il eſt tellement couvert de roſeaux que l'eau ne paraît point. Il y a pluſieurs étangs dans la plaine qui communiquent les uns aux autres & qui s'enflent conſidérablement en hiver. Les plaines qui ſont au-deſſus ſont très-bien cultivées, & il y a même quelques villages. La Grèce.

Thèbes eſt éloignée d'environ vingt-quatre milles de Livadie. On dit que cette ville fut bâtie par Cadmus dans l'endroit où eſt la forteresſe *Cadmeia*. Amphion, roi de Thèbes, l'entoura de murailles, & perſuada aux peuples qui habitaient les campagnes & les rochers de venir l'habiter. Cela fit dire aux poètes qu'Amphion avait bâti les murailles de Thèbes au ſon de ſa lyre, qui obligeait les pierres à le ſuivre & à ſe placer d'elles-mêmes où il fallait. Alexandre le grand la détruiſit de fond en comble, & excepté les deſcendans du poète Pindare qui était né dans cette ville, & dont ce prince eſtimait les ouvrages, tous les Thébains furent paſſés au fil de l'épée. Thèbes fut auſſi la patrie d'Hercule, de Bacchus, & de deux fameux capitaines, Pélopidas & Épa-

La Grèce.

minondas. Ses environs ſont entrecoupés par quantité de petites collines que les torrens ont formées ; c'eſt ſur l'une de ces collines que la ville eſt aujourd'hui ſituée, & elle peut avoir un mille de circuit. Il ne reſte de Thèbes que les débris des murailles d'un château qui eſt au couchant près d'une groſſe tour quarrée ; elles paroiſſent avoir été revêtues de marbre gris, tant en dedans qu'en dehors, & bâties à la manière des Grecs, une aſſiſe debout & l'autre à plat. Il y a une fontaine au midi de la ville. J'y vis quelques beaux chapiteaux corinthiens. Thèbes eſt la réſidence d'un archevêque, d'un vaivode & d'un cadi. On y compte environ deux cents familles grecques, ſoixante-ſix juives & mille turques.

Je deſcendis en arrivant à Thèbes dans le caravanſerai, & le lendemain je fus loger chez un papas. L'archevêque ayant appris notre arrivée m'envoya prier de le venir voir, & il me reçut avec toute ſorte de politeſſe. Je partis le 27 pour Athènes. Le chemin qui y conduit traverſe l'ancien mont *Penticolus*, fameux par ſes carrières de marbre. *Phile* eſt au haut ſur un rocher eſcarpé ; ce fut-là que Thraſibule ſe retira après avoir été chaſſé par les trente tyrans. On découvre de-là la ville d'Athènes quoiqu'elle en ſoit éloignée de dix milles. En

deſcendant la montagne, nous entrâmes dans la plaine de l'Attique dans laquelle Athènes eſt ſitué. La Grèce.

Au-devant de la Béotie & de l'Attique, eſt une bande de terre immenſe, qui ne ſemble ſéparée du continent du Péloponèſe que depuis un certain nombre de ſiècles : c'eſt l'Eubée. Le détroit qui la diviſe de la Grèce eſt ſi étroit, qu'on y a jeté un pont. Ce détroit qu'on appelle l'Euripe, a fait naître le nom moderne de l'île qui, défigurée par le vulgaire des navigateurs, s'appelle aujourd'hui Nègrepont.

Strabon & Pline donnent à l'Eubée dans ſa longueur, douze cents ſtades; ſa plus grande largeur n'en renferme que cent cinquante. Chalcis, l'ancienne capitale de l'Eubée, était une des trois villes qui, dans la politique des rois de Macédoine, pouvait ſervir à donner des chaînes à la Grèce. Elle était bâtie ſur l'Euripe, & par le moyen d'un pont de deux arpens, elle communiquait au Péloponèſe; on fait remonter ſon origine avant la guerre de Troies. On croit que c'eſt ſur ſes ruines qu'on a élevé la ville moderne de Nègrepont.

Cette ville n'a que deux milles de circuit, mais elle eſt accompagnée de faubourgs conſidérables où il n'y a que des Grecs. Le nombre des habitans peut monter à quinze mille.

La Grèce.

Je fus surpris du concours prodigieux des gens de la campagne qui se rendent à Nègrepont les jours de marché; ils viennent de toutes les parties de l'île apporter leurs denrées. Je n'ai jamais vu autant de villages que dans ce pays; c'est ce qui fait que la terre y est si bien cultivée. Elle abonde en fruits de toute espèce & principalement en bled, en vin & en huile.

A l'époque où la Grèce se forma en république, l'Eubée subit le joug des Athéniens, ensuite celui des Perses, des rois de Macédoine, & finit par être engloutie par la puissance romaine. Son dernier conquérant a été Mahomet second, le destructeur de l'empire d'orient. Un des beaux palais de la ville de Nègrepont est le sérail du capitan pacha ou chef des galères. Ce palais est bâti sur l'Euripe & présente le point de vue le plus agréable qu'on puisse imaginer. Il est orné de galeries & de portiques de bois rouge verniſſé.

Ce fameux détroit de la mer Égée qu'on appelle l'Euripe, se resserre tellement à l'endroit où est bâtie la forteresse de Nègrepont, qu'une galère a peine à y passer. C'est-là qu'on voit d'une manière plus sensible un phénomène que les anciens & les modernes ont tâché vainement d'expliquer. Pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune, l'Euripe est réglé,

comme disent les habitans, c'est-à-dire, qu'en vingt quatre ou vingt-cinq heures il a deux fois son flux & son reflux ainsi que l'Océan; mais pendant les autres jours, il est déréglé; & alors, dans l'espace de vingt-quatre ou vingt-cinq heures, il a onze, douze, treize & même quatorze un flux & un reflux. Je voulus être moi-même témoin de ces changemens merveilleux, & m'étant transporté à un moulin qui est au bas du château, je vis en moins d'une heure & demie la roue changer son mouvement jusqu'à trois fois, selon le différent cours de l'eau. Il y a des temps où le détroit est si rapide, qu'il entraîne les vaisseaux les plus forts malgré les vents & les efforts des matelots.

La Grèce.

CHAPITRE IV.

De la ville d'Athènes. — Ses Monumens. — Des Jardins des Philoſophes. — Deſcription de l'Attique. — De ſon Climat & de celui de la Grèce en général.

La Grèce.

Au couchant du mont Hymette, ſi fameux par l'excellence de ſon miel & la beauté de ſes marbres, eſt une chaîne de collines aſſez baſſes, qui conduiſent à un roc eſcarpé, & inacceſſible par-tout, excepté d'un ſeul côté. C'eſt ſur ce roc que la citadelle d'Athènes fut bâtie ; on n'ajouta rien alors aux ſimples fortifications de la nature : qu'avaient beſoin des Sauvages, de l'art compliqué des Cohorn & des Vauban? puiſqu'il n'y avait point de génie dans l'attaque des places, il était inutile d'en mettre dans la défenſe.

Deux rivières arroſent cette plaine; l'une eſt l'*Iliſſus*, qui coule entre le mont *Ancheſmus* & le mont *Hymette* à l'orient d'Athènes, & l'autre, l'*Eridan*, qui paſſe au couchant de la ville, & qui étant diviſé en pluſieurs canaux pour arroſer les plantations d'oliviers, ne forme qu'un ruiſſeau peu conſidérabe; l'au-

tre ſe perd de même par les ſaignées qu'on y a faites pour arroſer les champs. La Grèce.

Le nom d'Athènes était commun à pluſieurs villes; et Etienne de Byſance en compte juſqu'à huit: l'Attique, la Béotie, la Laconie, la Carie, la Lygurie, l'Eubée & l'Acarnie en avaient chacune une de ce nom. Pline en met une autre dans l'Arabie; Arrien, une dixième ſur le Pont-Euxin; mais la réputation de celle dont je parle, a tellement obſcurci toutes les autres, qu'à peine ſe ſouvient-on qu'il y a eu plus d'une Athènes. Quelques-uns, pour la diſtinguer avec les autres, l'ont appelée Athènes d'Attique; les Turcs & les Grecs la nomment *Athina*.

Il y a peu de villes au monde qui oſent diſputer d'antiquité avec elle; Rome même, toute ancienne qu'elle eſt, n'a commencé d'exiſter que huit cent trente ans après. C'eſt ce qui fit donner aux Athéniens le nom d'Enfans de la terre & d'originaires du pays qu'ils habitaient; car, au lieu que les autres devaient leur naiſſance aux étrangers, eux, au contraire avaient envoyé par-tout des colonies au nombre de quarante. Ils prétendaient qu'ils étaient nés avec le ſoleil, & qu'ils avaient enſeigné aux hommes la connaiſſance des choſes néceſſaires à la vie: les Latins leur ont

La Grèce.

rendu ce beau témoignage. Les Athéniens, dit Cicéron, ont donné naiſſance à la politeſſe des mœurs, au culte des Dieux, aux lois & à l'agriculture, & en ont fait part à toute la terre. L'antiquité trop crédule, qui attribuait tout ce qu'elle voyait d'illuſtre aux ſoins de quelque divinité, s'imagina que Minerve elle-même avait pris le ſoin de bâtir Athènes, & l'avoit honoré de ſon propre nom. La plupart néanmoins demeurent d'accord que ce fut Cécrops, premier roi des Athéniens, qui en jetta les fondemens, & qui l'appella *Cécropia*; mais d'autres diſent qu'étant queſtion de lui donner un nom, Neptune & Minerve en voulurent avoir la gloire a l'envi l'un de l'autre, & qu'on y vit paraître en même temps un lac & un olivier; que le roi, ſurpris de ces deux prodiges, envoya conſulter l'oracle, qui répondit que l'un ſignifiait Neptune, & l'olivier Minerve, & qu'il était au choix des habitans de lui donner le nom d'une de ces divinités; que les hommes & les femmes ayant donné leurs ſuffrages, Minerve l'emporta d'une ſeule voix, & que Neptune fut dupe de cette déeſſe. N'eſt-ce point plutôt qu'ils jugèrent qu'il leur ſerait plus avantageux de cultiver la terre, qui eſt le plus traitable des élémens, que d'exercer la piraterie, ou de

négocier ſur la mer, où l'on a tous les élémens à combattre. La Grèce.

Les anciens habitans de cette contrée voyaient renaître tous les ans les fruits ſauvages du chêne, & ſe repoſaient ſur la nature, d'une reproduction qui aſſurait leur ſubſiſtance. Cécrops leur préſenta une nourriture plus douce, & leur apprit à la perpétuer. Différentes eſpèces de grains furent confiés à la terre; des arbres auparavant inconnus, étendirent ſur de riches moiſſons leurs branches chargées de fruits. Bientôt les familles ſe rapprochèrent par des alliances ou par des beſoins mutuels; des chaînes ſans nombre embraſſèrent tous les membres de la ſociété : les biens dont ils jouiſſaient ne leur furent plus perſonnels, & les maux qu'ils n'éprouvaient pas, ne leur furent plus étrangers.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le Souverain des Dieux ſous le titre de Très-Haut; il éleva de toutes parts des temples & des autels, mais il défendit de verſer le ſang des victimes. L'hommage que leur rendit Cécrops, était plus digne de leur bonté : c'étaient des épis & des grains, prémices des moiſſons dont il enrichiſſait l'Attique, & des gâteaux, tribut de

La Grèce.

l'induſtrie que ſes habitans commençaient à connaître.

Tous les réglemens de Cécrops reſpiraient la ſageſſe & l'humanité. S'il avait été l'auteur de ces mémorables inſtitutions & de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il aurait été le plus grand des légiſlateurs & le premier des mortels ; mais elles étaient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue ſuite de ſiècles. Il les avait apportées d'Égypte, & l'effet qu'elles produiſirent fut ſi prompt, que l'Attique ſe trouva bientôt peuplée de mille habitans qui furent diviſés en quatre tribus.

Des progrès ſi rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivaient que de rapines. Des corſaires deſcendirent ſur les côtes de l'Attique, des Béotiens en ravagèrent les frontières ; ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour perſuader à ſes ſujets de rapprocher leurs demeures alors éparſes dans la campagne, & de les garantir par une enceinte des inſultes qu'ils venaient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jettés.

Athènes fut conſtruite au nord du rocher de la citatelle, & il eſt aſſez probable que peu à peu ſes édifices s'étendirent tout autour, du moins au temps où Périclès en fit le ſanctuaire

des arts & la patrie des hommes libres, des gens de goût & des philoſophes. La Grèce.

La ville d'Athènes, à en juger par ſes ruines, était éloignée de la mer d'une petite lieue. Dans le temps où l'invaſion des Perſes lui apprit à avoir une marine, on lui comptait trois ports, Munichia, Phalère & le Pirée: ce dernier, totalement iſolé, ne communiquait à la ville que par le moyen de deux ramparts qui ſe prolongeaient en faiſant quelques détours dans un eſpace de quarante ſtades.

Cette Athènes, au temps de Cécrops, n'était qu'un amas informe de cabanes, diviſé en douze petits hameaux, que la vanité nationale décora du nom de ville lorſque Théſée vint y regner, il partagea ces douze prétendues villes en cinq quartiers, dont l'un renfermait la citadelle.

L'Athènes de Théſée fut brûlée par Xerxès; Thémiſtocle en bâtit une autre ſur un nouveau plan, favorable à l'embéliſſement d'une métropole de la Grèce, il l'étendit ſur-tout du côté de ſes ports.

Périclès, ſans s'écarter du plan de Thémiſtocle, décora ſa patrie de portiques, d'édifices publics, de temples & de ſtatues: comme les hommes les plus étonnans ſe réunirent ſous ſon régne, & que lui-même donna l'impulſion

La Grèce.

à ce ſiècle de goût & de lumières, l'Athènes qu'il revivifia ne mérite pas moins de porter ſon nom dans la poſtérité la plus reculée que celui des Théſée & des Cécrops.

L'Athènes de Périclès était percée de huit portes, qui étaient autant d'arcs de triomphe; on peut juger de leur magnificence par les propylées dont les ruines ſubſiſtent encore: ces propylées ſervaient de portes à la citadelle.

Un grand nombre de monumens dont Périclès embellit ſa patrie ſubſiſtent après tant de ſiècles, & leurs ruines majeſtueuſes dépoſent encore contre le mauvais goût des édifices publics qu'a élevé devant elle le deſpotiſme muſulman. Les modernes ont pris ſoin de conſerver, pour la gloire du génie, l'image de ces monumens: nous allons les parcourir ſucceſſivement avec cet ingénieux Leroi qui, homme de lettres à-la-fois & architecte, a été lui-même deſſiner les ruines d'Athènes, les a reſtituées avec goût, & en a écrit l'hiſtoire avec autant de profondeur que d'exactitude.

Théâtre de Bacchus. — Sa conſtruction eſt, dit-on, du beau ſiècle de Périclès; cependant il porte l'empreinte du berceau de l'architecture. La plus grande partie des gradins, au lieu d'être ſoutenue ſur des voûtes, comme

on le pratiqua depuis dans la Rome de Pompée & d'Auguſte, eſt taillée à l'égyptienne, dans le roc de la citadelle. La Grèce.

Le théâtre de Bacchus eſt au pied de la montagne qui regarde le ſud-oueſt, & entièrement bâti de groſſes pierres de taille. Il y a dans la muraille demi-circulaire qui fait face à la ſcène, deux arcades également éloignées du milieu du théâtre; & à l'orient, trente arches qui paraiſſent avoir ſervi d'aqueduc, mais qui ſont enterrées. On trouve du même côté une porte d'environ vingt pieds de large, de vingt-ſix de long, taillée dans le roc, dont la façade eſt dorique, mais d'un goût particulier. Le tout eſt couronné d'un ouvrage ſur lequel ſont deux inſcriptions qui font mention de deux victoires remportées par deux tribus aux jeux publics, & les archontes qui y ſont nommés, prouvent que cet édifice eſt très-ancien. La muraille de derrière la ſcène eſt ce qui reſte de plus antier: ce ſont trois rangs de fenêtres les unes ſur les autres. Les ſpectateurs étaient aſſis ſur les degrés qui font un peu plus du demi-cercle; on y était à couvert de tous les vents, excepté de celui du midi, qui paſſait au travers des fenêtres: ce vent, comme dit Hippocrate, embaraſſe l'ouie, charge la tête & obſcurcit la vue; de ſorte que ſi

La Grèce.

l'architecte avait consulté la médecine plutôt que d'autres raisons qui nous sont inconnues, il aurait placé ce théâtre au nord de la citadelle, où l'on n'aurait pas été exposé au vent du sud & aux ardeurs du soleil.

Les murs du théâtre ont huit pieds trois pouces d'épaisseur, & sont construits en marbre blanc. La scène a près de 104 pieds, & la plus grande longueur de l'édifice entier peut être de 247 : on y voyait autrefois les portraits des dramatiques illustres, qui avaient enrichi la scène grecque de leurs chefs-d'œuvre : il y en avait trois pour le poètes tragiques, c'étaient ceux d'Eschile, de Sophocle & d'Euripide ; Ménandre y tenait seul le sceptre de la comédie.

Odéon. — On donnait ce nom à une salle de musique, dont Périclès avait imaginé l'usage, & qu'il avait fait construire par ses architectes : elle servait sur-tout à des concours de voix & d'instrumens pour la grande fête des panathenées : les musiciens y disputaient entre eux, à qui rendrait plus vraisemblables les prodiges attribués à la lyre enchantereſſe des Orphée & des Arion.

Périclès avait eu pour objet, dans la construction de l'Odéon, d'en faire à-la-fois un temple pour les arts, & un trophée qui rappellât

pellât les exploits des Ariſtide & des Miltiade : ainſi il avait ordonné à l'architecte de prendre pour modèle de l'édifice, la tente de Xerxès & d'en former le comble avec les mâts & les antennes des vaiſſeaux pris ſur les Perſes. La Grèce

Ce monument ſubſiſta dans toute ſon intégrité juſqu'au ſiége d'Athènes par Sylla, où la charpente du comble fut embrâſée ; le feu le détruiſit une ſeconde fois dans la guerre de Mythridate : il eſt aujourd'hui tellement en ruines, qu'on en pourrait imaginer le deſſin, que par le tableau qu'en donne l'hiſtoire.

Tour des vents. — Elle eſt de marbre & a huit faces. On a ſculpté ſur chacune l'image d'un vent, qui eſt repréſenté dans l'attitude d'un génie aîlé, avec ſon nom au-deſſous, & un emblême relatif à la ſaiſon de l'année où il a coutume de faire ſentir ſes influences. Eurus, qui répond à notre ſud-eſt, eſt repréſenté ſous la figure d'un jeune homme ; le vent d'eſt eſt un génie auſſi dans ſon adoleſcence, dont le vol eſt léger ſans être rapide, & qui porte dans le pli de ſon manteau, des pommes, des citrons & des grenades.

Le Nord eſt un vieillard à barbe vénérable, qui dans ſon vol peſant, ſemble préſenter aux Athéniens un vaſe plein d'olives : on ſait que l'olivier eſt, de tems immémorial, une des

La Grèce.

principales richeſſes de l'Attique. Borée, notre vent du nord, porte dans ſa main une conque de Triton, pour montrer l'empire qu'il exerce ſur les mers.

Le ſculpteur grec a repréſenté le Nord-oueſt avec de la barbe, & portant, ainſi que Borée ſon voiſin, une robe très-courte & des bottines : le vaſe d'eau renverſé qu'il tient à la main, déſigne la pluie qu'il préſage, ſurtout dans le climat du Péloponèſe.

Zéphir répond à notre vent d'*oueſt*; c'eſt le *favonius* d'Horace; l'artiſte en a fait le plus jeune des génies : il eſt à demi-nu, & ſemble ſemer des fleurs ſur ſon paſſage.

On ne peut découvrir l'emblême de notre *ſud*, ni de celui du *ſud-oueſt*, parce que les deux faces de la tour qui portent ces vents ſont engagées dans un édifice moderne de mauvais goût, qui ſemble elevé exprès pour marquer les ruines reſpectables de ce monument. La tour des vents ſervait d'horloge à Athènes.

Le comble eſt terminé par une pyramide de marbre, ſervant de baſe à un Triton d'airain armé d'une baguette. le mécaniſme de l'ouvrage eſt tel que les vents font tourner le Triton, & qu'il ſe trouve toujours en face de celui qui règne alors dans l'atmoſphère.

La couverture de la tour a été diviſée par

l'architecte en 24 quartiers de marbre tous égaux, qui posent, par leurs extrémités, sur le corps de l'édifice, & qui se réunissent en pointe au sommet du comble. Cette division est marquée dans la corniche par 24 têtes, qui répondent à l'extrémité de chaque quartier de marbre, & qui sont sans doute, le symbole des 24 vents secondaires qu'on trouve dans la rose des navigateurs. La Grèce.

Nous avons dit que la tour des vents servait d'horloge dans Athènes. On en voit la preuve par huit cadrans, dont le style se trouve au point de réunion des rayons : d'autres lignes qui coupent transversalement celles qui partent du pied du style, désignent différentes hauteurs du soleil dans l'année, & vraisemblablement les solstices & les équinoxes.

Ce monument est entre deux rues. Des religieux turcs me regardaient avec étonnement pendant que je le dessinais. Le nom de Tourneurs leur a été donné d'une de leurs pratiques de religion assez singulière & dont j'ai été témoin à Athènes dans la tour des vents, qui leur sert à cet usage. Leur chef se met au centre de cet édifice, & après avoir fait des prières, il commence à tourner sur ses pieds sans changer de place, au son d'une espèce de flûte que les Grecs appèlent *Naye*. Les re-

La Grèce.

ligieux s'assemblent autour de ce chef à une certaine distance, tournent aussi sous leurs pieds & en même temps autour de lui. Cette cérémonie me parût des plus curieuses, & semble représenter le système du monde; peut-être même, en se livrant à des conjectures, pourrait-on penser qu'elle a été imaginée par les prêtres égyptiens ou chaldéens, que nous croyons les premiers inventeurs de l'astronomie, & qu'ils voulurent exprimer par-là le mouvement du soleil, qui est au centre du système planétaire & tourne sans cesse sur son axe, & celui des planètes, qui, en tournant sur elles-mêmes, font des revolutions autour de cet astre. Mais voici ce que j'ai appris à Constantinople de l'objet de cette cérémonie parmi les Turcs. Ces religieux prétendent que, pour penser à Dieu avec plus de receuillement, il faut se détacher entièrement de toutes les pensées de ce monde, & l'étourdissement qu'ils se donnent en tournant de cette manière, les met dans une espèce d'extase, qui est telle, qu'alors ils s'imaginent ridiculement communiquer avec le créateur.

Temple de Junon. — Un des plus grands morceaux qui nous reste de l'architecture d'Athènes, est un édifice dans la forme d'un parallèlogramme, formé par une enceinte, dont

le mur qui ſubſiſte encore en grande partie, a près de 14000 pieds de circonférence. Le temple d'Érechtée eſt aujourd'hui ſi ſingulièrement mutilé, qu'il ne reſte d'entier qu'une cariathide. La Grèce.

Stade. — Il a été pluſieurs fois détruit & réparé. Celui qui ſubſiſte aujourd'hui ne remonte qu'au temps d'Hérode. Il eſt tout entier de marbre blanc, & on compte 600 pieds entre la borne & la barrière. Adrien y donna, en un ſeul jour, un combat de mille bêtes féroces. L'Hérode qui érigea ce monument, était un des plus riches particuliers du monde romain : il légua, en mourant, une ſomme d'environ dix écus à chaque habitant d'Athènes, & par reconnaiſſance on l'inhuma dans ſon ſtade.

Temple de Cérès. — Les ruines de ce temple, ſi révéré des anciens, que Xerxès lui-même, tout ennemi qu'il était des Dieux & des hommes, crut devoir le reſpecter : ces ruines, dis-je, ſubſiſtent encore ſur une éminence qu'on voit au-delà de l'Iliſſus, eſpèce de torrent formé par la fonte des neiges du mont Hymette ; mais elles ſont ſi mutilées, que les voyageurs les plus intelligens n'ont pu en deſſiner une vue : le temple était tout entier bâti de marbre blanc ; on voyait dans le

La Grèce.

ſanctuaire une ſtatue coloſſale de la déeſſe, portant ſur ſa tête un panier chargé d'épis de blé, & une tête de Méduſe ſur ſa poitrine : le buſte ſubſiſte encore ; ſa draperie eſt de bon goût, & dans le genre de la fameuſe Flore du palais Farnèſe.

Temple de Minerve Suniade — C'eſt le dernier monument de l'Athènes de Périclès : il fut bâti ſur le promontoire Sunium, où l'Attique va ſe terminer ; il n'en reſte plus que dix-ſept colonnes, qu'on voit de ſi loin quand on navige dans l'Archipel, que le promontoire en a pris le nom de cap Colonne.

Le temps a encore reſpecté, de ce bel édifice, un magnifique bas-relief, qui repréſente une mère aſſiſe ſur un rocher avec ſon enfant ; tous deux lèvent les bras & regardent avec effroi un infortuné qui ſe précipite de la pointe d'une montagne dans la mer.

Le temple de Minerve Suniade, bâti tout entier de marbre blanc, était d'une ſi belle architecture, qu'il ſervit dans la ſuite de modèle au temple de Caſtor que Rome éleva dans le cirque de Flaminius.

Ruines de l'Adrianopolis. — A l'orient de la ville de Périclès, ſont les ruines d'une autre Athènes, du moins on le juge ainſi, à la vue d'une inſcription très-bien conſervée : *c'eſt ici*,

non la ville de Théſée, mais celle d'Adrien. Il eſt probable que cet Athènes d'Adrien ne conſiſtait originairement que dans la maiſon de plaiſance de cet empereur, & dans le temple qu'il érigea à tous les dieux ſous le nom de panthéon. Ce dernier édifice était décoré, ſuivant Pauſanias, de cent colonnes de marbre de Lybie : il ne reſte aujourd'hui, ſoit du palais, ſoit du temple, que la plus petite partie d'une colonnade qui eut autrefois mille pieds de long ſur 680 de large ; chaque colonne eſt d'ordre corynthien, & peut avoir ſix pieds de diamètre ſur environ ſoixante de hauteur : la porte ſur laquelle on lit l'inſcription, n'eſt point parallèle au péryſtile ; les ruines de l'Adrianople annoncent en général moins de goût & de génie que de richeſſe & de magnificence. La Grèce.

*Le Parthenon, ou temple de Minerve. — Minerve était comme l'on ſait, la divinité tutélaire d'Athènes : auſſi elle y eut un temple preſqu'auſſi-tôt que la ville fut habitée par des hommes.

Le premier temple, bâti dans toute la ſimplicité qui caractériſe le berceau de l'architecture, ſubſiſta juſqu'à l'incendie d'Athènes ſous Xerxès. A cette époque, il n'y eut plus, dans la ville de Solon, d'édifices où

La Grèce.

les Dieux puſſent loger, & leurs adorateurs ſe créèrent une patrie ſur les vaiſſeaux de Thémiſtocle.

C'eſt à Périclès qu'on doit l'érection du ſecond temple de Minerve. Ictine & Callicrate en furent les architectes, & ils le bâtirent au milieu du rocher de la citadelle. On le connaît ſous le nom de Parthenon.

Cet édifice, fait pour donner aux ſiècles une idée de la belle architecture des Grecs, forme un parallèlogramme de 220 pieds de long, ſur 94 de large; il eſt d'ordre dorique, & entouré d'un rang de colonnes iſolées de cinq pieds huit pouces de diamètre, ſur trente-deux de hauteur, auxquelles les marches du temple ſervent de bâſe. Ces colonnes ſoutiennent un entablement qui a preſque le tiers de leur élévation, & qui eſt revêtu d'un marbre ſuperbe, & diſtingué par le grand caractère de ſes profils.

On arrivait au temple par un magnifique périſtile de deux rangs de colonnes qui annonçait encore moins la grandeur de la divinité à laquelle il était conſacré, que celle du peuple qui érigeait un pareil monument.

Les artiſtes de Périclès ornèrent la friſe qui règne autour du corps de l'édifice de bas-reliefs admirables, où ils avaient repréſenté

l'hiſtoire des Théſée, des Codrus & des Miltiade.

C'eſt dans le ſanctuaire, que Phidias avait placé ſa fameuſe ſtatue de Minerve, qui fut ſur le point de le conduire à l'échaffaut.

A la majeſté ſublime qui brillait dans les traits & dans toute la figure de Minerve, on reconnaiſſait aiſément la main de cet artiſte. Ses idées avaient un ſi grand caractère, qu'il réuſſiſſait encore mieux à repréſenter les dieux que les hommes: on eût dit qu'il voyait les ſeconds de trop haut, & les premiers de fort près.

La hauteur de la figure était de 26 coudées, elle était debout, couverte de l'égide & d'une longue tunique: d'une main elle tenait la lance, & de l'autre une victoire haute de près de 4 coudées. Son caſque ſurmonté d'un ſphinx, était orné, dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier poſé aux pieds de la déeſſe; Phidias avait repréſenté le combat des Amazones; ſur l'intérieur, celui des dieux & des géans; ſur la chauſſure, celui des Lapithes & des Centaures, ſur le piedeſtal, la naiſſance de Pandore, & quantité d'autres ſujets. Les parties apparentes du corps étaient en ivoire, excepté les yeux, où l'iris était figuré par une

La Grèce.

pierre particulière. Cet habile artiſte avait mis dans l'exécution une recherche infinie, & montré que ſon génie conſervait ſa ſupériorité juſque dans ſes moindres détails.

Avant que de commencer cet ouvrage, il fut obligé de s'expliquer dans l'aſſemblée du peuple, ſur la matière qu'on emploierait. Il préférait le marbre, parce que ſon éclat ſubſiſte plus long-temps. On l'écoutait avec attention; mais quand il ajouta qu'il en coûterait moins, on lui ordonna de ſe taire, & il fut décidé que la ſtatue ſerait en or & en ivoire.

On choiſit l'or le plus pur & il en fallut une maſſe du poids de 40 talens d'or, qui faiſaient deux millions huit cent huit mille de nos livres. Phidias, ſuivant le conſeil de Périclès, l'appliqua de telle manière qu'on pouvait aiſément le détacher. Deux motifs engagèrent Périclès à donner ce conſeil. Il prévoyait le moment où l'on pourrait faire ſervir cet or aux beſoins preſſans de l'état, & c'eſt en effet ce qu'il propoſa au commencement de la guerre du Péloponèſe; il prévoyait encore qu'on pourrait l'accuſer, ainſi que Phidias, d'en avoir détourné une partie, & cette accuſation eut lieu; mais par la précaution qu'ils avaient priſe, elle ne tourna qu'à la honte de leurs ennemis.

On reprochait encore à Phidias d'avoir gravé ſon portrait & celui de ſon protecteur, ſur le bouclier de Minerve. Il s'était repréſenté ſous les traits d'un vieillard prêt à lancer une groſſe pierre : & l'on prétend que, par un ingénieux mécaniſme, cette figure tenait tellement à l'enſemble, qu'on ne pouvait l'enlever ſans décompoſer & détruire toute la ſtatue. Périclès combattait contre une amazone. Son bras étendu & armé d'un javelot, dérobait aux yeux la moitié de ſon viſage. L'artiſte ne l'avait caché en partie, que pour inſpirer le déſir de le reconnaître. La Grèce.

A ce temple était attaché un tréſor où les particuliers mettaient en dépôt les ſommes d'argent qu'ils n'oſaient pas garder chez eux. On y conſervait les offrandes que l'on avait faites à la déeſſe : c'étaient des couronnes, des vaſes, de petites figures de divinités en or ou en argent. Les Athéniennes y conſacraient ſouvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs colliers. Ces objets étaient confiés aux tréſoriers de la déeſſe, qui en avaient l'inſpection pendant l'année de leur exercice. En ſortant de place, ils en remettaient à leurs ſucceſſeurs un état, qui contenait le poids de chaque article, & le nom de la perſonne qui en avait fait préſent. Cet état gravé auſſi-tôt ſur le

La Grèce.

marbre, atteſtait la fidélité des gardes & excitait la généroſité des particuliers.

En général, le temple entier pouvait paſſer pour une des merveilles du monde Grec, à cauſe de ſa belle ordonnance, de l'élégance de ſes proportions, & du goût qui régnait dans tous ſes ornemens. Jamais les Pharaons, avec l'or qu'ils amoncelaient, les rochers de granit qu'ils raſſemblaient autour d'eux, & les millions de bras d'eſclaves qu'ils avaient à leurs ordres, n'ont rien fait qui approche du Parthenon de Périclès. La ſtatue ſeule de Phidias annonce plus de génie que toutes les pyramides.

Les Athéniens furent ſi glorieux d'avoir conduit un tel monument à ſa perfection, que dans leur reconnaiſſance ſuperſtitieuſe, ils regardèrent comme ſacrées, toutes les bêtes de ſommes qui furent employées à en amener les matériaux. Dès que le comble en fut terminé, on leur donna la liberté d'aller vieillir, exemptes de travail, au ſein de leurs pâturages.

Le Parthenon ſubſiſtait encore dans preſque toute ſon intégrité, il y a un peu plus d'un ſiècle; mais dans la guerre que les Turcs ſoutinrent en 1677 contre les Vénitiens, ce peuple ennemi né des arts, changea ce beau

monument en un magaſin à poudre : une bombe dirigée par les chefs de l'artillerie de *Moroſini*, tomba préciſément ſur cet arſénal, & fit ſauter le temple en l'air, à l'exception de l'extrémité occidentale, & d'un petit nombre de colonnes. La Grèce.

Le gouvernement muſulman, non moins deſtructeur que la bombe de Moroſini, a fait ériger depuis, une moſquée d'un goût barbare, au milieu même de ces ruines, d'un des plus beaux monumens du ſiècle d'Alexandre.

Le temple de Théſée. — Nous apprenons de Plutarque, qu'Athènes, après la fameuſe victoire de Théſée ſur Tauros, (dont la fable a fait le Minotaure) dans l'ivreſſe de ſa reconnaiſſance, fit l'apothéoſe de ce héros, de ſon vivant. Le temple qui fut érigé, en mémoire de ce grand événement, dura juſqu'à l'incendie de la ville par les Perſes. Mais à peine ces brigands eurent-ils été renvoyés en Aſie qu'on s'empreſſa de rebâtir le temple de Théſée. L'hiſtoire place cet événement dix ans après la bataille de Salamine, & elle en fait honneur à la mémoire de Cimon, fils de Miltiade.

Cet édifice eſt ſitué au nord-oueſt de la citadelle. Il eſt d'ordre dorique, & a beaucoup de rapport, pour l'enſemble, à celui de Mi-

La Grèce.

nerve, & à ceux des autres dieux d'Athènes; car les Grecs avaient le bon goût, quand ils avaient rencontré le beau en architecture, de s'y tenir, ſans chercher à lui ſubſtituer le bizarre, comme chez la plupart de nos artiſtes modernes, qui, dans la crainte puſillanime de copier des chefs-d'œuvre, afin d'être eux-mêmes, ne ſont jamais rien.

Le temple de Théſée eſt décoré d'un portique extérieur, dont il ne ſubſiſte que la partie occidentale, l'orientale ayant été détruite par les Grecs, eſclaves des ſultans, pour y placer le maître-autel d'une égliſe.

La décoration extérieure attire l'attention des connaiſſeurs: on admire, ſur-tout, les bas-reliefs magnifiques qui ſont ſur les friſes des deux faces du corps de l'édifice. L'artiſte y a ſculpté le combat des Centaures & des Lapithes, la victoire de Théſée ſur les Amazones, & d'autres exploits fantaſtiques ou réels dont les ſiècles ont fait honneur au héros auquel ce temple eſt dédié.

Le temple de Théſée eſt renommé dans les faſtes de l'antique Athènes, parce que la religion qui corrigeait quelquefois les fautes de la légiſlation, en avait fait un aſyle inviolable pour les eſclaves qui fuyaient la tyrannie de leurs maîtres: aujourd'hui, ce n'eſt un aſyle

pour perſonne, pas même pour les Grecs modernes qui l'ayant transformé en égliſe, y vont célébrer l'office de St.-George. La Grèce.

Les Propylées. — Ce monument, un des plus beaux dont Athènes s'honore, a été fait par Péricles, un des plus célèbres artiſtes de la Grèce en fut l'architecte, & il fut achevé en cinq ans.

Comme l'enthouſiaſme des peuples à grande imagination, ne va jamais ſans l'intervention des merveilles, les écrivains du temps prétendaient que Minerve, la divinité tutélaire d'Athènes, avait témoigné, en apparaiſſant à Périclès, combien elle était contente de l'érection des Propylées. Un des meilleurs artiſtes employés par l'architecte, en travaillant aux bas-reliefs, était tombé de l'échaffaut, & les médecins, le voyant dans un état apparent de mort, l'avaient abandonné, ſuivant l'uſage; Minerve, au rapport de ſes prêtres, ſe montra la nuit même en ſonge, à Périclès, le remercia au nom des dieux de ce qu'il faiſait pour la gloire d'Athènes, & lui enſeigna une recette pour ramener les principes de la vie dans le corps fracaſſé de l'artiſte. La recette fut ſuivie, & dès le jour même, l'homme condamné par les oracles de la médecine, alla travailler à ſes bas-reliefs.

La Grèce. Le monument des Propylées fut revêtu tout entier de marbre blanc : il s'annonce du côté de la ville, par deux portiques parallèles, terminés chacun par un maſſif qui ſert de bâſe à une ſtatue équeſtre. Les maſſifs ſubſiſtent encore, on croit qu'ils portaient les deux fils de Xenophon, le héros de la retraite des dix mille.

Le corps principal de l'édifice, eſt un péryſtile dans le goût de ceux qui précèdent les temples Grecs; il conduit aux cinq portes par leſquelles on entrait dans la citadelle. Dans les beaux jours d'Athènes, on remettait tous les ſoirs les clefs de ces cinq portes entre les mains de l'archonte. Cet ouvrage ſuperbe fut une des cauſes de l'orage contre Périclès, qui amèna la guerre du Péloponèſe.

Quand les Turcs ſe virent les maîtres paiſibles d'Athènes, ils firent un magaſin à poudre des Propylées. La foudre y tomba en 1656, & l'exploſion de cet arſénal fit ſauter tout le plafond de l'édifice.

La lanterne de Démoſthène. — A l'extrémité ſud-eſt du rocher de la citadelle d'Athènes eſt une tour de marbre, faite dans la forme de nos guérites de ſentinelle. L'entablement eſt ſoutenu par ſix colonnes d'ordre corinthien canelées & d'un ſeul bloc chacune : des

des ſix entre-colonnes les unes ſont ouvertes, les autres ſont remplies par de grandes tables de marbre, ſurmontées de trépieds ou bas-reliefs. Le comble qui eſt taillé en écailles, ne forme qu'une même pièce avec la friſe : l'édifice eſt terminé par une eſpèce de chapiteau corinthien. La Grèce.

Les gens de l'art admirent l'élégance de la proportion des colonnes, la magnificence des chapiteaux & la richeſſe du couronnement.

Il y a des bas-reliefs ſur la friſe d'un travail très-fini, quoique fort dégradés, & qui repréſentent, à ce qu'on croit, les travaux d'Hercule.

Une inſcription de l'architrave tend à faire croire que la tour avait été élevée pour établir des concours de déclamation. Cette conjecture eſt autoriſée par une tradition immémoriale, qui veut que Démoſthène s'y renferma long-temps pour s'exercer en ſilence à la pantomime, & à tout le mécaniſme de l'art oratoire : on ajoute que ce grand homme, pour s'impoſer la loi pénible de cette retraite, ſe coupa, en y entrant, la moitié de la barbe. Cette tradition univerſellement adoptée dans le pays, eſt l'origine du nom qu'on donne à la tour; on ne l'appèle que la lanterne de Démoſthène,

La Grèce.

Tous le territoire d'Athènes était diviſé en trois diſtricts particuliers, que jadis la diſcorde anima tellement les uns contre les autres, qu'il en réſulta trois factions ennemies. La partie montagneuſe, ſituée vers le nord, renfermait les plus anciennes mais auſſi les plus pauvres peuplades, & cependant elles ſe diſtinguèrent parmi tous les Athéniens par un heureux penchant pour la joie & le plaiſir.

Toute la vallée de Marathon comprenait la côte maritime qui embraſſait l'angle méridional de l'Attique. Là, les Athéniens s'occupaient de la pêche & de la navigation, & comme preſque toutes leurs demeures étaient ſituées immédiatement ſur les bords de la mer, ils fourniſſaient à la république des matelots, lorſque les autres contons fourniſſaient des ſoldats.

Cette peuplade, très-connue dans l'hiſtoire, avait un double port ſur la Méditerranée, & un temple ſuperbe qu'on découvrait à de ſi grandes diſtances, que les débris de la colonnade ſervent encore aujourdhi de point de reconnaiſſance aux matelots qui fréquentent les parages de la Grèce.

La dernière & la plus conſidérable diviſion de l'Attique comprenait le Pedion, c'eſt-à-dire la campagne d'Athènes, qui n'eſt propre-

ment qu'une vallée de figure ovale, dont les voyageurs modernes ont évalué la plus grande longueur à trois lieues de France sur deux de large. La Grèce.

Ce terrein, arrosé par le Céphise, l'Ilisse, & l'Éridan, était singulièrement favorable à la végétation des oliviers. Ils y formaient une forêt immense qui, au temps de la floraison, paraissait de loin comme couverte d'un voile blanc soutenu par des rameaux d'une verdure très-foncée, où se réfugiaient différens essaims d'oiseaux, qu'on voyait arriver au retour du printemps de l'Asie dans la Grèce.

Les possesseurs de cette vaste plantation étaient les plus riches & peut-être aussi les plus spirituels des Athéniens : c'est au moins de leurs peuplades que sont issus des hommes aussi célèbres que Socrate, Sophocle, Thucydide, Platon & Épicure, qui tiraient tous leur origine de différens hameaux répandus dans la campagne d'Athènes, dont la surface était divisée par dix grandes routes, qui comme les rayons d'un cercle, tendaient au même centre, & conduisaient aux portes de la capitale.

En y entrant, dit Dicearque, on peut douter si l'on est réellement à Athènes, ou si l'on n'y est pas. Les rues, ajoute-t-il, y sont d'une irrégularité frappante. La ville en général est

La Grèce.

mal pourvue d'eau, & il n'y exiſte que des maiſons chétives, ſi l'on en excepte quelques-unes en petit nombre, plus commodes que les autres. Ce n'eſt qu'en arrivant au théâtre, pourſuit-il, & en découvrant le grand temple de Minerve, bâti au ſommet de la citadelle, qu'on commence à ſe reconnaître, & à ſortir inſenſiblement de l'incertitude où l'on avait d'abord été jeté par le peu de rapport qu'il y a entre l'état réel des choſes & l'immenſe éclat de la renommée.

Après cet aveu fait par un grec éclairé & impartial, qui avait été le diſciple d'Ariſtote, & qui écrivait quelques années après la mort d'Alexandre, il faut renoncer à jamais au préjugé où ſont encore aujourd'hui de prétendus ſavans, qui s'imaginent ſérieuſement qu'Athènes était la plus ſuperbe ville de l'univers. On ne doit pas oublier d'obſerver que la conſtitution d'un gouvernement populaire mettait d'invincibles obſtacles au faſte des Athéniens qui auraient voulu ſe loger dans des palais au centre de la capitale. Durant les plus beaux jours de la république, dit Démoſthène, on ne pouvait diſtinguer les maiſons de Thémiſtocle & d'Ariſtide d'avec celles de leurs voiſins.

Quant à l'étendue réelle d'Athènes, il eſt

certain que ſes remparts, qui avaient ſoixante ſtades ou à-peu-près deux lieues & demie de circuit, étaient beaucoup plus ſpacieux qu'ils n'auraient dû l'être, ſi en temps de guerre toute la nation n'avait été contrainte de s'y réfugier. Alors les habitans des campagnes qui n'avaient plus ni feu ni lieu, conſtruiſaient à la hâte, dans les quartiers les moins fréquentés, des cabanes qui par leur forme ronde reſſemblaient à des ruches. La Grèce.

Sans compter ces caſes élevées pour le beſoin du moment, il n'exiſtait à Athènes que quelques maiſons au-delà de dix milles, de ſorte qu'on peut déterminer le nombre des habitans, en y comprenant les étrangers & les eſclaves, à un total de cinquante mille ames. Il eſt maintenant très-aiſé de concevoir que ni Périclès ni tout autre auſſi puiſſant que lui ne pouvaient faire de la capitale de l'Attique une belle ville.

Quoique la ville d'Athènes & tout ſon territoire répondent, par leur poſition ſur le globe aux parties méridionales de l'Eſpagne, cependant on n'y a jamais joui de cet air ſi doux & ſi tempéré que reſpirent les habitans du royaume de Valence. En général, dans le continent de la Grèce, les hivers ſont très-rigoureux, & les étés d'une chaleur exceſſive,

La Grèce.

ſans qu'il y exiſte un rapport déterminé entre la nature des ſaiſons & l'élévation du pole, ou la latitude reſpective des lieux.

Les voyageurs les moins attentifs & les moins inſtruits ont obſervé ce phénomène très-ſenſible : mais les plus ſavans d'entre eux n'ont pu en expliquer la cauſe. Elle provient uniquement de l'inégalité du terrein, qui depuis l'intérieur de la Thrace juſqu'aux parties les plus méridionales du Péloponèſe eſt, dans une étendue de cent cinquante lieues, entrecoupé de hautes montagnes qui jètent des ombres très-froides, & de vallées creuſées en entonnoir, où durant l'été les rayons du ſoleil viennent ſe concentrer comme dans le foyer d'un miroir concave, tandis qu'en hiver la neige s'accumule à des hauteurs prodigieuſes ſur la tête du mont Olympe, ſur le Parnaſſe, l'Hélicon, le Taygete. Tous les airs de vent qui ſoufflent de deſſus ces différens points de la terre, réfroidiſſent l'atmoſphère aux environs d'Athènes, où enſuite on éprouve vers le ſolſtice d'été des chaleurs étouffantes au fond des vallées.

Il n'exiſte point ſur le globe, que nous connaiſſons aujourd'hui aſſez exactement, une ſeule contrée qui, eu égard à ſon peu d'étendue, ait autant de côtes maritimes que la

Grèce. La mer y a formé par-tout des golfes plus ou moins profonds, plus ou moins tortueux, en échancrant la terre au point de faire reſſembler ſes liſières à la découpure d'une feuille de vigne ou de platane. A ce phenomène ſuccède celui d'une étonnante inégalité dans la ſurface du continent, & le ſeul diſtrict de la Theſſalie renfermait juſqu'à trente-quatre montagnes conſidérables: au fond de tant de golfes & de tant de vallées, il ſe forme des courans d'air qui y circulent, ainſi que les fleuves coulent dans leurs lits, ſans jamais s'en écarter d'une manière ſenſible. Il conſte par des obſervations faites de nos jours à Athènes même, que vers l'équinoxe de l'automne on commence à y être incommodé par des coups de vent très-impétueux & qui affectent tout le ſyſtême nerveux; or, à ce caractère on reconnaît, ſans aucune apparence de doute, tout ce que les anciens ont dit des effets pernicieux que produiſait dans cette ville & dans ſes environs, un courant d'air qui partait directement du nord-oueſt, & que l'on nommait en grec le *Sciron*. La Grèce.

L'air de l'Attique était en général très-ſec & c'eſt par cette raiſon qu'en aucune contrée de l'Aſie ou de l'Europe, les anciens édifices n'ont oppoſé plus de réſiſtance à la main ac-

La Grèce.

cablante du temps, & aux efforts continuels des siècles. L'intérieur d'Athènes offre sur-tout un monument d'une architecture corinthienne fort délicate, qui n'a presque essuyé aucune dégradation, depuis plus de deux mille ans qu'il a été construit en marbre blanc. L'étonnante conservation d'un ouvrage si fragile, & qui offre tant de parties saillantes & isolées, ne peut être attribuée qu'à la sécheresse & à la pureté de l'air, dont les anciens ont fait tant de fois mention, & que Cicéron semble avoir pris pour le principe créateur du génie subtil qui caractérisait les habitans de l'Attique. Mais l'état actuel démontre, de la manière la plus évidente, que des causes semblables ne sauraient influer sur l'esprit humain, si elles ne sont dirigées à leur tour par l'action des causes morales. Dès que les philosophes & les savans disparaissent d'un pays, comme ils ont disparu de la Grèce, il faut malgré le climat & malgré la nature même, que la barbarie & la superstition envahissent une terre semblable, comme les ronces & les épines envahissent les terres incultes.

Adrien qui parlait la langue grecque, comme sa propre langue, qui était jaloux jusqu'à la passion d'obtenir pour ses ouvrages les suffrages des Athéniens, devait naturellement e

plaire dans leur ville, où il avait été décoré de la dignité d'archonte, avant d'être empereur. Auſſi dans le grand voyage qu'il fit pour viſiter les provinces qui dépendaient de l'empire, il ne ſe contenta pas de paſſer par Athènes, il y revint à ſon retour, & y demeura un hiver entier. Pendant le ſéjour qu'il fit dans cette ville, il combla les Athéniens de ſes dons. Il aſſiſta à la plus grande des fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Bacchus, & y montra tout le zèle d'un citoyen; juſques-là que pour plaire aux Athéniens, il ſe revêtît de l'habit que la dignité de premier magiſtrat de la ville le mettait en droit de porter. Ce fut alors qu'il s'appliqua avec ardeur à agrandir & à embellir Athènes. Il fit conſtruire un nombre ſi prodigieux de bâtimens dans l'une de ſes parties, qu'elle en prit le nom d'Adrianopole ou ville d'Adrien.

Le lieu éloigné de la mer, où l'Adrianopole était ſituée, montre aſſez qu'Adrien penſa plus à embellir Athènes qu'à lui rendre ſa première force: il avait à la vérité fait rétablir ſes portes; mais craignant apparemment de mettre cette ville en état de ſe défendre, quoiqu'il donnât aux Athéniens les plus grandes preuves de ſa bienveillance, il y a lieu de croire qu'il ne leur permit pas de réleveř les murs, qui

La Grèce.

établiſſaient une communication ſûre entre leur ville, le Pirée, Phalère & Munichre: ces murs que Conon avait fait conſtruire & que Sylla avait renverſé.

Après la mort d'Adrien, les Athéniens furent favoriſés par Antonin le Pieux, & par Antonin le Philoſophe. Sévère les traita avec rigueur; mais ſous Valérien, ils obtinrent enfin la liberté de relever ces murs dont nous venons de parler, qui mettaient leur ville en ſûreté. Ces remparts cependant ne les garantirent pas de la fureur des Goths. Ils s'emparèrent d'Athènes ſous l'empire de Claude. Les Athéniens depuis furent favoriſés d'une manière particulière par Conſtantin & par ſon fils Conſtance: mais les Goths ayant pris leur ville une ſeconde fois, ils firent des monceaux de ruïnes de ſes plus beaux bâtimens.

Athènes, depuis ce temps paſſa entre les mains de pluſieurs princes peu puiſſans. Les Turcs s'en emparèrent enfin & la poſſeſſion leur en eſt reſtée, quoique les Vénitiens la leur aient enlevée à différentes repriſes. Enfin cette ville qui donnait autrefois des lois à toute la Grèce, & qui ſe fit reſpecter dans l'Aſie & dans l'Afrique, eſt tellement dégénérée, qu'elle tremblait encore dans le ſiècle paſſé, à la vue d'un corſaire. C'eſt par cette

crainte que les habitations qui étaient près de la mer ont été abandonnées, & que celles d'aujourd'hui ſont à portée d'être défendues par la citadelle. Cette fortereſſe eſt préſentement aſſez négligée, les murs qui la ferment ſont peu épais. On voit dans ces murs des fragmens de colonnes & d'entablemens, qui montrent qu'ils ont été abatus pluſieurs fois & rebâtis à la hâte. Cette citadelle n'a plus qu'une vingtaine de canons en fort mauvais état, la plupart n'ayant point d'afût, elle eſt gardée par un aſſez grand nombre de ſoldats. Je ne crois pas devoir détailler la diſpoſition des bicoques de cette ville qui n'ont rien d'intéreſſant. La Grèce.

Athènes eſt un archevêché qui relève du patriarche grec de Conſtantinople : on y compte plus de cent égliſes, dont les principales ſont dédiées au Sauveur, à la Vierge & à St. George. Cette ville eſt en général plus peuplée qu'elle ne l'était dans le ſiècle paſſé, & elle s'agrandit tous les jours ; elle peut contenir 14 à 15 mille habitans. Les Turcs n'en ſont guères qu'une dixième partie : mais cependant cette partie la moins nombreuſe a le pouvoir & opprime l'autre. Il eſt aſſez ſurprenant qu'il n'y ait point de Juifs à Athènes & qu'on ne les ſouffre point dans cette ville,

eux qui ſont répandus par toute la terre. J'en demandai la raiſon à un athénien ; il me répondit en riant, que les Juifs ne pouvaient reſter à Athènes, parce que s'ils ſont fins dans le commerce, les Athéniens le ſont encore plus qu'eux, & effectivement, ceux-ci, très-affables & très-polis envers les étrangers, ſont en même temps d'une adreſſe extrême à faire réuſſir leurs deſſeins.

La Grèce.

On ne parle à Athènes que le grec vulgaire, plus approchant du grec ancien dans cette ville que dans aucun autre lieu de la Grèce. La langue turque y eſt en uſage. Les Athéniens ſont en général bien faits ; ils ont beaucoup de vivacité dans la phyſionomie : nous en fûmes frappés la première fois que nous mîmes le pied dans l'Attique. Il vint à nous des payſans qui ſe préſentèrent de très-bonne grace & nous parlèrent avec beaucoup d'eſprit & de liberté. Les Athéniens ſont robuſtes & vivent très-long-temps, ce qui vient peut-être de la ſituation d'Athènes, où l'air eſt ſi pur, que la peſte y eſt moins fréquente que dans les autres contrées du Levant. L'uſage que les Athéniens font du miel, peut contribuer beaucoup à leur ſanté : il eſt vrai que le miel d'Athènes & particulièrement celui du mont Hymète, eſt délicieux. On con-

naît l'éloge qu'en ont fait Ovide & Martial.

La Grèce.

Les Athéniens ont été la victime, comme beaucoup d'autres peuples, de l'ambition d'une nation plus puiſſante : ils languiſſent aujourd'hui ſous l'oppreſſion des Turcs ; mais ils ne baiſent par leurs chaînes. Ils en ſentent toute la péſanteur, & s'ils chaſsèrent autrefois les tyrans de leur patrie, ils donnèrent encore, en l'année 1754, une preuve de l'impatience avec laquelle ils ſupportent le joug des Turcs. Le gouverneur de cette ville voulant leur impoſer des taxes injuſtes, ils coururent en armes au château & l'en chaſsèrent. Son frère fut tué dans cette émeute, & un aſſez grand nombre de Turcs & de Grecs reſtèrent ſur la place. Athènes fut pendant pluſieurs ſemaines dans la plus grande confuſion. Le gouverneur n'oſa ſe montrer. Un homme de la lie du peuple, mais, né avec cet eſprit & cette hardieſſe néceſſaires pour en impoſer à la multitude & pour la commander, ſe mit à la tête des révoltés. Il montra beaucoup de ruſe dans cette petite guerre, & il employa pluſieurs ſtratagêmes pour ſurprendre ſes ennemis : il faiſait voir aux révoltés, pour les tenir en armes & leur donner de l'eſpérance, des lettres ſuppoſées de Corinthe, de Napoli, de Romanie, de Patras & d'autres villes. Il fei-

La Grèce.

gnait des conjurations formées dans ces divers lieux en faveur de ceux d'Athènes, & ſur le point d'éclater : enfin, il ne promettait pas moins que de remettre la Grèce en liberté ; mais il vint des troupes à Athènes, les révoltés ſe cachèrent ou ſe ſauvèrent & la conjuration ſe diſſipa.

On aurait tort d'accuſer les Athéniens en général, d'avoir détruit un nombre conſidérable de beaux édifices qui ornaient leur ville, & qui auraient ſubſiſté encore long-temps, ſi la barbarie n'avait accéléré leur ruine. Ce reproche ne doit être fait qu'à ceux qui profeſſent la religion mahométane & non pas aux chrétiens : car, ſi ceux-là, par un principe de religion, mutilent toutes les figures qui leur tombent ſous les mains ; ceux-ci au contraire, par reſpect pour leurs antiquités, font tout leur poſſible pour les conſerver. On reconnaît les maiſons des Grecs aux bas-reliefs qui ſont ordinairement au-deſſus de leurs portes. Les chrétiens d'Athènes ont même tant à cœur la conſervation de leurs monumens, qu'ils ne permettent aux capucins d'habiter l'hoſpice qu'ils ont dans cette ville, & où eſt engagée la lanterne de Démoſthène, qu'à condition qu'ils ſe feront recevoir citoyen d'Athènes, afin qu'ils conſervent précieuſement cet édifice curieux.

Le miel & l'huile ſont les deux principaux articles des exportations athéniennes. L'Attique eſt un pays très-propre à nourrir des abeilles. Le thym, la marjolaine, le ſerpolet couvrent tous ſes côteaux, & ſes vallons ſont tapiſſés de ſauge, de genet & de romarins. Or, on ſait que ces plantes aromatiques fourniſſent aux abeilles une nourriture abondante & délicieuſe.

Mais ce qu'on ne ſait peut-être pas, c'eſt que les Athéniens ont des ruches qui leur ſont particulières. La matière de ces ruches eſt de la terre cuite; leur forme eſt cylindrique: elles ont trois pieds de hauteur, un pied de diamètre & un couvercle mobile. L'extérieur & le bas de la partie intérieure ſont induits d'un vernis; mais on ne vernit point la partie ſupérieure, parce que les abeilles auraient de la peine à y coller leurs rayons.

Les ruches ſont expoſées à l'eſt ou à l'oueſt autant qu'il eſt poſſible. L'expoſition au nord eſt préjudiciable aux abeilles en hiver, à cauſe de la violence des vents; & celle du ſud ne leur eſt pas moins contraire en été, à cauſe des chaleurs exceſſives. Il y a des mois où il devient néceſſaire de couvrir les ruches de feuillages pour les garantir de l'action du ſoleil. Les endroits les plus tranquilles & les moins peuplés, tels que les alentours des monaſtères,

La Grèce.

ſont ceux où les abeilles réuſſiſſent le mieux. Ces mouches aiment dans les climats chauds, les lieux frais, ſolitaires, les vallons ombragés. Elles ſe plaiſent auſſi dans le voiſinage des gazons & des eaux. Les Grecs ont l'attention de creuſer près des ſources champêtres de petits étangs qui leur ſervent d'abreuvoirs; ils y jettent des morceaux de bois ou des pierres légères, afin qu'elles puiſſent s'y poſer ſans courir riſque de ſe noyer.

En général, le miel de l'Attique & celui du mont-Hymète en particulier, ont conſervé leur vieille réputation, & ils la méritent. Les miels de Mahon & de Narbonne, qui ſont les meilleurs que nous connaiſſions, ne peuvent leur être comparé ni pour le parfum ni pour la douceur. Quoique roux, le miel athénien eſt de la plus belle tranſparence. Ce qui le diſtingue de nos miels, c'eſt qu'il eſt épais ſans être grainé ni congelé.

Le miel eſt fort cher dans l'Attique. On ſent qu'il n'a une auſſi haute valeur, que parce qu'il eſt dans le commerce grec un article de luxe. Cet article eſt exporté preſqu'entier à Conſtantinople, où il eſt conſommé dans le palais impérial & dans les ſérails des grands. De toutes les villes européennes, il n'y a que Londres & Marſeille qui en reçoivent quelquefois

quefois de faibles parties que les négocians de ces deux places diſtribuent en préſens à leurs amis. La Grèce.

Cette branche d'économie rurale eſt très-avantageuſe au petit pays de l'Attique, qui n'a qu'une population de vingt mille ames, & qu'une ſurface de quatre-vingt-dix lieues quarrées d'un terrein extrêmement inégal, & parconſéquent peu propre à la culture des grains.

On croit l'olivier originaire de Saïs en Égypte; mais s'il n'eſt pas indigène en Grèce, il y eſt venu dès la plus haute antiquité. Il y a apparence que ce fut Cécrops qui l'apporta dans l'Attique. Cet Égyptien fit honneur aux Dieux de ſon propre bienfait. Il publia que Minerve & Neptune prétendaient chacun donner ſon nom à la ville nouvelle qu'il avait bâtie, & que la déeſſe pour mériter cet honneur, avait fait ſortir de terre avec ſa lance un olivier fleuri, tandis que le dieu avait fait naître un cheval d'un coup de ſon trident. Cette fable, retracée dans tous les monumens d'Athènes ſur le marbre & l'airain, prouve que l'arbre de Minerve eſt auſſi par excellence l'arbre de l'Attique.

Auſſi de tous temps la culture des oliviers fut-elle la culture favorite des Athéniens. Ils forment, vers le déclin des collines, de vaſtes

rideaux d'un vert pâle, qui tranche agréable-
La Grèce. ment avec le vert foncé des prairies & le gris noirâtre des rochers. On voit dans la plaine de Marathon des oliviers qui, pour l'envergeure & la hauteur, ſont comparables aux plus beaux noyers.

La taille donne à l'olivier mille formes variées; on le façononne en cône droit, renverſé, en pyramide, en buiſſon, en boule, en éventail. Là, on l'évide intérieurement pour mieux expoſer ſes rayons à l'action du ſoleil. Preſque par-tout on le mutile ſans principe & ſans règle, au gré de tous les caprices & de tous les goûts. Mais l'arbre reprend inſenſiblement ſa forme première, & toutes ces mutilations fantaſques qu'on lui fait ſubir, prouvent à l'homme qu'ici comme ailleurs, la nature finit toujours par triompher de ſes efforts.

L'Attique nourrit beaucoup de beſtiaux, parce que les trois quarts des terres ſont incultes. L'ignorance & la barbarie peuvent arrêter la fertilité qui eſt le fruit de la culture, mais jamais la fécondité que donne la nature: un bon terrein négligé produira toujours des paturages, & les paturages nourriront toujours des beſtiaux.

Un des pays les plus agréablement diverſifiés du globe, c'eſt la Grèce; elle eſt l'abrégé

de tous les climats. Les plantes qui croiſſent entre les tropiques proſpèrent dans ſes plaines & ſur ſes côteaux, & celles des régions les plus ſeptentrionales s'acclimatent ſur ſes montagnes. L'Olympe, le Pinde, le Parnaſſe, les monts ſourcilleux de l'Arcadie, nourriſſent dans leurs flancs & ſur leurs ſommets une fraîcheur éternelle, tandis que les vallées aſſiſes à leurs pieds jouiſſent d'un printemps perpétuel. Les terres qui ſe refuſent à la culture ne ſe refuſent pas à la végétation : elles produiſent d'elles-mêmes le thym, le ſerpolet, la marjolaine, toutes les plantes aromatiques. Un tel pays doit être ſingulièrement propre à nourrir du bétail; auſſi y élève-t-on des troupeaux nombreux : on y nourrit même, ſix mois de l'année, tous ceux des régions voiſines. Quand l'âpreté des hivers chaſſe les bergers Albanois de leurs montagnes, ils viennent chercher dans le beau climat de la Grèce des paturages plus abondans & plus ſubſtantiels. Ils jouiſſent du droit de parcours dans tous les terreins qui ſont en friche, & malgré la tyrannie des beys qui les rançonnent ſans pitié, leurs hivernages en général ſont peu coûteux. La Grèce

Dans la Grèce comme en Eſpagne, on fait voyager les troupeaux pour les tenir toute l'année dans une égale température; ils paſſent

La Grèce.

l'hiver dans les plaines & l'été ſur les montagnes. On a même cet avantage dans la Grèce, que les tranſmigrations y ſont moins longues & moins pénibles, parce que le pays eſt traverſé dans tous les ſens par de hautes montagnes.

On n'entaſſe pas ici les troupeaux dans des bergeries étroites, comme ſi la nature ne leur avait pas donné une fourrure capable de garantir leur corps de l'intempérie des ſaiſons. L'humidité, l'air âcre & preſque méphitique qui règnent dans ces réduits obſcurs, cauſent à ces animaux des maladies putrides & inflammatoires dont ceux de la Grèce ſont exempts.

Le parcage a un autre grand avantage, c'eſt que le grand air, les roſées, les pluies, la propreté & la lumière du ſoleil blanchiſſent, aſſoupliſſent les laines & leur donnent une qualité ſupérieure en fineſſe & en moëlleux. Nos bergers, ſourds aux conſeils de l'école de Montbard & du ſage d'Aubenton, appréhendent toujours l'extrême froidure : ce qui devrait les raſſurer, c'eſt que les troupeaux parquent tout l'hiver, au milieu des neiges & des frimats, ſur les ſommets de l'Olympe & de l'Athos.

CHAPITRE V.

Voyage d'Athènes à Sparte. — Des ruines de villes ou de monumens que l'on trouve encore dans cette route. — De l'état actuel de Sparte. — Description de la plaine où elle est située & des ruines que l'on y voit encore.

APRÈS avoir vu Athènes, mesuré & dessiné les monumens d'architecture que l'on y trouve encore, quoique l'on m'assurât qu'il restait peu de ruines à Sparte, je ne crus pas pouvoir me dispenser d'y aller, afin de comparer l'état de ces deux villes célèbres dans l'histoire & fameuses par leur rivalité. Mais comme Sparte est près de *Maina*, lieu de la Grèce habité par des brigands, je crus devoir prendre des mesures pour ma sûreté. La Grèce.

Nous partîmes d'Athènes bien armés, & ayant eu la précaution de nous munir de tout ce que nous avions jugé nécessaire pour adoucir le désagrément des mauvais gîtes que nous devions rencontrer. Nous dirigeâmes notre route vers le nord, laissant sur notre gauche le temple de Thésée. Après avoir marché une demi-heure, nous traversâmes la belle forêt

La Grèce.

d'oliviers qui entoure en partie la ville d'Athènes.

La fameuſe académie où Platon enſeignait ſa doctrine, était dans cette forêt, entre le chemin où nous étions & celui de Thèbes que nous avions ſur notre droite. On ſait que c'eſt d'elle qu'ont pris leur nom tous les lieux où l'on a depuis cultivé les ſciences & les lettres. Il n'en reſte à préſent aucun veſtige; mais la fertilité du lieu où elle était ſituée, rend vraiſemblable ce que les anciens publiaient de la beauté de cet endroit. Nous employâmes près d'une heure à traverſer cette belle forêt, & nous arrivâmes peu de temps après à la montagne de *Picro Daphné*, nom que les Grecs modernes lui ont donné parce qu'il y croit beaucoup de lauriers amers.

Cette montagne eſt ſéparée en deux parties entre leſquelles nous paſſâmes. On ne trouve ſur la montagne aucun veſtige de l'ancienne ville de *Corydalus*.

Nous découvrîmes en entrant dans la plaine d'Éleuſis deux courans d'eau qui ſe rendent à la mer. Au-delà de ces deux ruiſſeaux, nous paſſâmes le fleuve Cephiſius, nommé aujourd'hui *Nero is to Palaco Milo*. De-là juſqu'à Leſsine, on voit les débris de pluſieurs temples, & un chemin aſſez long & fort ancien:

il faiſait partie de la voie ſacrée qui conduiſait à Éleuſis. La Grèce.

La ville d'Éleuſis, aujourd'hui Lefsine, a été, comme on ſait, une des plus célèbres de la Grèce : ſes ruines l'annoncent encore. On y voit les débris de pluſieurs beaux temples de marbre, de grands aqueducs & d'autres veſtiges de ſon ancienne ſplendeur. J'examinai d'abord les reſtes du temple de Diane *Prophilea* & ceux de pluſieurs autres temples; mais je donnai toute mon attention à ce qui ſubſiſte encore de celui de Cérès.

Ce monument ſi fameux, ſi révéré de toutes les nations, qu'il fut épargné par Xerxès même, l'ennemi déclaré des dieux de la Grèce & le deſtructeur de leurs temples, ne préſente plus aucune forme, & il eſt tellement ruiné, qu'il eſt impoſſible d'en deſſiner aucune vue. Il eſt cependant facile de le reconnaître à l'étendue & a la beauté de ſes débris, dans leſquels on trouve encore de très-beaux chapiteaux doriques & ioniques.

On voyait dans le ſanctuaire du temple une belle ſtatue de Cérès en marbre blanc : elle était coloſſale; on juge encore par la grandeur de ſon buſte, qu'on trouve dans les ruines du temple, qu'elle avait plus de quinze pieds de haut. Cette déeſſe était repréſentée portant ſur

La Grèce.

ſa tête un panier, autour duquel on diſtingue encore des épis de bled que l'on ſait être ſes attributs : elle a ſur la poitrine deux eſpèces de rubans en ſautoir, & une tête de Méduſe à l'endroit où ils ſe croiſent : la draperie dont elle était vêtue m'a paru d'un très-bon goût, dans le genre de celle de la Flore du palais de Farnèſe à Rome. La face de la ſtatue eſt entièrement défigurée, mais ſa chevelure nouée avec un ruban, & qui lui deſcend ſur l'épaule gauche, eſt encore fort belle & aſſez bien conſervée.

Le temple de Cérès était un des plus anciens de la Grèce. Il ſerait inutile de répéter ici ce que tous les ſavans nous ont appris ſur cette déeſſe & ſur ſes myſtères. Il ſuffit de dire que ces myſtères, auxquels on n'admettait d'abord que les ſeuls Athéniens, devinrent ſi célèbres avec le temps, que les étrangers deſirèrent y participer. Hercule fut le premier qui y fut initié : enfin les Romains qui ſubjuguèrent les Grecs y furent admis, & bientôt après le temple de Cérès fut ouvert à tous les peuples de la terre.

Éleuſis, ſi fameuſe dans l'antiquité, ne mérite pas ſeulement aujourd'hui le nom de village. Je ne vis ſur les ruines de cette ancienne ville qu'un petit nombre de bicoques ;

mais je reconnus que la plaine qui l'environne eſt encore le lieu le plus fertile de l'Attique. C'eſt dans ce lieu qu'on croit que Cérès, ſous la figure d'une ſimple mortelle, chercha ſa fille Proſerpine, s'aſſit accablée de fatigue ſur une pierre, ſurnommée depuis *la pierre triſte*, à cauſe de la douleur dont cette déeſſe était pénétrée lorſqu'elle s'y repoſa. La Grèce.

Après avoir repris notre route & traverſé cette plaine, nous paſſâmes la montagne *Cerania* par un chemin étroit & eſcarpé qui eſt pratiqué ſur le bord de la mer, & nous arrivâmes à Mégare ſur le ſoir.

Mégare ſi floriſſante autrefois, comme on le ſait par l'hiſtoire, & comme on le reconnaît par les veſtiges de ſon enceinte; Mégare, qui diſputa ſi long-temps & avec tant de chaleur aux Athéniens l'île de Salamine, eſt réduite aujourd'hui dans l'état le plus déplorable. Si en devenant puiſſante, elle tranſforma ſes cabanes en palais, la miſère a fait ſur elle un changement contraire, & les édifices les plus ſuperbes ont repris la forme de cabanes qu'ils avaient dans leur origine; car on ne peut donner d'autre nom à des maiſons qui n'ont qu'un étage, dont les murailles ſont conſtruites de terre ſéchée au ſoleil & qui ſont couvertes de la même matière.

La Grèce. Nous quittâmes Mégare, & paſſâmes en allant à Corinthe cette montagne dont parle Diodore de Sicile, & qu'habitait le fameux brigand Sciron que Théſée fit mourir. Il obligeait tous les paſſans à lui laver les pieds ſur le bord d'un précipice; il les pouſſait enſuite & les faiſait rouler du haut en bas de la roche. Depuis cette montagne juſqu'à Corinthe, où j'arrivai à l'entrée de la nuit, je ne vis rien de remarquable.

Corinthe était avantageuſement placée dans l'iſthme qui ſépare la Morée, ou le Péloponèſe, du reſte de la Grèce. Diodore de Sicile donne quarante ſtades de largeur à cette iſthme: j'ai eſtimé cette largeur d'environ cinq milles, qui répondent au nombre de ſtades que lui donne cet auteur.

L'Acrocorinthe, ou le château de cette ville, eſt ſitué dans l'iſthme, à l'entrée de la Morée. Il eſt ſitué ſur une montagne ſi élevée & ſi forte de ſa nature, que les poëtes feignaient qu'il avait été bâti par les cyclopes; auſſi voyons-nous dans l'hiſtoire, que tous les peuples de la Grèce s'empreſſaient de faire alliance avec la république de Corinthe: elle était en effet puiſſante par ſes forces de terre & de mer. Elle pouvait empêcher les habitans du Péloponèſe de ſortir de leur pays, & interdire aux autres

peuples l'entrée de cette partie de la Grèce. Enfin ſa poſition était, comme elle eſt encore, ſi avantageuſe, que Philippe de Macédoine, qui aſpirait à ſubjuguer tous les Grecs, l'appelait la clef & les fers de la Grèce. Corinthe devint encore très-fameuſe par la facilité que les différens peuples de la Grèce avaient de ſe rendre aux jeux iſthmiques qui s'y célébraient. C'eſt à ces jeux, dont pluſieurs auteurs anciens ont décrit la magnificence, comme à ceux d'Olympie, que les divers états de la Grèce & les particuliers recevaient, par l'applaudiſſement général de toute la nation, la récompenſe des plus grandes actions.

La Grèce.

Corinthe n'était pas moins recommandable par les monumens qui l'ornaient; mais de tous ces édifices, un ſeul temple eſt échappé à la deſtruction générale : il doit peut-être cet avantage à la groſſeur & à la ſolidité de ſes colonnes. Leur proportion eſt extraordinairement courte, marque certaine de leur antiquité; elles n'ont que vingt-deux pieds & demi de haut & ſix de diamètre; l'intervalle d'une colonne à l'autre eſt d'un diamètre. L'entablement devait être d'une hauteur prodigieuſe, à en juger par l'architrave. J'ai compté à ce temple quatorze colonnes debout. Corinthe, la ſuperbe Corinthe, eſt à préſent dans un état ſi miſérable,

La Grèce.

qu'on y compte qu'environ cinq cens maiſons éparſes, & ſéparées les unes des autres par des jardins & des terres labourées. On voit encore au pied de la montagne ſur laquelle la citadelle eſt élevée, des marques de l'entrepriſe commencée par quatre empereurs romains de couper l'iſthme; projet qui parut d'une exécution ſi difficile au Grecs qu'ils en firent un proverbe, & que l'on diſait parmi eux, entreprendre de percer l'iſthme, pour dire, tenter l'impoſſible.

La vigne corinthienne ſi renommée, & dont Wheler a dit un mot dans ſon voyage du Levant, eſt un arbriſſeau qui s'élève à la hauteur de quatre à cinq pieds; cette vigne eſt par conſéquent plus baſe que la nôtre, mais elle eſt plus groſſe & plus ligneuſe: Elle pouſſe auſſi plus de racines & plus de rejettons. Ses feuilles ſont encore plus grandes, plus obtuſes, moins découpées, d'un vert plus tendre en deſſus & plus blanchâtre en deſſous. Le fruit qu'elle donne a le grain comme la groſeille. D'abord vert, puis d'un rouge vermeil, il ſe colore dans ſa maturité d'un noir purpurin. Il eſt doux au goût, piquant même comme le muſcat, quand il eſt ſec ou trop mûr; mais quand il eſt frais, il a une légère & agréable acidité. Comme il a moins de pépin & plus de jus que le raiſin ordinaire, il eſt plus re-

cherché par les amateurs qui le mangent par grappes, & l'égrenent ſous la dent. La Grèce.

Les premiers raiſins de Corinthe qui parurent à Marſeille & dans les autres grands marchés de l'Europe, y furent apportés vers le commencement du dernier ſiècle de la rade de Corinthe, & c'eſt pour cette raiſon qu'on les appelle raiſins de Corinthe. On les cultivait alors ſur les côteaux qui, du centre de l'iſthme, s'abaiſſent vers les deux mers, & qui de toutes les anciennes cultures n'ont conſervé que ces beaux bouquets de cyprès au milieu deſquels Diogène jouiſſoit du plus beau ſoleil du monde & d'un loiſir philoſophique, lorſqu'Alexandre vint l'y troubler.

Le *Corinthe* eſt-il un raiſin commun dégénéré, ou, ſi vous voulez, perfectionné par la culture, ou forme-t-il une eſpèce particulière? Ce qu'on ſait, c'eſt que ce fruit n'eſt point indigène en Morée. Aucun écrivain avant le ſeizième ſiècle n'en fait mention, & il réſulte des recherches qui ont été faites à ce ſujet tant en Grèce que dans les îles ioniennes, que le *Corinthe* eſt venu de Naxie en Morée vers l'an 1580. Il eſt vrai qu'on n'en trouve plus aujourd'hui aucun plant dans cette île de l'Archipel; mais il a également diſparu du territoire de Corinthe, quoiqu'il ſoit bien certain

qu'on l'y cultivât du temps des Vénitiens.

La Grèce.

On le cultive de nos jours dans les territoires de *Voſtitza* & de *Patras*. Il proſpère ſur tout le rivage de l'Achaie, & ſur quelques points oppoſés du rivage de l'Étolie & de la Locride. Sur celui de l'Élide on l'a vu dégénérer, & il réuſſit ſur le rivage oppoſé de Zanthe, & dans les îles d'Ithaque & de Céphalonie.

Le ſol qui convient le mieux à la vigne corinthienne eſt un terrein ſec, léger & caillouteux. Elle ne ſe plaît point dans une terre graſſe, humide & compacte; d'où il ſuit que les élémens qui doivent donner les meilleurs vignobles, ſont le caillou mêlé à une doſe ſuffiſante d'argile.

Nos vignes aiment les ſites tournés au ſud & à l'eſt; elles cherchent les côteaux plutôt que les plaines. La vigne corinthienne, au contraire, aime mieux les plaines que les côteaux; & quoiqu'elle ſe plaiſe comme la nôtre dans les abris du ſud, elle préfère à tous les ſites ceux de l'oueſt.

Elle cherche le voiſinage de la mer, & fuit les montagnes & les aſpects ſauvages. Jamais on n'a pu la faire monter ſur le mont *Cyllene*; & quoique les bords de l'Alphée ſoient charmans, comme ces bords ſe prolongent entre de hautes montagnes qui interceptent l'air ſalin

de la mer, on a attribué à cette cauſe la langueur des vignobles ſitués le long de ce fleuve. Ce qui rend cette conjecture vraiſemblable, c'eſt qu'ils réuſſiſent moins mal dans les plaines voiſines de l'ancienne Elis. La Grèce.

La culture du corinthe eſt maintenant circonſcrite dans les territoires de la Morée & des îles ioniennes; mais je crois qu'on pourrait l'introduire avec ſuccès dans d'autres contrées du midi de l'Europe. De toutes celles que j'ai parcourues, il n'en eſt point, ſelon moi, de plus propre à cette culture que les terroirs de Syracuſe & de Cadix. Là, même température & même climat qu'en Morée; même voiſinage de la mer, même terrein léger, friable & caillouteux; tout, juſqu'aux aſpects, au ton & aux couleurs de la nature, ſemble le même ſur ces rivages divers.

Un pays qui pourrait également convenir à la même culture, ſerait peut-être la Provence, ou du moins cette partie de l'eſt de la Provence qui s'étend comme par gradins au pied des montagnes Subalpines, & dont l'aſpect, vu de la mer, offre le plus magnifique amphithéâtre qui ſoit au monde. Ce canton de la France jouit du plus beau ciel & de la plus douce température. Il préſente par-tout des abris & des ſites heureux. L'olivier, le figuier

La Grèce.

& le grenadier y croiſſent comme en Morée à côté de la vigne. Les vins de la *Gaude* qu'on y recueille & qui ſont ſi ſuaves, ceux de la *Malgue* qui ſont ſi généreux, reſſemblent à ceux de l'Argolide & de la Laconie ſi renommés chez les anciens, & le Caſſis eſt préférable au *Malvoiſie*. Quand on parcourt ſucceſſivement ces deux pays, on croit n'avoir point changé de climat ni de lieux; le même parfum des orangers vous embaume à Nice comme à Corinthe; vous retrouvez les vergers de Sycione dans ceux de Graſſe, les jardins de Patras dans les jardins d'Hières, & la vallée de Tempé dans la vallée de Solliez.

Après avoir examiné le temple dont je viens de parler, je partis de cette ville & pris la route de Sparte; &, ayant marché vers le couchant l'eſpace de trois ou quatre heures, par un chemin tortueux, nous arrivâmes à une plaine aſſez fertile, dont la longueur eſt environ d'une lieue & demie: c'était-là qu'était la petite ville de Clione, dont on voit encore les ruines. Nous paſſâmes enſuite entre des gorges, par un chemin difficile & dangereux: auſſi eſt-il toujours gardé par des dervins, eſpèce de marechauſſée turque, mal payée & mal entretenue. Ces gardes ſont preſque tout nuds; ils ont un fuſil pour toute arme.

Ils

Ils préſentent aux voyageurs de l'eau pour ſe rafraîchir, & du feu pour allumer leurs pipes. On ſe fait accompagner par eux d'une garde à l'autre, moyennant quelques *paras*, petite monnaie d'argent qui vaut environ ſix de nos liards. La Grèce.

On allait à la ville & à la forêt de Némée par un chemin que nous laiſſâmes ſur notre droite. Nous entrâmes, au ſortir des gorges, dans la plaine d'Argos: elle eſt ſi grande & ſi fertile, qu'il n'eſt pas étonnant que les premières colonies, qui vinrent de l'Egypte dans la Grèce, s'y ſoient établies, & que le royaume d'Argos, qui commença après celui de Sicyone, ait bientôt ſurpaſſé ce dernier en puiſſance. La plaine d'Argos a cinq ou ſix lieues d'étendue : elle eſt arroſée de pluſieurs ruiſſeaux, & produit beaucoup de blé. Argos était ſituée à peu de diſtance de la mer. Le golfe Argolique était en face de nous, & Napoli de Romanie ſur notre gauche : cette dernière ville eſt une des plus fortes de toute la Morée; on y voit encore de belles fortifications que les Vénitiens y ont conſtruites, & ſur leſquelles je remarquai le lion de St. Marc.

Ayant repris le chemin de Sparte, nous ſuivîmes le bord de la mer, & laiſſâmes ſur

La Grèce.

notre droite le château d'Argos, le marais d'Alcyone, & la fortereſſe de Téménion. Le chemin d'Argos à Sparte eſt fort mauvais; on le fait preſque toujours ſur des côtes de montagnes bordées de précipices. Le déſagrément de cette route augmente par les mauvais gîtes que l'on y trouve. Comme je prenais la plupart de mes repas ſur l'herbe dans cette route, ainſi que le pratiquent ceux qui voyagent en Grèce; je me rencontrai à dîner dans le même lieu avec deux agas de Napoli: nous fîmes connaiſſance; ils me firent préſenter, par leurs eſclaves, du café & d'une autre liqueur que j'imaginai d'abord être du ſorbet; mais je me trompai: ces bons Turcs n'étaient pas rigoureux obſervateurs de la loi de Mahomet: la liqueur qu'ils m'offrirent, était d'aſſez bon vin, & ils acceptèrent avec plaiſir celui que je leur donnai en échange.

En continuant ma route, nous entrâmes dans la plaine de Tripoliſſa: nous y fûmes ſurpris d'une pluie très-forte, & nous nous retirâmes dans un village à l'extrémité de la plaine ſur le chemin de Sparte, où, ſans mes janiſſaires & le reſpect qu'on leur porte dans toute la Grèce, je n'aurais pu trouver de gîte.

La maiſon, ou plutôt la cabane où nous logeâmes, ſemblable à toutes celles des villa-

ges de la Grèce, formait un parallélogramme par ſon plan; elle n'avait qu'un étage: le toît qui la couvrait, repréſentait aſſez, par ſon inclinaiſon, les frontons des temples grecs; elle contenait une famille & tous les animaux qui lui appartenaient; & je fus fort ſurpris, quand nous y fûmes inſtallés, de voir des bœufs, des chevraux, des moutons, paſſer devant nous, & aller paiſiblement ſe ranger dans le lieu qui leur était deſtiné. La Grèce.

Nous repartîmes de ce lieu le lendemain au point dujour: nous paſſâmes des montagnes ſi élevées, que nous vîmes en quelques endroits les nuées au-deſſous de nous. Cette vaſte plaine, arroſée de l'Eurotas & de pluſieurs ruiſſeaux, eſt environnée de très-hautes montagnes, excepté du côté de la mer: c'était la plus belle partie du pays des Lacédémoniens.

Sparte, ſi célèbre par les lois que Lycurgue y établit, & par le courage de ſes habitans, eſt ſi ruinée à préſent, il y reſte un ſi petit nombre d'édifices, qu'il ſerait inutile de faire l'hiſtoire de ſon état ancien.

Miſitra n'eſt pas bâtie ſur les ruines de l'ancienne Sparte; elle en eſt à deux milles. En allant de Miſitra à Sparte, au-delà d'un ruiſſeau, on trouve un petit village, ou plutôt

La Grèce.

un nombre de cabanes éparſes, auxquelles les Grecs donnent le nom de magula : c'eſt-là que commencent les ruines de Sparte. Cette fameuſe ville était ſituée en partie ſur de petites hauteurs, au pied d'une montagne de la Meſſenie, qui, formant une eſpèce de courbe, vient en diminuant ſe terminer en une pointe qui regarde le ſud-quart à l'eſt. La plaine, qui eſt rétrécie par cette montagne ou colline qui la diviſe, commence à s'élargir à Sparte, où elle peut avoir une lieue & demie de large, & ſix ou ſept d'étendue du côté de la mer. Le cours général de l'Eurotas dans la plaine de Sparte, eſt au levant de cette ville.

Sparte, comme l'on ſait, n'eut point de murs, juſqu'au temps où ſes habitans dégénérèrent de la valeur de leurs ancêtres ; elle n'avait point non plus de citadelle élevée, mais cependant elle renfermait dans ſon enceinte une hauteur qui dominait ſur la ville ; c'eſt-là qu'étaient ſitués les édifices les plus remarquables, comme je le reconnus par le théâtre & par le Dromos, dont on voit encore les reſtes. Cette hauteur s'élève au-deſſus de la plaine de trente à quarante pieds ; ſa plus plus grande étendue eſt de l'eſt à l'oueſt, & peut avoir deux cent cinquante pas géométriques, ſur cent cinquante du nord au ſud.

L'enceinte de la ville renfermait auſſi quatre autres petites hauteurs; ces petites collines forment une eſpèce de chaîne du levant au couchant; l'eſpace de la ville qu'elles laiſſaient entre elles & l'Eurotas, était de ſix cents pas ordinaires : l'autre partie, qui regardait le ſud-oueſt, était beaucoup plus étendue. La Grèce.

Les monumens de Sparte ſont de deux eſpèce; les uns, comme le théâtre & le Dromos, ſont encore reconnaiſſables par leur forme; les autres, la plupart doriques & d'architecture très-médiocre, ſont ſi ruinés, qu'ils ne préſentent que des amas confus de colonnes, de chapiteaux & de corniches.

Pauſanias dit que le plus bel édifice de Sparte était le théâtre; mais il ne nous apprend pas dans quel temps ce monument fut conſtruit : on le reconnaît encore facilement à ſa forme & à ſa grandeur. Il avait deux cent cinquante pas ordinaires dans ſa plus grande ouverture; ſes gradins étaient d'un marbre blanc un peu gris; ſes murs extérieurs d'une fort belle pierre taillée en ruſtique.

Ce théâtre était conſtruit à-peu-près ſur le modèle de celui de Bacchus à Athènes. Les ſiéges des ſpectateurs ont une particularité que je n'ai remarqué dans aucun autre monument de cette eſpèce. Ils ſont creuſés en rond dans

La Grèce.

l'endroit deſtiné pour s'aſſeoir, de manière que le devant du gradin eſt un peu plus bas que le fond. Cet édifice, peu remarquable d'ailleurs par ſon architecture, l'eſt par un beau trait d'hiſtoire.

Les Lacédémoniens donnèrent dans ce théâtre une preuve éclatante de leur conſtance dans les plus grands malheurs. Quand la nouvelle de la perte de la bataille de Leuctres vint à Sparte, quoique le bruit ſe répandit que tout était perdu, les Éphores, qui donnaient alors une fête au théâtre, loin de marquer aucune émotion, firent continuer les jeux & les danſes, où chacun s'efforça de ſe diſtinguer & de gagner les prix, & enſuite ils envoyèrent la liſte des morts par toute la ville.

On voit au-devant de ce théâtre une maſſe de briques & deux parties de colonnes debout, qui ſont vraiſemblablement les reſtes du tombeau du roi Pauſanias : il était ſitué dans ce lieu. C'était là auſſi qu'était la fameuſe colonne ſur laquelle on liſait les noms de ces braves Spartiates qui ſoutinrent l'effort des Perſes aux Thermopyles. C'était encore près de ce théâtre qu'était le cénotaphe de Braſidas, fameux général des Lacédémoniens. Ce cénotaphe était de figure octogone : on en voit encore la forme.

Le Dromos était une eſpèce de ſtade où

les jeunes Spartiates s'exerçaient à la courſe. Il eſt extrêmement ruiné. On voit à l'un des côtés qui regardaient l'Eurotas, un grand nombre de piédeſtaux couverts d'inſcriptions qui nous inſtruiſirent particulièrement des noms de ceux qui avaient remporté les prix à ces jeux.

Après avoir examiné les ruines de Sparte, je tâchai de trouver la poſition de quelques autres villes fameuſes de la Laconie qui n'en étaient pas éloignées. Étant parti de la vieille Sparte dans le deſſein de trouver le lieu où était autrefois Amyclée, je ne tardai pas à y réuſſir. Sa diſtance de Sparte de vingt ſtades, marquée par Polybe & par Pauſanias, la fertilité du lieu où elle était bâtie & les beaux arbres qui l'environnaient, furent les indices qui me firent découvrir qu'elle était ſituée dans le lieu où eſt à préſent le village de *Sclabochori*. Cette ville a été ruinée avant Sparte. Du temps de Pauſanias elle n'était plus qu'un village.

Thérapné n'était pas loin d'Amyclée. Ménélas y avait un temple, & ſes habitans diſaient qu'Hélène & ce prince y étaient inhumés.

Pendant que j'étais à Miſitra, je vis dans la plaine du Plataniſte, qui eſt bordée par l'Eurotas, & à côté du pont qui y conduit,

La Grèce.

une eſpèce de foire fort agréable & une image de ces repas publics des anciens Spartiates. Le peuple s'y raſſemble ſouvent, & les uns mangent ſur l'herbe, tandis que les autres danſent & ſe divertiſſent au ſon du tambour. Ils ont une ſuperſtition fort ſingulière. Il y a dans cette plaine du Plataniſte les débris d'un monument & une colonne couchée par terre, ſur laquelle eſt une grande inſcription fort effacée. Ils portent là des graines de coton, & les frottent ſur cette colonne. Après cette opération myſtérieuſe, ils diſent qu'ils ſont aſſurés de faire une récolte abondante.

On compte dix mille ames à Miſitra. Il y a peu de Turcs & point de catholiques. Les habitans de Sparte étant obligés de l'abandonner parce que les Turcs avaient rompu ſes aqueducs, ils bâtirent Miſitra, ou la nouvelle Sparte, ſur le penchant d'une roche fort élevée. Cette ville eſt dominée par ſon château qui eſt aſſis ſur le haut du rocher, & ce château l'eſt par les montagnes de Meſſenie, montagnes d'une hauteur prodigieuſe & toutes couvertes de neige. Le principal commerce des habitans eſt en ſoie : ils recueillent auſſi du coton & de l'huile; ils les font embarquer, & le commerce alors ne ſe fait, pour ainſi dire, qu'à la pointe de l'épée, car les facteurs qui

vont à Clos se font accompagner de vingt hommes bien armés de fusils, pour n'être pas surpris par les brigands qui habitent cette côte. La Grèce.

La description que nous donnons de la Laconie, est uniquement destinée à fixer les idées du lecteur sur cette partie de la Grèce en général, & dans un tableau peint avec tant de rapidité, on n'a pu s'arrêter à des considérations particulières, relatives à l'état ancien de la capitale, où il faut maintenant descendre pour acquérir une connaissance plus approfondie des mœurs & des habitans de Lacédémone.

Cette ville située au fond de cette longue vallée qu'arrosait l'Eurotas, ne le cédait à aucune ville du Péloponèse par les charmes & les agrémens de ses environs que la nature & l'art avaient contribué à embellir. Les conducteurs publics qui guidaient les voyageurs dans ce dédale de bosquets & de jardins, n'y parlaient que d'événemens mythologiques relatifs aux aventures de Castor & de Pollux, d'Hyacinte, de Leda & sur-tout d'Hélène, dont le nom était écrit sur l'écorce de la plupart des platanes, où on lisait ces mots en langue dorique : *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène.* Des bergers ou des chasseurs avaient gravé ces inscriptions, que les mystagogues

La Grèce.

montraient enſuite comme des monumens hiſtoriques. Au reſte c'eſt préciſément en cet endroit qu'on nommait le Plataniſte, que le poète *Alcman* monta tant de fois ſa lyre ſur un ton auſſi volupteux que celui d'Anacréon, & c'eſt encore là que les filles de Sparte chantèrent ſi ſouvent ce fameux cantique que Sapho compoſa à l'âge de quinze ans, & qui commençait de la ſorte : *O virginité ! virginité ! où fuyez-vous, après m'avoir quittée ?*

Dès qu'on avait traverſé ces avenues ſi champêtres, ſi romaneſques & ſignalées par tant d'exploits, on arrivait à Lacédémone, plus étonné encore de ce que l'on y voyait, qu'étonné de ce qu'on venait d'entendre, car aucune ville de la Grèce européenne n'était ornée dans un goût ſi oriental, & la décoration des édifices publics y annonçait un faſte & une profuſion outrée. Le principal temple conſacré à Minerve y avait été entièrement conſtruit en bronze, c'eſt-à-dire, que le frontiſpice & toutes les parties apparentes, depuis le comble juſqu'à la baſe des colonnes, étaient exactement revêtues de lames de cuivre chargées de ſculpture & de bas-reliefs en forme de médaillons, qui repréſentaient les travaux d'Hercule, la naiſſance miraculeuſe de Minerve, & d'autres ſujets de cette nature, choiſis parmi

un amas de fables, qu'on nommait alors la théologie.

La Grèce.

Ce fut par une pure oſtentation de leurs richeſſes & de leur puiſſance, que les Lacédémoniens élevèrent de la ſorte un édifice qu'on aurait pu exécuter infiniment mieux en pierres, puiſque la qualité intrinſèque d'un métal ſujet à être attaqué par la rouille ou par la corroſion de l'air humide ſur un terrein ſouvent inondé par l'Eurotas, n'ajoutait rien au prix des ornemens extérieurs, ſinon l'image qui était ſans exemple dans la Grèce, où les grands artiſtes ne furent jamais tentés d'imiter un modèle qui s'éloignait ſi fort des règles ordinaires.

A ce temple de Minerve qui occupait le centre de la cité, ſuccédait le grand théâtre, dont la conſtruction avait également abſorbé des ſommes prodigieuſes, car Pauſanias aſſure qu'il était dans toutes ſes parties bâti de marbre blanc; de ſorte que par ſa magnificence extérieure, il l'emportait de beaucoup ſur le théâtre d'Athènes, ſimplement taillé dans le roc; mais il lui était bien inférieur par le mauvais choix des mimes & des drames ignobles qu'on y repréſentait, & on ne pouvait voir ſans regret une ſcène ſi ſuperbe avilie par le jeu des moindres hiſtrions.

La Grèce.

Parmi les bâtimens publics & les tribunaux dont la principale place de Lacédémone était environnée, on diſtinguait ſur-tout le *Portique des Perſes*, où la ſimplicité & la correction de la belle architecture avaient encore été ſacrifiées à de vaines idées de faſte & de grandeur; car l'entablement n'y repoſoit pas ſur des colonnes ordinaires & appropriées à un tel ordre; mais il était immédiatement ſupporté par des ſtatues coloſſales de marbre blanc, qui repréſentaient les principaux officiers de l'armée de Xerxès, pris ou tués à la bataille de Platée, tel que Mardonius, qui y paraiſſait dans l'attitude humiliante des captifs, & vêtu ſelon le coſtume aſiatique uſité parmi les ſatrapes de la Perſe ou de la Médie.

La place la mieux ornée de Lacédémone était *le Pecile*, qui ne ſe réduiſait pas, comme celui d'Athènes, à une ſimple galerie de tableaux; mais il embraſſait un grand eſpace environné de murailles décorées de ſuperbes peintures à freſque, que les Romains eurent l'étonnante induſtrie d'enlever en faiſant ſcier inſenſiblement le ciment ſur lequel elles étaient appliquées, & on les vit arriver en Italie ſans être endommagées par les ſuites d'une opération ſi violente.

C'eſt ainſi que des vainqueurs vraiment in-

ſatiables dépouillèrent la Grèce de ces ornemens même qui ne ſemblaient pouvoir lui être ravis, & qui, enterrés enſuite dans quelques palais de la campagne de Rome, furent perdus pour l'hiſtoire des arts, au point qu'on ne connaît pas même le ſujet de ces fameux tableaux exécutés à Lacédémone par des artiſtes étrangers. La Grèce.

Dès qu'on quittait le *Pecile* pour pénétrer dans les quartiers intérieurs de la cité, on rencontrait une ſuite de portiques uniquement deſtinés à y étaler différens genres de marchandiſes, & quoique Lacédémone ne fût pas une place de commerce proprement dite, à cauſe de ſon éloignement de la Méditerranée, on y vendait cependant toutes les dépouilles que les armées rapportaient à la fin de la campagne; & cet objet était de la plus grande importance chez un peuple qui encourageait le brigandage comme la première manière d'acquérir.

Les habitations des particuliers avaient à Lacédémone, ſans comparaiſon, plus de ſolidité & plus d'élévation que les maiſons d'Athènes; & voilà pourquoi le grand tremblement de terre qui renverſa Sparte en l'an 469, avant notre ère, entraîna une ſi horrible deſtruction d'hommes. On aſſure que de tous les citoyens & de tous

La Gréce.

les eſclaves qui s'y trouvaient réunis, il n'en ſurvécut à ce déſaſtre que cent cinquante, tandis que plus de vingt mille individus de tout ſexe & de tout âge furent enſevelis ſous les ruines. Si ce rapport n'eſt pas exagéré, il fournit toutes les lumières qu'on peut déſirer ſur l'état de la population de cette ville, dont l'étendue évaluée à quarante-huit ſtades, ou deux lieues de circonférence, formait un plan preſque circulaire. Après cette cataſtrophe, les architectes de Lacédémone jugèrent à propos de reconſtruire cette ville, comme on a reconſtruit de nos jours Lisbonne, c'eſt-à-dire, ſur cet emplacement même où elle venait d'être abymée.

CHAPITRE VI.

Etat actuel de Miſitra. — Détails ſur les Mainotes. — Napoli, ou l'Ancienne Argos. — Lepſina, autrefois Eleuſis. — Temple de Cérès. — Notice ſur l'Albanie. — Isles grecques.

La Grèce.

ON peut comparer toute la ſurface de la Morée ou du Péloponèſe à la figure d'un cône dont le ſommet eſt en Arcadie : de cette eſpèce de pic, il ſe détache deux chaînes de rochers qui ſe prolongent du nord au ſud juſques dans le ſein de la Méditerranée, où ils forment d'un côté le cap *Ténare*, & de l'autre le cap *Malec*. Tout ce qu'il y a d'eſpace entre ces bras & les côtes de la mer, était la Laconie proprement dite, qui depuis les confins de l'Argolide juſqu'à ceux de la Meſſenie, renfermait à-peu-près cent cinquante lieues quarrées.

Cette contrée s'offre de loin ſous l'aſpect d'un cratère ou d'un baſſin environné dans la plus grande partie de ſa circonférence, de montagnes fort élevées & revêtues d'épaiſſes forêts de ſapins ; mais dès qu'on a ſurmonté ces

La Grèce.

hauteurs, on va toujours en deſcendant juſqu'au fond d'une longue vallée, baignée par l'Eurotas. La principale parure de cette rivière ſi célèbre dans la mythologie, conſiſtait en des boſquets de myrtes & de lauriers, qui en ornaient naturellement les bords, & en une prodigieuſe quantité de cygnes qui en couvraient les eaux, qu'on pouvait à peine contenir par les digues les plus ſolides lors de la fonte des neiges, tandis qu'au cœur de l'été l'Eurotas finiſſait par n'être pas navigable pour les moindres bateaux.

La ville de Sparte ou de Lacédémone occupait la partie ſeptentrionale de cette vallée, où, dans une grande étendue, on ne découvrait que des allées de platanes, des plans d'oliviers, des jardins & des maiſons de plaiſance, qui fournirent, dit Xénophon, un immenſe butin aux troupes d'Epaminondas après la bataille de Leuctres; car ceux qui avaient ſi ſouvent pillé tous les états de la Grèce, furent alors pillés à leur tour, & punis comme ils le méritaient.

Dès qu'on partait de Lacédémone pour s'élever vers le ſud, on arrivait à Amyclée, où les habitations ſurpaſſaient toutes les autres par les charmes de leur ſituation; & ce canton était à-la-fois la terre la plus fertile de la Laconie,

conie, & le ſéjour le plus champêtre du Péloponèſe : au printemps, les champs y paraiſſaient entièrement tapiſſés de jacinthes ſauvages ; & Polybe aſſure que la beauté des arbres & la vivacité de leur verdure le diſputaient à la beauté même des fruits. Le ſeul inconvénient dont on eût à s'y plaindre, conſiſtait en un degré de chaleur preſque inſupportable, occaſionnée par la proximité du mont Taygète, qui y réfléchiſſait les rayons du ſoleil aux approches du ſolſtice d'été ; tandis qu'en hiver les ſommets de ce rocher ſont cachés ſous un lit de neiges que les navigateurs découvrent de très-loin, même au mois de mai, ſous l'apparence d'une nuée blanchâtre, qui voile à leurs yeux l'horiſon de la Morée. La Grèce.

Lacédémone eſt aujourd'hui la ville de *Miſitra*, qui contient près de quinze mille ames, dont les Turcs forment le plus petit nombre : elle eſt défendue par un château bâti ſur le haut du rocher où était la ville de Sparte. Le peu de veſtiges qui reſtent des monumens qui décoraient cette ancienne ville, ſont des colonnes briſées, des corniches, des chapitaux, épars dans la campagne. On reconnaît cependant encore la forme du théâtre & du dromos : le premier avait deux cent cinquante pas dans

La Grèce.

ſa plus grande ouverture ; en face du théâtre, ſont pluſieurs débris de colonnes & de murailles de briques qu'on dit être les reſtes du tombeau de Pauſanias : là, était auſſi la colonne où l'on avait gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défenſe des Thermopyles : on nous fit voir cette colonne dans une égliſe de la ville où elle a été tranſportée depuis. Le dromos était un cirque où la jeuneſſe s'exerçait à la courſe & à manier les chevaux : c'était peut-être là auſſi que les jeunes filles danſaient nues, & s'exerçaient à la lutte en préſence des jeunes garçons.

Dès qu'on a traverſé les bois du côté de l'orient, on découvre dans le lointain le ſommet de deux rochers eſcarpés que les anciens habitans de cette côte nommaient les *Thyrides :* ils s'élèvent ſous la forme d'un immenſe obéliſque ſur le promontoire de Ténare, dont toute la bâſe eſt excavée par l'action des feux ſouterrains ; & le marbre noir qu'on y apperçoit, appartient réellement à la claſſe des layes. C'eſt à l'entrée même de ces cavernes, noircies par la fumée des anciens volcans, que les mythologiſtes plaçaient non-ſeulement les portes de l'enfer poétique, mais encore le trône des vents, la route des orages, & l'étable

des chevaux de Neptune, dont le temple, creusé dans le roc en figure de grotte, était environné d'une forêt de sapins dont l'obscurité augmentait l'horreur de ce payſage, où l'on n'entend d'autre bruit que le mugiſſement des flots de la Méditerranée, qui s'y élèvent en écumant contre les écueils du Ténare, ſouvent couvert de fragmens de navires que la tempête vient y briſer. Aucun endroit connu de l'ancienne Grèce ne réuniſſait en un ſi petit eſpace tant de lugubres images; mais rien n'attriſte tant l'œil du voyageur que les ruines qu'il rencontre à l'embouchure de l'Eurotas, & qui ſont les débris de la malheureuſe Hélos, dont les habitans furent réduits à un état d'eſclavage d'autant plus oppreſſif, qu'on y avait combiné la ſervitude de la glèbe avec le ſervice militaire, auquel on ne condamne pas même les nègres; tandis que les Hilotes étaient toujours placés à la tête des bataillons ſpartiates, de façon que tous les traits & toute la fureur de l'ennemi tombaient ſur eux. La Grèce.

C'eſt dans ces contrées qu'habitent les Mainotes modernes, dont on a beaucoup parlé en Europe, ſans jamais les connaître. Cette nation peu nombreuſe, qui a été pendant pluſieurs ſiècles répandue ſur la plage occidentale de la Laconie, ne deſcend point, comme

La Grèce.

on l'a cru, des anciens Spartiates, mais elle tire au contraire ſon origine d'un peuple qui était ennemi de Lacédémone, c'eſt-à-dire, les Laconiens ſouſtraits au joug tyrannique de leur métropole, qui les traitait en eſclaves.

Le chef-lieu ou la capitale des Mainotes du nord a été en tout temps la petite ville d'*Œtylos*. Comme la langue grecque s'eſt prodigieuſement altérée dans la bouche des Mainotes, ils ont corrompu le nom d'*Œtylos* & ſubſtitué celui de *Vitulo*, où réſidait ci-devant leur évêque, avec une troupe de caloyers de l'ordre de St. Baſile, qui étaient des bandits auſſi dangereux que le reſte de la nation. Souvent ils allaient eux-mêmes commander des expéditions de voleurs & détrouſſer les marchands de la Meſſenie & les Turcs de *Coron*. Quand toute une ſemaine s'était écoulée ſans qu'on eût pu faire la moindre capture, les habitans de *Vitulo* prenaient le deuil, & ſe plaignaient amèrement de la providence qui ſemblait les oublier.

Dans ce coin de la Morée, on ne ſe contentait pas d'enlever tout ce qu'on pouvait trouver par terre, mais on y volait encore horriblement par mer. Enfin la côte de Maina était ſi redoutée des navigateurs, qu'ils n'oſaient y toucher, même pour faire de l'eau

durant la plus grande détreſſe des équipages.

La Grèce.

Pour entrer maintenant dans quelques détails géographiques touchant l'état intérieur de cette petite contrée habitée par de ſi grands brigands, il faut ſe figurer une plage étendue de cinq à ſix lieues ſur les bords de la Méditerranée, depuis le pied du mont Taygète juſqu'aux rochers du cap Ténare, qu'on nomme aujourd'hui le cap Matapan : ce terrein eſt de ſa nature fort aride, & on n'y trouve que quelques vallées propres à la culture de l'orge, des mûriers, des chênes verts, & des oliviers d'une qualité très-inférieure à ceux de l'Attique.

Les habitans de cette côte ont été depuis long-temps diviſés en deux races très-diſtinctes : ceux qui occupaient la partie ſeptentrionale aux environs de la bourgade de *Vitulo*, avaient la réputation d'être moins cruels & moins atroces que les Mainotes du ſud, qu'on eſt dans l'uſage de nommer les *caco-vougnis*, ou les ſcélérats de la montagne : expoſés preſque nuds aux ardeurs du ſoleil & aux intempéries de la ſaiſon, ils ſont fort baſanés, & la férocité paraît peinte dans tous les traits de leur phyſionomie ſauvage.

C'eſt leur coutume de porter ſans ceſſe des

armes, & de maſſacrer impitoyablement ceux qui, après avoir fait naufrage dans le golfe laconique, viennent aborder à la nage au cap Ténare : enſuite ces cadavres dépouillés reſtent ſans ſépulture ſur ce triſte rivage, où tous les objets qu'on y découvre, inſpirent une profonde horreur ; les habitations n'y conſiſtent qu'en de chétives cabanes, dont la plupart ſont diſperſées autour des ruines d'une ancienne ville, où depuis les Ottomans conſtruiſirent une fortereſſe qu'ils nommaient en leur langue *Turcogli Olimionas*, pendant que les Grecs modernes, auſſi ignorans en géographie que les Ottomans mêmes, l'appelaient *Maina*, dont le nom s'eſt depuis étendu à toute cette côte.

La Grèce.

Dans des mémoires relatifs à la famille impériale des Comnènes, on trouve que, vers l'an 1474, il parut chez les Mainotes un aventurier qui ſe diſait fils de David, dernier empereur de Trébizonde, de la race des Comnènes. L'anonyme, qui a rédigé l'hiſtoire de cette fatale dynaſtie, ne doute pas que cet aventurier, nommé Nicéphore, ne fut réellement tout ce qu'il prétendait être. Quoi qu'il en ſoit, ce Nicéphore eut l'art d'entraîner dans ſes intérêts l'évêque de *Vitulo*, & ſe fit reconnaître par lui pour un prince iſſu de la

famille impériale des Comnènes. Il prit en conſéquence le titre de *Protogéronte*, comme qui dirait premier oullard, ou premier ſénateur de la côte de *Maina*, où ſes deſcendans régnèrent depuis preſque depotiquement. Enfin il n'y avait aucune apparence de liberté dans cette forme de gouvernement, où les protogérontes d'un côté, & le clergé de l'autre, opprimaient une nation qui prétendait être indépendante. La Grèce.

Les ſultans de Conſtantinople n'avaient jamais fait aucune attention ſérieuſe à cette prétendue indépendance des montagnards de *Maina ;* & dans tous les grands empires de l'Aſie, on trouve des peuplades preſque ſauvages qui vivent de rapine & n'obéiſſent à perſonne, comme les arabes bédouins de la Turquie, les curdes & les dolomites de la Perſe, les mi-aoſſes de la Chine, les bils du Mogol, les mardicores du royaume de Guzurate, & enfin on connaît plus de cinquante races d'hommes ſemblables, dont quelques-unes, quoiqu'enclavées dans des contrées policées, ſont encore antropophages ; on a même prétendu qu'en 1782, les zigeuners ſe nourriſſaient de chair humaine à l'inſu de la cour de Vienne, au milieu de la Hongrie, où ils ſont venus s'établir après avoir émigré d'un

La Grèce.

canton de l'Indouſtan, où ils formaient, ſelon toutes les apparences, une tribu ou une horde de mardaores, dont M. d'Anville a beaucoup parlé dans ſes mémoires géographiques de l'Inde, ſans jamais pouvoir découvrir l'origine d'une nation ſemblable.

Il eſt auſſi vraiſemblable que les Mainotes de la Morée ont auſſi, dans les accès de leur rage, dévoré pluſieurs mahométans de la Morée; & en général, ils commettaient tant de maſſacres & tant d'excès ſur les confins de la Meſſenie, & incommodaient ſi cruellement les habitans de Coron & de Modon, que les gouverneurs de ces places vinrent en 1676 pour les châtier; mais au lieu de faire quelque réſiſtance contre les Turcs, les Mainotes du nord eurent la lâcheté d'abandonner leur pays & de ſe ſauver au nombre de quatre mille ſur ſix grands vaiſſeaux, dont ils perdirent quelques-uns, même avant d'être arrivés à la hauteur de Corfou.

Le reſte de cette flotille, après avoir été jeté au gré des vagues ſur toute la Méditerranée, vint enfin débarquer ce peuple fugitif à Paomia en Corſe, où l'on en forma une eſpèce de colonie dont il ſubſiſte encore des veſtiges très-ſenſibles de nos jours. Parmi ces émigrans transplantés en Corſe, on comptait un certain

Stephanopoulo, ſoi-diſant protogéronte, ou prince des Mainotes; enſuite un certain Parthenius, ſoi-diſant évêque de Vitulo en Laconie, & enfin un grand nombre de caloyers qui eurent bientôt de vifs démêlés avec la cour de Rome, dont ils ne voulaient pas payer les bulles & les brefs au prix qu'y fixait la daterie, qui ne fait crédit ni aux Grecs ni aux Latins. La Grèce.

Cette déſertion des chefs & de tout le clergé de la côte ſeptentrionale de *Maina*, jeta les *cacovougnis* ou les habitans du ſud dans une grande conſternation, & ils gagnèrent en toute hâte les ſommets les plus eſcarpés de ces rochers qu'on nommait jadis les *Thyrides*, au-deſſus du cap Matapan : là ils délibérèrent ſur ce qu'il convenait de faire dans une poſition ſi alarmante, & il fut décidé que ces prétendus princes, qui ſe diſaient iſſus de la famille impériale des Comnènes, s'étant rendus coupables de haute trahiſon en abandonnant le pays au lieu de le défendre, la dignité de protogéronte ſerait ſupprimée à jamais; enſuite on diviſa la contrée en quatre capitaineries héréditaires, & qui, à l'extinction des branches maſculines, pourraient paſſer aux femmes. En effet, vers l'an 1764, on y vit paraître une veuve, nommée *Déméria*, qui

La Grèce.

ſe mettait ſouvent à la tête d'une troupe de brigands pour aller voler ſur le grand chemin qui conduit du Modon à Miſitra ; & les chevaliers de Malte, qui venaient de temps en temps ſe divertir en Laconie, ne manquèrent pas de dire que cette Démétria était une héroïne qui faiſait plus de priſes par terre qu'eux ſur la Méditerranée.

Cependant les Mainotes, affaiblis par la fuite des émigrans retirés en Corſe, & plongés dans des guerres civiles, occaſionnées par la création des capitaineries, concevaient bien qu'une ſituation ſi précaire ne pouvait être de longue durée, & ils s'adreſſèrent à différens ſouverains de l'Europe pour en obtenir ce qu'on appelait des ſecours contre les Turcs.

Toutes ces ſuppliques reſtèrent ſans effet, ſi l'on en excepte celle qu'ils firent parvenir à la cour de Pétersbourg, qui, étant alors en guerre avec les Turcs, crut pouvoir profiter d'une circonſtance ſemblable pour envoyer une flotte dans le golfe de Meſſenie, & y tenter une diverſion que les Mainotes promettaient de ſoutenir de toutes leurs forces; mais bientôt les Moſcovites eurent lieu de ſe repentir d'avoir contracté des liaiſons avec le peuple le plus perfide du monde, & qui ſe ſignala par une action vraiment atroce à la

prise de Misitra. Cette ville se rendit, comme on sait, aux armes de la Russie en 1770, suivant une capitulation signée de part & d'autre, & qui assurait la vie des habitans; mais les Mainotes dirent qu'ils ne se mettaient pas en peine d'une formalité semblable, & au moment où personne ne s'y attendait, ils allèrent égorger tant de femmes & d'enfans, que le sang coulait dans toutes les maisons, qu'ils finirent par piller. Après ce forfait inoui, ils eurent la lâcheté d'abandonner les Russes qu'ils avaient eux-mêmes appelé à leur secours du fond du nord au centre de la Grèce. En une seule nuit, tous les prétendus guerriers de Maina désertèrent jusqu'au dernier homme, ce qui entraîna la levée du siége de Coron, & fit manquer cette expédition au point qu'il fallut évacuer la Morée avec une précipitation qui ne différait guères d'une fuite. Tel fut le dernier exploit par lequel les *cacovougnis*, ou les scélérats de la montagne, terminèrent leur carrière; & depuis les Turcs les ont mis à-peu-près sur le même pied où sont les autres tributaires du Sangiacar de Misitra.

Voilà à quoi se réduit dans la réalité toute l'histoire d'un peuple de brigands auxquels on peut appliquer le trait énergique par lequel Maxime de Tyr a dépeint le génie des habi-

La Grèce.

tans de l'ancienne Etolie : les Athéniens, dit-il, excellent dans l'éloquence, les Thébains dans le jeu de la flûte, & les Etoliens dans l'art de voler ſur les grands chemins.

Nous partîmes de Miſitra pour aller à Napoli, qu'on nous dit être l'ancienne Argos. Je vis, chemin faiſant, la petite plaine où combattirent les trois cents Spartiates, commandés par Léonidas. En arrivant à Napoli par la route de Sparte, on voit à droite une élévation couverte de ruines : ce ſont les anciens reſtes d'Argos, capitale des états d'Agamemnon. Nous pourſuivîmes notre route vers Mycènes, qui eut pour ſon fondateur Perſée, le libérateur d'Andromède : on l'appèle aujourd'hui *Agios Adrianos*. Entre cette ville & Argos, était la ville & la forêt de Némée, où Hercule tua un lion furieux. Les Argiens allaient tous les ans célébrer des jeux & des combats appelés *néméens*, en l'honneur de ce héros. La nouvelle ville qui remplace l'ancienne, n'a rien qui ſoit capable d'attirer les curieux : je ne fus guères plus content de Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de la Grèce & la capitale de l'Achaïe, n'eſt plus qu'un gros village ſitué entre la mer Ionique & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avait

environ onze milles de circuit; les Romains la ſaccagèrent & la réduiſirent en cendres: grand nombre de ſtatues d'or, d'argent, d'airain, furent fondues dans l'embrâſement: ces différens métaux, mêlés enſemble, formèrent une eſpèce de cuivre très-précieux, qu'on appela depuis métal de Corinthe, des tas de maiſons, conſtruites ſans proportion, ont pris la place des édifices ſomptueux qui embelliſſaient cette ville ſuperbe. Les habitans, au nombre de quatorze à quinze cents, ont preſque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citroniers: ils tirent un gros revenu de leur territoire, qui produit de l'orge, du froment, des olives & du vin. Nous vîmes ſur une éminence une douzaine de colonnes, qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple: la citadelle eſt à une petite lieue de la ville; elle eſt ſituée ſur un rocher élevé, d'où l'on a la plus belle vue du monde. La fontaine de *Pyrène* eſt vers l'endroit le plus haut du rocher; ſes eaux ſont claires & abondantes; on dit que le cheval Pégaſe ſe rafraîchiſſait ſur ſes bords, lorſqu'il fut pris par Bellérophon, qui s'en ſervit pour combattre la Chimère. Le village de *Sicyon*, à trois lieues de Corinthe, ne produit plus cet excellent raiſin que les Latins avaient en ſi grande eſtime;

La Grèce.

La Grèce. c'eſt un miſérable hameau où l'on recueille encore quelques olives.

Nous paſſâmes, en allant à Mégare, par un chemin étroit, qui a, d'un côté, les monts Sicyoniens, de l'autre, un précipice profond que la mer couvre de ſes eaux. Ce paſſage eſt le lieu où ſe tenait le fameux brigand Scyron, qui fut tué par Théſée. Mégare, qui ſe vante d'avoir eu pour fondateur un fils d'Apollon, n'eſt pas en meilleur état que Corinthe: elle a du moins cet avantage qu'elle n'a pas changé de nom, comme la plupart des autres villes; & le célèbre Euclides, qui y prit naiſſance, ſuffirait ſeul pour l'immortaliſer. Je ne vis rien dans les ruines qui piquât ma curioſité, quoique cette ville fût autrefois une des plus floriſſantes de la Grèce.

On compte quatorze milles de Mégare à *Lepſina*, autrefois Eleuſis: c'eſt dans cette ville, ſelon la fable, qu'aborda la déeſſe Cérès, lorſqu'elle cherchait ſa fille Proſerpine que Pluton lui avait enlevée. Le prince qui y régnait lui fit un accueil favorable; & la déeſſe, par reconnaiſſance, facilita les couches de ſa femme, & ſervit elle-même de nourrice à l'enfant nommé Triptolême. Lorſqu'il fut devenu grand, elle lui enſeigna l'art d'enſemencer les terres, & lui aida à perfec-

tionner l'agriculture. Les Eleuſiens élevèrent un temple magnifique à Cérès, & inſtituèrent en ſon honneur des fêtes appelées Theſmophores, où de jeunes vierges portaient ſur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis. Il n'y a plus d'habitans à Lepſina ; la crainte des corſaires les a fait déſerter : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre dont la campagne eſt couverte ; l'endroit où il y en a un plus grand nombre & des plus curieuſes, eſt l'emplacement du temple de Cérès ; les friſes, les corniches de marbre, ſont entaſſées les unes ſur les autres ; l'ordre dorique eſt confondu avec l'ordre ionique ; des bras, des jambes de ſtatues, ſont mêlés avec des chapiteaux & des bâſes de colonnes. Je remarquai un buſte de marbre blanc qui faiſait probablement partie de la ſtatue de la déeſſe : elle portait ſur la tête un panier, autour duquel ſont gravés pluſieurs épis de blé ; le viſage eſt entièrement défiguré ; une longue chevelure, attachée avec un ruban, couvre l'épaule gauche ; on diſtingue ſur la poitrine une tête de Méduſe entre deux rubans : le tout eſt parfaitement bien travaillé, & digne du fameux Praxitèle, qu'on croit en être l'auteur. La Grèce.

Il eſt difficile à un voyageur de pénétrer

La Grèce.

dans l'Albanie, qui forme les limites de la Grèce du côté de l'oueſt : c'eſt une province de la Turquie européenne ſur le golfe de Veniſe, bornée au ſud par la Livadie, à l'eſt par la Theſſalie & la Macédoine, au nord par la Boſnie & la Dalmatie ; c'eſt un pays conſidérable : ſa population paſſerait avec raiſon pour un prodige, ſi chaque mère n'y était pas dans l'uſage d'allaiter ſes enfans. Il y a d'excellens vins. Les Albanois ſont grands, forts, très-courageux, infatigables, bons cavaliers & grands voleurs. Les Turcs en ont tiré de grands ſervices contre les Grecs révoltés, pendant la guerre qu'ils ont eu à ſoutenir contre la Ruſſie, & qui a été terminée en 1774. Pendant les cinq années qui ont ſuivi, ils ont également tué, pillé les mahométans & les Grecs ; & il a fallu envoyer une armée pour arrêter leurs déprédations dans ce malheureux pays. Ils deſcendent des anciens Scythes. Amurath ſecond conquit cette province ſur les Grecs. Le fameux Scanderberg s'y maintint contre les Turcs ; mais après ſa mort, qui arriva le 17 janvier 1467, ſes enfans en furent chaſſés : Durazzo en eſt la capitale.

Cinq pachas font peſer ſur ces malheureux habitans un ſceptre de fer : ces pachas font continuellement la guerre entre eux ou contre le

le grand-ſeigneur; et par conſéquent le peuple a toujours les armes à la main. La Grèce.

Dans la partie de l'Albanie ſoumiſe aux Vénitiens, le gouverneur ne le cède point en injuſtice, en cruauté, à celui de la Porte: ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache par les tortures. Un malheureux habitant de *Prévéſa* avait un champ au milieu des ruines de l'antique *Nicopolis*: en le labourant, il découvrit un vieux pot de terre qui renfermait pluſieurs pièces d'or & d'argent, une couronne d'or & une pomme d'or d'un bâton: plus loin il trouve un petit cheval de bronze doré: il cache le cheval, la couronne, la pomme; il les montre à ſa femme, & lui fait part de ſa découverte. Celle-ci la communique à ſa voiſine; & bientôt la nouvelle, volant de bouche en bouche, parvint aux oreilles du commandant de la fortereſſe. Il fait arrêter l'homme & la femme: on les interroge; ils s'obſtinent à garder le ſecret. L'homme eſt mis à la torture; forcé par la douleur, il découvre le lieu du dépôt. Le commandant s'empare de tout; le cultivateur & ſon épouſe diſparaiſſent.

L'Albanie ſe diviſe en deux parties: l'une, limitrophe de la Dalmatie, eſt habitée par des Turcs & des chrétiens catholiques. Ces

La Grèce.

derniers ſont la force du pacha de Scutari; mais, opprimés, ſous un joug qui leur devient de jour en jour plus inſupportable, ils ſont prêts à s'unir à la première puiſſance chrétienne qui ſe préſentera pour faire la conquête de ce pays.

Les habitans des bouches de Cataro ſont au nombre de dix mille hommes en état de porter les armes. On compte parmi ceux qui habitent le *Monte-Negro*, environ vingt-cinq mille hommes, tous indépendans, ennemis mortels du nom turc : les uns & les autres ſuivent le rit grec. Ces peuples aguerris occupent la frontière de la Dalmatie, depuis la mer juſqu'à la montagne. Ces derniers ſont toujours diſpoſés à chagriner les Turcs dans cette partie, quand ceux-ci ont la guerre avec quelque puiſſance.

L'autre partie de l'Albanie commence à la *Vallona ;* diſtante de cent milles de la frontière de la Dalmatie, & s'étend juſqu'à l'iſthme de la Morée. Toute cette étendue de pays, dont la longueur eſt environ de deux cent milles, eſt pareillement habitée par des Turcs & des Grecs : ces derniers forment au moins les ſix ſeptièmes de la population.

La *Chimara* compte ſous ſa juriſdiction dix-

neuf villages, peuplés d'environ dix mille hommes en état de porter les armes, tous Grecs & indépendans depuis trois cents ans. Ils ont été cependant obligés de céder aux forces du pacha de Janina, ville capitale où il fait ſa réſidence, & qui contient trente mille habitans, dont deux tiers ſont Grecs. On compte ſous ſa juriſdiction trois cents villages, tous habités par des Grecs, au nombre de cent mille hommes capables de ſervir. La Grèce.

Je ne dirai que peu de choſe des Albanois du *Paramathcan ;* leur ville eſt ſituée à douze lieues de *Janina :* ils poſſèdent un territoire de douze lieues de circonférence, & peuvent mettre en campagne vingt mille hommes. Leur pays eſt ſi montagneux, ſi inacceſſible, que jamais les Turcs n'ont pu parvenir à s'en emparer. Comment devinrent-ils mahométans ? C'eſt ce qu'ils ne peuvent déterminer eux-mêmes. Quelques-uns prétendent que, lorſque les Turcs ſe répandirent pour la première fois dans le pays, ils firent la paix avec eux, & conſervèrent leur indépendance, à condition qu'ils embraſſeraient la religion mahométane. Ils parlent grec, & ne connaiſſent point d'autre langue. Les Turcs & les autres Albanois ſont à leurs yeux des peuples effé-

La Grèce.

minés, & ils leur vouent le plus profond mépris. Il n'y a pas dans ce pays de gouvernement régulier : chaque famille ou réunion d'alliés (*Clan*) adminiſtre la juſtice dans ſon ſein ; & les Clans les plus nombreux ſont ceux qui ont le plus d'influence dans le pays, pour tout ce qui concerne les affaires publiques : ils prennent bien garde de ne pas tuer un individu d'un autre Clan, parce que ſes parens vengent ſa mort ; & quand une fois il a été verſé du ſang, les maſſacres ſe ſuccèdent juſqu'à l'extinction totale de l'un ou de l'autre Clan. Leur habitude lorſqu'ils ſortent de chez eux, eſt de porter leur fuſil ; ils ne reſtent pas même dans leurs maiſons, ſans avoir à leur ceinture une paire de piſtolets, & la nuit ils mettent ces mêmes piſtolets ſous leur oreiller, & leur fuſil à côté du lit. On uſe des mêmes précautions dans toutes ces contrées, excepté dans la ville de *Janina*. Il y a cependant parmi les Paramathians un nombre conſidérable de chrétiens grecs, qui vivent de la même manière qu'eux : ceux qui ſont mahométans connaiſſent peu leur religion, & n'y ſont que faiblement attachés : leurs femmes ne ſont pas voilées ; ils boivent du vin & ſe marient avec les chrétiens. Il eſt vrai qu'ils s'abſtiennent de la chair de porc ; mais ſi le mari & la femme

ſont de religions différentes, ils ne ſe font aucun ſcrupule de faire cuire dans le même vaſe un morceau de porc & un morceau de mouton. La Grèce.

Tous les étrangers turcs, européens, grecs ou autres, à qui il arrive de paſſer par leur territoire, ou dont ils peuvent ſe ſaiſir, ſont conduits au marché & vendus publiquement.

Un étranger peut voyager en ſûreté dans ces montagnes, & y être fort bien traité par les habitans, ſi, avant d'y entrer, il a eu la précaution de ſe mettre ſous la protection d'un Paramathian, qui lui donne toute ſûreté pour ſon retour.

La langue albanoiſe eſt un mélange de l'eſclavon, du turc & du grec, joint à quelques mots de français gothique : ce patois eſt parfaitement inintelligible, même pour ceux qui parlent les langues que nous venons de citer.

Les îles grecques de la mer Ionière, & ſituées le long des côtes de l'Albanie, ſont au nombre de huit : Corfou, Paxo, Ste. Maure, Ithaque, Céphalonie, Zante, Cérigo & Cérigoto.

L'île de Corfou, ſituée au quarantième

La Grèce.

degré de longitude, & au trente-ſeptième & demi de latitude, eſt peu éloignée du golfe Adriatique, & n'eſt qu'à trois milles de l'Albanie : elle a de circuit cent milles, & compte ſoixante mille habitans. Elle a un port grand & ſûr, gardé par deux forts imprenables, appelés l'un le vieux, l'autre le neuf; la ville eſt au milieu de ces fortereſſes. L'ancienne Corcyre fait une partie de ſes faubourgs : c'eſt la patrie de Pierre Arcadius.

Cette île était autrefois célèbre par les beaux jardins du roi Alcinoüs : la partie méridionale eſt ſtérile, montueuſe, & n'a pas de bonne eau; mais la côte ſeptentrionale eſt très-fertile, ſur-tout en blé; les ſalines ſont d'un grand produit; l'huile eſt la principale production de cette île; on y recueille très-peu de vin. Elle tire toutes ſes denrées de la terre ferme de l'Albanie; l'air y eſt excellent: les hommes y ſont ſains & d'une bonne conſtitution. Cette île a long-temps appartenu aux rois de Naples; mais au treizième ſiècle, ſes habitans ſe ſoumirent aux Vénitiens, qui en étaient reſtés maîtres depuis cette époque. Comme c'était une place de grande importance, ils entretenaient toujours dans le port une flotte compoſée de galères & de quelques vaiſſeaux. Toutes les autres îles de leur dé-

pendance étaient ſoumiſes au gouverneur de Corfou. La Grèce.

Paxo eſt éloignée de Corfou, vers le midi, de ſix milles, & de trente du port : elle a vingt-cinq milles de circonférence ; ſon territoire eſt très-fertile en huile, qui fait toute ſa production ; ſon port eſt bon pour les bâtimens marchands ; les hommes y ſont robuſtes & l'air très-ſain : ſa population eſt de vingt mille ames.

Ste. Maure eſt éloignée de Corfou de ſoixante-dix milles : elle était autrefois, dit-on, une preſqu'île ; mais les Carthaginois, & ſelon quelques écrivains, les Corinthiens la détachèrent de la terre ferme. Il y a aujourd'hui entre l'île & le continent un canal de 500 pas de largeur ; ſon terrein eſt très-fertile : il produit beaucoup d'huile, du grain & du vin ; mais les ſalines qui s'y trouvent, en rendent l'air mal ſain : ſon port eſt ſûr pour les bâtimens marchands ; on y compte trente mille habitans ; ils ſont grecs & ont leur évêque particulier.

Ste. Maure eſt le nom de la capitale : elle contient ſix à huit mille habitans ; elle eſt défendue par une bonne citadelle, dont les murs ſont très-élevés & forment une enceinte circulaire ; elle eſt d'ailleurs environnée d'eau, &

La Grèce.

ne peut être attaquée ni par mer ni par terre: devant la fortereſſe, ſont ſituées, dans des marais, deux îles bien cultivées, qui ſervent de faubourgs: toutes les petites îles qui ſont entre celle de Ste. Maure & le continent, communiquent entr'elles par des ponts.

Ithaque eſt à quatre milles de Ste. Maure; elle n'en a que six de circonférence : ses productions conſiſtent en grains et un peu d'huile; l'air y eſt excellent; les hommes y ſont bien conſtitués et de bonnes mœurs; ſa population eſt de cinq mille habitans.

Céphalonie eſt à un mille d'Ithaque; elle a cent cinquante milles de circonférence, & compte quatre-vingt mille habitans: ſes productions conſiſtent en raiſins ſecs, en huile; mais ſa grande reſſource eſt la navigation, puiſqu'elle met en mer cent cinquante bâtimens, dont cinquante portent chacun depuis dix juſqu'à vingt-quatre canons. La principale ville eſt Céphalonie, qui n'a rien de remarquable que les ravages qu'y fit le tremblement de terre en 1766.

Zante eſt à quarante milles de Céphalonie; elle en a ſoixante de circuit, & contient quarante mille hommes. Elle fait un grand trafic en groſeilles, raiſins ſecs, figues, vins; la citadelle eſt bâtie ſur le ſommet d'une grande

colline fortifiée par la nature, mais à préſent c'eſt un monceau de ruines ; elle eſt ſujette aux tremblemens de terrre : cette île n'a qu'un port dans la ville, qui porte le même nom, pour les grands bâtimens ; elle en a deux pour les petits. L'air y eſt ſain, le peuple laborieux. Ce n'eſt qu'à l'infatigable induſtrie des cultivateurs que cette île doit ſa richeſſe. La Grèce.

Cérigo eſt à deux cents milles de Zante ; elle en a ſoixante-dix de circonférence. Elle ne compte que cinq mille cinq cents habitans. Ce défaut de population paraît provenir de deux cauſes : l'une eſt la ſtérilité de quelques parties de l'île qui ſont pierreuſes ; l'autre eſt l'émigration des habitans, occaſionnée par la crainte qu'inſpirent les corſaires barbareſques, maltais, turcs & autres brigands. Le port d'Aulemona, ſûr pour toute eſpèce de bâtiment, était devenu, du temps des Vénitiens, le refuge des pirates. Ce port eſt ſitué du côté du levant de l'île ; vers le midi eſt la ville de Capſagli, & un port de même nom, peu ſûr, même pour les petits bâtimens. Son territoire, quoiqu'en grande partie ſtérile, eſt fertile en certains endroits, & produit du grain, du vin & autres fruits.

Cérigoto eſt ſituée entre l'île de Cérigo &

celle de Candie : elle eſt [illegible] par dix-ſept
La Grèce. familles de Sfaciotes, peuple qui habite certaines montagnes de Candie : elle en eſt dépendante & ennemie naturelle du Turc, comme ſont les Mainotes dans la Morée.

CHAPITRE VII.

Etendue, population, diviſion territoriale, gouvernement, commerce, productions & exportations de la Grèce.

La Grèce.

LA ſurface de la Grèce eſt de 6150 lieues quarrées. La Macédoine en a 2000; l'Épire, depuis le *Drolo* juſqu'au golfe de l'Arta, 1700, & la Grèce méridionale 2450.

La Macédoine a 700000 ames; ce qui fait 370 individus par lieue quarrée. Le pays de Zangora donne le maximum de la population de la Grèce; la Morée & l'Épire donnent le minimum. Dans le pays de Zangora on compte 613 par lieue quarrée, & on n'en compte que 300 dans la Morée. La Theſſalie a 500000 ames, & l'Épire qui a le double d'étendue n'en a que 400000. L'Étolie, la Phocide, la Béotie ont à peine 200000 ames, & l'Attique, d'après les évaluations les plus juſtes, ne va pas à 20000. La Morée qui a 1000 lieues quarrées de ſurface, à moins de 500000 habitans; en ſomme la population de la Grèce ne peut pas être évaluée au-delà de 1920000 ames. Six de nos bons

La Grèce.

départemens valent mieux aujourd'hui que ce pays ſi vanté.

La Macédoine, la Theſſalie, la partie orientale de la Phocide & la Béotie, ſont des pays fertiles. Le terrein de l'Attique eſt léger; il n'eſt propre qu'à la culture de l'orge & de l'olivier. La Morée au contraire eſt ſuſceptible de toutes les cultures : ſes vallées produiſent du froment, & ſes montagnes abondent en paturages. L'Épire qui eſt par-tout hériſſée de montagnes, eſt la contrée la plus ſtérile.

Les produits agricoles de la ſeule Macédoine, valent mieux que tous ceux du reſte de la Grèce; quant aux produits induſtriels, il ſont mieux diviſés. La province la plus induſtrieuſe eſt la Theſſalie, puis la Macédoine, l'Épire, la Morée, l'Attique, enfin une partie de la Béotie, connue ſous le nom de pays de Livadie. Le reſte de la Béotie, la Phocide, la Loiride, l'Étolie, n'ont aucun genre d'induſtrie.

La Grèce a quatre grands pachaliks, qui ſont ceux de Tripolitza, d'Egrippo ou de Nègrepont, de Janina & de Salonique. Le pachalik de Tripolitza comprend toute la Morée; celui d'Egrippo s'étend ſur toute l'île de ce nom, ſur la Béotie & ſur la partie orientale de la Phocide. Naupacte ou le Pante a un petit pacha particulier; Athènes & Livadie ſont gouver-

nés par des vaiwodes; Lariſſe eſt régie par un Mouſſelin, & le pays de Zagora, qui eſt l'ancienne Magnéſie, par ſes propres primats. La Grèce.

Le pacha de Janina commande dans toute l'Épire, & celui de Salonique dans toute la partie méridionale de la Macédoine. La partie ſeptentrionale eſt gouvernée par des beys particulier, & la Pierie eſt ſous la dépendance de l'aga de Khaterin. Ce petit ſeigneur règne aujourd'hui ſur l'Olympe à la place de Jupiter.

Les diviſions modernes de la Grèce n'exiſtent que dans les géographes. Ces provinces perdirent avec la liberté leurs noms & leurs limites. Tout fut confondu lors de la conquête. Le gouvernement militaire, qui était celui du vainqueur, fut établi par-tout; & avec ce gouvernement, Sultan Mourad ſecond établit des diviſions militaires, conformes à celles qui exiſtaient dans ſes états d'Aſie. Ces diviſions ſont connues ſous les noms de *pachalik*, de *mouſſelimlik*, de *vaivodolik* & d'*agalik*. Les plus grandes diviſions ſont les *pachaliks*, & les *agaliks* ſont les plus petites. Ces gouvernemens ne ſont point diſtribués hiérarchiquement, mais ils ſont indépendans les uns des autres. Les hommes qui en ſont inveſtis ſont les dépoſitaires de l'autorité du prince, & ils l'exercent dans toute ſa plénitude; ils cumulent

La Grèce.

dans leurs mains tous les pouvoirs, excepté celui de la juſtice contentieuſe déléguée au cadi, & ils coupent & font couper devant eux la tête à un homme, avec le ſang-froid d'un boucher qui égorge un bœuf. La Porte vend ordinairement au plus offrant les pachaliks, les mouſſelimliks, & quelquefois elle les donne à la faveur. La commiſſion eſt pour tout le temps qui s'écoule d'un *beyram* à l'autre, c'eſt-à-dire, pour un an : on la fait proroger pour deux beirams avec de l'argent. Quand une ville n'eſt pas contente d'un pacha ou d'un mouſſelim, elle offre pour ſe débarraſſer de ces officiers autant de bourſes qu'ils peuvent en donner eux-mêmes pour conſerver leur place, & alors l'affaire eſt décidée au poids de l'or. Les vaivodoliks & les agaliks ſont donnés de la même manière; mais dans certains cantons de la Grèce, ils ſont liés à un privilége de conceſſion à perpétuité. Ces conceſſions ont été faites en faveur de quelques familles qui ont rendu de grands ſervices à l'état. Les *Ghaorinos* qui ont conquis la Macédoine, poſſèdent ainſi pluſieurs agaliks. Enfin il y a des agaliks & des vaivodaliks qui ſont donnés à l'enchère, & qu'on prend à ferme comme une métairie. Tous les apanages des ſultanes s'afferment ainſi. Depuis le règne

d'Abdul-Ahmid, qui eſt l'époque d'une plus grande accélération dans la décadence de l'empire ottoman, les agaliks de la Grèce ſont ſouvent conquis de vive force par des aventuriers Albanois. La Porte donne alors l'inveſtiture qu'elle ne peut refuſer. Quelques-uns de ces agas heureux ont même uſurpé dans ces derniers temps des vaivodaliks; & à juger de leur conduite future par la manière dont ils ont débuté dans leur entrepriſe, il eſt à craindre qu'ils n'envahiſſent bientôt les pachaliks. C'eſt ainſi que les pachas de Scutari & de Janina ſe ſont rendus maîtres de leurs gouvernemens, & il eſt à préſumer que ces gouverneurs rendront leur fief héréditaire. Les beys de Serès & de Melenik dans la haute Macédoine, & dans la baſſe, ceux de Zigna & de Katherin, poſſèdent de la même manière leurs agaliks. La Grèce.

L'agriculture ne peut fleurir que ſous les bons gouvernemens & elle eſt nulle dans ce pays. La branche d'économie rurale qui y eſt la moins négligée, eſt le nourriſſage des troupeaux, parce que la terre, pour produire des troupeaux, n'a pas beſoin d'être ſollicitée par la culture. La Grèce eſt revenue à ſes temps héroïques: on n'y rencontre plus que des ber-

La Grèce.

gers & des brigands, & par malheur pour nous, il ne naît plus d'*Hercule* ni de *Théſée*.

Le principal article du commerce grec eſt le coton. Le produit de cette plante eſt ſupérieur à tous les autres produits agricoles; auſſi la culture du coton ſe propage-t-elle de proche en proche, & depuis quelques années, elle a envahi les meilleurs terreins.

Cette culture eſt très-avantageuſe, & je penſe qu'on pourrait la naturaliſer dans le midi de la France. On a fait dans le Piémont quelques eſſais qui ont bien réuſſi, & j'ai vu moi-même à Nice pluſieurs variétés de coton macédonien qui ont donné des coques d'une blancheur éblouiſſante.

On cultive les mêmes variétés dans les hautes vallées de l'Aſie mineure, ſituées entre les rameaux du mont Taurus qui ſont couverts de neige huit mois de l'année. Or, dans ces vallées le climat doit être plus froid que dans nos régions du midi, & au rapport des voyageurs, il l'eſt beaucoup plus que dans la Provence; du moins il eſt certain que le climat de cette province françaiſe eſt plus doux & plus tempéré que celui de la Macédoine. Quelque différence qui exiſte dans la latitude de ces deux pays, le voiſinage de l'Athos, du Pungée, de l'Olympe, apporte ici de fréquentes variations dans

dans la température : l'air qui deſcend de ces hautes montagnes & qui circule dans les vallées de la Macédoine, y réfroidit conſidérablement l'atmoſphère. La Grèce

Il eſt vrai que la plaine de Serés, où ſont les plus grandes plantations, eſt entourée d'un cercle de montagnes, & qu'elle eſt à l'abri de tous côtés ; mais on trouve de ſemblables abris & des ſites auſſi heureux dans le pays qui s'étend depuis Nice juſqu'à Marſeille, & depuis Nîmes juſqu'à Perpignan. Il n'eſt donc pas douteux que le coton ne put être mis en culture réglée dans nos départemens méridionaux.

Le travail qu'exigerait cette culture ne détournerait pas l'agriculteur de ſes occupations ordinaires ; il pourrait être le partage des femmes, & ſuccéder aux ſoins qu'elles donnent à l'éducation des vers à ſoie.

Le coton du Levant eſt généralement moins eſtimé que celui des Antilles ; il eſt moins pur, moins ſoyeux, d'un brin plus groſſier & plus âpre à la filature. Il ſemble que le fruit du coton diminue de qualité en Turquie à meſure que l'on s'enfonce dans les provinces du nord.

La ville de Serés eſt le marché commun où ſe rendent chaque dimanche d'hiver les

La Grèce.

payſans de toute la vallée. Ils viennent offrir les cotons de leurs champs. Les acheteurs ſont des marchands commiſſionnaires établis à Serés, ou des facteurs envoyés par les négocians francs de Salonique. Ces facteurs doivent être munis de gros fonds, parce qu'ils ſont obligés de payer avant la livraiſon les trois quarts des cotons arrhés; ils achètent la marchandiſe ſans la voir, & ne vont dans les villages que pour la faire emballer & voiturer. C'eſt ainſi que ſe commencent des affaires immenſes qui ſe terminent ſans courtier, ſans écrit, ſans garantie, mais ſeulement par des accords verbaux toujours fidèlement exécutés. S'il ſurvient quelque conteſtation entre le vendeur & l'acheteur, le bey de Serés les fait amener devant lui & les juge ſans appel. Ce bey n'eſt qu'un Tartare, mais il allie tant de droiture à ſa rudeſſe, que dans toute l'étendue de ſon agalik, la mauvaiſe foi eſt enchaînée par la crainte.

Le produit du coton eſt comparable à celui d'une des plus riches colonies des Antilles, & il forme la baſe des retours dans le commerce des Européens. C'eſt ce commerce qui répand les cotons macédoniens dans toutes les parties de l'Europe.

La conſommation de la Grèce eſt immenſe;

mais il faut considérer que les Turcs rempliſſent leurs matelas de coton, qu'ils en garniſſent leurs ſophas & leurs contrepointes, & qu'ils en emploient une grande quantité dans leurs funérailles, ſuivant une de leurs pratiques religieuſes, qui preſcrit de boucher avec du coton aux morts des deux ſexes toutes les ouvertures & tous les conduits naturels.

La belle teinture rouge que l'on donne au coton dans l'empire ottoman, eſt connue en Europe ſous le nom de *rouge du Levant*, *rouge d'Andrinople*. Les principales fabriques de ce coton filé rouge établies en Grèce ſont dans la Theſſalie. Il y en a à Baba, Rapſani, Tournavos, Lariſſe, Pharſale, & dans tous les villages ſitués ſur le penchant de l'Oſſa & du Pélion. Ces deux montagnes peuvent être conſidérées comme des alambics qui diſtillent les vapeurs éternelles dont l'Olympe eſt couronné, & qui les diſtribuent dans les belles vallées aſſiſes à leurs pieds. Parmi ces vallées, on a diſtingué de tout temps celle de Tempé, à cauſe de la beauté des ombrages & des eaux. Ces eaux, à raiſon de leur limpidité, ſont très-propres à la teinture, & elles alimentent une infinité de fabriques, dont les plus renommées ſont celles d'*Ambelakia*.

Ambelakia eſt ſur le penchant de l'Oſſa &

La Grèce. du Pélion & ſur la rive droite du Penée, entre Lariſſe & la mer. Ce village, par ſon activité, reſſemble plutôt à un bourg de la Hollande qu'à un village de Turquie. Il répand par ſon induſtrie le mouvement & la vie dans tout le pays d'alentour, & il donne naiſſance à un commerce immenſe qui lie l'Allemagne à la Grèce par mille fils. Sa population qui a triplé depuis quinze ans, eſt aujourd'hui de quatre mille ames, & toute cette population vit dans les teintureries, comme un eſſaim d'abeilles vit dans une ruche. On ne connaît point dans ce village les vices ni les ſoucis qu'engendre l'oiſiveté. Les cœurs des Ambelakiotes ſont purs & les viſages contens. La ſervitude qui flétrit à leurs pieds les campagnes qu'arroſe le Penée, n'eſt point montée ſur leurs côteaux: aucun Turc ne peut ni habiter ni ſéjourner parmi eux, & ils ſe gouvernent comme leurs ancêtres par leurs *Protoyeros* & par leurs propres magiſtrats. Deux fois les farouches muſulmans de Lariſſe, jaloux de leur aiſance & de leur bonheur, ont tenté d'eſcalader leurs montagnes & de piller leurs maiſons, & deux fois ils ont été repouſſés par des mains qui ont ſoudain quitté la navette pour s'armer du mouſquet.

Tous les bras, même ceux des enfans, ſont

employés dans les teintureries d'Ambelakia, & tandis que les hommes teignent le coton, les femmes le filent & le préparent. On ne connaît point dans ce canton de la Grèce l'uſage des rouets : tout ſe file au fuſeau. Le fil, ſans doute, en eſt moins fort, moins rond, moins égal ; mais il eſt plus doux, plus ſoyeux, plus tenace ; il caſſe moins & dure plus ; il blanchit mieux & eſt plus propre à la teinture. C'eſt un plaiſir de voir les femmes d'Ambelakia, armées chacune d'un fuſeau, & caquetant enſemble devant la porte des maiſons ; mais on ne peut jouir qu'un inſtant de ce plaiſir, car dès qu'un étranger paraît, ſoudain elles s'enfuient, en laiſſant voir comme Galathée, dans leur fuite précipitée, le déſir de ſe montrer : La Grèce.

Et fugit ad Salices & ſe cupit ante videri.

L'œil ne peut alors que parcourir rapidement quelques-unes de leurs formes ; mais il reconnaît encore avec ſurpriſe ces anciennes tailles grecques, ſveltes & élancées, qui ont ſervi de modèles aux plus belles ſtatues du monde.

Pour moi, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu à Ambelakia & dans ſes environs ; une population nombreuſe vivant toute entière du

La Grèce. produit de ſes manufactures, & m'offrant, au milieu des rochers de l'Oſſa, la réunion touchante d'une famille de frères & d'amis; la belle inſtitution reléguée par les Jéſuites au milieu des forêts du Paraguay, tranſplantée comme par magie parmi les précipices & les avalanches de Tempé; les haines grecques amorties; le goût des vaines ſubtilités remplacé par l'amour des ſolides études; la vanité nationale étouffée par des ſentimens généreux : toutes les idées grandes, libérales, germant ſur un ſol voué depuis vingt ſiècles à l'eſclavage; l'ancien caractère grec repouſſant avec ſa première énergie au milieu des torrens & des cavernes du Pélion, & pour tout dire enfin, tous les talens & toutes les vertus de l'ancienne Grèce renaiſſant dans un coin de la Grèce moderne.

Le tabac forme, après le coton, la plus riche branche des exportations grecques. On cultive les deux variétés de tabac, connues ſous le nom de *Nicotiana latifolia* & de *Nicotiana ruſtica*. Cette culture emploie un huitième des terres en labour, & fait vivre une population de vingt mille familles.

Le tabac ſe ſème ici au mois de mars dans une terre récemment humectée, préparée par deux labours, & amendée avec du fumier de bergerie. La graine lève quelques jours après

qu'elle a été ſemée, & pendant que ſa tige végète & ſe fortifie, on prépare un autre terrein, où l'on tranſporte au mois de mai toutes les jeunes plantes, qui ſont rangées ſur des lignes parallèles à un pied quarré de diſtance. C'eſt ce ſecond ſite qui eſt le ſite propre du tabac, le premier ne ſert que de pépinière : l'arroſement eſt néceſſaire dans les temps ſecs. La Grèce.

Le tabac mûrit en ſeptembre. Les feuilles jauniſſent alors, s'inclinent vers la terre, & ſe détachent de la terre ſans effort. La cueillette eſt l'ouvrage des femmes : elle ſe fait le matin, après que les feuilles ont été humectées par la roſée. On cueille ſucceſſivement les plus belles & les plus mûres, & on les enfile par la queue dans de longues aiguilles. On forme alors des liaſſes de dix à douze pieds de longueur, & on les poſe par les extrémités ſur des piliers de bois fichés en terre, dans un lieu bien expoſé à l'air libre & aux rayons du ſoleil.

Le champ qui a produit ces plantes, demeure, après la cueillette, couvert d'une infinité de tiges nues, qui préſentent dans l'automne l'aſpect d'une forêt de roſeaux que le moindre vent agite, & dont le bruit reſſemble alors à celui de la mer irritée. Ces tiges ſe

La Grèce.

deſſèchent ſur pied, & ſont pour la terre un excellent engrais par le ſel âcre & piquant qu'elles y dépoſent.

La Macédoine eſt de toutes les contrées de la terre la plus propre peut-être aux plantations de tabac. Son ſol trop riche a beſoin de la ſuccion des plantes voraces, comme les tempéramens ſanguins ont beſoin de la ſaignée. La qualité de l'air épais & nitreux, l'aſſiète du terrein au pied du Pungée, de l'Olympe & d'autres monts élévés qui entourent ce pays d'un cercle éternel de vapeurs, les alluvions continues de la mer, du Strymon, de l'Axius & mille autres accidens particuliers, donnent au règne animal & végétal un luxe & une abondance de vie inconnus par-tout ailleurs. La nature a ici trop de force : les plantes y ont trop de ſève, & les animaux trop de vigueur.

Une terre plantée en tabac donne un produit annuel brut, ordinairement double de celui d'une terre ſemée en grains; mais la culture & la manipulation du tabac exigent des ſoins qui diminuent beaucoup les profits du planteur. Une choſe pourtant déprécie ces plantations à mes yeux, c'eſt qu'en général on vit moins long-temps dans les villages qui cultivent le tabac que dans les autres : les

émanations de cette plante abrégeraient-elles le principe de la vie? ou bien eſt-ce la culture du tabac qui en épuiſerait trop tôt les ſources, en ne laiſſant preſque point de repos aux pauvres qui s'en occupent? La Grèce.

Le commerce français n'a pas pu toucher aux tabacs macédoniens, tant qu'a duré le privilége de la ferme générale; mais il pourrait aujourd'hui partager avec les négocians des autres nations cette branche du commerce grec, & même l'exploiter avec plus d'avantage : c'eſt au gouvernement à l'encourager dans cette entrepriſe.

Quand on conſidère la Grèce ſous le point de vue de ſes avantages naturels, on trouve qu'il n'eſt aucun pays de l'Europe où les individus aient reçu plus d'aptitude au bonheur : mais quand on l'enviſage ſous l'aſpect de ſes forces politiques, on trouve que tous les fléaux d'une adminiſtration barbare ſemblent s'être donnés la main pour déſoler une des plus belles contrées de la terre par la richeſſe & la variété de ſes produits.

Cependant ce pays, dans ſon état de miſère, produit encore une quantité immenſe de bled, de tabac, de coton, & il exporte en valeurs plus de la moitié de ces riches productions.

A voir cette maſſe d'exportations, on ſerait

La Grèce.

tenté de juger favorablement de l'état des cultivateurs; mais on ſe tromperait. Cette ſurabondance de productions ne prouve rien pour leur bonheur, parce qu'elle n'eſt point l'excédent du néceſſaire. Dans les états où les payſans jouiſſent de la plénitude de leurs droits civils, comme dans la plus grande partie de l'Europe, rien ne ſe vend qu'on n'ait pourvu du moins au néceſſaire; c'eſt alors le ſuperflu que l'on exporte. Mais dans les pays qui ſe rapprochent de l'état de ces contrées, où une multitude de nègres eſt miſe en action par le fouet de quelques blancs, l'exportation n'eſt jamais en proportion exacte avec l'abondance. Là, des milliers d'individus travaillent à produire pour un très-petit nombre. Là, de petits tyrans réuniſſent la maſſe de travail de tout un canton pour la dévorer ſeuls : ils ne laiſſent pas même au malheureux producteur le plus étroit néceſſaire, & ils vendent ce qu'ils ne peuvent dévorer, pour ſatisfaire leurs fantaiſies. En Grèce, comme en Pologne, les payſans meurent de faim, & les ſeigneurs regorgent d'or.

Ce que nous appelons, dans le commerce de la Méditerranée, *vermillon*, eſt le kermès. Le kermès eſt un gall-inſecte qui croît ſur un petit chêne vert, comme la cochenille croît ſur le nopal. Ce petit chêne eſt répandu avec

une étonnante profuſion ſur toute la côte de la Béotie & de la Phocide, que baigne la mer de Criſſa; & quand on va chercher des ruines ſur les petits côteaux *Sud* qui conduiſent à l'Hélicon & au Parnaſſe, on rencontre par-tout des bouquets de cet arbriſſeau. Comme il ſe plaît dans les terreins rocailleux & ſtériles, il fait preſque, avec quelques miſérables vignobles, la ſeule richeſſe de tous les villages répandus ſur les lieux qu'occupaient jadis Delphes, Criſſa, Cypariſſus, Daulis, Ambryſſus, Anticyre, Bulis & Theſpies. Thisbé, Aſera, la patrie d'Heſiode, l'hypocrene, la grotte & le bois ſacré des Muſes ſont cachés aujourd'hui ſous des buiſſons de kermès. La Grèce.

Les anciens diſaient qu'on ramaſſait ſur les rivages de Bulis les coquillages qui ſervaient à teindre le pourpre. La vérité eſt que ces rivages ſont tapiſſés de kermès, & que le kermès était le principal colorant employé dans les teintureries de Bulis.

Le kermès provient d'un œuf, paſſé ſous l'état de nymphe, & après avoir percé une eſpèce de coque qui lui ſert d'enveloppe, il prend une forme ſphérique, telle à peu-près que celle d'un petit cloporte, & parfaitement ſemblable à une boule dont on a retranché un ſegment. Il ne ſe nourrit pas en rongeant les

feuilles, comme les chenilles, mais en les ſuçant avec une trompe placée ſous ſon corſelet. La Grèce.

Le mâle eſt plus petit que la femelle, & il eſt auſſi plus agile ; il a deux aîles, & ſaute bruſquement comme une puce. La femelle court au printemps sur toutes les branches ; mais dès que l'été eſt venu, elle ſe fixe à un point de l'arbriſſeau, ne ſe déplace plus, & reçoit dans cet état d'immobilité les carreſſes du mâle ; elle pond enſuite, bouffit exceſſivement, & meurt. Son cadavre informe ne conſerve point, comme celui de la cochenille, l'extérieur animal ; les traits s'effacent, diſparaiſſent, et bientôt on n'apperçoit plus qu'une eſpèce de galle, triſte berceau des œufs qui doivent éclorre. Ces œufs ſont d'un rouge blanchâtre ; & vus au microſcope, ils ſemblent parſemés d'une infinité de points brillans couleur d'or.

On fait au printemps la récolte du kermès, & elle eſt plus ou moins abondante, ſelon que l'hiver a été plus ou moins doux. Ces petits animaux craignent extrêmement le froid ; les plus beaux viennent ſur les chênes voiſins de la mer ; ce ſont des femmes qui les cueillent en les détachant des branches avec leurs ongles. Comme la roſée, en amolliſſant les feuilles épineuſes de l'arbriſſeau, rend la cueillette plus

aiſée, on a ſoin de la faire avant le lever du ſoleil. Quand elle eſt terminée, on arroſe les kermès de vinaigre pour tuer les petits mâles contenus dans les œufs : ſans cette précaution, ils s'envoleraient & emporteraient la teinture ; puis, on fait ſécher tous les kermès, & on les frotte dans un ſac pour les rendre luſtrés ; l'inſecte prend alors la figure d'une coque. Les coques les plus recherchées dans le commerce, ſont celles qui fourniſſent le plus de cette poudre rougeâtre qui ſe détache de l'animal, ſous la forme de grain, & que l'on nomme vulgairement *graine d'écarlate*. C'eſt de cette graine que l'on tire cette belle couleur rouge ſi eſtimée avant l'uſage de la cochenille. La Grèce.

Les Marſeillais font le commerce du vermillon & le revendent aux Tuniciens qui l'emploient pour teindre les *fés* ou bonnets de Tunis. La couleur de ces bonnets eſt belle & ſolide, ce qui fait regretter que nos teinturiers aient abandonné l'uſage du vermillon.

CHAPITRE VIII.

Observations sur la situation politique de la Grèce. — Etat présent de l'Eglise Grecque.

La Grèce. LA situation politique de la Grèce présente, depuis long-temps, à l'observateur attentif, les symptômes de l'explosion que des évènemens récens paraissent avoir rapidement provoquée. La Grèce ne peut pas rester davantage asservie sous le joug des Turcs; elle s'élance vers son affranchissement, & respire à prendre un rang parmi les nations indépendantes de l'Europe; une époque importante sera celle où elle s'emparera, ou plutôt, où elle se ressaisira d'une existence politique. Pour en apprécier les conséquences probables, il est nécessaire d'arrêter son attention sur ses tentatives récentes, qui donnent lieu de croire que son réveil approche & qu'elle va reconquérir ses droits.

Il faut convenir qu'aucun peuple n'est arrivé si près de la perfection en tout genre; il semble que le génie des anciens Grecs a été doué de cette force surnaturelle qu'Homère donne à ses héros. La Grèce conquise a civilisé Rome, mais les conquérans étaient les Romains; la

même Grèce conquiſe n'a point policé la Turquie, parce que les conquérans étaient les Turcs. L'inſouciance de ces barbares eſt à peine concevable ; on les voit contempler, avec une féroce ſtupidité, les chefs-d'œuvre de l'art, les monumens, les temples antiques ; & s'imaginant que des génies en ont été les architectes, ils les détruiſent, ils en brûlent le marbre pour avoir de la chaux & faire du ſtuc dont ils revêtent leurs maiſons bâties ſans goût & ſans aucune connaiſſance de l'architecture : ainſi, le plus beau pays du monde eſt devenu un déſert, les bêtes ſauvages en habitent une partie, l'autre eſt occupée par des hommes encore plus féroces. La Grèce.

Quant aux défauts que l'on reproche aux Grecs, quelques uns, ſans doute, ſont l'effet de leur ancienne corruption ; mais la plupart ont leur ſource dans l'état d'abjection & de ſervitude où la Turquie les retient. Ce principe de dégradation agiſſant depuis pluſieurs ſiècles, a dû accumuler ſes effets déſaſtreux ſur l'eſprit des Grecs ; mais ſi ce poids accablant était ſoulevé, leur ame reprendrait bientôt ſa vigoureuſe élaſticité ; il eſt même étonnant qu'ils aient conſervé autant de vigueur de caractère, & qu'ils ne ſoient pas plus avilis.

Si nous les conſidérons comme peuple, &

La Grèce.

eu égard à leur civiliſation, leur ſupériorité ſur les Turcs eſt frappante. Ils poſſèdent, à un degré éminent, le génie de l'invention; mais ce qui forme un contraſte des plus frappans, c'eſt leur activité, leur légèreté comparée à la gravité cérémonieuſe & ſtupide des Turcs. Au milieu d'eux, l'européen croit être dans ſa patrie & parmi des hommes de ſon eſpèce. Entre lui & le Muſulman, la diſtance eſt énorme; aucun raprochement n'exiſte ni dans les goûts, ni dans les idées; plus il connoît la langue turque, plus cette différence lui paraît ſenſible. Il n'en eſt pas de même des Grecs: plus on vit avec eux, plus on remarque de conformité dans leurs mœurs & dans leurs coutumes, avec les mœurs & les habitudes des autres nations. A la vérité, ils ſont légers, ambitieux à l'excès & avides d'honneurs; mais cette ambition qui n'eſt maintenant qu'une faibleſſe, leur inſpirera de grandes choſes, quand un but plus noble ſera offert à ſon activité. Leur courage ne ſaurait être révoqué en doute; il a été mis à d'aſſez fréquentes épreuves. Ce qu'ils ont fait au ſervice de la Ruſſie ne doit laiſſer ſur ce point aucune incertitude.

Les Grecs de Macédoine & des pays voiſins ſont robuſtes, courageux & en quelque ſorte féroces. Ceux d'Athènes & de l'Attique ſont encore

encore remarquables par leur ſagacité & leur pénétration. Tous les habitans des îles ſont gais, vifs, paſſionnés pour la muſique & la danſe, affables, hoſpitaliers, & d'un bon naturel : de tous les Grecs, ce ſont en général les meilleurs. Ceux de la Morée ſont pirates; on ne doit point s'en étonner quand on ſe rappelle les affreux traitemens que les Turcs leur ont fait eſſuyer, & leurs continuels efforts pour s'affranchir. Dans l'Albanie, l'Epire, & dans tous les pays montueux, le peuple eſt brave, guerrier, mais ſauvage, tuant ſans ſcrupule & volant les voyageurs. Un Turc n'oſerait pas ſe haſarder ſeul dans ces contrées ; il n'eſt pas d'homme qui ne ſe fît un mérite de le tuer. — Peut-on en être ſurpris. La Grèce.

En général, les inſulaires grecs ont de grands traits, pleins de nobleſſe : il n'eſt point d'endroit public où l'on ne puiſſe, en examinant les diverſes figures, ſaiſir les traits épais dont les artiſtes grecs ont formé la tête d'Apollon & celles des plus célèbres ſtatues.

On ſe tromperait bien évidemment, ſi on voulait juger de la conduite de la Porte envers ces provinces, par analogie avec les opérations politiques des autres puiſſances. Parmi nous, la révolte d'une province occaſionnerait quelques nouvelles meſures de rigueur, & tout

La Grèce.

au plus le châtiment des plus coupables. Le Turc, en pareille circonſtance, ne tend à rien moins qu'à la deſtruction totale des révoltés, pour n'avoir plus rien à craindre de leur mécontentement. C'eſt ainſi qu'après la défaite des Grecs de la Morée qui, ſéduits par l'eſpoir de s'affranchir, avaient pris les armes en faveur de la Ruſſie ; il fut propoſé dans le Divan d'en faire un maſſacre général : ce n'était pas la première fois qu'on y avait agité ſérieuſement la queſtion d'exterminer tous les Grecs ; cependant cette meſure fut heureuſement combattue par Gazi-Haſſan, d'après des principes puiſés dans l'humanité & dans la politique : le principal argument dont il ſe ſervit, & qui ſeul entraîna la conviction, fut celui-ci. Si nous tuons tous les Grecs, nous perdrons la capitation qu'ils paient.

Ces climats peuvent produire encore des actes de patriotiſme & des vertus capables de ſurprendre les nations les plus civiliſées de l'Europe. Diſons-le hardiment, il exiſte encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres ; c'eſt chez les peuples habitans des montagnes que ſe conſerve encore l'eſprit de liberté qui anima les anciens Grecs : il reſpire encore chez ces peuples, ſous l'abri de ces rochers qui repouſſent

loin d'eux les vices & les tyrans. Dans tous les siècles & dans tous les pays, les montagnes sont, ainsi qu'on l'a observé plus d'une fois, l'asyle de la liberté : ce sont les remparts & les fortereſſes que la nature a construites contre les oppresseurs du genre humain qu'elle a d'ailleurs si bien servi. Là se formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie sous Pyrrhus, & redoutables pour Rome elle-même au temps de sa vraie puissance, c'est-à-dire, de ses vertus & de ses mœurs, avant qu'elle fût corrompue par ses succès, & affaiblie par sa grandeur; c'est là que cette même Rome, enfin soumise à des maîtres, allait chercher ces soldats qui, sous le nom de légions d'Illyrie, faisaient la force de ses armées, & qui disposèrent plus d'une fois de l'empire : enfin, c'est contre ces rochers que vint se briser la Puissance ottomane, à l'époque où elle était la plus formidable; c'est là qu'au quinzième siècle, ce grand Scanderberg, ce héros de la chrétienté, vainqueur d'Amurath & de Mahomet second, renouvella avec un petit nombre de guerriers, les prodiges opérés dix-huit siècles auparavant dans les campagnes de l'Attique & de la Béotie. Et tel est constamment le génie belliqueux de ces peuples, que cherchant par-tout la guerre, on les trouve jusques dans notre histoire, & que

La Grèce.

La Grèce.

ſous le nom d'Albanois, on les voit ſouvent pendant le ſeizième ſiècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire & au malheur de nos armes.

Il exiſte dans la Grèce une autre nation plus intéreſſante encore & dont l'origne réveille de plus grandes idées, ce ſont les deſcendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant ſous le nom de Maniotes; c'eſt là, c'eſt ſur les monts Taygetes, qu'armés pour la cauſe commune, robuſtes, ſobres, invincibles, libres comme au temps de Lycurgue, ils défendent avec ſuccès, contre les Turcs, cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la Puiſſance Romaine. C'est en vain que les Turcs ont fréquemment envoyé contre eux de nombreuſes eſcadres & des armées formidables. Un petit nombre d'hommes libres a vaincu des milliers d'eſclaves: là ſe ſont refugiés après la priſe de Conſtantinople, les Comnènes, les Palléologues, les Phocas, les Lascaris, jadis ſouverains d'un peuple avili, & maintenant les égaux d'un peuple libre: là ſont enſevelies des actions héroïques dignes d'être tranſmiſes à la poſtérité, par la plume des Thucydides & des Xénophon: là exiſte encore, & je l'ai vu, un de ces chefs Maniotes, qui ayant pris les armes à l'arrivée des Ruſſes, enfermé dans une tour avec

quarante hommes, ſoutint un ſiège contre ſix mille Turcs; il s'y défendit pluſieurs jours, & les aſſiégeans étant enfin parvenus à embrâſer ſon aſyle, virent ſortir ſanglans & couverts de bleſſures, deux hommes, un vieillard & ſon fils. La Grèce.

Ce ſont ces peuples habitans des montagnes, qui peuvent ſeuls mériter le nom de grecs, & élever les autres à l'honneur d'en être dignes. S'il n'eſt pas de leur deſtinée de redevenir libres, il l'eſt au moins d'adorer toujours le nom de liberté; ils ne ſont pas animés, ſans doute, par ce ſentiment éclairé des droits de l'homme, né de l'eſtime de ſoi-même & du reſpect dû à la nature humaine, ſentiment ſublime qui attache une vertu au beſoin de la liberté, une horreur innée de l'oppreſſion, nourrie & fortifiée par la haîne qu'inſpirent les vexations du Pacha: voilà la paſſion qui domine dans leurs cœurs & qui eſt inſéparable de leur exiſtence; mais toute aveugle qu'elle eſt, ne pourrait-elle pas devenir un puiſſant mobile? Quels effets ne pourrait-elle pas produire chez un peuple où il exiſte encore des êtres doués de l'activit la plus ſoutenue, de la pénétration la plus prompte & de la plus vive énergie.

Que de germes de talens étouffés & perdus! & s'ils étaient recueillis & cultivés, quels fruits

La Grèce.

n'en faudrait-il pas attendre : je ſais que pour ceux dont l'eſprit timide ne rencontre par-tout que des obſtacles, & dont l'imagination lente ne conçut jamais de reſſources, ce qui n'eſt que difficile devient impoſſible & chimérique. On m'objectera la dégradation & la mobilité des Grecs, dont je conviens moi-même ; mais qui ne voit que cette dégradation tient à des cauſes qui ne ſauraient être invincibles, & dont je propoſe préciſément la deſtruction ! Qui ne voit que cette mobilité qu'on leur a reprochée dans tous les temps, & qui toutefois ne les a pas empêché de jouer un ſi grand rôle dans l'univers, ne pourrait les empêcher de ſe montrer encore avec éclat, puiſqu'ils ont conſervé ces qualités précieuſes, ſources de grands talens quand elles ſont cultivées, & cette vigueur, ſource des grandes vertus quand elle trouve l'occaſion de ſe déployer ? Voudrait-on, pour combattre l'eſpérance que je conſerve de voir encore les Grecs reparaître avec honneur ſur la ſcène du monde ? voudrait-on nier cette influence ſi reconnue de nos jours, que le gouvernement, des principes nouveaux, des réformes utiles exercent ſur les nations, quelquefois même en peu d'années ? Oublierait-on l'empire plus grand encore que la politique exerce ſur les évènemens, vérités inconteſ-

tables, & dont il ſerait facile de multiplier les preuves.

La Grèce.

Les grecs placés ſous un ciel favorable dans le plus heureux des climats, environnés des lumières & des connaiſſances de l'Europe qui peuvent ſi facilement retourner vers eux, les Grecs même dégénérés, ne pourraient-ils exécuter contre les Turcs dégénérés comme eux, ce que les habitans des lagunes de la mer Adriatique, faibles & en petit nombre, ont pu exécuter contre des eſſaims de barbares alors ſi formidables, au moins par leur multitude & leur impétueuſe férocité ? Quoi ! il ſerait impoſſible de réunir les Grecs de la Morée, ſous les lois d'une aſſociation ſagement conçue, de les ſoumettre à une adminiſtration proviſoire, en attendant une légiſlation mieux combinée, de leur faire ſentir la néceſſité d'un concours unanime, & de les faire marcher tous enſemble vers la liberté, cet objet éternel de tous leurs vœux ! Cette obéiſſance aux chefs & aux commandans que, dans nos gouvernemens, l'intérêt de la diſcipline obtient ſi aiſément du ſoldat, ne pourrait s'obtenir des Grecs placés entre l'alternative de reconquérir leur liberté chérie, ou de retomber au pouvoir d'un deſpote irrité ; plus on y réfléchit, & moins ce projet paraît impraticable. L'exécu-

tion même en deviendrait facile s'il était ap-
La Grèce. puyé par les grandes puiſſances qui trouveraient un intérêt véritable à protéger cette révolution.

Sans avoir la prétention de ſurprendre des ſecrets réſervés à ceux qui veillent à l'adminiſtration des empires, il eſt au moins permis de craindre, dans cette partie du monde, une révolution dont les ſuites détruiraient cet équilibre qu'une politique éclairée cherche à établir, ſi on laiſſait agir librement les puiſſances en état de le troubler. Quel moyen plus heureux & plus ſûr pour conjurer cet orage, pour maintenir cette égalité dans les forces, qui peut ſeule enfanter la paix, que l'exiſtence d'un nouvel état au ſein de la Grèce, dont le ſol bienfaiſant, fécondé par des mains libres, donnerait à-la-fois à ſes habitans, & des beſoins & des moyens de les ſatisfaire.

Dans cette colonie commune à pluſieurs peuples, tous intéreſſés à ſa conſervation, ſe rencontreraient & ſe réuniraient, pour s'échanger les productions diverſes de vingt climats différents, également enrichis par ces heureuſes tranſmutations : les provinces méridionales de la Ruſſie, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleraient leur culture & leur population qui en eſt la ſuite néceſſaire ; leurs productions abondantes & variées, en ſuivant le cours des

grands fleuves qui les arroſent, deſcendraient dans la mer noire, & paſſant dans le Boſphore que ſa faibleſſe ottomane n'oſerait jamais fermer, viendraient ſe répandre dans toute la Méditerranée, tandis que le commerce de la mer Caſpienne reſſentant les heureux effets de cette nouvelle activité, porterait juſques dans Iſpahan & dans Dehli, ces fourrures précieuſes, richeſſes des climats glacés du pôle. La Grèce.

Qui peut avoir intérêt de s'oppoſer à ce ſyſtême, ce ne ſera pas l'empereur, il trouve comme la Ruſſie, dans ce nouvel ordre de choſes, un accroiſſement de commerce & de navigation, qui fertiliſant les marais de la Hongrie & toute la Tranſylvanie, prépare des iſſues aux productions de ſes provinces, & par la Save & le Danube, fait paſſer leurs denrées, du golfe Adriatique juſqu'à la mer noire & dans la Méditerranée.

La France oublierait-elle que, maîtreſſe de la Méditerranée, elle tirera plus facilement par cette voie toutes les productions du nord, & ces bois de conſtruction, & ces mâts qui, abattus dans les forêts de la Pologne & traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à ſi grands frais remplir nos chantiers, heureux quand ils ne tombent pas

La Grèce.

entre les mains de nos ennemis, maîtres de la Manche & trop ſouvent des mers du nord? Quels avantages la France n'aurait-elle pas, pour déterminer en ſa faveur la balance de ce nouveau commerce! combien de nouveaux débouchés pour les produits de ſes manufactures, puiſque les échanges ſe feraient dans une mer où elle eſt ſûre de conſerver la prépondérance, & où elle jouirait des établiſſemens tout formés qu'elle a déjà dans le levant.

Ainſi ſe multiplieraient entre les nations, avec les fruits de la culture & de l'induſtrie, les moyens d'échanger leurs productions reſpectives; ainſi naîtrait ou redoublerait par-tout une activité infatigable, une émulation laborieuſe qui ferait jouir chaque peuple de l'abondance & de la félicité que la nature lui deſtinait; par là ſe peupleraient & s'enrichiraient des contrées maintenant déſertes, ſtériles malgré la fécondité de leur ſol, & pauvres au milieu des prodigalités de la nature; par-là ſe partagerait entre les différentes puiſſances de l'Europe l'empire du commerce, trop déclaré en faveur d'une nation ſuperbe, qui s'eſt crue deſtinée à être pour jamais la dominatrice des mers; par-là diminuerait l'influence de ce peuple né pour faire voir juſqu'où le commerce peut porter la puiſſance & la ſplen-

deur d'un état. Au reſte, ſi l'on me reprochait d'avoir formé quelques vœux, ſans doute, trop inutiles pour la liberté de la Grèce, j'inviterais mes cenſeurs à conſidérer ce qu'elle fut dans l'ordre politique, depuis les premières républiques du Péloponèſe, juſqu'à la ligue des Achéens; ce qu'elle fut dans l'ordre littéraire, depuis Homère juſqu'au ſiècle d'Alexandre, ce que fut Sparte depuis Lycurgue juſqu'à Cléomène; Athènes, depuis Solon juſqu'à la bataille de Chéronée: il faudrait bien alors me pardonner d'avoir ſouhaité qu'il pût encore naître des hommes dans la patrie d'Ariſtide & de Socrate, de Miltiade & de Sophocle, d'Épaminondas & de Platon; & ſi quelqu'un de mes lecteurs a voyagé chez les Grecs, ſi en vivant parmi eux ſous ce beau ciel & ſur cette terre favoriſée, il a ſenti le charme attaché au développement de leur eſprit, de leur caractère & de leurs qualités aimables; s'il a reçu d'eux cette antique & touchante ſimplicité qui m'a été offerte tous les jours; enfin s'il a long-temps porté le poids de ce contraſte affligeant de leur ancienne gloire & de leur humiliation actuelle, il s'écriera peut-être avec eux, avec moi: *exoriare aliquis.*

La Grèce.

La ſéparation des égliſes d'Orient d'avec l'égliſe de Rome, & l'animoſité qui a ſubſiſté

La Grèce.

entr'elles, ne ſont pas l'effet des différences d'opinions qui les ont diviſées de très-bonne heure ſur l'obſervation de la pâque, ni même ſur les queſtions plus importantes dont la diſcuſion a donné naiſſance à l'arianiſme; il faut en rapporter l'origine à la tranſlation du ſiége de l'empire de Rome à Byzance par Conſtantin, et à l'accroiſſement d'importance & de dignité du patriarche de Conſtantinople; accroiſſement qui devint un objet de jalouſie pour les pontifes de Rome.

Ces prérogatives éprouvèrent de grandes oppoſitions; mais les empereurs d'Orient ſoutinrent vigoureuſement les privilèges de la nouvelle ville choiſie pour être le ſiége de l'empire, et favorisèrent de toute leur autorité ces prétentions: l'animoſité réciproque étouffée pendant un tems, éclata avec plus de violence au huitième ſiècle; depuis cette époque le ſchiſme eſt devenu un mal incurable. Auſſi les deux tentatives faites par Michel-Palléologue pour l'appaiſer furent-elles ſans effet, et l'union propoſée par le concile de Florence fut-elle de courte durée: les ſacrifices multipliés qu'il fallait faire n'étaient ni du goût du pontife romain ni de celui de Conſtantinople; de ſorte qu'ils devinrent chacun le centre d'un ſyſtême différent.

En considérant l'état du clergé grec et le peu de curiosité qui reste dans la plus grande partie de l'Europe pour ce genre de connaissance, on ne doit pas attendre d'un voyageur un compte détaillé de sa doctrine ; nous dirons cependant avec assurance que la doctrine de l'église grecque diffère très-peu de celle de l'église de Rome, et qu'un rapprochement serait plus praticable entr'elles qu'entre l'église romaine & la luthérienne ou les réformés. La Grèce.

Donner un compte détaillé des fêtes & des cérémonies de l'église grecque, serait un ouvrage de quelqu'étendue. Le lecteur, dont la curiosité serait intéressée à une telle recherche, peut consulter les auteurs qui ont traité de leur liturgie ; il faut se contenter ici de donner une notice de quelques points de leur rituel.

Ils administrent le sacrement de l'eucharistie aux enfans nouvellement nés ; ils appelent mariage le couronnement matrimonial, nom qu'ils empruntent des couronnes et des guirlandes dont les mariés sont parés, et qu'ils ne quittent que le huitième jour avec une sorte de solemnité.

Par leur discipline ecclésiastique, les Grecs sont obligés d'assister au service de l'église le dimanche & tous les jours de fête & de jeûne.

La Grèce. Les fêtes des Grecs ne ſont pas moins nombreuſes que celles des Latins; ils obſervent quatre jeûnes principaux, l'un de quarante jours avant noël, un autre de même durée avant pâques, un troiſième après la pentecote, & un quatrième de ſix jours au mois d'août.

Durant le jeûne, les Grecs s'abſtiennent entièrement de viandes, & vivent principalement de poiſſons. Ils mangent auſſi ſans ſcrupule des tortues de terre, qui abondent ſur la côte d'Europe vers Conſtantinople; parce qu'ils aſſurent que leur ſang eſt froid, et qu'elles peuvent être conſidérées comme participant de la nature du poiſſon.

On conçoit facilement que la diſcipline & le gouvernement de l'égliſe grecque doivent reſſembler beaucoup à ceux de toutes les égliſes où l'épiſcopat s'eſt conſervé, et en particulier à ceux de Rome. On trouve des deux côtés la même diviſion du clergé en ſéculier & régulier; la même juriſdiction ſpirituelle des évêques & de leurs officiaux; la même diſtinction de rang & de fonctions : il y a quelques points ſur leſquels la diſcipline de l'égliſe grecque, qui s'eſtime la plus ancienne & la plus orthodoxe, mérite d'être remarquée. Tous les eccléſiaſtiques d'un rang au-deſſous des évêques peuvent ſe marier; le papa ou prêtre marié porte

une bande de mouſſeline à ſon bonnet qui eſt de feutre noir, & preſque généralement une longue barbe, & n'eſt jamais promu à une dignité ſupérieure à celle de proto-papa de l'égliſe à laquelle il eſt attaché : le célibat & la profeſſion monaſtique ſont indiſpenſablement néceſſaires à ceux qui veulent devenir évêques. La Grèce.

Dans l'égliſe grecque le clergé régulier eſt généralement compoſé de gens qui ont reçu une certaine éducation, au lieu que le clergé ſéculier eſt pris dans les baſſes claſſes de la ſociété & d'une ignorance extrême; c'eſt le contraire dans l'égliſe de Rome.

La hiérarchie de l'égliſe grecque eſt compoſée de quelques patriarches qui reconnaiſſent pour chef celui de Conſtantinople; ces patriarches ſont celui de Jéruſulem, qui prend ſoin des égliſes de la Paleſtine & des confins de l'Arabie; celui d'Antioche, qui réſide à Damas, a pour partage les égliſes de Syrie, de Méſopotonie & de Caramanie; celui d'Alexandrie demeure au Caire, & gouverne les égliſes d'Afrique & d'Arabie : toutes les autres égliſes grecques de l'empire ottoman dépendent immédiatement du patriarche de Conſtantinople. Les archevêques ont leur rang après le patriarche, & après ceux-ci viennent les évêques, enſuite les proto-papas, puis les papas, & enfin les caloyers.

La Grèce.

Les moines ou caloyers ſuivent tous la règle de St. Baſile; leur monaſtère ſont au Mont-Athos dans l'île de Chio & dans les îles des Princeſſes. Il n'y a plus qu'un petit nombre de couvens de femmes. Il eſt permi aux prêtres de ſe marier une fois en leur vie, pourvu qu'ils s'engagent dans les liens du mariage avant que d'être ſacrés; il faut pour cela qu'ils déclarent en confeſſion à un papa qu'ils ſont vierges, & qu'ils veulent épouſer une vierge; mais ils ne ſauraient paſſer à de ſecondes noces, c'eſt pour cela qu'on leur choiſit pour épouſes les plus belles filles du village, & dont la ſanté promet une longue vie.

Les caloyers & les autres eccléſiaſtiques ſont mal-propres; leurs cheveux et leur barbe ſont tout-à-fait négligés; car la plupart gagnent leur vie à la ſueur de leur front, & s'appliquent à toutes ſortes d'ouvrages, ſur-tout à labourer la terre et cultiver la vigne.

Il y a des endroits dans la Grèce où les caloyers ſont diſtingués en anachorètes & aſcétiques ou hermites. Les anachorètes vivent trois ou quatre enſemble dans une maiſon dépendante du couvent; ils ont leur chappelle & s'appliquent après leurs prières à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers, &

& d'autres arbres qui leur fourniſſent des fruits pour toute l'année. La Grèce.

La vie des aſcétiques ou hermites eſt la plus dure de toutes. Ce ſont des caloyers reclus qui ſe retirent volontairement dans les rochers les plus affreux; ils ne mangent qu'une fois le jour excepté les jours de fête; à peine leur nourriture ſuffit-elle pour les empêcher de mourir : la plupart des aſcétiques donnent dans les illuſions les plus dignes de pitié, & bien éloignées de la véritable connaiſſance des devoirs de l'homme, peu-à-peu leur cervelle devient un moule à rêverie; au reſte, ces malheureux hermites ne mandient point; les moines leur fourniſſent de temps en temps un peu de biſcuit, qui, joint à quelques herbes champêtres, fait tout le ſoutient de leur vie.

Il s'en faut bien que les religieuſes grecques vivent ſi auſtèrement; la plupart ſont des Magdeleines mitigées, qui ſur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneſſe; elles ſe retirent enfin dans des monaſtères, pour y mener une vie un peu moins ſcandaleuſe, ſous les yeux d'une ſupérieure qui n'eſt pas trop ſévère.

Les monaſtères ſont bâtis d'une manière uniforme; l'égliſe eſt toujours au milieu de la cour, enſorte que les cellules ſont autour de

La Grèce.

ce bâtiment. Depuis que les Turcs ont défendu aux Grecs l'uſage des cloches, ils ſuſpendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer ſemblables à ces bandes dont les roues des charretes ſont revêtues, épaiſſes d'environ un demi-pouce ſur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur; on carillonne ſur ces lames avec des petits marteaux de fer, pour avertir les caloyers de venir à l'égliſe.

Les dévots parmi les Grecs ſe font un devoir de payer tous les ans une contribution pour aider les pélerins qui vont au ſaint-ſépulcre à Jéruſalem; les deux ſexes y vont également en pélérinage. Les hommes qui l'ont fait ſont diſtingués, comme chez les Turcs, par le nom d'*Hadji*, & ils en rapportent une pièce de toile bénite pour leur ſépulture; le pélérinage des Turos à la Mecque, des Arméniens à Ekmeaſin & des Grecs à Jéruſalem, ont enſemble beaucoup de reſſemblance & de grandes analogies.

Depuis la fin du ſeizième ſiècle, l'égliſe Ruſſe a prétendu être indépendante du patriarche de Conſtantinople. Cependant ſi, comme peuvent le faire préſager les ſuccès des Ruſſes dans leurs guerres contre les Turcs, les armes de ceux-là triomphaient des Ottomans, il eſt

assez vraisemblable que la religion grecque pourrait encore se voir dominante sur les bords de Bosphore, & que le patriarche de Constantinople recouvrirait, sinon le pouvoir & l'influence politique, au moins la dignité dont il jouissait dans les temps du Bas-Empire. La Grèce.

CHAPITRE IX.

Caractère national des Grecs modernes. — Converſations. — Vivacité. — Expreſſions. — Leur religion. — Les ſuperſtitions. — Les fêtes. — Les mariages. — Enterremens & tombeaux des Grecs.

La Grèce.

Le caractère national des Grecs modernes a conſervé toutes ſes formes antiques. Comme ce caractère ſe déploie le plus dans la converſation, il faut les entendre. Vous reconnoiſſez le feu du pays qui n'eſt pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des anciens; cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les dieux de la mythologie payenne; ce tiſſu de brillans menſonges, les Grecs modernes l'ont conſervé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, ſaillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expreſſions, opiniâtreté dans la diſpute, eſprits remuans, inquiets, auſſi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre, vous trouverez tout cela chez eux, & ceux qui ſe connaiſſent en hommes, diront peut-être

à nos Français : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point.* Cela eſt vrai, il faut en convenir. Plus étourdis au fond que méchans, nous ſommes tous en général, plus ou moins, comme les Athéniens, légers, vifs, extrêmes, inconſéquens. Nous croyons facilement & ſur la foi d'autrui : auſſi paſſons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de l'engoument à l'indifférence ; nous nous paſſionnons pour ou contre, ſans réflexion, ſans motif, & quelquefois ſans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs eſt une maladie de notre pays. Comme nous délibérons peu, nous faiſons tout aſſez gaîment, une bonne action, comme une fauſſe démarche, humiliés enſuite, attriſtés, & rarement corrigés par le repentir. Egalement capables de faire le bien & le mal par l'impulſion qui nous détermine, nous ne ſavons pas réſiſter à un premier mouvement qui nous entraîne. La Grèce

Je reviens au Grecs. Voyez-les cauſer entre eux, vous croirez à leurs geſtes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur converſation qu'ils diſputent même vivement. Point du tout, c'eſt leur vivacité naturelle qui échauffe un ſimple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend préſens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles ſur-

La Grèce.

tout exagèrent tout ce qu'elles ont vu. Les tropes, les images, les comparaisons, les figures leur sont familières, & les sermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles racontent.

Démosthène allait déclamer sur le bord de la mer pour former sa voix & travailler à se faire entendre; mais pour acquérir le ton de l'éloquence, il allait étudier parmi le peuple le langage énergique des passions, la naïve & vive expression des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les persuader, il faut se mêler avec eux, les étudier, les suivre, emprunter leur ton, leurs manières, leurs inflexions.

A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conserve encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs pères. Telle est la langue grecque vulgaire, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiquelle ait pris du latin & de l'italien moins de mots que les Romains n'en avaient pris anciennement d'elle; langue défigurée en apparence, & souvent par des expressions turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conserve tout le fond, toute la richesse & toute la douceur de l'ancienne.

On n'apprend pas le grec vulgaire sans apprendre des fables & des proverbes en vers.

Les Grecs ſont toujours ſententieux ; ils aiment beaucoup les contes & les proverbes. Ils ont adopté la rime qu'ils ont reçue des Italiens : leurs chanſons d'amour ſont rimées. Vous ne verrez nulle part autant que chez eux l'excès du délire & l'emportement de l'amour ; aucune langue ne peut fournir autant de noms expreſſifs que les amans en prodiguent à leurs maîtreſſes. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple ſur-tout, paſſer la nuit ſous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chanſons les plus tendres, & dans certains accès de fureur ſe faire des bleſſures au bras, pour montrer enſuite les cicatrices, comme de glorieuſes marques de l'amour dont ils ſont poſſédés. A ces traits, on reconnaît ces hommes qui faiſaient autrefois le ſaut de Leucade, & qui ſe précipitaient dans la mer pour ſe guérir de leur paſſion. On reconnaît cette nation qui, ſi j'oſe le dire encore, plus près de la nature que nous (car on s'en éloigne en ſe civiliſant), a fourni aux peintres & aux poètes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des bacchantes échevelées & furieuſes, le thyrſe à la main, effrayer par des hurlemens les monſtres des forêts, ni des pythies ſur le trépied, agitées par le dieu qui les inſpire ; mais des mères &

La Grèce.

La Grèce. des veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faiſant retentir de leurs cris un vaſte champ qu'elles rempliſſent du ſpectacle de leur douleur. Vous y verrez les enfans embraſſer les genoux, baiſer reſpectueuſement la main de leur père, & demander cette bénédiction dont on ne connaît plus l'uſage que dans l'hiſtoire des patriarches.

Que dire de la religion de ce peuple ? Elle a dû ſans doute éprouver les mêmes révolutions que l'empire grec ; elle eſt couverte, ainſi que toute la nation, des ténèbres de l'ignorance & défigurée par un amas de ſuperſtitions. Elle n'a conſervé fidèlement que les cérémonies, les ornemens & les ſolemnités, comme autant de ſignes auxquels on devait la reconnaître.

La religion d'un peuple conduit par des prêtres qui pour la plupart à peine ſavent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe. L'ignorance du clergé annonce donc & entretient néceſſairement celle de la nation. L'appareil des fêtes & des cérémonies ſuffiſent au peuple, & ce peuple eſclave, à qui les Turcs ont laiſſé ſes égliſes, ſes autels & ſes monaſtères, ne demande & ne voit rien au-delà. En un mot, ce peuple doit être crédule à proportion de ſon ignorance : auſſi l'eſt-il exceſ-

ſivement en fait de prodiges, d'augures, de préſages, de ſonges, comme il eſt fidèle obſervateur du jeûne & des autres pratiques qu'il a reçues de ſes pères.

Des jeûnes auſtères & fréquens, l'uſage de prier en commun & de s'aſſembler à l'égliſe avant le lever du ſoleil, la crainte de l'excommunication & de n'être plus admis dans l'aſſemblée des fidèles, enfin le plus grand reſpect pour le patriarche & les évêques, ſont autant d'uſages que les Grecs ont retenu des premiers chrétiens.

Mais pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieuſes qu'ils célèbrent à la campagne; elles rappellent les dévotions des anciens pour une fontaine ſacrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte. Or, toujours dans ces lieux déſerts & dans ces bois reſpectés, vous trouverez une fontaine célèbre pour les guériſons & les miracles qui s'y opèrent. La découverte d'une ſource abondante & précieuſe, ou de ſes eaux minérales propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainſi les Grecs ont encore dans leurs montagnes des cavernes, des forêts, des eaux conſacrées par la dévotion. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année & boivent de ces eaux : c'eſt une fête publique.

La Grèce. Ils attachent enſuite près de la même fontaine ou de la ſource, des morceaux de linge ou d'étoffe, en ſigne de la guériſon qu'ils ont obtenue. Ils pratiquent auſſi la même choſe à l'égard des images des ſaints dont ils invoquent le ſecours dans leurs maladies : ils attachent au tableau du ſaint un morceau d'étoffe ou une autre offrande.

On connaît l'ancienne crédulité des Grecs & de tous les payens pour les préſages. Les oracles, ſi menteurs, ne leur ſuffiſaient pas. Ils avaient encore recours à des ſorts, à des prédictions, à des paroles fortuites auxquelles ils ajoutaient pleine foi. Les Grecs tirent encore des préſages de mille choſes que le haſard produit. Ainſi la lumière d'une chandelle qui pétille, annonce ſûrement l'arrivée d'une perſonne qu'on attend.

Les grecs ont auſſi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantième jour eſt un jour ſacré pour les femmes en couche, qui ne ſortiraient pas auparavant : avant ce jour il ne leur eſt pas permis de ſe préſenter à l'égliſe. On ne tient pas aux anciens uſages, ſans être encore plus fortement attaché aux ſuperſtitions & aux préjugés populaires ; mais tout peuple alors ne rend d'autre raiſon de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire.

La Grèce.

Saint Jean Chriſoſtôme rapporte les ſuperſtitions de ſon temps, qui ſont les mêmes qu'aujourd'hui. « Rien n'égale, dit-il, celles » des femmes à l'égard des petits enfans : dès » qu'ils ſont nés, elles allument des lampes, » & leur donnent le nom des gens qui » ont vécu long-temps, pour leur procurer une longue vie; cependant ſouvent ils » meurent en bas âge. Elles attachent à leurs » mains des fiſtres & des fils de couleur d'écarlate pour les préſerver d'accident. Les » femmes, les nourrices, & quelquefois les » ſervantes vont tremper leur doigt dans une » eſpèce de boue qui ſe trouve au fond des » bains; elles vont enſuite imprimer ce doigt » ſur le front de l'enfant, & c'eſt, diſent-elles, » pour détourner de lui *le mauvais œil*, ou » l'envie. Quelques-uns écrivaient ſur la main » des enfans les noms des fleuves & des ri» vières; d'autres ſe ſervaient de cendre, de » ſuie & de ſel. » Tout cela pour détourner *le mauvais œil*, ou les regards malfaiſans qu'on redoute encore. Aujourd'hui des gouſſes d'ail, des taliſmans, & d'autres amulettes qu'on met au coup des enfans, ſont les moyens les plus uſités pour détourner ce que les Grecs appellent toujours le mauvais œil, & les Turcs eux-mêmes ont adopté cette ſuperſtition.

La Grèce.

Une imagination vive & qui s'enflamme aiſément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peſte, ce fléau conſtant de la Grèce, comme une vieille femme vêtue de noir, qui ſouffle pendant la nuit ſur les maiſons qu'elles parcourt le poiſon mortel qu'elle exhale; une telle imagination, dis-je, doit-être ſuſceptible de toutes les impreſſions: auſſi leur ame, ajoute le même père, eſt toujours remplie de terreurs paniques. En ſortant de ma maiſon, dit l'un, j'ai trouvé un tel, & cette rencontre me pronoſtique bien des malheurs. Mon coquin de valet, dit l'autre, en me donnant mes ſouliers, m'a d'abord préſenté le ſoulier gauche, ſigne de dommage ou d'affront. Je ſuis ſorti, dit un troiſième, de ma maiſon par le pied gauche, ſigne de quelque accident. Les Grecs modernes ont encore les mêmes faibleſſes, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les ſuivant pas à pas, on trouvera toujours & par-tout qu'ils ſe reſſemblent exactement & ne peuvent reſſembler qu'à eux-mêmes. Ce que nous diſons des individus eſt vrai des nations entières.

Si quelque choſe caractériſe la crédulité d'un peuple, c'eſt la foi qu'il ajoute aux ſonges

& les interprétations qu'il adopte. Il n'eſt pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs pères, ajoutent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les ſonges. Cet art était anciennement fort accrédité, & l'on connaît le culte établi pour les dieux qui préſidaient aux ſonges. Les Grecs modernes ont encore des règles pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre, & je vais donner un ſeul exemple d'une explication dont j'ai été le témoin. La Grèce.

« J'ai rêvé, diſait une jeune Grecque, qu'un » étranger s'eſt approché de moi : il m'a pré- » ſenté une aigrette & des fleurs; il a allumé » un flambeau & il a diſparu ». Voici tout le myſtère, dit ſans héſiter la ſibyle que l'on conſultait. « L'aigrette que nous portons le » jour des noces, ſignifie que vous ſerez ma- » riée; le flambeau allumé indique que le jour » n'eſt pas loin, & le nombre de fleurs que » vous avez vues, déſigne le nombre des en- » fans que vous aurez ». Ainſi parla le vieil oracle; je n'en voulus pas ſavoir davantage, & je n'ai pas été curieux d'en ſuivre l'accompliſſement. Au reſte la règle général des ſonges eſt d'en prendre toujours le contre-pied; ainſi

La Grèce.

les plus ſiniſtres ſont pris en bonne part, & les Grecs ſuperſtitieux paſſent triſtement la journée qui ſuit un beau ſonge. Ils ſe préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à ſe procurer des ſonges heureux. Une fille, preſſée de quelque déſir impatient, ne mange en ſe couchant qu'un gâteau fort ſalé & ne boit point du tout; elle met enſuite ſous ſon chevet trois pelotons de fil, blanc, noir & rouge. Après ces diſpoſitions, l'homme qu'elle voit en ſonge & qui lui apporte à boire, eſt celui qu'elle épouſera. En s'éveillant, elle prend un peloton au haſard; le noir déſigne un veuf; le blanc un vieux; le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le déſire. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à des détails qui paroiſſent puériles: mais peut-on étudier les hommes ſans voir en eux mille faibleſſes, & notre ſiècle qui ſe pique d'être ſi éclairé, en eſt-il plus exempt que les autres.

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de ſpectacles, attaché à la religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ſes dieux & par la richeſſe de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvait être ſuſceptible. Les hommes les plus ſauvages célèbrent le jour où ils prennent une

compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'eſt donc préſenter le mariage ſous l'aſpect le plus riant, que de le montrer dans la ſimplicité des mœurs primitives & accompagné de cette joie pure, vive, innocente de l'ancien temps. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image. Ils ont conſervé la plupart des cerémonies qui s'obſervaient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un devoir du citoyen, & ſe marient fort jeunes. Les lois de Sparte avaient ſur ce point pouſſé la rigueur juſqu'à noter d'infamie ceux qui gardaient le célibat. Dans une certaine fête qui ſe célébrait à Lacédémone, il était permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étaient pas encore mariés & de les fuſtiger. La Grèce.

Le ſage Théognis diſait aux Grecs: L'homme le plus riche & le plus heureux, eſt celui qui a trouvé une femme douce & vertueuſe. Le Grec d'aujourd'hui n'a point de philoſophe a conſulter, & ne délibère point s'il ſe mariera ou non : auſſi la population, chez les Grecs, ſe ſoutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut ſe ſoutenir parmi les Turcs, ſous un gouvernement militaire qui ne fait que détruire & qui ne répare rien. Les villes grecques les plus conſidérables n'ont point été rebâties

La Grèce.

par leurs conquérans, parce que ſous le deſpotiſme le plus abſolu, tel que celui de l'empire d'orient, le ſouverain & les ſujets ne s'occupent que du préſent, qu'ils ſemblent dévorer à la hâte en ſe preſſant de jouir, & n'ont aucune vue pour l'avenir. En conſéquence la population languit, parce qu'on ne peut contempler d'un œil ſatisfait & tranquille le bonheur de ſa poſtérité. En revanche, le Grec, l'Arménien, le Juif, (nations dont l'empire turc eſt inondé, & que le Turc mépriſe au point de ne pas être effrayé du nombre de ſes eſclaves) ſe livrent ſans contrainte au penchant de la nature. Ils eſpèrent qu'une poſtérité nombreuſe pourra recouvrer quelque jour, à la faveur d'une révolution, tout ce que les conquérans de la Grèce leur ont enlevé. Le mariage a donc pour eux un attrait puiſſant & l'on y voit peu de célibataires.

La cérémonie du mariage eſt précédée chez les Grecs par des fêtes qui l'annoncent. Une jeune fille qu'on va marier eſt conduite au bain en cérémonie & au ſon des inſtrumens la veille de ſes noces, aſſiſtée de tous ſes parens & amies; la journée ſe paſſe enſuite en feſtins & en danſe.

Le jour des noces, la mariée eſt conduite à ſon époux avec la même pompe, le même cortége

cortége & la même muſique. Sa marche eſt ouverte par des danſeurs, par des inſtrumens & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. Chargée d'ornemens, les yeux baiſſés, & ſoutenue par des femmes, elle marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup : on s'empreſſe juſqu'à l'impatience pour la voir. La Grèce.

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau ſi connu, ſi célèbre, & dont les poètes ont conſacré l'expreſſion pour le mariage dont il eſt l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement conſumé; ce ſerait même un mauvais préſage s'il venait à s'éteindre par quelque accident : auſſi y veille-t-on avec autant de ſoin que les Veſtales en avaient pour le feu ſacré.

Arrivés à l'égliſe, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouſe, & celle de l'épouſe à l'époux.

Je ne dois pas oublier une cérémonie eſſentielle que les Grecs ont conſervée ; c'eſt la coupe de vin qu'on préſentait anciennement au nouvel époux en ſigne d'adoption : elle était le ſymbole du contrat & de l'alliance.

La Grèce. Les Grecs, toujours ſuperſtitieux, regardaient comme un mauvais préſage, ſi la nouvelle épouſe, en entrant pour la première fois chez ſon mari, touchait ſeulement du bout du pied le ſeuil de la porte, qui, comme l'on ſait, était conſacré à la déeſſe Veſta & aux dieux pénates. Pour éviter cet accident, les compagnes de la mariée la ſoulevaient en entrant, & l'enlevaient en la prenant par-deſſous les bras.

La mariée, chez les Grecs, eſt encore ſoutenue par des femmes & par des hommes qui l'accompagnent. A la porte du mari, il ſe fait une autre cérémonie auſſi ridicule que le paſſage du ſeuil qu'il ne fallait pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis ſur un crible & on la fait marcher deſſus en entrant chez ſon mari. Si le crible, ſur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement ne crévait pas ſous ſes pieds, on aurait contre elle des ſoupçons qui alarmeraient ſon époux; mais il eſt tranquille & content après l'épreuve du crible.

Le nouveau mari, chez les Grecs, donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui aſſiſtent à ſa noce ou qui vont le voir; ce qui peut avoir rapport à l'ancien uſage de diſtribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux renonçait aux amuſemens de l'enfance.

Les anciens Grecs diſtribuaient auſſi des noix & des amandes aux conviés; on faiſait même, en les donnant, beaucoup de bruit, & les mariés profitaient de ce moment pour ſe retirer. C'était anciennement l'uſage de chanter & de danſer juſqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés; ces chants & ces danſes étaient exécutés par de jeunes filles; on danſe encore & on chante pendant toute la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en ſont exclues. Elles ſe réjouiſſent entre elles dans des appartemens ſéparés, & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maiſons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes. La Grèce.

Dans les villages & à la campagne, la mariée eſt conduite, au ſon des inſtrumens, ſur un chariot traîné par des buffles; on choiſit comme autrefois, un jour favorable, & c'eſt lorſqu'il y a de la lune, que le ciel eſt ſerein & l'air pur. On ne peut ſe défendre d'un certain attendriſſement en voyant cette ſimplicité de mœurs, ces uſages antiques qui ſont encore aujourd'hui les mêmes: ainſi la noce champêtre ſera toujours pour nous le ſpectacle le plus doux, le plus intéreſſant & le plus propre à nous

La Grèce.

offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Croirait-on que l'amour conjugal eſt encore chez les Grecs dans toute ſa force & conforme à l'idée qu'en donnent les anciens, Tout ce que dit ſi bien Claudien de la dignité d'une mère, qui par ce ſeul titre, conſerve ſur ſon mari le pouvoir que ſes attraits effacés par l'âge ne lui donnent pas, ſe vérifie exactement parmi les grecques modernes.

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulièrement l'hoſpitalité : quand un étranger arrive, le maître de la maiſon va au-devant de lui, l'embraſſe, prend ſa main qu'il met dans la ſienne, & la porte enſuite à ſa bouche & ſur ſon front, en ſigne d'amitié & de fidélité ; il la conduit enſuite à l'appartement le plus commode de la maiſon, & pendant qu'il l'interroge ſur ſa ſanté, ſur les évènemens de ſon voyage & ſur l'état des perſonnes qui l'intéreſſent le plus, les domeſtiques & les eſclaves préparent le bain. Au ſortir du bain, il trouve du linge & des habits pour changer ; ceux qu'il a quittés ſont enlevés par les eſclaves qui les blanchiſſent & les réparent pendant le ſéjour qu'il fait dans la maiſon ; ſi c'eſt un parent, la femme & la fille du maître de la maiſon ſe chargent elles-mêmes de la plupart de ces ſoins.

La Grèce.

On vient de voir les Grecs dans la joie de leurs ſolemnités, ou des feſtins & des noces; je vais les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes: tel eſt le cours de la vie humaine, les chagrins ſuivent par-tout les plaiſirs. Suivez-moi dans cette maiſon où les cris perçans des eſclaves & des domeſtiques nous annoncent que la mort vient d'entrer: cette femme défaillante eſt une mère déſolée qui a perdu ſa fille; vous ne la verrez pas oppreſſée par l'abattement, dans le ſilence de la profonde douleur, elle exprime avec énergie ce qu'elle ſent, & on ne lui répond que par des gémiſſemens & des larmes; cette mère échevelée & en déſordre ſuit le convoi funèbre, les proches parens & les amis ne manquent point comme anciennement, d'en faire partie; les femmes & les filles y vont les cheveux épars & en pleurant, la marche eſt ſans ceſſe interrompue par les cris de la mère éplorée; elle eſt ſoutenue par ſes eſclaves en pleurs; on arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore: alors les cris de cette mère inconſolable redoublent, elle veut ſe précipiter dans la foſſe.

Une femme grecque pleure ſon époux, ſon fils, &c. avec ſes amies pendant pluſieurs jours, elles chantent ſes louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la dou-

La Grèce.

leur, parce que la nature abandounée à ſon énergie, choque nos bienſéances factices, & notre politeſſe artificielle.

Voyez chez les Grecs du dix-huitième ſiècle ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Madame *Tigonini*, la plus belle des grecques modernes, aimait tendrement ſon frère ; elle eut le malheur de le perdre malgré tous les ſecours que lui prodiguaient l'aiſance & l'amitié. Sa ſœur, ſuivant l'uſage du pays, accompagna le convoi, tout annonçait l'abatement de cette ame ſenſible ; le déſordre de ſon voile & de ſes habits, la négligence de ſa coeffure ajoutaient de nouveaux traits à toutes les marques de ſa douleur ; le corps fut reçu à la porte de l'égliſe par le patriarche ; après les prières d'uſage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conſervée, & qu'on nomme le dernier adieu. Après que le patriarche eût embraſſé le corps, les parens & ceux qui formaient le convoi en firent de même ; cette ſcène que l'idée d'un éternel adieu ne rendait que trop attendriſſante, le devint encore plus quand cette ſœur éplorée qui n'écoutait que les mouvemens de ſa douleur, déchira ſes habits & arracha ſes cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette ſcène lugubre,

& pour ramener la sœur affligée dans sa maison; ses sens alors étaient moins agités & sa douleur un peu plus calme. La Grèce.

Cette maison, située sur le bord de la mer, a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le rivage a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin était orné de belles fleurs & de quelques arbres fruitiers; il y avait d'un côté une volière pleine d'oiseaux de toute espèce; & de l'autre, un réservoir rafraîchi par les eaux de la mer, renfermait toutes sortes de poissons: ce jardin, ces oiseaux, ces poissons faisaient tout l'amusement du sage que la mort venait de ravir à sa sœur & à ses amis. « Où » est mon frère, disait cette sœur accablée, en » parcourant le jardin de ses yeux .... Il » n'est plus .... il a passé comme une ombre .... » Vous fleurs, qu'il cultivait avec tant de plai- » sir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur » que vous deviez à ses soins .... périssez » avec lui .... courbez-vous .... séchez jus- » qu'à la racine .... Vous, poissons, puisque » vous n'avez plus de maître ni d'ami qui » veille à votre conservation, retournez dans » les grandes eaux, allez courir après une vie » incertaine .... Et vous, petits oiseaux, si » vous survivez à votre tristesse, que ce ne » soit que pour accompagner mes soupirs de

La Grèce.

» vos chants lugubres..... Mer tranquille, » vos flots ſont maintenant agités, ſeriez-vous « auſſi ſenſible à ma peine ? » Jugez de l'effet que faiſait ſur les ſpectateurs cette touchante apoſtrophe, faite avec cette tranquilité que la douleur ne permet qu'aux grandes ames. Cette dame ſe tournant enſuite vers ſes eſclaves : « Pleurez, mes enfans, leur dit-elle.... vous » n'avez plus de père, ... mon frère n'eſt » plus .... la mort cruelle nous l'a enlevé, » il a diſparu comme l'ombre, & nous ne le » verrons plus .... Ces lieux que ſa préſence » rendait agréables, ne doivent être pour nous » qu'un ſéjour de triſteſſe & d'affliction ». Il n'eſt pas poſſible de donner à la nature plus d'expreſſion, plus de force, plus de naïveté ; on doit voir avec plaiſir ce petit échantillon de l'éloquence grecque, dans ces momens de délire où une imagination féconde peint ſi vivement tous les ſentimens de l'ame.

Les tombeaux des Grecs ſont ſitués comme ceux des Turcs & des autres peuples de l'orient, ſur le chemin des villes & des villages ; ils ne ſont pas entourés de murs comme nos cimetières, & n'en ſont pas moins un aſyle ſacré : s'ils ſont toujours hors des villes, c'eſt la raiſon & l'ordre naturel qui leur on conſervé, dans cette poſition, leur véritable place, pour diſ-

tinguer la demeure des morts de celle de vivans. Les èpitaphes des Grecs modernes conſervent encore cette ſimplicité qui les caractériſait anciennement, & que les Latins avaient imitée. Outre les pierres qu'on met ſur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes ſépulchrales qui portent ſimplement le nom de ceux qui ſont enterrés. On ne peut voir ces triſtes monumens entourés de cyprès, ſans ſe recueillir, ſans méditer en ſilence ſur le ſonge de la vie, & ſur ce dernier ſommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir. La Grèce.

Il eſt bien juſte de donner quelquefois des larmes au ſouvenir de nos parens & de nos amis qui ne ſont plus ; fidèles à ce ſentiment & à cet ancien uſage, les Grecs vont de temps-en-temps pleurer ſur les tombeaux pendant les fêtes de paques, qu'ils célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat par des feſtins & des danſes publiques. Il y a un jour où ils ſe rendent en foule au tombeau : là, ils pleurent leurs parens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Les femmes grecques ſe contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux ſur les tombeaux, autrefois elles coupoient leurs longues treſſes ſur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur ſacrifiaient ainſi l'ornement dont elles étaient le plus jalouſes.

La Grèce.

Au reſte, il ne faut pas croire que le ſpectacle de ces tombeaux, diſperſés dans les campagnes, ſoit ſi triſte; on y arrive & on s'y arrête avec plaiſir: l'eſpèce d'horreur qu'ils inſpirent, qui pénètre une ame honnête & tendre, eſt bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs; d'ailleurs, la curioſité, l'humanité même trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qu'animent ces monumens, & où trop ſouvent les malheureux humains reçoivent pour la première fois la récompenſe de leurs vertus; l'envie au moins ſe tait alors, le voile de la prévention eſt tombé. Que l'artifice, le menſonge & la haine empoiſonnent tous les momens de la vie, mais que la vérité ſoit écrite ſur les tombeaux qu'ont élevés la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens où notre place eſt déjà marquée; ils ſemblent nous rapprocher en quelque ſorte de ceux qu'une abſence éternelle ſépare de nous, & nous inſpirent preſque toujours d'utiles réflexions.

CHAPITRE X.

Mœurs & uſages des Grecs modernes.— Maiſons. — Appartemens. — Lits. — Eſclaves. — Femmes. — Voile des Grecques. — Toilette. — Habillement. — Ceinture. — Fard. — Les danſes. — Les jeux.

La Grèce.

APRÈS tant de révolutions dont l'hiſtoire nous eſt connue, des conquérans barbares ont achevé de détruire ce que le temps avait épargné, & des curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter; il ne faut donc plus chercher les chefs-d'œuvre des anciens artiſtes dans la Grèce, les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les lettres & les ſciences que les Médicis appelaient de toutes parts. Les Grecs ne conſervent plus que le triſte ſouvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnaître: dans les îles de l'Archipel, c'eſt un vil peuple livré à la miſère, à l'ignorance, à la ſervitude; dans les villes ce ſont des eſclaves riches & orgueilleux.

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'aviliſſement ſous les derniers empereurs de Conſtantinople; ce peuple, enfin, ſoumis aux

La Grèce.

Turcs, s'eſt accoutumé à porter le poids de ſes chaînes; il conſerve une ombre de liberté en nous rappelant qu'anciennement les Grecs en ſentaient moins la perte, dès qu'on leur laiſſait leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Il ne faut pas chercher, parmi des eſclaves, ce peuple roi des beaux temps de la Grèce, mais les hommes ſont toujours les mêmes, & ils ont fidèlement conſervé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont ſoumis.

Quelle différence entre les Grecs & nous! ils ſont tout ce que faiſaient leurs pères, tandis que nous ne cherchons dans nos uſages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même qu'à nous éloigner de ce que nos pères ont pratiqué, & à former un contraſte parfait avec eux. Pour peu qu'on obſerve tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas un ancien uſage; on n'eſt pas à la ſuite d'une caravane ſans ſe ſouvenir que depuis celle des marchands iſmaëlites Madianites, à qui Joſeph fut vendu par ſes frères, les caravanes ſubſiſtent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le commerce intérieur: on ne voit pas les Turcs & les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans ſe rappeler que le plus ancien des patriarches, dans les plus beaux jours de l'en-

fance du monde, ne voyageait pas autrement.

La Grèce.

Les maiſons des Grecs ne ſont pas à beaucoup près auſſi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage, & ſont diviſées en deux parties par une grande ſalle qui occupe le centre & toute la largeur; c'eſt dans cette ſalle qu'on donne les fêtes, & que ſe font toutes les céromonies qui exigent un grand eſpace; d'un côté ſont les appartemens des hommes, l'autre eſt deſtiné à l'appartement des femmes. Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit; parmi les perſonnes aiſées c'eſt un uſage, chez le peuple, c'eſt dévotion, car la lampe eſt ordinairement placée devant une image.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres, ils ne font que jeter des matelas ſur les ſophas pour être couchés plus mollement; il n'y a point de cheminées dans les chambres; on ne ſe ſert que d'un brâſier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer ou pour ceux qui veulent s'en approcher. La broderie eſt l'occupation des femmes grecques; elles ſortent peu, & celles qui ont beſoin de travailler pour entrenir leur famille, brodent ſans relâche du matin au ſoir. Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalouſies aux fenêtres, & pour tout meuble un ſopha, un cof-

La Grèce.

fret garni d'yvoire où ſont les ſoies & les aiguilles, & un métier à bróder.

On voit encore aujourd'hui, comme anciennement dans toutes les bonnes maiſons des Grecs, la nourrice du maître ou de la maîtreſſe faire partie de la famille. Les dames grecques refuſent encore de nourrir leurs enfans pour conſerver leur beauté, leur ſein & leur ſanté, qu'elle croient ménager par-là; on leur a toujours dit qu'elles étaient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenaient de vraies marâtres en abandonnant leurs enfans à une nourriure & à des mains étrangères. La force de l'exemple & de l'uſage a prévalu ſur toutes les raiſons; tout ce qu'on a écrit de nos jours ſur ce point intéreſſant n'a rien de plus fort que le diſcours d'un philoſophe grec qu'Aulugelle nous a conſervé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce philoſophe, à l'occaſion de l'accouchement de la femme d'un de ſes diſciples, qui par ſa naiſſance tenait un rang diſtingué, était allé lui rendre ſa viſite; après les premiers complimens il s'aviſa de demander à la mère de l'accouchée, ſi ſa fille ſe propoſait de nourrir l'enfant qui venait de naître. « A dieu » ne plaiſe, répondit la mère; voudriez-vous » donc que ma fille, après les douleurs qu'elle » a ſouffertes, fut encore chargée du ſoin le

» plus pénible & le plus incommode? Ah ! » madame, reprit le philoſophe, ne permettez » pas qu'elle ne ſoit mère qu'à demi, & qu'a- » près avoir porté neuf mois dans ſon ſein & » nourri de ſon propre ſang un être informe » qu'elle ne voyait ni ne connaiſſait pas, elle » refuſe le lait que la nature lui a donné, à cet » homme qui vient de naître, qu'elle voit en- » fin, qui vit à ſes yeux, & qui implore ſon » ſecours par les cris les plus touchans. »

La Grèce.

Le cortége d'eſclaves & de de ſuivantes qui accompagne dans les rues une femme grecque, eſt pour le pays ce qu'eſt parmi nous un bel équipage, avec la différence qu'une honnête femme ne peut ſortir parmi les Grecs ſans avoir au moins une ſuivante avec elle; celles qui ſont d'un rang ſupérieure, et qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, ſe font ſuivre par pluſieurs eſclaves. Les jeunes filles n'oſeraient ſe montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le père ou la mère n'y fuſſent préſens; elles paſſent leur temps à s'amuſer entr'elles, à broder avec leurs eſclaves ou à regarder les paſſans à travers les jalouſies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir ſans être vues.

J'obſerve encore un ancien uſage, ſuivant lequel les dames grecques donnent leur main

La Grèce.

à baiſer à leurs filles, à leurs eſclaves, & aux perſonnes qui leur ſont inférieures. Après le baiſement de main, la plus grande marque de reſpect en Orient, lorſqu'on aborde les perſonnes d'un rang ſupérieur, eſt de baiſer ou de toucher leur robe, & de porter enſuite la main ſur la bouche ; les Turcs ne ſaluent pas autrement leurs patrons, & permettre à un inférieur de baiſir le bout de ſa robe, c'eſt le recevoir ſous ſa protection : à ce ſujet j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 la paix de Belgrade entre l'empereur & le ſultan *Malsmoud*, allait à l'audience du grand-viſir qui était venu à l'arſenal ; deux eſclaves français appercevant l'ambaſſadeur, s'échappent & viennent ſe jeter à ſes pieds, le priant de les racheter ; leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il voulait pour la rançon de ces deux eſclaves. « Ils ſont libre, dit le Turc, & ne ſont » plus à moi depuis qu'ils ont eu le bonheur » de baiſer la robe de l'ambaſſadeur de France. » M. de Villeneuve, frappé de la nobleſſe de ce ſentiment, qui toucha tous les ſpectateurs, tira une très-belle montre qu'il portait, & en fit un préſent au généreux muſulman.

L'art

L'art de ſe parer & de plaire eſt toujours & par-tout à peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas comme les nôtres dans les ſociétés & dans les ſpectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui ſemblent donner plus d'éclat à leur beauté naturelle. La coëffure des femmes Grecques, ſur-tout lorſqu'elle eſt baſſe, eſt ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de ſe placer ſur le front une autre petite plume noire ou de couleur, arondie ou friſée en boucle platte; au reſte, elles ont différentes coëffures, plus ou moins ornées, qu'elles varient de pluſieurs manières. Quelquefois leurs cheveux tombent en treſſes ſur leurs épaules, ſouvent ils ſont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs. La Grèce.

La chemiſe eſt de gaze de ſoie blanche & deſcend juſqu'au talons; elle eſt relevée par la ceinture, les manches en ſont très-larges, & on met par-deſſus un double caleçon; celui qui paraît eſt d'une étoffe de ſoie, & l'autre d'une toile légère; ſur la chemiſe ſe met l'*anteri* qui ſerre étroitement la taille & ſoutient le ſein; ſur l'*anteri* on place le *caſtan* qui deſcend juſqu'aux pieds, & ſur le *caſtan* la peliſſe qui d'ordinaire eſt l'habillement le plus

La Grèce.

riche ; ainſi l'on reconnaît aiſément une femme Arménienne, Turque, Juive, & les dames Grecques ont toujours aimé à ſe couvrir de pierreries : leurs boucles de ceintures, leurs colliers, leurs braſſelets en ſont enrichis, & quoiqu'elles ſe plaiſent à couronner leur tête des plus belles fleurs du printemps, les diamans brillent à côté des jaſmins & des roſes ; elles ſe parent ſans ſortir de chez elles, & ſans avoir le deſſein ni l'eſpérance d'être vues, uniquement pour elles-mêmes ; on ne ſacrifie tous ces ornemens qu'à quelque vif ſujet de douleur.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorſqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles pour s'en parer avant que d'entrer dans la maiſon où elle vont ſe rendre, & les ôter de même pour revenir quand la viſite eſt faite. Un éventail leur ſert de paraſol ; cet éventail eſt fort grand, arrondi, compoſé de plumes de paon & à manche d'ivoire ; il y a dans le centre un petit miroir : les dames le portent à la campagne, & quand fatiguées de la chaleur, elles ſe repoſent ſur un ſopha, une eſclave prend l'évantail, & fait du vent à ſa maîtreſſe pour la rafraîchir. En parlant de l'habillement des femmes Grecques, on ne doit pas oublier les

parfums qu'elles ſont en uſage de mettre dans leur coffret, & dont leurs habits conſervent l'odeur. La Grèce.

Le voile, ſymbole de la modeſtie, qui peut ſans doute dérober à l'œil curieux certains défauts; mais rend auſſi la beauté plus piquante, qui ſemble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur de la timide innocente jeuneſſe; ce voile léger qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidèlement conſervé, il fait encore comme autrefois, une partie eſſentielle de leurs habillemens, & diſtingue les conditions; celui de la maîtreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens; il eſt un art pour ajuſter, pour ſe voiler décemment, agréablement; cependant le voile grec ne couvre point le viſage comme celui des femmes Turcques; auſſi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour ſe cacher avec plus de ſoin, et pour éviter les inſultes lorſqu'elles vont loin de chez elles & dans les quartiers des Turcs.

Le voile des dames Grecques eſt de mouſſeline tiſſu d'or aux extrêmités; celui des femmes de commun eſt tout uni & ſans or; ce voile eſt toujours blanc. Les Grecs modernes por-

La Grèce.

tent ſur le cou une eſpèce d'écharpe dont ils ſe font un voile pour ſe couvrir la tête lorſqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent; les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & elles la mettent dans le mauvais temps par-deſſus le voile. Lorſqu'elles vont dans une maiſon en viſite, ou dans quelqu'autre endroit, & qu'elles ôtent leur voile, c'eſt ſigne qu'elles veulent y reſter quelque temps.

La ceinture était anciennement, comme aujourd'hui, une partie de l'habillement des Orientaux; & rien de plus ancien dans la Grèce, parmi les jeunes filles, que l'uſage de conſacrer en ſe mariant leur ceinture. Cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui; ſouvent même pendant pluſieurs jours le nouveau marié fait de vains efforts pour détacher la ceinture qu'on lui oppoſe, & la réſiſtance qu'il éprouve eſt regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de ſa bonne éducation.

Les yeux noirs ſont toujours les plus beaux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs ſourcils & le poil de leur paupières. Pour les noircir, elles ſe ſervent comme autrefois d'antimoine & de noix de galle : elles font auſſi un très-grand uſage du fard.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes ſolemnités de leur religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célèbrent avec autant de joie que de faſte : mais ils courent encore avec plus d'empreſſement à ces dévotions particulières qui les attirent à la campagne. Le peuple inonde le vaſte champ où on ſe raſſemble. Les jeux, les feſtins, les danſes ſont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. L'uſage de chanter à table eſt très-ancien chez les Grecs. Ils boivent chacun à leur tour à la ſanté de leurs maîtreſſes, & ſouvent autant de coups qu'il y a de lettres à leur nom. Des agneaux farcis, recouverts de leur peau & cuits au four, ſont les principaux mets de ce repas. On s'échauffe enſuite, on apporte des cruches pleines de vin, on verſe ſans meſure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les chanſons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies; enfin, on prend la lyre, & quelques convives ſe lèvent pour danſer. La Grèce.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec ſoin ſur le mont Hymète, & qu'ils regardaient anciennement comme une nourriture ſacrée, eſt encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-

La Grèce.

eſtimé : ils aiment auſſi beaucoup les olives, que la Grèce & le terroir d'Athènes fourniſſent abondamment. L'ancien uſage de manger le bled grillé ou rôti, uſage qui a néceſſairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, ſubſiſte encore dans la Grèce. Le gros bled de Turquie & les poids chiches qu'on fait cuire, ſont des mets très-communs.

C'eſt parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes, parce que le peuple qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, eſt toujours attaché à ſes uſages, qui ſont ſes principales lois. Je trouve dans les repas des Grecs, non-ſeulement les anciens excès & l'antique ſimplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent ſi bien la joie des convives. Les fleurs ornent auſſi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maîtreſſes.

La lyre des Grecs reſſemble à celle qu'Orphée, ſuivant la deſcription de Virgile, tantôt pinçait avec ſes doigts, & tantôt touchait avec un archet. La guittare & la lyre ſont encore les principaux inſtrumens uſités chez les Grecs. Le berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Quoiqu'aſſujétis à une domination étrangère, les Grecs n'ont pas ſuſpendu leurs lyres aux ſaules, comme

les Juifs, pendant leur captivité : ils ne chantent pas comme Anacréon & Sapho, mais ils chantent encore. Les poètes Grecs modernes ſe ſont éloignés de l'ancienne ſimplicité pour prendre le ſtyle oriental. En voici la preuve dans la chanſon que nous allons rapporter.

CHANSON.

« L'amour était pour moi un arbre paré des » feuilles toujours vertes de la fidélité ; ſon » ombre était l'eſpérance du bonheur que je » déſirais.

» Mais tout-à-coup les feuilles ont été deſ- » ſéchées par le ſouffle brûlant du déſeſpoir » qui me pourſuit & me fait errer.

» Mon eſpérance eſt détruite par la haine » & par les rigueurs qui attaquent toutes les » branches de l'arbre.

» Un foible rejetton qui reſte, n'a plus » qu'une apparence de vie & de fraîcheur.

» Les feuilles ſont tombées, parce que la » racine ne fourniſſait plus de ſuc nourricier.

» Vaine illuſion ! je croyais que cet arbre » ne périrait point, que ſes rameaux verts » ne craignaient plus la ſéchereſſe.

» Dans cette double idée, j'offrais juſqu'à » mes larmes pour l'arroſer.

» Il n'était plus temps, & j'ai encore été

La Grèce.

» trompé par la vue du rejetton qui n'avait » qu'une fauſſe apparence ; lorſque je voyais » qu'il allait refleurir, la racine n'avait plus » de force.

» Si l'amour que j'implore pouvait en pren- » dre ſoin, je reverrais encore ſes verts ra- » meaux qui me donneraient & la fraîcheur » & l'ombre, & les premières douceurs de » l'eſpoir que j'ai perdu ».

Je n'ai rien vu de plus agréable & de plus intéreſſant que les danſes grecques. Il y a des danſes nationales qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui ſont héréditaires. Il ne faut pas des maîtres pour les apprendre, l'imitation ſuffit. On oublie les danſes compoſées qui demandent de l'étude & de la préciſion ; les danſes du pays, plus ſimples, plus gaies, plus faciles, ne ſe perdent point, parce qu'on les répète ſouvent & que chaque fête les ramène. La jeuneſſe s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amuſent du ſpectacle, & juſques dans l'âge le plus tendre, les enfans trop faibles pour imiter les danſeurs, piétinent en les regardant.

Cet exercice eſt ſans contredit de tous les pays & de tous les temps ; mais il eſt certain que les Grecs ont plus d[illegible] & danſent encore plus que les autres peuples. La danſe, parmi

eux, faiſait partie de la gymnaſtique; elle était elle-même en pluſieurs cas ordonnée par les médecins; elle entrait dans les exercices militaires; elle était affectée à toutes les conditions : elle venait toujours à la ſuite des feſtins; elle animait toutes les fêtes : les poètes mêmes récitaient & chantaient leurs vers en danſant. Anacréon, le père du plaiſir, eſt dans ſa vieilleſſe toujours prêt à danſer. Aſpaſie qui n'avait qu'à paraître pour animer tout de ſes regards, fait danſer juſqu'au vieux Socrate. Enfin l'hiſtorien d'Epaminondas, en repréſentant toutes ſes grandes qualités, n'oublie pas ſon talent pour la muſique & pour la danſe. La Grèce.

Tous les danſeurs qu'on voit aujourd'hui dans la Grèce, ſe tenir par la main & courir, en danſant, les rues ou les campagnes, repréſentent ces anciennes danſes qui faiſaient une partie du culte public. J'ai vu, dans l'île des princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles ſe raſſembler le ſoir pour puiſer de l'eau, & former, autour du puits, des danſes en chantant; l'air en eſt tendre & débute lentement, enſuite il devient plus vif & plus animé; celle qui mène la danſe, deſſine quantité de figures & de contours dont la variété forme un ſpectacle auſſi agréable qu'intéreſſant.

La Grèce.

Les danſes ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs, elles le ſont encore. Le peuple qui agit en tout machinalement, & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte ſon goût, ſe livre aveuglement à ſes uſages; il n'appartient qu'à l'œil obſervateur d'en pénétrer les raiſons. Il peut ſe faire que toutes les nations aient célébré, par des danſes hiſtoriques, les évènemens qui les intéreſſaient, mais ces danſes ne ſe ſont point conſervées comme chez les Grecs; dans leurs villages, on obſerve encore les fêtes de Cérès. Quand la moiſſon approche, on va en danſant au ſon de la lyre, viſiter les champs; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux, & le plus ou le moins de gaieté eſt un préſage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moiſſon, on va aux champs en danſant, avec la faux pendue à l'épaule: le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur, & juſqu'au bruit que fait la faux en ſciant le blé, tout concourt à l'harmonie de cette muſique champêtre. Le chant, chez les gens de la campagne, ainſi que chez les ouvriers, eſt par-tout un aiguillon & un délaſſement du travail.

Les danſes champêtres en l'honneur de Flore ſe renouvellent tous les ans à l'île des

Princes & ailleurs ; les femmes & les filles des villages vont le premier mai danſer dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danſe, toujours mieux parée que les autres, repréſente Flore & le printemps dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. La Grèce.

Une des danſeuſes chante:

« Soyez la bien venue, nymphe, déeſſe du » mois de mai », & le chœur, à chaque couplet, répète : *Déeſſe du mois de mai, déeſſe du mois de mai.* L'air de l'hymne eſt tendre, plein d'expreſſion & de ſentiment; tout, dans cette danſe, peint les charmes de Flore & les douceurs du printemps.

Il n'y a point de maîtres à danſer chez les Grecs; une diſpoſition plus particulière, peut-être, y rend les maîtres de danſe moins néceſſaires. Une mère, au ſein de ſa famille, apprend à ſes enfans la même danſe que ſa mère lui a appriſe; elle la danſe avec eux, & leur chante, tout en danſant, l'hiſtoire dont la danſe exprime le ſujet. En Europe, au contraire, les maîtres de danſe, à l'envi les uns des autres, étudient ſans ceſſe de nouvelles variations, & comme c'eſt le goût de la nouveauté qui décide la préférence, ces danſes n'y ont rien

La Grèce.

conſervé de leur origine ; elles n'y ont plus le même eſprit.

Les jeux doivent ſuivre les danſes, il ne faut donc pas les ſéparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui ſont les époques des plus beaux jours de la Grèce & qui ont paſſé avec eux ; il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui : j'entends ici les jeux domeſtiques, ceux des hommes, ceux du peuple, des jeunes filles, des enfans même.

Les Grecs jouent beaucoup à pair ou non ; ils ont encore un autre jeu fort en uſage en italie ; il conſiſte à faire deviner le nombre de doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obſcur : on faiſait anciennement avec les noix pluſieurs jeux qui ſont encore uſités, à quelques petits changemens près, car il n'eſt pas poſſible que des jeux auſſi arbitraires & auſſi ſimples que ceux-ci ne varient.

L'eſcarpolette eſt encore un jeu fort en uſage parmi les Grecs : les jeunes gens & ſur-tout les jeunes filles s'en amuſent beaucoup ; & c'eſt en ſe balançant enſemble dans la belle ſaiſon, que les filles répètent alternativement les chanſons qu'elles ont appriſes. Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on appelait anciennement la *tortue*. Celle qui faiſait la tortue était au milieu des autres, & ne bougeait point de ſa

place, mais elle y mettait celle qu'elle avait pu saisir. Aujourd'hui comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer; on plie aussi les feuilles de rose & de pavots, en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour. A propos d'augures galans: c'est ici l'endroit de faire le détail du jeu du *clidona*, c'est l'oracle que toutes les jeunes Grecques consultent. La Grèce.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont soin de tirer de tous ceux & celles qui en doivent être, ce que chacun doit mettre dans le vase, c'est-à-dire, une bague, une pièce de monnaie ou un autre gage de cette espèce; elles vont ensuite, en observant un silence religieux, remplir ce vase d'eau de fontaine: elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent soigneusement exposé en plein air jusqu'au lendemain. On s'assemble à l'heure indiquée; une des vestales découvre le vase à la vue de toute l'assemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu, ce qu'on appelle ouvrir le *clidona*. Chacun, nommé à son tour par celle qui conduit le jeu récite un distique, & on retire en même temps du vase

La Grèce.

une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient; on lui applique le ſens du couplet qu'on a dit au haſard, & on l'interprète en ſa faveur ou à ſon déſavantage. Ces paroles fortuites ſont les oracles ou les préſages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre, juſqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vaſe ſoit retiré & bien reconnu. On fait encore uſage de l'eau qui reſte, on la boit myſtérieuſement, pour ſavoir ſi ce qu'on déſire arrivera : ſi l'eau paraît bouillonner dans la taſſe, à l'approche des lèvres, c'eſt bon ſigne, ſinon il n'y a rien à eſpérer. Quelquefois, lorſqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vaſe, & le jeu recommence : ce n'eſt alors qu'une parodie de la première pièce, & chacun dit avec une liberté ſouvent indécente, tout ce qui lui plaît; on rit beaucoup, on gloſe encore plus, & les oreilles chaſtes ſe retirent.

641833

Biblioteca Nazionale Napoli V. E. III

Digitized by Google